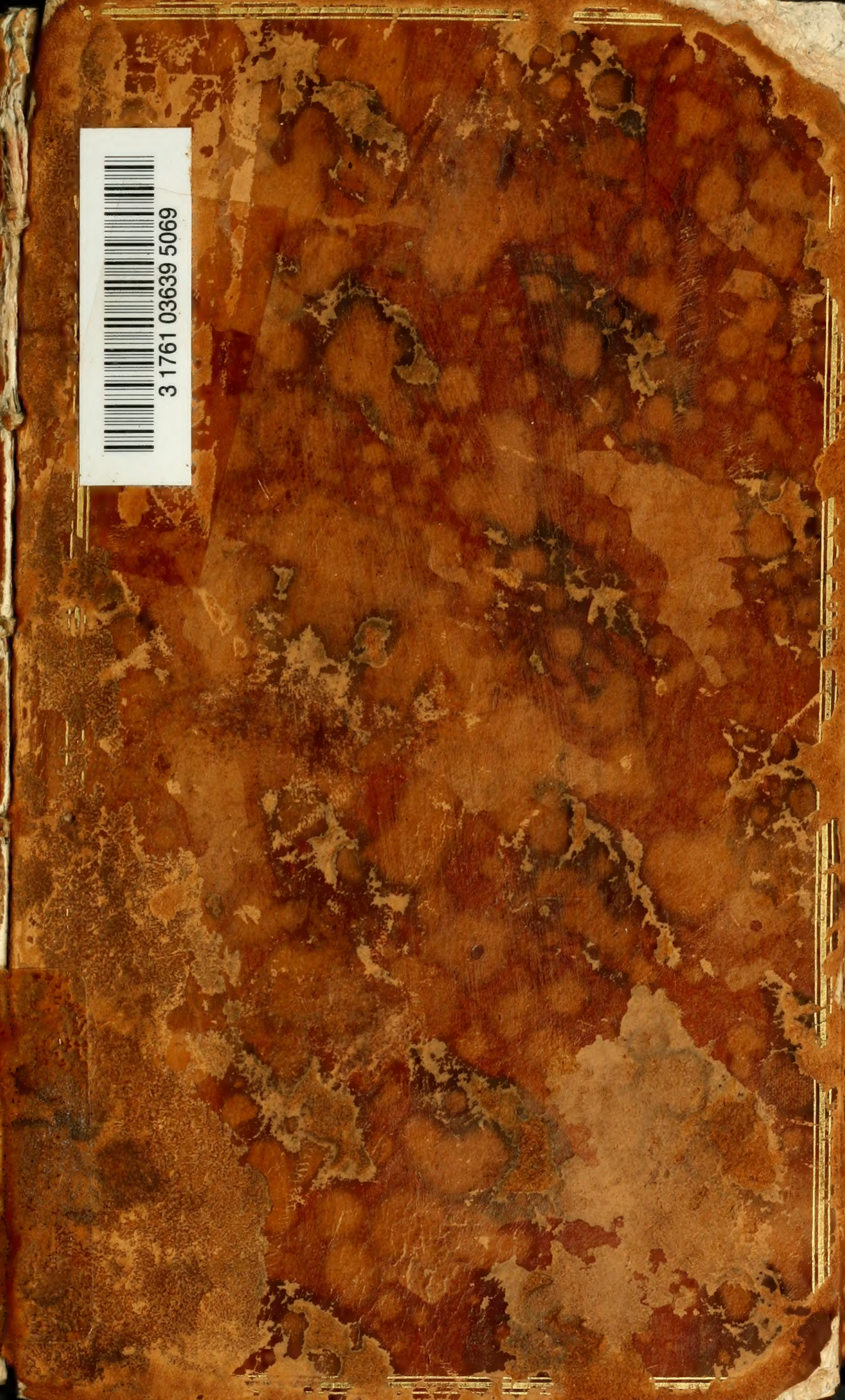

3 1761 03639 5069



Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



2 vols 25/-

1366

VOYAGE LITTÉRAIRE

DE LA GRÈCE.

TOME PREMIER.

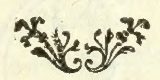
VOYAGE LITTÉRAIRE
DE LA GRÈCE,
OU
LETTRES SUR LES GRECS,
ANCIENS ET MODERNES,
AVEC UN PARALLELE DE LEURS MŒURS.

PAR M. GUYS, SECRETAIRE DU ROI, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille.

Nouvelle Edition revue, corrigée & considérablement augmentée.

On y a joint un Voyage de Sophie à Constantinople, *un* Voyage d'Italie, *& quelques Opuscules du même.*

TOME PREMIER



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVI.

O ! ubi campi
Sperchiusque , & Virginibus bacchata Lacænis
Tayeta ! O qui me gelidis in vallibus Hœmi
Sistat !

Virgil. Georg. L. 2.

AVERTISSEMENT.

ENHARDI par les encouragemens que j'ai reçus des Gens de Lettres, éclairé même par d'utiles Avis, dont j'ai tâché de profiter, je crois être en état de donner une Édition plus ſoignée, ou moins imparfaite que la premiere, de mes *Recherches ſur les Grecs anciens & modernes.*

J'ai corrigé du moins cet Ouvrage autant qu'il m'a été poſſible; j'ai ajouté plus de détails ſur les Grecs modernes, parce qu'on l'a paru deſirer, ainſi que quelques *Lettres Nouvelles* ſur des ſujets que je n'avois pas traités. Telle eſt, entr'autres, la *Lettre ſur l'Adoption* : matiere intéreſſante & qu'on peut dire preſqu'oubliée, pour être tombée en déſuétude.

J'ajoute encore à cette collection, pour livrer au Public tout ce qui me reſte, un petit *Voyage de Thrace*, où l'on verra que des yeux de vingt ans ne ſont pas encore aſſez exercés, pour inſtruire utilement les Lecteurs; mais dont l'Itinéraire au moins eſt fait avec tant d'exactitude, qu'il a été de quelqu'uſage à deux Ambaſſadeurs qui ont fait la même route que moi, en allant

par terre à Constantinople (1). Ce motif, tout foible qu'il est, m'a déterminé seul à publier un Essai pour lequel j'ose demander quelque indulgence.

Le Journal de mon *Voyage d'Italie*, n'est encore proprement qu'un véritable Essai, d'un autre genre, mais qui fera voir qu'en voyageant même assez rapidement dans ce beau pays, il y a toujours des observations à faire. Or comme il est assez naturel de se rendre compte à soi-même de ce qu'on a vu, & que chacun a sa maniere de voir & de juger des choses : de toutes les Rélations différentes qu'on a de ces charmantes Contrées, on pourra former un jour un Tableau de l'Italie, tel que le Public le desire depuis long-temps.

Après avoir cité fidélement les Anciens, lorsque je les ai fait parler, je ne dois pas être moins exact à rendre ici témoignage de ma reconoissance à tous ceux qui ont bien voulu concourir à perfectionner mon travail. La liste de mes Bienfaiteurs, m'honore autant qu'elle me flatte. Je dois le soin de cette nouvelle

---

(1) M. *Dédel*, Ambassadeur de Hollande, mort à Constantinople, & M. le Chevalier *de Saint-Priest*, Ambassadeur de France actuel.

Édition à M. *de Querlon*, qui s'en eſt chargé; à M. *de Villoiſon*, qui, non content de m'avoir fourni quelques citations intéreſſantes, s'eſt volontairement dérobé, pour revoir tous les textes Grecs, quelques heures du temps précieux qu'il emploie ſi utilement; enfin à M. *Clériſſeau*, célebre Artiſte, qui, déférant aux prieres de l'amitié, s'eſt engagé de retoucher les deſſins, & de diriger les gravures dont cette Édition eſt ornée.

Je ſuis redevable à M. le Chevalier *de Saint-Prieſt*, Ambaſſadeur du Roi à la Porte; à M. le Baron *de Tott*, Brigadier des Armées du Roi; à M. *le Bas*, Sécrétaire de l'Ambaſſade, & à M. *Lhomain*, de quelques nouvelles Recherches dont j'avois beſoin pour rendre cette Édition plus complette. Je m'acquitte du même tribut envers M. *de Rochefort*, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, ainſi qu'à l'égard de M. *Feraud*, correſpondant de cette Académie, & Conſul de France à Patras, qui m'a fait part des connoiſſances qu'il a lui-même acquiſes en Grèce. Je n'ai pas moins profité des remarques de Madame & de M. *Chenier*, Conſul de France à Maroc, que j'avois connus à Conſtantinople; ces derniers connoiſ-

ſent les Grecs modernes, auſſi bien que M. & Madame *Dacier* connoiſſoient les anciens.

Je ne crains pas de le répéter : je voudrois exciter dans les jeunes gens qui veulent voyager & s'inſtruire, le goût de la lecture des Anciens, & ſur-tout des Grecs, qui ſont les principales ſources de nos richeſſes littéraires. Je conviens qu'il y a peu de mérite à faire un Livre de tout ce qu'on a lu & recueilli; mais pour ne pas apprécier mon travail plus qu'il ne vaut, je me mettrai, ſi l'on veut à la place de ce Cordonier d'Athènes, à qui l'on devoit ſavoir gré d'avoir ſu retenir & conſigner par écrit les entretiens intéreſſans qu'avoit Socrate avec ſes Amis, lorſqu'il venoit ſe repoſer dans la Boutique de cet heureux Artiſan. Auſſi Diogène rangeoit-il ce curieux Cordonier, ſi digne d'être toute autre choſe, dans la claſſe des Philoſophes (1).

---

(1) Diſcours ſur Platon, de Dacier, Tom. I. p. 109.



VOYAGE
HISTORIQUE
ET LITTÉRAIRE,
OU
LETTRES SUR LA GRECE.

LETTRE PREMIERE,
à M. *D. B****.

De Conſtantinople le 10 Janvier 1750.

VOUS voulez, Monſieur, que je vous rende un compte exact de l'uſage que j'ai fait de mon loiſir depuis que je ſuis à Conſtantinople, où vous ſavez que les affaires du Commerce ne

prennent pas tous les momens du Négociant le plus appliqué. Vous me demandez si, dans mes voyages & mes courses, j'ai plus étudié les Inscriptions que les hommes. Je ne refuse pas de vous satisfaire ; je dois trop à vos sages conseils, pour n'être pas empressé de vous faire part de tout ce que j'ai fait pour en profiter.

J'ai suivi vos leçons & votre exemple : j'ai vu, j'ai lu, j'ai comparé, j'ai fait des notes de tout. Je vais rassembler des feuilles éparses, & tâcher de former une suite de mes recherches pour vous les communiquer, & les soumettre à votre jugement.

J'ai d'abord observé les diverses Nations qui, dans cette immense Capitale, frappent les regards des Voyageurs, de maniere à pouvoir être distinguées les unes des autres d'un coup d'œil. Cette étude est très-utile à un Commerçant par rapport aux relations indispensables qu'il doit avoir, & aux affaires qu'il négocie : elle est aussi très-nécessaire à tout homme qui veut se connoître & se juger. Je me suis principalement attaché aux Grecs, parce que ce peuple sera toujours intéressant ; parce qu'on ne peut lire l'Histoire Ancienne, sans commencer par celle des Grecs ; enfin parce qu'il

eſt bon que les Voyageurs curieux de retrouver chez eux des monumens qui n'exiſtent plus, ſachent qu'à leur défaut les habitans des lieux qu'ils embelliſſoient, méritent encore notre attention.

Homere a peint fidelement les mœurs & les uſages des hommes de ſon tems. C'eſt à Troïe, ſur le Cap Sygée, à Ténédos & à Smyrne, qu'il faut lire ce Poëte, & ceux qui nous tranſportent, comme lui, dans le ſiecle où ils vivoient. Indépendamment de cet avantage, j'ai goûté le plaiſir de lire délicieuſement ſur les bords de l'Hebre, dans les Géorgiques de Virgile, le bel Epiſode d'Orphée & d'Eurydice. Vous auriez eu, Monſieur, comme moi, la ſatisfaction de vérifier en paſſant ce que Diodore de Sicile dit (*liv.* 4.) d'Ariſtée, pere du fameux Actéon : « qu'étant monté ſur le ſommet » du mont Hœmus, il diſparut tout-à-coup aux » yeux des Barbares & des Grecs, qui le pri» rent pour un Dieu ». Vous auriez reconnu que l'Hiſtorien, plus éclairé que les Barbares ou les Grecs même de ce tems-là, auroit dû ajoûter, que cette haute montagne étant toujours couverte à ſa cime d'un brouillard épais, il n'étoit pas étonnant que ce nuage eût envelopé

& dérobé aux yeux des ſpectateurs Ariſtée.

Je reviens à mes obſervations & à mes notes, que je me propoſe de vous communiquer à meſure que mes occupations me le permettront. Je vous expoſerai les traits de reſſemblance que j'ai trouvés entre les anciens Grecs & les modernes dans un grand nombre d'uſages que ceux-ci ont fidelement conſervés. Je ne raporterai pas, ſur les monumens qui nous reſtent, ce que d'autres ont dit avant moi ; mais je parlerai d'une Inſcription que je n'aurai trouvée dans aucune autre relation, & qui, par conſéquent, aura échapé à ceux qui m'ont précédé. Je ne ferai mention des Turcs, qui vous ſont connus, que relativement aux anciens uſages qu'ils ont adoptés. Je ſuivrai les Grecs de préférence, & j'ajoûte, par inclination. En allant à Smyrne, j'ai déja rendu à Phocée l'hommage que tout Marſeillois doit aux fondateurs de ſa Patrie. C'eſt à ma priere que M. le Comte Deſalleurs, alors Ambaſſadeur à la Porte, avoit accordé une patente de Conſul à un Papas Phocéen qui, pendant la guerre avec les Anglois, avoit rendu les plus grands ſervices aux Capitaines Marſeillois, qu'il appelloit *ſes freres*, en les avertiſſant des dangers qu'ils avoient à craindre des Corſaires, & leur don-

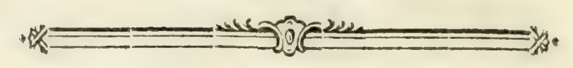
nant tous les secours qu'il pouvoit. Les Marseillois, en passant devant Foglieri, [a] peuvent-ils voir avec indifférence *il paterno nido*, sans desirer de s'y arrêter, & de voir le berceau, c'est-à-dire, la barque de Pêcheurs d'où ils sont sortis?

Je suis, &c.

---

[a] Il ne faut pas confondre *Foglieri* ou *Fokia nova*, avec *Fokia Vecchia*, qui est proprement l'ancienne Phocée, fondatrice de Marseille. Foglieri est un établissement des Génois à quatre ou cinq lieues au Sud de l'ancienne Phocée. *Histoir. Ottom. du P. Cantimir. Tom. II. p.* 190.





DEUXIEME LETTRE.

MONSIEUR,

AVANT de vous parler des Grecs, je dois vous dire un mot des Turcs, des Arméniens & des Juifs, pour vous faire connoître le caractere, les mœurs & les occupations qui les distinguent les uns des autres, en les envisageant sous les rapports qu'ils ont avec les Négocians étrangers qui viennent s'établir à Constantinople. C'est un extrait de mes Mémoires sur le Commerce du Levant que je vous présente, & qui doit précéder les recherches dont j'ai à vous entretenir. Je pourrai, d'ailleurs, avoir occasion de vous parler quelquefois de ces différentes Nations, qui forment le peuple nombreux de la Capitale de l'Empire Turc, & vous les reconnoîtrez aisément d'après l'esquisse que j'en vais tracer. Souvenez-vous que c'est un Négociant qui écrit, qui donne ses premiers momens à ses affaires ou à ses devoirs, & qui lit ensuite, pour se délasser, Pausanias, Homere & Virgile. Du tems d'Horace, le plaisir de se transporter en

esprit dans l'antiquité, par la lecture, *Veterum libris* étoit celui que l'on goûtoit principalement dans le silence & le repos de la campagne, où l'on aimoit à oublier les embarras de la ville, & les soucis d'une vie laborieuse & agitée [1].

Si quelqu'un est à portée d'étudier & de connoitre le caractere des Nations, c'est le Négociant qui commerce avec elles, qui voit les hommes dans ces occasions où leur intérêt ne leur permet plus de se déguiser, & qui, s'attachant à découvrir leurs vices, leurs vertus, leurs passions, leurs besoins & même jusqu'à leurs fantaisies, tâche d'en faire son profit, & de les faire servir à sa propre utilité. Constantinople est la Capitale d'un grand Empire, & le lieu le plus propre pour un trafic immense. Le Serrail attire tout l'argent des Provinces, ainsi que les productions & les richesses des pays les plus éloignés. Autour de ce gouffre, où l'or & l'argent vont s'engloutir sans retour, toutes les Nations du monde s'assemblent, se réunissent, s'exercent à l'envi & se disputent, par une utile concurrence, le prix de l'industrie & des talens.

[1] *Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.*

Un peuple nombreux, mais ignorant & avide de nouveautés, regarde avec étonnement les biens & les superfluités que nos ouvriers lui fournissent; bientôt le goût & l'habitude en font pour lui des besoins, & offrent au Commerce la plus grande consommation.

Le Négociant François, à Constantinople, a journellement affaire à des Turcs, à des Grecs, à des Arméniens, & à des Juifs; il trouve d'ordinaire le Turc peu traitable, toujours avide, & quelquefois esclave de sa parole; le Grec délié, fin & fourbe; le Juif intriguant & sans foi; l'Arménien lourd, avare & grossier. Ces Nations sont encore distinguées par les mœurs, les manieres, le langage, les coutumes, & même par les habillements. On trouve aussi parmi elles les vertus & les talents qui sont de tous les pays.

Elles ont toutes leurs loix & leur justice particulieres (1). Le Turc est jugé par le Cadi, ou au Divan du Grand-Visir : les Grecs & les Ar-

(1) Il est encore plus vrai de dire que les Turcs, les Grecs, les Arméniens & les Juifs sont tous également soumis à la justice des Cadis; mais les trois dernieres Nations s'en rapportent communément, par maniere d'arbitrage, à la décision des Chefs de leurs Rites, qui les contiennent par la menace & le frein de l'excommunication.

méniens font fcrupuleufement foumis à leurs Patriarches, qui prononcent aifément l'effrayante excommunication que l'on follicite, & que l'on obtient contre un débiteur de mauvaife foi. Le Juif plaide fa caufe devant le Rabin, dont la Sentence eft fans appel.

Les Arméniens forment la nation la plus nombreufe, la plus riche & la plus fage : gens laborieux, infatigables, robuftes, vivant de peu & durement, ils exercent tous les métiers pénibles. Accoutumés à vivre dans l'intérieur des Provinces, ils aiment les chevaux, & les connoiffent parfaitement ; ils font marchands & voyageurs ; ils compofent prefque toutes les caravanes, & font la plus grande partie du commerce de la Perfe & des Indes. La plupart des *Sarrafs* ou Changeurs, font Arméniens ; de-là viennent leurs grandes richeffes. Les Sarrafs prennent un droit modique pour vifiter la monnoie qu'on ne reçoit que de leurs mains ; mais ils gagnent confidérablement fur les efpeces qu'ils achetent à vil prix, lorfqu'elles font décriées, & ils les font paffer enfuite dans les paiemens qu'ils font pour les Grands, auxquels ils prêtent, au plus haut change, qui eft de 24 à 30 pour cent. Un Turc riche obligé de

donner une ſomme à la Porte pour payer une charge qu'on le force d'accepter, affecte d'emprunter à un change onéreux pour paroître mal à ſon aiſe, & ne pas faire montre d'un bien accumulé en ſecret, dont la connoiſſance ſerviroit au Gouvernement de prétexte pour l'en dépouiller.

Ainſi Racine, dans *Bajazet*, a raiſon de dire:

Un Viſir aux Sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choiſi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Leur dépouille eſt un bien qu'ils doivent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laiſſent vieillir (1).

Les Grecs, autrefois maîtres de la mer, & jaloux de cette poſſeſſion, ne l'ont pas abandonnée; ils ont continué la navigation & la pêche. Ils n'ont pas pour concurrens les Juifs, qui, quoique répandus par-tout, ſont peu propres à un métier haſardeux; ni les Arméniens, qui n'ont pas habité les bords de la mer. Ainſi l'Arménien, agreſte & prudent, fait le trafic intérieur d'une Province à l'autre, & ne connoît rien au-delà; le Grec plus inſtruit, plus délié & poli par le commerce maritime, fait celui d'une Iſle à l'autre, & des Iſles avec la

(1) Act. 1. Sc. 1.

Capitale de l'Etat. Le Turc, maître du Pays, commerce peu (1), ne fait point de ſpéculation, & ne veut rien perdre : le riche accumule par l'ambition de s'élever ; le pauvre obéit & travaille. Le Juif ſouple & actif ſe mêle & s'incorpore dans ces trois Nations, ſans ſe confondre avec elles, les ſert également, en eſt le lien, & n'en fait, pour ainſi dire, qu'un tout ſur lequel il vit ; il ſe ſoutient, & ſe perpétue autant par ſon induſtrie que par ſa fécondité.

On ſait que les Génois ont ouvert les premiers le Commerce du Levant, & celui de la mer Noire, où ils avoient des établiſſemens conſidérables. Les Génois ayant perdu *Caffa* & tout ce qu'ils poſſédoient par les révolutions dont l'hiſtoire eſt connue, les Vénitiens & les Hollandois, dans leur différens traités avec la Porte (2), avoient obtenu la liberté de la na-

---

(1) Les Turcs ſe ſont pourtant approprié quelques branches de commerce à Conſtantinople, telles que l'épicerie, la fabrique des armes de toute eſpece, des ouvrages en cuir & en cuivre, le commerce des bonnets qu'ils portent, dont le débit eſt pour eux une capitation, &c. Ils ont auſſi des vaiſſeaux marchands qu'ils commandent eux-mêmes & qui font les voyages d'Alexandrie.

(2) Articles 58 & 59 des Capitulations Hollandoiſes.

vigation de la mer Noire. Mais ſoit qu'ils aient été traverſés par des concurrens, ou par les grands Douaniers, qu'ils n'ont pas ſu mettre dans leurs intérêts, ils n'ont jamais pu jouir de ce privilége ; & il paroît que les uns & les autres ne penſent plus à le ſolliciter. Les Turcs, plus aviſés, plus intéreſſés même qu'ils ne l'étoient autrefois, n'accordent pas aiſément ce qu'ils ont une fois refuſé. Le beſoin ſeul peut leur arracher ce que la raiſon ne ſauroit obtenir ; & comme les uſages ont chez eux la force des loix, & même encore plus de force, ils ſe déterminent plutôt à porter une nouvelle loi, qu'à changer un ancien uſage.

Le Commerce de la mer Noire eſt donc réſervé aux gens du pays, ou aux ſujets du Grand-Seigneur. Ce ſont des Arméniens, des Grecs & des Juifs qui le font ; les Turcs s'y intéreſſent auſſi quelquefois (1), & ils pourroient, avec des capitaux plus conſidérables qu'ils poſſédent, le faire plus avantageuſement que les autres. Mais les Turcs, comme je l'ai déja dit, ne feront jamais des négociants riches & nom-

(1) Les Janiſſaires font aujourd'hui un peu de commerce ſur la mer Noire.

breux, parce qu'ils ſont eſclaves du deſpotiſme; or les eſclaves ne cherchent pas à enrichir le pays, ni à faire circuler leurs fonds, mais à s'enrichir eux-mêmes pour jouir en accumulant. Auſſi les Négocians riches parmi les Turcs n'oſent-ils pas faire montre du bien qu'ils poſſédent, & cachent-ils leur opulence avec ſoin, même en Egypte, où ils ſont plus libres, ou moins expoſés.

M. *Remuſat*, ancien Négociant, qui a réſidé à Conſtantinople, m'a raconté un trait remarquable d'un riche Négociant Turc, nommé Méhémet Effendi, qui faiſoit le pauvre dans la crainte d'être employé par le Gouvernement. Ce Négociant faiſoit, avec ſes propres vaiſſeaux, le commerce d'Alexandrie & de la mer Noire. Il devoit à M. Remuſat une ſomme conſidérable; mais le terme du paiement n'étoit pas échu, lorſqu'il fut attaqué de la peſte. Il fit auſſi-tôt appeller ſon créancier, qui, étant informé de ſa maladie, n'oſoit pas l'aller voir, & ſe contenta de lui envoyer ſon Courtier Juif. Le Turc, qui étoit mourant, dit au Juif: *Voilà l'argent que je dois à ton maître; je n'ai pas voulu en mourant le laiſſer dans la peine; mais dis-lui que le terme du paiement n'eſt venu, que parce que ma fin approche.*

Les Grecs ſont fins, inconſtants, glorieux & ſouvent prodigues par oſtentation : quelques-uns ſont commerçans, & font des entrepriſes hardies. Les principaux d'entr'eux ſont *Capi Kiaya*, ou chargés à la Porte des affaires de leurs Princes de Valachie & de Moldavie. Les Grecs forment un corps de Drapiers acheteurs, un autre de Vendeurs d'étoffes, & un troiſieme de Marchands de pelleteries, qu'ils vont eux-mêmes acheter en Ruſſie.

Les Juifs, plus répandus, plus pauvres, mais plus unis entr'eux que tous les autres, négocians, ouvriers, voyageurs, courtiers, agioteurs, exercent tous les arts & tous les métiers, ont tous les talens comme tous les vices, ne connoiſſent que leurs propres loix, & ſont toujours prêts à violer toutes les autres. Ingénieux, adroits, grands calculateurs ; auſſi vains & magnifiques dans leurs maiſons, que rampans & mépriſés dans toutes celles où ils s'introduiſent, & où ils ſont appellés ; propres à toutes les affaires, ſouvent dangereux, & preſque toujours néceſſaires par leur activité & leur induſtrie : ils ſont les agens de toutes les Nations commerçantes raſſemblées dans cette Capitale, & toutes les Nations, même celles

du pays, ſont devenues leurs tributaires. Il faut avouer auſſi qu'on a vu parmi eux des hommes de génie, qui ont été les oracles de leur Nation, & d'une probité rare : les noms de *Sonzino*, de *Kamki*, d'*Angel*, de *Fonſeca*, de *Zonana* & de *Kodara*, ſeront toujours chez eux en vénération.

Les Juifs communément ne travaillent pendant toute la ſemaine, que pour le jour du Sabbat; & le fruit du travail de l'année eſt principalement deſtiné à payer les dépenſes qu'ils font pendant leurs fêtes, qui durent pluſieurs jours, & qui reviennent aſſez ſouvent. La néceſſité de travailler, non pour vivre, mais pour dépenſer, les appauvrit & les rend quelquefois encore plus frippons qu'ils ne ſont induſtrieux.

Les Francs prêtent aux Arméniens & aux Juifs; ils vendent aux Turcs, aux Grecs & aux Juifs par l'entremiſe de ces derniers.

Les Turcs puiſſans & en place, ſont dangereux; ils ne connoiſſent pour loi qu'une volonté deſpotique; ils ont ce qu'on appelle une *avanie* toujours prête, pour ſe libérer de ce qu'ils doivent à un particulier. Ce n'eſt donc pas au particulier, mais au corps national à traiter & à ſtipuler avec eux, quand une néceſſité abſolue l'exige.

Les Turcs, marchands & acheteurs, ſont également à craindre ; ils exigent les mêmes précautions & les mêmes ménagemens : on ne ſauroit obſerver trop de formalités en conſultant leurs loix & leurs uſages, quand il s'agit de contracter un engagement avec eux.

Il faut néceſſairement connoître les Turcs, pour les ménager & ſe précautionner contr'eux ; les Juifs, pour s'en ſervir au beſoin ; les Grecs, pour leur vendre avec avantage & les rendre dépendans ; les Arméniens, pour démêler, à travers l'uniforme de la Nation, la ſolidité de ceux qui méritent une confiance bien placée. Il faut avoir l'œil ſur tous, parce que tous ſe réuniſſent, & font, pour ainſi dire, cauſe commune contre la Nation ſupérieure qui vient commercer avec eux.

Je ſuis, &c.





TROISIEME LETTRE.

J'ÉTOIS, Monſieur, ces jours paſſés en Aſie, & je m'étois aſſis au haut de la montagne du *Géant*, qui eſt à l'entrée de la mer Noire. Je découvrois dans le plus beau jour un pays immenſe; & pour me conſoler de ce qu'on n'y trouve plus les monumens, ni les villes floriſſantes qu'on y voyoit autrefois, je répétois ce que diſoit un ancien Voyageur, qui parcourut toute la Grece dans le deuxieme ſiecle (1): « La » fortune ſe joue ſans ceſſe des choſes d'ici-bas, » rien ne lui réſiſte. Que reſte-t-il de Mycenes, » qui, du tems de la guerre de Troye, com» mandoit à toute la Grece; de Thebes en » Béotie, qui ſe faiſoit craindre & reſpecter de » tous les Grecs? Thebes en Egypte, Orcho» mene dans le pays des Myniens, Délos qui » s'eſt vue ſi floriſſante par ſon commerce, que » ſont-elles devenues »?

Après tant de révolutions dont l'Hiſtoire vous eſt connue, des Conquérans barbares ont achevé

(1) Pauſanias, qui vivoit ſous Antonin le Philoſophe, *l.* 2.

de détruire ce que le tems avoit épargné, & des Curieux avides ont enlevé tout ce qu'ils ont pu emporter. Il ne faut donc plus chercher les chef-d'œuvres des anciens Artiſtes dans la Grece; les hommes les plus éclairés l'ont même abandonnée pour porter en Italie les Lettres & les Sciences que les Médicis appelloient de toutes parts. Les Grecs ne conſervent plus que le triſte ſouvenir de ce qu'ils ont été, & des traits auxquels on ne peut les méconnoître. Dans les iſles de l'Archipel, c'eſt un vil peuple livré à la miſere, à l'ignorance & à la ſervitude; dans les villes, ce ſont des eſclaves riches & orgueilleux. A Athenes, un Papas ignorant harangue encore ce peuple, qui a eu des Eſchines & des Demoſthenes pour Orateurs: *triſtes relliquiæ Danaüm.*

Cette nation dégradée tomba dans le mépris & l'aviliſſement ſous les derniers Empereurs. Au ſiége de Conſtantinople, attaquée par les François, on eſt indigné de voir la lâcheté des Grecs, qui, joints aux Vénitiens pour combattre les Génois ſur le Boſphore, reculent honteuſement. Leurs plus grands & leurs derniers efforts, pour conſerver leur liberté, ont été ceux des Candiots, qui auroient dû laſſer les

Vénitiens par leurs fréquentes révoltes & par le ſang qu'ils ont répandu pour ſecouer le joug de la République. Ce Peuple enfin, ſoumis aux Turcs, s'eſt accoutumé à porter le poids de ſes chaînes. Il conſerve une ombre de liberté, en nous rappellant qu'anciennement les Grecs en ſentoient moins la perte, dès qu'on leur laiſſoit leurs uſages, leurs danſes & leurs fêtes. Mais ce peuple, toujours intéreſſant, mérite encore notre attention ; & ſi je m'attache à démêler le caractere national qu'il a conſervé, c'eſt qu'on ne voit pas pour la premiere fois des enfans dont les peres nous ſont connus, ſans chercher d'abord ſur leur viſage les traits de reſſemblance qui peuvent les faire reconnoître.

M. Spon (1) a obſervé que les vertus des Grecs ſont la frugalité, la chaſteté, l'amour du travail, la patience dans les perſécutions ; mais que l'irréligion, l'avarice, la vanité, le menſonge & l'emportement ſont leurs défauts eſſentiels.

Pour moi, j'ai trouvé les Grecs tels que nous les peignent leurs Hiſtoriens, & Thucydide ſur-

(1) Tom. II. p. 356.

tout, artificieux, vains, ſouples, inconſtans, avides de gain, amateurs de la nouveauté, peu ſcrupuleux ſur les ſermens, &c. J'ai vu parmi eux de bons Pilotes, des Marchands, des Voyageurs & des Anacréons modernes, dont on répete les chanſons : mais ce Peuple eſt généralement abattu ſous le joug qui l'accable. Un Pacha, dans les Provinces de la Grece, repréſente un Préteur Romain envoyé chez des tributaires. Les Grecs donnent aujourd'hui des Princes à la Valachie & à la Moldavie ; mais comme ils ſont nommés par le Grand-Seigneur, ce ſont les mêmes paſſions, les mêmes brigues & les mêmes diviſions domeſtiques qui les élevent & les déplacent ſucceſſivement. Les Turcs profitent de ces diſſenſions, comme les Romains en profitoient autrefois.

Vous trouvez déja ſans doute, Monſieur, dans les Grecs modernes, beaucoup de conformité avec les anciens, comme dans ces ſtatues mutilées, qui ſubſiſtent encore : on admire des attitudes, des draperies, des contours qui rappellent le bel âge des Arts ; mais pourrez-vous croire qu'il y ait encore dans cette Nation, non-ſeulement des Poëtes, mais même des Philoſophes & des Sages ? Le caractere & les mœurs de

ces derniers contrastent parfaitement avec la vanité de ceux qui commandent aux autres, & qui, fiers de leur crédit ou de leur opulence se vengent sur leurs égaux de l'humiliante bassesse avec laquelle ils sont souvent obligés de ramper devant un Officier Turc qui les méprise. Il ne faut plus chercher, parmi des esclaves, ce peuple-roi des beaux tems de la Grece ; mais les hommes sont toujours les mêmes, & ils ont fidelement conservé ce qui n'a pas dépendu de ceux qui les ont soumis. M. Spon cherchoit Delphes au milieu de Delphes. Il n'en reste plus en effet de traces ; mais on y retrouve les Grecs, en les examinant de près. On est même tenté de pardonner aux Turcs leurs dévastations, en se souvenant qu'un Général Romain (Sylla) détruisit le premier le fameux Lycée, & qu'il fit couper les beaux arbres qui faisoient l'ornement de l'Académie. César, au contraire, tout piqué qu'il étoit contre les Athéniens, qui avoient embrassé le parti de Pompée, après la bataille de Pharsale, *pardonna aux vivants en faveur des morts.* Rome, en condamnant les Grecs à la servitude, à la basse adulation & au mépris, les préparoit à porter un joug plus honteux, qui a consommé leur avilissement.

Cependant il ne faut pas croire que les Grecs ne faſſent encore quelquefois quelque retour ſur eux-mêmes, & qu'ils n'aient des momens où ils déploient leur ancienne vivacité. Cet amour de la liberté dont ils furent autrefois ſi jaloux, ſemble de tems en tems ſe rallumer, en jetant quelques étincelles. M. Spon (1) nous en a conſervé un trait qui mérite de trouver ici ſa place. Les Athéniens, dit-il, s'étoient ſoulevés contre le Gouverneur Turc, & contre d'autres gens en place qui les vexoient. Il étoit queſtion d'un nouvel impôt qu'on vouloit établir ſur leurs marchandiſes. Ils avoient affaire à forte partie; mais l'Arrêt de la Porte, qu'on attendoit, leur donna gain de cauſe. M. Spon les entendant raiſonner ſur l'affaire qui les occupoit, ne put s'empêcher de leur témoigner qu'il étoit étonné de la hardieſſe avec laquelle ils avoient attaqué les plus puiſſants de la ville. Voici leur réponſe.

« Nous convenons que nous avons été tou» jours un peu brouillons; mais vous ſavez que » nous n'avons jamais pu ſouffrir ceux qui pre» noient de l'autorité ſur nous, & que nous

(1) Tom. II. p. 135.

» avons condamné au banniſſement nos meil-
» leures têtes. L'air du pays porte cela ; &
» c'eſt une partie de l'héritage de nos Peres ,
» que l'amour de la liberté. Nous en viendrons
» à bout , nous en dût-il coûter à chacun la
» moitié de notre bien ».

Ce trait confirme ſuffiſamment la conformité du caractere des Grecs modernes avec celui des anciens On trouve encore parmi eux, ainſi que dans tout le Levant, le même attachement pour leurs anciens uſages.

» Si avec cette foibleſſe d'organes, dit M. de
» Monteſquieu, qui fait recevoir aux Peuples
» d'Orient les impreſſions du monde les plus
» fortes , vous joignez une certaine pareſſe
» dans l'eſprit naturellement liée avec celle du
» corps (1) , qui fait que cet eſprit ne ſoit capa-
» ble d'aucune action, d'aucun effort, d'aucune
» contention, vous comprendrez que l'âme qui
» a une fois reçu ces impreſſions, ne peut plus
» en changer. C'eſt ce qui fait que les loix ,
» les mœurs & les manieres , même celles
» qui paroiſſent indifférentes, comme la façon

(1) Eſpr. des Loix, *liv. 14. chap. 4.*

» de ſe vétir, ſont aujourd'hui en Orient com-
» me elles étoient il y a mille ans.

Ce ne ſont point apparemment les Grecs qu'avoit en vue M. de Monteſquieu, dans le portrait qu'il fait des Orientaux qui ont conſervé les anciens uſages. On ne peut du moins leur imputer cette pareſſe d'eſprit qui rend incapable d'aucune action, d'aucun effort. M. de Fontenelle, *Traité des Oracles*, croit au contraire que les Grecs avoient tant d'eſprit, que leur raiſon en ſouffroit un peu.

S'ils ont conſervé leur caractere, leur habillement, leurs coutumes, &c. c'eſt qu'ils ont regardé leurs uſages comme la ſeule propriété qui leur reſtoit; c'eſt encore par l'opinion qu'ils en devoient avoir. Hérodote en rend cette raiſon : » Si l'on donnoit, dit-il, aux hommes la
» liberté de choiſir les coutumes qui leur paroî-
» troient les meilleures, il ne faut pas douter
» qu'après les avoir bien examinées, ils ne choi-
» ſiſſent celles de leur pays; il faut donc croire
» que celui qui les mépriſe eſt un inſenſé (1) (2).

(1) Hérod. *l.* 2.

(2) On voit encore les femmes de Chio gênées par l'habillement le plus incommode, & le plus indécent. Elles n'ont pu

Quelle différence entre les Grecs & nous ! Ils ſont tout ce que faiſoient leurs peres, tandis que nous ne cherchons, dans nos uſages, nos modes, nos coutumes, & nos mœurs même, qu'à nous éloigner de ce que nos peres ont fait, & à former un parfait contraſte avec eux. Nous avons même inſenſiblement altéré & affoibli l'idée du reſpect que nous devons & à la vieilleſſe, & à ceux qui nous ont donné le jour. Je vous ferai voir dans la ſuite que les Grecs, tout vicieux qu'ils ſont, ne nous reſſemblent pas en ce point.

Pour peu qu'on obſerve tout ce qu'on voit au Levant, on trouve à chaque pas, & on aime à pratiquer un ancien uſage. On n'eſt pas à la ſuite d'une caravane, ſans ſe ſouvenir que depuis celles des marchands Iſmaëlites & Madianites, a qui Joſeph fut vendu par ſes freres, les caravanes ſubſiſtent avec le même ordre, avec un chef qui les conduit, & font tout le commerce intérieur (1). On ne voit pas les Turcs

---

ſe réſoudre à renoncer à l'ancien uſage, ni à allonger leurs jupes qui ne leur vont que juſqu'aux genoux.

(1) Le même danger ſubſiſte auſſi toujours, & le peu de ſûreté qu'il y a par-tout, exige que les Voyageurs ſe réuniſſent pour ſe mettre à couvert des inſultes au moins par leur nom-

& les Arabes voyager en portant leurs tentes & tout ce qui leur eſt néceſſaire, ſans ſe rappeller que le plus ancien des Patriarches, dans les plus beaux jours de l'enfance du monde, ne voyageoit pas autrement.

Pour revenir à nos Grecs, on obſerve encore parmi eux le caractere particulier & diſtinctif des divers Peuples. Ceux qui habitent le bord de la mer ou les iſles, ſont plus déliés que ceux qui habitent dans l'intérieur des terres : à quoi leur commerce avec les étrangers contribue beaucoup. Ainſi les Arcadiens, au rapport d'Homere (1), n'étoient pas gens de mer. Cicéron diſtinguoit ceux qui reſpiroient l'air épais de Thèbes (2), & l'air pur & ſubtil (3) d'Athènes. Les Mégariens, voiſins de cette ville, étoient ſi peu eſtimés, qu'un ancien oracle (qui leur étoit ſouvent cité), en comptant les Peuples de la Grece, diſoit que les Mégariens ne valoient pas la peine d'être comptés. Aujourd'hui

---

bre : car on ne fait pas ſans néceſſité le commerce par caravane, puiſqu'il eſt gênant, incommode & diſpendieux.

(1) Iliad, *l. 2.*

(2) Lib. de fato.

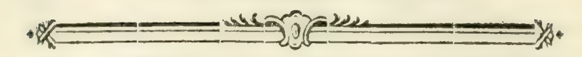
(3) Voyez le diſcours de M. Hume, Ecoſſois, ſur le caractere des Nations, imprimé dans le Mercure de Janvier 1756.

les Grecs de Chio, de Nicée, de Sparte, & d'Athènes ſont des Grecs bien différents.

Après ces premieres obſervations, après ce coup d'œil jeté du haut de ma montagne ſur le ſpectacle de la Grece moderne, je vous conduirai, Monſieur dans ma premiere Lettre chez les Grecs, & à meſure que nous avàncerons, vous reconnoîtrez que, ſi la recherche des monumens & des inſcriptions ſatisfait la curioſité, l'étude des hommes, & la connoiſſance de leurs uſages, ne ſont pas moins intéreſſantes, ni moins utiles.

Je ſuis, &c.





QUATRIEME LETTRE.

Maiſons, appartemens, lampes, ſophas, brâſiers, femmes chez elles, broderies.

LES maiſons des Grecs ne ſont pas, Monſieur, à beaucoup près auſſi élevées que les nôtres; elles n'ont ordinairement qu'un étage. Ainſi avec l'étendue qu'occupent les jardins, une ville Grecque eſt bien plutôt bâtie, & tient infiniment plus d'eſpace qu'aucune des nôtres. Vous pouvez ſur cela vous former une idée des cent fameuſes villes de l'Iſle de Crète (1).

Les femmes Grecques d'aujourd'hui ſont aſſiduement renfermées dans leurs maiſons; elles ne ſe montrent guere plus que ne ſe montroient les anciennes; les filles ſortent rarement, & ne vont à l'Egliſe que quand elles ſont mariées.

« Quel eſt le Romain, dit un Hiſtorien (2), en parlant des diverſes coutumes des Peuples, » qui auroit honte de mener ſa femme dans un » feſtin? Quelle eſt chez eux la femme qui n'a

(1) *Centum tetigit potentem oppidis Creten.* Horat.

(2) Cornel. Nepos, *cap. I.*

» pas dans la maiſon la place la plus diſtin-
» guée, & qui ne va pas aux aſſemblées pu-
» bliques ? Tout eſt bien différent en Grece :
» une femme ne ſort de chez elle qu'avec ſa
» famille ; elle ſe tient dans le lieu le plus re-
» culé de la maiſon, appellé *Gynæconitis*, &
» l'entrée n'en eſt permiſe qu'à ſes parens les
» plus proches ».

Les maiſons Grecques ſont diviſées en deux parties par une grande ſalle qui occupe le centre & toute la largeur. C'eſt dans cette ſalle qu'on donne les fêtes, & que ſe font toutes les cérémonies qui exigent un grand eſpace. Tel eſt le divan des Turcs, la galerie des Italiens, le ſallon de compagnie des François, &c. D'un côté ſont les appartemens des hommes, leurs chambres à coucher & les ſalles à manger : l'autre eſt deſtinée aux appartemens dès femmes & forme le *Gynækéon*. On trouve au rez-de-chauſſée les cuiſines, les remiſes, les écuries, &c. Les domeſtiques de notre ſexe ſont logés dans des entreſols.

Vitruve (1), en parlant de la conſtruction des maiſons Grecques, dit la même choſe : « On

(1) *Liv. 6. Cap. 10.*

» y voit, dit-il, de grandes ſalles, où les fem-
» mes travaillent avec leurs ouvrieres. A côté
» dans des galeries, ſont les ſalles à manger,
» & les chambres à coucher. La partie inté-
» rieure de la maiſon s'apelle *Gynæconitis*. Les
» hommes ont leurs appartements ſéparés qui
» ſont nommés *Andronitis* (1) ». On voit exactement aujourd'hui dans les maiſons Grecques la même diſtribution à laquelle les Turcs, non moins jaloux de leurs femmes, ſe ſont conformés.

Vous trouverez toujours chez les Grecs, dans la chambre à coucher, une lampe qui brûle toute la nuit. Chez les perſonnes aiſées, c'eſt un ancien uſage ; parmi le Peuple, c'eſt dévotion : car la lampe eſt ordinairement placée devant une image. Cet uſage me rappelle un évènement tragique, occaſionné par une Lampe de nuit.

Pauſanias, Général des Lacédémoniens qui commandoit à la bataille de Platée, étant chef de l'armée navale des alliés ſur l'Helleſpont, devint amoureux d'une jeune Byzantine. Ceux qui avoient ordre de l'introduire dans ſa cham-

(1) Voyez l'Odyſſée, L. 17. V. 358.

bre y étant entrés vers le commencement de la nuit, le trouverent endormi. Cléonice (c'étoit le nom de la jeune perſonne) en approchant de ſon lit, renverſa par étourderie la lampe (1) qui étoit allumée. A ce bruit Pauſanias ſe réveille en ſurſaut; &, comme il étoit dans des agitations continuelles à cauſe du deſſein qu'il avoit formé de trahir ſa patrie, ſe croyant découvert, il ſe leve, prend ſon épée, en frappe ſa maitreſſe, & la jette morte à ſes pieds (2).

On avoit anciennement, pour s'aſſeoir, dans les appartements, & ſur-tout dans les ſalles, des chaiſes dont la forme nous eſt connue ; mais dans les chambres il y avoit de petits lits qui tenoient lieu des ſophas que nous y avons ſubſtitués (3). Je ne puis expliquer que par-là ce paſſage de Plutarque dans la vie de Pyrrhus.

» Néoptoleme, ſon concurrent pour la Cou-

---

(1) *Ærea lampas,*

(2) Pauſ. T. I. pag. 293. trad. de l'Abbé Gédoyn.

(3) On donnoit aux perſonnes diſtinguées des ſiéges avec un marchepié, & aux perſonnes ordinaires des ſieges ſans marchepié. Télémaque, Odyſ. L. I. donne à Minerve un de ces ſiéges diſtingués appellés θρόνος, thrône, & prend pour lui un ſiége inférieur appellé κλισμὸς, *ſella recubitoria*, *à* κλίνω, *recumbo.*

» ronne, tramoit une trahiſon contre lui. Un » ſoir étant allé faire collation chez Cadmie, ſa » ſœur, il en lâcha quelques mots, croyant » n'être entendu de perſonne; car il n'y avoit » dans la chambre que Phénarete, femme de » Samon, Intendant des troupeaux de Néop- » toleme. Cette Phenarete étoit couchée ſur » un petit lit le viſage tourné contre la mu- » raille, & faiſoit ſemblant de dormir (1) ». Or ce petit lit ne pouvoit être qu'un ſopha reſ- ſemblant à ceux que nous voyons chez les Grecs. Il y avoit auſſi des ſiéges dans le veſti- bule de la maiſon. Apollodore dit dans Athenée: « Vous entrez, le chien vous careſſe, & vous » offre une chaiſe, ſans qu'on l'ordonne (2) ». Une pierre gravée du cabinet de *Stoch* (3) re- préſente une femme étendue ou à demi cou- chée ſur une eſpece de canapé, & tenant de la main droite une caraffe : ce canapé eſt le ſopha.

Plutarque dit ailleurs que, quand Dion fut aſſaſſiné, il étoit dans une chambre baſſe où il

(1) Plutarq. vie de Pyrrhus.

(2) *J. Lucer. ſacra Gentil.* Theſ. Antiq. Gronov. Tom. 7.

(3) Deſcript. de Winckelm. p. 474.

y

y avoit plufieurs lits (1). M. Dacier prétend que ces lits étoient ceux de la falle à manger : conjecture fondée fur l'ancien ufage de manger couchés fur des lits.

Les Grecs n'ont point de lits comme les nôtres ; ils ne font que jetter des matelats fur les fophas, pour être couchés plus mollement.

Tels font les lits pour une perfonne feule : mais pour les perfonnes mariées, ils étendent un tapis fur l'eftrade du Sopha, enfuite les matelats fur lefquels on met le linceul ou drap de deffous, & enfin la couverture à laquelle eft coufu le drap fupérieur.

Les lits des Héros d'Homere étoient dreffés à-peu-près de même. On étendoit fur le plancher des peaux avec tout leur poil ; fur ces peaux des étoffes de pourpre ; fur ces étoffes des tapis qui fervoient de linceuils, & fur ces tapis des couvertures de laine, χλαῖνα (2).

---

(1) Plutarq. vie de Dion.

(2) Les lits dont fe fervoient les anciens pour la table étoient ordinairement à trois places, mais on les multiplioit fuivant le nombre des convives. Plutarque parle de falles de trente lits & de plus grandes encore ; tellement qu'on ne peut affimiler cette forte de lit au fopha. Plutarque parle toujours des lits & des tables au pluriel, ce qui fait voir qu'ils étoient

Les Athéniens, dit le même Auteur, firent le procès à Timagoras, leur Ambaſſadeur auprès d'Artaxerxès, Roi de Perſe, & le condamnerent à mort, avec juſtice, s'ils le firent mourir pour la quantité de préſents qu'il avoit reçus; car il n'accepta pas ſeulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique, & des Eſclaves pour le faire: (1) *les Grecs n'étant pas aſſez adroits pour cet art-là.* Vous n'aurez pas de peine à croire qu'ils n'y ont pas fait de grands progrès.

Il n'y a point de cheminées dans les chambres des maiſons Grecques; on ne ſe ſert que d'un braſier qu'on met au milieu de l'appartement pour l'échauffer, ou pour ceux qui veulent s'en approcher. Cet uſage eſt très-ancien dans tout l'Orient; les Romains n'en avoient pas d'autre, & les Turcs l'ont conſervé. On appelloit (2) λαμπτὴρ, dit Héſychius, cité par Madame Dacier, un braſier qu'on mettoit au milieu des chambres, & ſur lequel on faiſoit brûler du bois ſec pour ſe chauffer, & du bois réſineux pour éclairer. Ce bra-

toujours en raiſon du nombre des convives. *Queſt. Rom. V.*

(1) Rem. ſur le Liv. 18. de l'Odyſſée, T. 3. p. 503.

(2) Plut. vie de Pelopidas.

ſier étoit porté comme aujourd'hui ſur un trépied ; les lampes ne ſont venues que long-tems après.

Pour garantir le viſage de l'incommodité & de l'ardeur du braſier, ſouvent dangereux, on a imaginé le *Tendour :* c'eſt une table quarrée ſous laquelle le feu eſt placé. Cette table eſt couverte d'un tapis qui de tout côté tombe juſqu'à terre, & d'un autre en ſoie plus ou moins riche qui pare le Tendour, autour duquel on s'aſſied ſur le ſopha ou ſur des carreaux. On peut mettre à la fois les pieds & les mains ſous la couverture qui, enveloppant le braſier de toute part, entretient une chaleur douce & durable. Le Tendour eſt principalement à l'uſage des femmes (1), qui pendant l'hiver y paſſent preſque toute la journée à broder ou à recevoir les viſites de leurs amies.

Les Grecques modernes reſſemblent aux anciennes, à bien des égards. Dans la comédie des *Harangueuſes*, Praxagore (2) fait leur por-

(1) Les femmes, Turques, voyant une Ambaſſadrice de France (Mad. la Comteſſe Deſalleurs) qui marchoit avec un très-grand panier, ſe diſoient avec étonnement l'une à l'autre : *Voyez cette Ambaſſadrice qui porte ſon* Tendour *avec elle.*

(2) Th. des Grecs du P. Brumoy, Tom. 6. pag. 180.

trait en plaidant pour elles : « Elles lavent, dit-il, » la laine dans de l'eau chaude à la ma-
» niere antique, & l'on ne voit pas qu'elles soient
» intrigantes. Elles boivent & maltraitent leurs
» maris, comme autrefois : c'est tout comme
» autrefois.

Nous pouvons dire la même chose ; &, pour en citer un exemple, Térence nous offre un tableau naïf de la vie ordinaire des Grecques insulaires. Lisez, dans l'Andrienne, le portrait qu'il fait de la jeune fille d'Andros(1).

» Au commencement, dit-il, elle étoit sage,
» laborieuse & vivoit d'une maniere dure, ga-
» gnant petitement sa vie à filer, & à broder :
» mais dès qu'il se fut présenté des amans qui
» lui promirent de payer ses faveurs, comme
» l'esprit est naturellement porté à quitter la
» peine pour le plaisir, elle ne put se soutenir
» dans un pas si glissant. Elle se contenta d'a-
» bord d'un ou de deux amans ; mais dans la
» suite elle reçut chez elle tous ceux qui vou-
» lurent y aller ». Il faut avouer cependant que parmi nos belles insulaires, il y en a beaucoup dont la sagesse est à l'épreuve de la séduction.

---

(1) Andr. act. 1. sc. 1.

Ajoûtons ici le beau portrait que le même auteur fait d'une femme Grecque en deuil & en négligé, qui travaille chez elle avec ses esclaves. Que ce portrait est ressemblant à ce que j'ai vu ! Vous savez qu'on peut consulter Térence sur les Grecs avec d'autant plus de sûreté, qu'il n'est que le traducteur de Ménandre, & qu'étant sorti de Rome, avant l'âge de 35 ans, l'opinion commune est qu'il ne quitta sa patrie que pour aller s'instruire à fond des mœurs & des coutumes des Grecs, pour les mieux représenter dans ses pièces.

Le valet rend compte à son maître qui arrive, & qui l'avoit envoyé chez sa maitresse avant d'y aller lui-même.

« C'est en cette occasion, dit-il, ou jamais, » que vous pouvez connoître la vie que votre » maitresse a menée en votre absence. Quand » on surprend une femme, & qu'on arrive » chez elle à l'heure qu'elle s'y attend le moins, » on doit être persuadé que l'état où on la trouve » est une suite de ses occupations ordinaires, » qui marquent parfaitement les inclinations » des gens. En arrivant, nous l'avons trouvée » qui s'occupoit à la broderie avec une grande » application. Elle étoit vêtue fort simplement,

» en habit de deuil, ſans doute à cauſe de la
» vieille qui étoit morte; elle étoit ſans aucun
» ornement, comme ſont celles qui ne s'habil-
» lent que pour elles; elle n'avoit rien de
» tout ce que les femmes employent pour rele-
» ver leur beauté; *ſes cheveux étoient épars, mal
» rangés, & jettés négligemment autour de ſa
» tête.* La vieille lui filoit des laines, & de plus
» il y avoit une petite ſervante fort mal vétue,
» fort négligée, qui travailloit au métier avec
» Antiphile (1).

Ce ſeroit traduire mot à mot Térence, que de faire aujourd'hui le même tableau d'après ce qu'on voit; c'eſt le même négligé, la même poſition. Il n'y a pas juſqu'à la vieille qui file, & à la petite brodeuſe mal vêtue qui ne s'y trouvent. Il faut étudier & ſuivre la nature pour la copier; il faut vivre avec ce Peuple, qui a conſervé la ſimplicité des mœurs & des

(1) Texentem telam ſtudiosè ipſam offendimus,
Mediocriter veſtitam, veſte lugubri,
Ejus anùs cauſâ, opinor, quæ erat mortua;
Sine auro tùm ornatam, ita uti quæ ornantur ſibi;
Nullâ malâ re expolitam muliebri;
Capillus paſſus, prolixus, circum caput rejectus negligenter.
Heautontim. act. 2. ſc. 2.

anciens usages, pour peindre ce bon vieux tems que nous sommes forcés de regretter, comme le siecle d'or tant vanté par les Poëtes.

La broderie est l'occupation des femmes Grecques; elles sortent peu, & celles qui ont besoin de travailler, pour entretenir leur famille, brodent sans relâche du matin au soir, & font aussi broder leurs filles & leurs esclaves. C'est le tableau de la femme laborieuse peinte d'après nature par Virgile au huitieme livre de l'Enéide (1).

J'ai ce tableau vivant sous mes yeux. La lampe d'une brodeuse, ma voisine, est allumée avant le jour: toutes ses jeunes ouvrieres sont à leur métier de grand matin, & elles égaient le travail par leurs chansons.

Nous devons aux Grecs l'Art de la broderie, qui est très-ancien parmi eux, & qu'ils ont porté au plus haut point de finesse & de perfection. Les Crétois excelloient dans cet Art: aussi

(1) Indè ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo expulerat somnum, ceu fœmina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique minervâ,
Impositum cinerem, & sopitos suscitat ignes,
Noctem addens operi, famulasque ad lumina longo
Exercet penso, castum ut servare cubile
Conjugis, & possit parvos educere natos.

la jeune Pholoé qu'Enée donna à Sergeste étoit-elle de Crète, & savante dans les ouvrages de Minerve (1).

Dès qu'on parloit des talens d'une jeune esclave, on ne la qualifioit point autrement; elles travailloient, comme aujourd'hui, avec leurs maitresses.

Agamemnon, disputant la belle Chryséis à Achille, lui dit, dans la chaleur de la dispute : » je la préfererois même à la Reine Clitem-» nestre : aussi ne lui est-elle inférieure ni en » beauté, ni en esprit, ni en adresse pour les » beaux ouvrages » (2).

Les femmes les plus distinguées préparoient elles-mêmes leurs laines pour broder, & n'avoient pas chez elles d'autre amusement.

Les Dames Troyennes, pendant le siége de leur ville, prises d'une belle passion de combattre, veulent (3) laisser leurs laines & leurs fuseaux, pour prendre les armes. La sage Théano les arrête & leur dit : *Rentrez, croyez-moi, da:*

---

(1) *Olli serva datur, operum haud ignara Minervæ, Cressa genus, Pholoë.* Æneid. *l.* V.

(2) Iliad. *l.* 1.

(3) Quintus Calaber.

vos maisons, pour reprendre votre broderie & vos ouvrages; fiez-vous aux hommes du soin de repousser les Grecs & de vous défendre.

Homere fait souvent l'éloge des broderies Grecques. (*a*) Antinoüs, dit-il, fit présent à

(a) Observons toutes fois sur ces passages d'Homere, que le Poëte ne dit pas toujours ce que Madame Dacier & d'autres interpretes lui font dire, & qu'on ne trouve point de mot technique qui désigne expressément la broderie, dans tous les exemples cités pour prouver qu'elle étoit connue du tems d'Homere. La Robe qu'Antinoüs donna à Pénélope étoit de differentes couleurs ποικιλον, *varia*, ce qui ne désigne point précisément un ouvrage fait à l'aiguille. Le voile auquel Helène travailloit, lorsqu'Iris vint la trouver, étoit **μέγαν ἱςὸν δίπλακα**, une grande toile à deux faces, dont elle faisoit le tissu, ὕφαινε. Ce qu'ajoûte Homere, **πόλεας δ' ἐνέπασσεν ἀέθλυς Τρώων**, &c. *multos autem intexebat* (*infigebat*) *labores Trojanorum*, doit s'entendre d'un tissu avec lequel Hélène représentoit les mouvements des Troyens. Ainsi les Ouvriers Napolitains dessinent toutes sortes de figures sur les couvertures de cotton qu'ils fabriquent; ils colorient grossierement ces figures avec des fils de laine de différentes couleurs, qu'ils font passer dans le relief du tissu. Les *Chals* (espéce d'écharpe d'une laine très fine) & les tapis de Perse donnent encore une idée de ce genre d'ouvrages. Homere, dans le vingt-troisieme livre de l'Iliade, employe les mêmes termes pour décrire le tissu que travailloit Andromaque lorsqu'elle apprit la mort d'Hector. Il ne se sert jamais du terme de κεντέω, qui signifie broder, mais de celui de ὑφαίνω, faire de la toile un tissu quelconque.

Pénélope d'un manteau dont la broderie étoit très-belle, (1) & les couleurs nuées avec beaucoup d'art & d'intelligence. Ce que le même Poëte dit des voiles brodés par Hélène (2) & Andromaque, a donné lieu à la queſtion de ſavoir ſi ces broderies étoient nuancées. Quoique l'art ait fait de très-grands progrès, je crois qu'en voyant ce qu'on fait aujourd'hui, on peut conjecturer ce qui s'eſt fait anciennement. Je ne penſe donc pas comme l'auteur de *l'Origine des loix* (3), qu'on eût beſoin de patrons coloriés. On traçoit comme aujourd'hui le deſſin ſur la toile, & la Brodeuſe le nuançoit enſuite avec ſes laines de diverſes couleurs : la nature étoit le grand modèle. La broderie imita d'abord les fleurs les plus ſimples, celles qui n'ont qu'une ou deux couleurs, & enſuite par degrés celles qui ſont plus variées. On a brodé & deſſiné des figures, & mélangé les nuances, à meſure que la teinture & l'art ſe ſont perfectionnés. Il eſt certain que dans la Grece toutes les femmes brodoient, & que les hommes ſe faiſoient honneur de porter l'ouvrage de leurs mains.

---

(1) Odyſſ. *l.* 18.

(2) l'Iliad. *l.* 3. v. 124. : *l.* 22. c. 140.

(3) Tom. II. *l.* 2. p. 167.

L'Historien d'Alexandre (1) nous apprend que ce Prince ayant reçu de Macédoine quantité d'étoffes, & de riches vestes à la mode du pays, les donna à Sysigambis avec les ouvrieres qui les avoient faites. Il lui fit dire en même tems, que, si elle trouvoit ces ouvrages à son gré, elle pouvoit les faire apprendre à ses petites filles, pour les occuper, & en faire des présens. A ces mots, les larmes qui lui tomberent des yeux, firent assez connoître combien ce présent lui étoit peu agréable, & le compliment injurieux, parce qu'il n'y avoit rien que les femmes de Perse tinssent à plus grand opprobre, que de travailler en laine. Alexandre sachant qu'elle en étoit fâchée, alla sur-le champ la voir, & lui dit : « Ma mere, cette étoffe, dont vous me voyez vétu, n'est pas » seulement un présent de mes sœurs, mais » l'ouvrage de leurs mains ; par-là vous pouvez juger que la mode de notre pays m'a » trompé ». Lisez à ce sujet l'Epithalame où Claudien représente la mere d'Achille occupée à fabriquer elle-même de sa main pour son fils des vétemens, brochés de pourpre & d'or (2).

---

(1) Quint. Curt. *l.* 5.

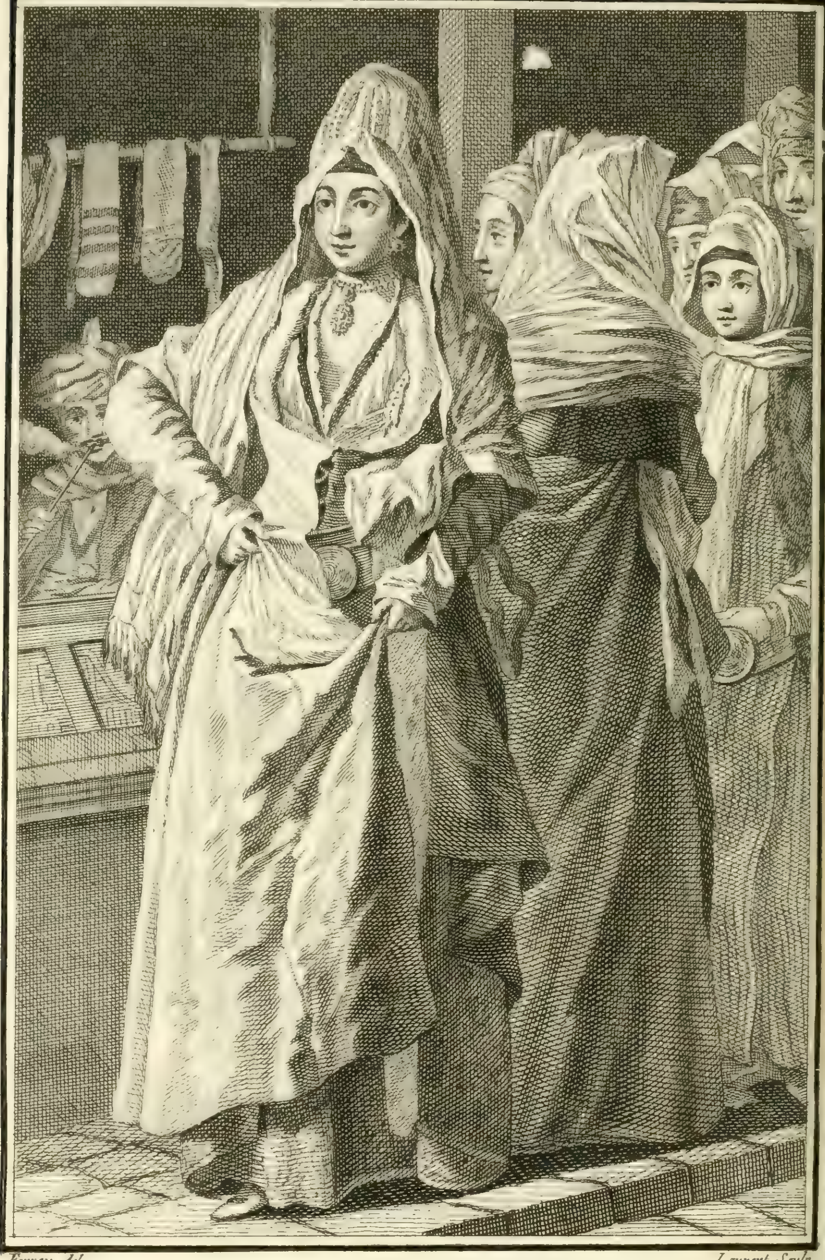
(2) Non semper clypei metuendum gentibus orbem
Dilecto studiosa parens fabricabat Achilli ;

Je remarque en paſſant une différence bien ſenſible entre les coutumes des peuples. Après l'enlevement des Sabines, les Sabins voulurent qu'on mît expreſſément dans le Traité de paix avec les Romains, que leurs filles ne ſeroient obligées qu'à filer de la laine. On a vu à Syra, Iſle de l'Archipel, une fille qui ne filoit que de la ſoie, parce qu'elle étoit la premiere du lieu. Les femmes du pays, en la montrant aux étrangers, ne manquoient pas de leur faire obſerver cette fileuſe qui ſe diſtinguoit de toutes les autres, & qui auroit cru s'abaiſſer en filant de la laine comme elles (1).

Entrez dans la chambre d'une fille Grecque, vous y verrez des jalouſies aux fenêtres; &, pour tout meuble, un ſopha, un coffret garni d'ivoire où ſont les ſoies & les aiguilles, & un métier à broder.

Lemnia nec ſemper ſupplex ardentis adibat
Antra Dei, nato galeam factura comantem.
Sed placidos etiam cinctus, & mitia pacis
Ornamenta dabat, bello quibus ille peracto
Conſpicuus Reges inter fulgeret Achivos.
Ipſa manu chlamydes oſtro texebat & auro. *Claudian. Epithal.*

(1) Anciennement à Gortyne dans l'Iſle de Crète, on puniſſoit devant les Magiſtrats un homme ſurpris en adultère, en lui mettant ſur la tête une couronne de laine, qui déſignoit un homme voluptueux & efféminé. *Ælien hiſt. div. l. 12. c. 12.*



Favray del. Laurent Sculp.

EN MACRAMA ET EN FERREGE

Dame allant dans la rue avec ses suivantes.



CINQUIEME LETTRE.

Nourrices, Esclaves, Servantes, Filles retirées, Baise-mains, &c.

On voit encore aujourd'hui, M. comme anciennement, dans toutes les bonnes maisons des Grecs, la Nourrice du maître, ou de la maitresse, faire partie de la famille. Chez les anciens, une femme qui avoit nourri une jeune personne ne la quittoit plus, même après son mariage; (1) elle devenoit sa gouvernante, sa confidente, son conseil. (2) C'est ce qui fait que, dans les anciennes Tragédies Grecques, & dans les Latines faites sur le même plan, une Princesse ne paroît presque jamais sur la Scène sans être accompagnée de sa Nourrice. Chez les Grecs modernes, ainsi que chez les anciens, la Nourrice est le plus

(1) Cet usage est très-ancien dans l'Orient. Quand Rébecca quitta son pays & la maison de son pere, pour aller à Bethsabée épouser Isaac, on lui donna sa Nourrice pour l'accompagner. *Genes.* 24. *v.* 59.

(2) *Perii, mea Nutrix . . . . . . invoco almam meam Nutricem.* Plaut. Aul. act. 4. Curcul. act. 2.

ſouvent une eſclave qu'on achète à l'approche de l'accouchement. Euriclée, Nourrice d'Ulyſſe, avoit été achetée dans ſa jeuneſſe par Laerte (1). Quelle idée cependant les Grecs anciens & modernes nous donnent d'une Nourrice! J'ouvre les *Choëphores* d'Eſchile, (act. 3. ſc. 3.) Giliſſa, Nourrice d'Oreſte, eſt frappée du faux bruit de ſa mort, & voici comme ſa tendreſſe s'exprime : c'eſt la nature même qui parle. « MALHEUREUSE que je ſuis! de tous » les maux que j'ai ſoufferts au ſervice des Atri- » des, voici le plus douloureux pour moi. » Je perds donc mon cher Oreſte, cet en- » fant de mes peines, qui du ſein de ſa mere » paſſa dans mes bras, & dont les cris ont » ſi ſouvent interrompu mon ſommeil. Soins » ſuperflus! Dégoûts inutiles! car que n'ai-je » pas enduré auprès de lui? Un enfant au » berceau eſt une brute qu'il faut former & » nourrir. Enveloppé de ſes langes, que la » faim, ou que la ſoif le preſſe, il n'annon- » ce pas ſes beſoins par des paroles. J'ai rem- » pli tous les devoirs d'une Nourrice tendre » & ſoigneuſe. Je croiois élever Oreſte pour

(1) Odyſſ. *l.* 1. *v.* 431

» ſon pere. « C'eſt dans les Poëtes Grecs, autant que dans ſon propre cœur, que Racine a trouvé ce vers heureux de pur ſentiment, qu'il met dans la bouche de la Nourrice de Joas :

» De ſes bras innocens je me ſentis preſſer ».

Telles ſont encore à-peu-près les Nourrices Grecques qui ſont véritablement attachées ; la même énergie, & les mêmes expreſſions ſont dans leur cœur & dans leur bouche. C'eſt avec ce même ſentiment que le tendre & vertueux Fenelon regrettoit ſon auguſte éleve, ce Prince qu'il avoit formé pour le bonheur de la France.

Cet attachement traditionnel des Nourrices Grecques pour les enfans qu'elles ont allaités tient tellement à leurs mœurs, que le nom moderne de Nourrice eſt *Paramana*, mot très-doux, & même plus expreſſif que l'ancien, puiſqu'il ſignifie, *ſeconde Mere.* La Nourrice eſt toujours logée dans la maiſon lorſqu'elle a nourri un enfant, & dès ce moment elle eſt en quelque façon incorporée dans la famille (1).

---

(1) L'Ombre de Cynthie recommande ſa chere Nourrice à Properce, afin qu'il en prenne ſoin dans ſa vieilleſſe, en reconnoiſſance des ſervices qu'il en a reçus.

Nutrix in tremulis ne quid deſideret annis
Parthenie : patuit, nec tibi avara fuit.

Propert. El. 7. v. 4.

Les Dames Grecques refuſent encore de nourrir leurs enfans, pour conſerver leur beauté, leur ſein, & leur ſanté même, qu'elles croient ménager par-là. On leur a toujours dit qu'elles étoient à cet égard dans l'erreur, & qu'elles devenoient de vraies marâtres en abandonnant leurs enfans à une nourriture & à des mains étrangeres. La force de l'exemple & de l'uſage a prévalu ſur toutes les raiſons. Tout ce qu'on a écrit de nos jours ſur ce ſujet intéreſſant n'a rien de plus fort que le diſcours d'un Philoſophe Grec, qu'Aulu-Gelle nous a conſervé, & dont il n'y a rien à perdre. Ce Philoſophe, à l'occaſion de l'accouchement de la femme d'un de ſes diſciples, qui par ſa naiſſance tenoit un rang diſtingué, étoit allé lui rendre ſa viſite. Après les premiers complimens, il s'aviſa de demander à la mere de l'accouchée ſi ſa fille ſe propoſoit de nourrir l'enfant qui venoit de naître. » A Dieu ne plaiſe, répondit la mere! » Voudriez-vous donc que ma » fille, après les douleurs qu'elle a ſouffertes, » fût encore chargée du ſoin le plus pénible » & le plus incommode » ? Ah ! Madame ! reprit le Philoſophe, » ne permettez pas qu'el» le ne ſoit mere qu'à demi, & qu'après avoir

» porté

» porté neuf mois dans ſon ſein, & nourri de
» ſon propre ſang un être informe qu'elle ne
» voyoit, ni ne connoiſſoit pas, elle refuſe le
» lait que la nature lui a donné, à cet hom-
» me qui vient de naître, qu'elle voit enfin,
» qui vit à ſes yeux, & qui implore ſon ſe-
» cours par les cris les plus touchans (1) ».

Après la Nourrice, viennent les eſclaves & les ſervantes; car la Nourrice, même achetée, n'a plus que le nom de Paramana, & n'eſt plus cenſée eſclave.

Phédria, dans une Comédie de Térence, dit à Thaïs ſa maitreſſe : « LORSQUE vous
» m'avez fait connoître que vous aviez envie
» d'avoir une petite eſclave d'Ethiopie, n'ai-
» je pas tout quitté pour vous en chercher
» une ? enfin vous m'avez dit que vous ſou-
» haitiez un Eunuque, parce qu'il n'y a
» que les Dames de qualité qui aient de ces
« gens-là; je vous en ai trouvé un auſſi (2)».

---

(1) *Aluiſſe in utero ſanguine ſuo neſcio quid, quod non videret; non alere nunc ſuo lacte quod videat, jam hominem, jam matris officia implorantem.* Aul. Gell. Noct. Att. l. 12. c. 1.

(2) Nonne, mihi uti dixti cupere te ex Æthiopiâ
Ancillulam, relictis rebus omnibus,

Les Dames Grecques avoient donc anciennement non-ſeulement des eſclaves, mais encore des Eunuques, eſpéce réſervée aujourd'hui pour le ſervice des Turcs.

Les filles eſclaves ſont traitées comme elles l'étoient anciennement chez les Grecs, avec beaucoup de douceur & d'humanité, & après un certain tems on a ſoin de les affranchir.

Il y a en même qu'ils adoptent encore jeunes, & qu'ils appellent *filles de leur ame*, (Pſychopedi, Pſychopela.) Telle étoit la belle Melantho, « que Pénélope, dit Homere, » avoit » priſe toute jeune, & qu'elle avoit élevée » comme ſa propre fille (1), en lui procurant » tous les plaiſirs que demandoit ſon âge ».

Les ſervantes, ou les eſclaves, travaillent, comme anciennement, à la broderie avec leurs maitreſſes, & font tout le ſervice intérieur de la maiſon. Ariadne, abandonnée par Théſée, s'écrie dans ſa douleur : *qu'elle voudroit être reduite à la condition de ſes ſervantes.* Elle con-

---

Quæſivi ? Eunuchum porrò dixti velle te,
Quia ſolæ utuntur his reginæ ; repperi.
Eunuch. act. 1. ſc. 2.

(1) Odyſ. l. 18

ſent de faire les lits, comme une eſclave, de monter les toiles ſur les métiers, de porter même ſur ſes épaules la cruche la plus peſante, & de donner à ſon cher Théſée de l'eau pour ſe laver avant de ſe mettre à table (1).

Quelquefois, au reſte, une eſclave n'eſt pas ſeulement confidente, comme la Nourrice, mais eſt encore conſultée dans certaines occaſions où elle donne ſon avis. Conformément à cet uſage, Phocylide diſoit : « Ne refuſez pas » d'écouter & de conſulter même votre eſclave, » ſi vous le connoiſſez capable de donner un » bon conſeil (2) ». De tout tems un vieux & fidele domeſtique a acquis des droits ſur la confiance de ſes maîtres, & ſur-tout celui d'opiner au beſoin.

Les ſervantes ne reſtent pas au logis, lorſque la maitreſſe ſort ; elles ſont obligées de la ſuivre, & vous ſavez que cet uſage eſt encore ancien parmi les Grecs. Dans une autre Comédie de Térence, un eſclave montrant à ſon maître les Dames qui arrivent, lui dit : » Ne

(1) *Adferre aquam ſupercœnalem* Nonn. Dionyſ. l. XLVII. v. 390.

(2) *V.* 203.

» les reconnoiſſez-vous pas à ce troupeau de » ſervantes qui les ſuit » (1) ?

Dans Plaute, une femme qui ne va pas loin en ſortant de chez elle, dit pourtant à ſes ſervantes, *ſuivez-moi* (2) ; & l'on voit ailleurs, que cet uſage avoit non-ſeulement pour objet de ſe faire plus conſidérer au dehors, mais qu'il étoit encore preſcrit par la décence & l'honnêteté, puiſque c'étoit ſur-tout par-là qu'on diſtinguoit les femmes d'honneur des courtiſannes (3).

Il ne faut pas oublier ici un beau trait d'hiſtoire, que Plutarque nous a conſervé au ſujet des ſuivantes.

» On raconte, dit-il, qu'un jour, les Athé» niens étant aſſemblés au théâtre pour voir » jouer quelque tragédie nouvelle, un des » principaux acteurs, près de venir ſur la ſcène, » demanda un maſque de Reine, parce qu'il » devoit jouer un rôle de Princeſſe, & un

---

(1) *Ancillarum gregem ducunt ſecum.* Heautontim. act. 2. ſc. 2. Odyſſ. l. 18.

(2) *Sequimini, comites, in proximum me hùc.*

(3) *Adſtat ea in viâ ſola ? proſtibulum ſanè eſt.* Plaut. *Amph.* act. 3. ſc. 2.

» grand nombre de ſuivantes parées magnifi-
» quement. Comme Mélanthius, qui faiſoit les
» frais du chœur ne les fourniſſoit point, il
» s'emportoit & faiſoit attendre les ſpectateurs,
» ne voulant point abſolument paroître ſans
» tout ce cortége. Mélanthius, laſſé des difficul-
» tés qu'il faiſoit, le pouſſa par force au milieu
» du théâtre, en lui criant : *Tu vois la femme*
» *de Phocion qui paroît en public avec une ſeu-*
» *le ſervante, & tu viens faire ici le glorieux,*
» *pour corrompre les mœurs de nos femmes?*
» Ce mot, qui fut dit aſſez haut, ayant été en-
» tendu, tout le théâtre le reçut avec de grands
» applaudiſſemens (1) ».

Zaleucus, diſciple de Pythagore & légiſlateur de Locres en Italie, ſa patrie, pour réprimer la vanité & le luxe de ſon tems, ordonna qu'aucune femme libre ne ſe feroit accompagner par plus d'une ſervante, *à moins qu'elle ne ſe fût enivrée* (2).

Le cortége d'eſclaves & de ſuivantes qui accompagne dans les rues une femme Grecque eſt, pour le pays, ce qu'un bel équipa-

(1) Plutarq. vie de Phoc.

(2) Diod. *l.* 12.

ge annonce chez nous, avec la différence qu'une honnête femme ne peut ſortir parmi les Grecs, ſans avoir au moins une ſuivante avec elle ; celles qui ſont d'un rang ſupérieur, & qui veulent étaler ou leur opulence ou leur vanité, ſe font ſuivre par pluſieurs eſclaves.

Vous verrez encore, M. lorſque je vous parlerai du deuil des Grecs & des enterremens, que ce ſont les ſervantes qui y font le plus grand bruit par leurs cris & leurs pleurs. Ainſi l'on nous dépeint (1) Briſéïs à la tête des ſervantes déſolées d'Achille, pleurant ce héros & ce maître chéri.

J'ai déja dit que les jeunes filles ſortoient peu, & n'alloient à l'égliſe que lorſqu'elles étoient mariées. Ce dernier uſage, tout ancien qu'il eſt, n'eſt pas ſuivi avec la même rigueur ; cependant elles ne ſont pas moins reſſerrées qu'elles l'étoient anciennement. Elles n'ôſeroient pas ſe montrer dans la compagnie des hommes, à moins que le pere ou la mere n'y ſoient préſens, & ne le trouvent bon.

La jeune (2) Nauſicaé dit à Ulyſſe : *Et qui*

(1) Quint. Calab. dereliſt. *l.* 3. *v.* 573.

(2) Rem. de Mad. Dac. ſur le livre 6. de l'Odyſſ. *T.* 2. *p.* 118.

de nous, ſans la permiſſion de ſon pere & de ſa mere, paroîtroit en public avec un homme, avant d'être mariée? Telles étoient la ſimplicité & la ſageſſe des mœurs de l'ancien tems ; nous en ſommes aujourd'hui bien loin.

Agamemnon dit dans Euripide : *Il ne convient pas que de jeunes filles reſtent ſeules à la maiſon* » (1). Elles ſont bien gardées, dit Cly» temneſtre, étant renfermées dans leurs appar» temens ».

Le ſage Phocylide diſoit à ſes contemporains : » TENEZ vos filles renfermées, & ne » permettez pas qu'elles ſe montrent aux yeux » du public ſur le ſeuil de la porte de vos » maiſons, (2) avant qu'elles ſoient mariées ».

Les jeunes Grecques s'amuſent entre elles à des jeux dont je vous parlerai dans la ſuite. Elles paſſent leur tems à broder avec leurs eſclaves, ou à regarder les paſſans par les jalouſies de leurs fenêtres, qui les mettent à portée de voir ſans être vues.

J'obſerve encore un ancien uſage, ſuivant lequel les Dames Grecques donnent leur main

(1) Iph. in Aulid.

(2) Phocyl. *v.* 203.

à baiſer à leurs filles, à leurs eſclaves, & aux perſonnes qui leur ſont inférieures. Vous vous rappellez bien (1) qu'Alceſte, avant de mourir, appelle toutes ſes femmes par leur nom, & leur préſente ſa main à baiſer (2).

Après le baiſement des mains, la plus grande marque de reſpect, en Orient, lorſqu'on aborde les perſonnes d'un rang ſupérieur, eſt de baiſer ou de toucher leur robe, & de porter enſuite la main ſur la bouche. Les Turcs ne ſaluent pas autrement leurs Patrons ; & permettre à un inférieur de baiſer le bout de ſa robe, c'eſt le recevoir ſous ſa protection. A ce ſujet, j'ai été témoin du trait le plus généreux & le plus touchant de la part d'un Turc.

Feu M. le marquis de Villeneuve, après avoir conclu en 1739 le traité de paix de Belgrade entre l'Empereur & le Sultan Mahmoud, alloit à l'audience du Grand-Viſir qui étoit venu à l'Arcenal. Deux eſclaves François appercevant l'Ambaſſadeur s'échappent, & viennent ſe jetter à ſes pieds, le priant de

(1) Euripid. *act.* 1. *ſcen.* 4., & *ſeq. act.* 4.

(2) Dolius, dit Homere, n'a pas plutôt entendu ſon maître, qu'il court à lui, prend ſa main & la baiſe. *Odyſſ. l.* 24.

les racheter. Leur maître s'approche, & M. de Villeneuve lui ayant fait demander ce qu'il vouloit pour la rançon de ces deux esclaves: *ils sont libres*, dit le Turc, *& ne sont plus à moi, depuis qu'ils ont eu le bonheur de baiser la robe de l'Ambassadeur de France.* M. de Villeneuve, frappé du sublime de ce sentiment, qui toucha tous les spectateurs, tira une très-belle montre qu'il portoit, & en fit un présent au généreux Musulman.

Les jeunes filles, en Grece, ont entre elles un jeu qui consiste à se donner des baisers sur les yeux en se prenant par les oreilles. Ce baiser tendre & affectueux est très-ancien (1). « Je n'aime point Alcippe, dit un Berger » de Théocrite (2), parce que, quand je lui » ait fait présent d'un beau pigeon, il ne m'a » pas baisé en me prenant par les oreilles » (3).

---

(1) On l'appelloit χύτρα, & le jeu χύτρινδα. Meurs. de Lud. Græc.

(2) Idyll. 5.

(3) Tibulle décrit aussi cette façon de baiser : *Natusque parenti oscula, compressis auribus, eripiet.* l. 2. Eleg. 5. Q. Ciceron écrivant à Tiron, lui marque ainsi son amitié : *Te, ut dixi, fero oculis. Ego vos ad III. Kalend. videbo, tuosque oculos, etiamsi te veniens in medio foro videro, dissuaviabor.* Ep. fam. l. 16. Ep. 27.

Je vous le répete, M. c'eſt ici qu'il faut lire Homere & les Poëtes Grecs, pour faire attention aux plus pétits détails qu'ils préſentent, parce qu'on les a ſous les yeux, & qu'on eſt bien aiſe de les retrouver.

Je ſuis, &c.



» toujours caché dans ſes abîmes, j'aurois » beaucoup ſouffert, ſi la belle Thétis, & Eurynome fille de l'Océan, ne m'euſſent recueilli. Je demeurai neuf ans dans une grotte » profonde occupé à leur faire des braſſelets, » des agraffes, des colliers, &c. (1) »

---

(1) Illiad. l. 18. —— Madame Dacier ajoûte des *boucles*, des *bagues* & des *poinçons* qui ne ſont pas dans le texte. Elle rend avec auſſi peu d'exactitude la toilette de Junon dans le quatorzieme liv. de l'Iliade, qui repréſente fidèlement celle des Dames Grecques. « DÈS que Junon eſt entrée dans ſon appartement elle s'enferme; elle lave tout » ſon corps avec de l'ambroiſie, & ſe parfume avec une » eſſence précieuſe .... Quand elle a donné avec cette eſſence un nouvel éclat à ſa beauté, après avoir peigné » elle-même ſes beaux cheveux qu'elle a partagés en pluſieurs treſſes, qui ſont autant d'ornemens, elle prend une » robe qui eſt l'ouvrage de Minerve & tiſſue avec un art » infini. Elle l'attache ſur ſon ſein avec des agraffes d'or, » elle met par deſſus une ceinture enrichie de [*cent*] franges. » Elle attache à ſes oreilles des boucles à trois pendants, » (*en forme de mûres, telles qu'on en trouve aujourd'hui en* » *Grece*,) qui ajoûtent un nouvel éclat à ſa beauté. La Reine » des Déeſſes couvre enfin ſa tête du voile le plus fin » & le plus brillant, (*auſſi brillant que le ſoleil*); & ſes » pieds délicats ſont relevés par la chauſſure la plus magnifique ». Sur quoi j'obſerve que la chauſſure eſt la derniere partie de l'habillement des Dames Grecques : c'eſt-à-dire,

Les poëtes anciens & modernes ont tous dessiné la parure des Dames Grecques, & les plus beaux vers sont employés pour la décrire.

Cydippe, jeune fille des Isles de la mer Egée, écrit à son amant : « Ma mere m'or-» donna de me coëffer ; elle me donna ses » pierreries ; elle voulut arranger l'or que je » mêle aux tresses de mes cheveux, & m'ha-» biller elle-même « (1).

---

qu'après avoir fait leur toilette, elles finissent par se chausser.

« Je me suis élancée *à demie nuë* sur un char ailé », dit une Nymphe à Promèthée dans la tragédie d'Eschyle. Le texte porte sans chaussure, ἀπέδιλος, *nudo pede*. En effet les femmes Grecques chez elles sont souvent nud pied, parce qu'elles marchent sur des tapis ou des nattes. Ainsi la chaussure étant la derniere partie de l'habillement, la précipitation doit faire sortir une fille à pieds nuds ou poëtiquement à demi-nuë. Voilà pourquoi Tibulle, qui veut suprendre sa maitresse, lui dit :

Obvia nudato, Delia, curre pede.

« Tu n'auras pas le tems, en me voyant, de mettre ta chaus-» sure : tu courras, Délie, à pied nud, au-devant de moi. »

(1) Comuntur, nostrâ matre jubente, comæ.
Ipsa dedit gemmas digitis, & crinibus aurum,
Et vestes humeris induit ipsa meis.
Ovid. héroïd. 21.

C'eſt conformément à cet uſage que Phédre dit ſi bien dans Racine :

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèſent !
Quelle main importune, en formant tous ces nœuds,
A pris ſoin ſur mon front d'aſſembler mes cheveux !

Les filles avoient anciennement, comme aujourd'hui, les cheveux noués, & les portoient beaucoup plus longs que les hommes.

Leucippe, dit Pauſanias, laiſſoit croître ſes cheveux pour en faire un ſacrifice au fleuve Alphée. Après les avoir noués à la maniere des jeunes filles, il prit un habit de femme, & alla voir Daphné qui y fut trompée (1).

La coëffure des femmes Grecques, ſur-tout lorſqu'elle eſt baſſe, eſt ordinairement relevée par une plume de héron; mais elles ne manquent point de ſe placer ſur le front un autre petite plume noire ou de couleur, arrondie & friſée en boucle platte. Ces plumes auroient-elle quelque rapport à l'ancien uſage dont parle M. *Winckelman*, dans ſa belle collection des anciens monumens, [*Monumenti Antichi*, *pl.* 46.] ? Les Muſes diſputerent dans l'Iſle de

(1) Pauſ. *l.* 8. *Arcad.*

Crète ſur le chant, avec les Sirenes, qui ôſerent les défier, & celles-ci furent vaincues. Les Muſes, en punition de leur témérité, leur couperent les aîles & attacherent à leur coëffure une de leurs plumes pour trophée. Les femmes Grecques tiendroient donc cet ornement des Muſes ? Elles aiment au moins à les repréſenter, lorſqu'elles diſputent encore entre-elles le prix du chant, où quand elles chantent alternativement des couplets, ſorte de combat amuſant, dont l'objet eſt à qui récitera le dernier & l'emportera ſur les autres.

Au reſte, elles ont différentes ſortes de coëffures plus ou moins ornées, qu'elles varient de pluſieurs manieres. Quelquefois leurs cheveux tombent en treſſes ſur leurs épaules ; ſouvent ils ſont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec quelques fleurs ; & c'eſt ici qu'on reconnoît la maniere des Dames de Lacédémone (1).

Pollux nous a conſervé le détail de toutes les pièces qui compoſoient la toilette, & qui entroient dans l'ajuſtement des femmes ; c'eſt d'a-

(1) *Incomtam, Laçænæ more, comam religato nodo.* Hor. l. 2. Od. II.

près

près douze vers d'Ariftophane que Saumaife a pris la peine de reftituer. Voici l'attirail décrit par Pollux (1).

» Le rafoir, les cifeaux, la cire, le nître, » le tour de cheveux, les franges, les lacets, » les mitres [dont j'expliquerai la forme], les » rubans, la pierre-ponce dont les femmes fe » fervoient pour fe polir la peau & dont elles » fe fervent encore aujourd'hui pour celle des » pieds, l'orcanette, la cérufe, la pommade, » la couronne, le tapis, le fard, le collier, » les couleurs, le déshabillé galant, l'hellé» bore, les bandelettes, la ceinture, la bou» cle, la tunique, la jupe arrondie, les bou» cles d'oreilles, les bijoux, le papillon, la » rofette, les agraffes, les chaînes d'or, le ca» chet, les écharpes, les fichus, les voiles, » les bagues, les flacons, & une infinité d'au» tres chofes qu'il n'eft pas, dit-il, poffi» ble de retenir exactement ».

Cette lifte eft véritablement affez longue; & les femmes n'ont rien perdu de ce qu'elles avoient anciennement.

Je crois que la foffe (2), le *chelidona* ou le

(1) Jul. Poll. *Cap.* 23. *l.* 7.

(2) βάραθρον, en latin *barathrum*. On appelloit ainfi à

présage, & bien d'autres que je n'ai pas traduits, étoient comme nos ornemens de mode dont les noms varient autant que la forme. Je ne sais encore si le mot ἔγκυκλον, rendu en latin par *vestis circularis*, signifie simplement une jupe, & ne signifie pas un cercle ou cerceau qu'on y ajustoit pour l'arrondir; en ce cas le panier des femmes seroit bien plus ancien que nous ne croyons.

On peut voir aussi dans Athénée (1) le détail de l'ajustement des femmes, ainsi que la maniere dont elles corrigeoient les défauts de la taille & du corps. Il n'attribue, à la vérité, toutes ces recherches de coquetterie, & d'artifice qu'à celles qui faisoient un métier honteux; mais je puis vous assurer, M. que les femmes Grecques d'aujourd'hui, qui se servent précisément des mêmes moyens pour plaire, n'ont pas eu besoin de les chercher dans les livres; la tradition & le seul usage leur ont tout appris à cet égard.

La chemise est de gaze de soie blanche, & descend jusqu'aux talons; elle est relevée par la ceinture; les manches en sont très-larges;

Athenes une fosse où l'on précipitoit les criminels.

(1) Ath. *l.* 13.

on met par-deſſous un double caleçon ; celui qui paroît eſt d'une étoffe de ſoie , & l'autre d'une toile légere. Sur la chemiſe ſe met *l'antere* qui ſerre étroitement la taille & ſoutient le ſein, au lieu de l'ancienne *mitra*, ou écharpe, qui le ſoutenoit autrefois. Sur *l'antere* vient le *caſtan*, qui deſcend juſqu'aux pieds , & ſur le caſtan la peliſſe, qui d'ordinaire eſt l'habillement le plus riche. Les Grecs attachés à leur habillement le diſtinguent de tous ceux que portent dans leur pays les femmes d'une autre nation , quoiqu'il ſoit à-peu-près le même. Ainſi l'on reconnoît aiſément une femme Arménienne, Turque, Juive , &c. Une femme Egyptienne eſt encore plus remarquable , & ſon habillement aux yeux des Grecs paroît tout-à-fait étrange & ſingulier.

Le Poëte Eſchyle fait mention de cette différence & de l'ancienne opinion qu'avoient les Grecs de l'habillement des femmes Egyptiennes. Lorſque le Roi d'Argos (Pelaſgus) voit venir les *Suppliantes*, c'eſt-à-dire, les filles de Danaüs qui arrivent d'Egypte avec leur pere, il dit : « QUI ſont ces Étrangeres ? Leur ha-
» billement barbare annonce qu'elles ne ſont
» ni Argiennes ni Grecques ». Et les *Suppliantes*

répondent : « Il eſt vrai, nos vêtemens ſont » barbares ». *Suppliantes*, *act.* 2. *ſcen.* 1.

Les habits des jeunes filles leur ſerrent étroitement la taille pour la rendre fine & légere ; auſſi cette gêne les incommode-t-elle ſouvent, & mangent-elles très-peu.

Dans la Comédie de l'Eunuque, Cheréas dit à Parménion : « La fille que j'aime n'eſt » pas comme les nôtres, dont les meres font » tout ce qu'elles peuvent pour leur abaiſſer » les épaules & reſſerrer le ſein, afin qu'elles » ſoient de belle taille. S'il s'en trouve quel- » qu'une qui ait un peu trop d'embonpoint, » elles diſent, que c'eſt un franc athlete, & » on lui retranche une partie de ſa nourriture : » de ſorte qu'avec la meilleure conſtitution du » monde, à force de ſoins, on les rend ſeches, » & tout d'une venue comme des bâtons (1).

Rien de mieux rendu ni de plus reſſemblant que ce tableau (2). M. Petit, ſçavant Méde-

(1) Haud ſimilis virgo eſt virginum noſtrarum, quas matres ſtudent
Demiſſis humeris eſſe, vincto pectore, ut graciles ſient.
Si qua eſt habitior paulò, pugilem eſſe aiunt : deducunt cibum.
Tametſi bona eſt natura, reddit curatura junceas.
Eunuch. act. 2. *ſc.* 3.

(2) De Amazon. diſſert. p. 144.

cin, s'eſt ſervi de ce paſſage de Térence pour examiner ſi, par les mêmes moyens que les Grecques emploient pour leur taille, les Amazones, ſans couper une de leurs mammelles, ne pouvoient pas en empêcher l'accroiſſement.

Catulle a fort exactement détaillé toutes les piéces de l'habillement Grec des femmes, en peignant Ariadne en déſordre abandonnée par Theſée. « ELLE n'avoit plus, dit-il, ni la ro-» be légere qu'elle portoit, ni l'écharpe qui » retenoit ſon ſein, ni ſa coiffure, qu'il appelle *Mitra*, du mot grec μίτρα (1); ſorte d'écharpe fine dont on ſe ſert encore, & qu'on met autour de la tête (2). C'eſt auſſi le nom que les femmes de la Morée donnent à leur coiffure.

La *Mitre* que les femmes portoient anciennement avoit des bandelettes qui, tombant ſur

---

(1) Μίτρα étoit auſſi la ceinture qui attachoit la tunique (Théocrit. Idyl. 27. v. 54.) & μιτροχίτων une autre eſpèce de ceinture,

(2) Proſpicit, & magnis curarum fluctuat undis,
Non flavo retinens ſubtilem vertice mitram,
Non contecta levi velatum pectus amictu,
Non tereti ſtophio luctantes vincta papillas;
Omnia quæ toto delapſa è corpore paſſim
Ipſius ante pedes fluctus ſalis adludebant.
Epithal. Pel. & Thet.

les joues, paſſoient ſous le menton. Les Grecques ont aujourd'hui le même ornement, qui eſt brodé avec des franges. On l'appelle la *Mahoulika*, & c'eſt ordinairement l'annonce de quelque indiſpoſition, ou du froid.

L'écharpe, après avoir fait le tour de la tête, vient quelquefois couvrir & retenir la gorge.

Anacréon, dans ſes ſouhaits, voudroit être le collier ou le tour de perles que porte ſa maitreſſe, ou l'écharpe qui retient ſa belle gorge. Le mot latin *tænia* ou *faſcia*, peut être expliqué par un lacet ou une écharpe. Les Athéniennes couvroient leur gorge comme les Grecques des Iſles; ce qu'elles ne font pourtant pas toutes.

Vous penſez bien, M. que les Courtiſannes avoient un luxe particulier & une maniere d'ajuſtement qui ſont encore affectés aux femmes de cet état, mais que d'autres n'imitent que trop ſouvent.

Je n'entrerai point ſur cet article dans des détails & des comparaiſons qui pourroient bleſſer les mœurs & l'honnêteté. La curioſité doit avoir ſes bornes, & reſpecter celles que preſcrit la décence.

Ce n'eſt pas aſſez, pour voyager avec fruit, que de ſavoir bien diſtinguer les objets qui méritent d'arrêter nos regards; il faut ſavoir encore détourner les yeux.

Les Dames Grecques ont toujours aimé à ſe couvrir de pierreries. Leurs boucles de ceinture, leurs colliers, leurs braſſelets en ſont enrichis, & quoiqu'elles ſe plaiſent à couronner leur tête des plus belles fleurs du Printems, les diamans brillent à côté du jaſmin & des roſes. Elles ſe parent ſouvent ſans ſortir de chez elles, ſans avoir deſſein d'être vües, c'eſt-à-dire, uniquement pour elles-mêmes. On ne ſacrifie tous ces ornemens qu'à un deuil rigoureux & indiſpenſable, ou à quelque vif ſujet de douleur.

Ainſi la célébre Sapho écrit à Phaon: « Je » ne me ſuis pas coiffée depuis ton abſence; » je ne prends pas même la peine d'arranger » mes cheveux. Je ne porte plus de bagues à » mes doigts, plus d'or ſur ma tête; & je ne » me parfume plus d'eſſence d'Arabie; mon » habillement eſt négligé, des plus ſimples; à » qui voudrois-je plaire (1)?

(1) Ecce jacent collo ſparſi ſine lege capilli,
Nec premit articulos lucida gemma meos.

Ce qne Sapho faisoit pour son amant, les femmes Grecques le font avec plus de raison pour leurs maris ; &, en leur absence, la plupart négligent constamment de se parer.

On ne peut parler des ornemens & des bijoux des Dames Grecques, sans se rappeller un trait que Plutarque nous a conservé. Une Ionienne, amie de la seconde femme de Phocion, & qui logeoit chez elle, prenoit plaisir à lui étaler ses bijoux, qui consistoient en des brasselets & des colliers garnis d'or & de pierreries. Elle lui répondit : *Pour moi, mon seul ornement, c'est Phocion, qui depuis vingt ans est Général des Athéniens.* On pourroit encore trouver, parmi les Grecques modernes, de pareils sentimens, s'il y avoit des Phocions (1).

Pour avoir une idée de l'excès où le luxe avoit été porté par les femmes Grecques, il faut entendre S. Jean Chrysostome déclamer contre celui des femmes de son tems. « OUTRE » les pendans d'oreilles, elles ont, dit-il, d'au-

---

Veste tegor vili, nullum est in crinibus aurum.
Non Arabo noster rore capillus olet.
Ovid. héroïd. 15.

(1) Vie de Phocion.

» tres bijoux pour orner l'extrémité de leurs » joues : le fard regne fur leurs paupieres, & » fur tout leur vifage. Leurs jupes font entre- » lacées de fils d'or ; leurs colliers font d'or ; » elles portent auffi des lames d'or au-deffus » de leurs mains. Leurs fouliers font noirs , » fort luifans, & fe terminent en pointe » : (la forme des fouliers eft encore la même , mais la couleur a changé). « Elles vont fur des chars » tirés par des mules blanches, avec un nom- » breux cortége de filles-de-chambre & de » Servantes (1) ». *Ancillarum gregem ducunt fecum.* Ter.

Les femmes Grecques d'aujourd'hui, lorfqu'elles vont un peu loin , ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles, pour s'en parer avant que d'entrer dans la maifon où elles vont fe rendre, & les ôtent de même, pour revenir, quand leur vifite eft faite. C'eft encore un très-ancien ufage.

La fervante de Thaïs, dans Térence, dit de fa maitreffe : « Cependant, fans faire femblant » de rien, elle a ôté fes bijoux , & me les

(1) Extrait des Œuvr. de S. Jean Chryfoft. par D. B. Montfaucon.

» a donnés à porter. C'eſt ſigne qu'elle revien-
» dra bientôt, & qu'elle ſe tirera de-là le plu-
» tôt qu'il lui ſera poſſible (1) ».

Madame Dacier, ſur ce paſſage, remarque qu'il n'étoit pas permis aux Courtiſannes de porter de l'or ni des pierreries dans les rues. Mais il eſt plus vrai de dire, (ce qui eſt confirmé par l'uſage), que les Dames Grecques, ſortant peu, ne ſe paroient que chez elles, & n'étaloient pas dans les rues les bijoux qu'elles réſervoient pour paroître avec plus d'éclat dans les maiſons où elles s'aſſembloient. Ainſi Thaïs, ayant fait porter & reporter ſes joyaux, n'avoit deſſein d'en faire uſage que pour briller, comme les autres, au feſtin où elle étoit invitée.

Voici, M. une nouvelle preuve de la fidélité de la tradition Grecque pour les anciens uſages. Obſervez cet éventail qui ſert de paraſol aux Dames Grecques, & la maniere dont elles s'en ſervent. Cet éventail eſt fort grand, arrondi, compoſé de plumes de Paon, & a

(1) Intereà aurum ſibi clàm mulier
Demit, dat mihi ut auferam.
Hoc eſt ſigni : ubi primùm poterit,
Seſe illinc ſubducet; ſcio. *Eunuch. act.* 4. *ſc.* 1.

un manche d'ivoire ; il y a dans le centre un petit miroir. Les Dames le portent à la campagne, & quand, fatiguées de la chaleur, elles se reposent sur un sopha, une esclave prend l'éventail, & fait du vent à sa maitresse pour la rafraîchir.

Athenée peint ce même éventail en citant des vers d'Anacréon, où ce Poëte fait le portrait d'un certain Artemon, homme voluptueux & efféminé, portant, dit-il, un éventail rond à manche d'ivoire, qui lui sert de parasol comme aux femmes (1).

En Achaïe, sur un tombeau de marbre, dont Pausanias fait la description, on voyoit, dit-il, une jeune personne d'une grande beauté, assise dans une chaise d'ivoire, & à côté d'elle une de ses femmes qui lui tenoit un grand éventail ou parasol sur la tête (2).

Dans le faux *Eunuque* de Térence, quelqu'un dit au bain à un esclave : « Holà, Dorus, » prends cet éventail, & donne un peu de » rafraîchissement à cette fille, tandis que nous » allons nous laver (3) ».

---

(1) Ath. *l.* 12, *pag.* 534.

(2) Pauf. *tom.* 2, *p.* 117.

(3) Cape hoc flabellum; ventulum huic sic facito, dùm

Un paſſage de Claudien nous repréſente encore l'éventail des Dames Grecques, tel qu'on le voit aujourd'hui ; c'eſt dans la pièce où il ſe déchaîne contre l'Eunuque Eutrope parvenu au Conſulat. « LUI, dit-il, qui, honoré des » faiſceaux, & nommé pour gouverner l'Orient, » peignoit ſa maitreſſe, lui donnoit à laver, » & tenoit baſſement un éventail fait de plu- » mes de Paon pour la rafraîchir, lorſque » pendant la chaleur du jour elle vouloit ſe » repoſer » (1).

Eutrope faiſoit ici l'office de l'eſclave ou de la femme-de-chambre. « VERS le milieu de la

---

lavamus. *Eunuch. act. 3. ſc. 5.*

(1) Eous rector, conſulque futurus
Pectebat Dominæ crines, & ſæpe lavanti
Nudus in argento lympham geſtabat alumnæ.
Et cùm ſe rabido feſſam projecerat æſtu,
Patricius roſeis pavonum ventilat alis.

Bernier, dans ſa Relation de la marche du grand Mogol pour aller à l'armée, dit, en parlant des Dames de ſon Serrail, qu'elles ſe font porter de pluſieurs manieres, & qu'il a vû ſur le devant de la litiere de la Princeſſe, qui étoit ouverte, une petite eſclave bien vétue, qui chaſſoit les mouches & la pouſſiere de la Princeſſe avec une queuë de Paon qu'elle tenoit à la main. *Voyage de Cachemire.* Tom. 4. pag. 67.

» nuit, dit Anne Comnene, (1), tandis que
» l'Empereur Alexis & l'Impératrice étoient
» couchés, Nicéphore Diogene entra dans
» leur tente un poignard à la main. Il trouva
» la porte ouverte, & ſans gardes, en ſorte que
» ce fut par une protection viſible du Ciel
» qu'il manqua ſon coup. Le perfide, ayant
» apperçu une femme-de-chambre qui éven-
» toit le lit pour le rafraîchir, remit à un au-
» tre tems le meurtre qu'il avoit projetté ».

C'eſt peut-être vous arrêter trop long-tems ſur l'éventail; mais pour nous autres Amateurs de l'Antiquité, lorſque nous en ramaſſons les débris, les plus petits morceaux ſont précieux, parce qu'ils ſervent à lier le tout. Je vous parlerai dans ma premiere lettre du *Voile*, ſujet intéreſſant, parce qu'il rappelle des traits & des images de l'ancienne Grèce, qu'on ne peut revoir qu'avec plaiſir. C'eſt bien annoblir les Grecs modernes, que de les comparer à ceux qui ont rendu ſi célèbre le pays qu'ils habitent, en retraçant les uſages qu'ils ont pu conſerver des Anciens.

En parlant de l'habillement des femmes

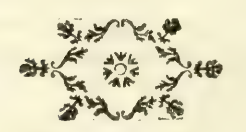
(1) L. IX.

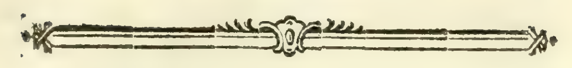
Grecques modernes, je ne dois pas oublier les parfums qu'elles ſont en uſage de mettre dans leurs coffres, & dont leurs habits conſervent l'odeur : cet uſage eſt très-ancien. Homere, (Iliad. L. 21.) dit que dans la chambre d'Ulyſſe il y avoit des coffres remplis d'habits parfumés. L'Auteur des *Mœurs des Grecs* (1) ajoûte que les femmes de qualité tenoient leurs habits & leurs meubles les plus précieux dans des cabinets d'ivoire & de cédre, avec des parfums.

On peut lire ſur ce ſujet la ſçavante diſſertation de M. l'Abbé *Querci*, directeur de la galerie de Florence, ſur les odeurs & les parfums dont les Anciens faiſoient uſage.

---

(1) Pag. 312.





SEPTIEME LETTRE.

Voile des Grecques.

L'USAGE du Voile eſt, comme vous ſavez, M. très-ancien, puiſqu'on le trouve établi dans les tems les plus reculés. Le Voile, ſymbole de la modeſtie, qui peut ſans doute dérober à l'œil curieux certains défauts, mais rend auſſi la beauté bien plus piquante; qui ſemble annoncer la pudeur, & qui couvre la rougeur innocente de la timide Jeuneſſe : ce Voile léger, qui quelquefois flotte au gré du vent, fut toujours l'ornement de la beauté & des graces. On n'a point à reprocher aux femmes Grecques de ne l'avoir pas fidelement conſervé. Il fait encore, comme autrefois, une partie eſſentielle de leur habillemenr, & diſtingue les conditions. Celui de la maitreſſe & de la ſervante, de la femme libre & de l'eſclave ſont différens. Il eſt un art pour l'ajuſter, pour ſe voiler décemment, agréablement. Ce que je trouve ſur le Voile dans les anciens auteurs, m'offre un tableau ſi conforme à ce

que nous voyons aujourd'hui, que je vais rapporter exactement ce que tous ceux que j'ai lus me fournissent sur cet article.

Une jeune Beauté qui voile son visage, dit un Poëte Grec (1), n'en est que plus ardemment recherchée, & n'excite dans ses amans que des desirs plus vifs, en se dérobant à leurs regards. Cette utile leçon doit être aussi ancienne dans le monde, que la beauté même, & que le Voile. Les Romains n'étoient pas moins séveres que les Grecs sur l'obligation imposée aux femmes, de ne paroître publiquement que voilées. Sulpicius Gallus répudia la sienne, parce qu'il sçut qu'elle avoit osé sortir sans Voile (2).

Ce Voile couvroit, comme aujourd'hui, la tête & une partie du corps; il étoit par conséquent fort long, & c'est sans doute de sa longueur que les Grecs l'ont nommé *Macrama*, du mot Arabe *Mahrama* qui signifie un mouchoir & un Voile.

Cependant le Voile Grec ne couvre point le visage, comme celui des femmes Turques;

---

(1) Nonn. Dionys. *L. XLII. v.* 351.

(2) Val. Max. *l.* 6.

aussi

aussi les Grecques modernes prennent-elles celui-ci pour se cacher avec plus de soin & pour éviter les insultes, lorsqu'elles vont loin de chez elles, & dans les quartiers des Turcs.

« QUAND les Turcs vinrent dans la Grèce, écrit M. de Montesquieu, » comme c'é-» toit le Peuple le plus laid qu'il y eût, ils » furent si charmés de la beauté des femmes » Grecques, qu'ils n'en voulurent plus d'au-» tres. Ils en enleverent de tous côtés, ce qui » fit que les Grecs les cacherent avec plus de » soin » (1). On a déja vu que ce n'est pas la peur que les Grecs ont des Turcs, qui leur fait prendre les précautions avec lesquelles ils gardent leurs femmes. On ne peut attribuer à cette peur que l'usage où elles sont de prendre le Voile des femmes Turques, lorsqu'elles sont obligées de se masquer, comme elles disent, & de se travestir en quelque maniere, pour pouvoir sortir.

Le Voile des femmes, dans l'Orient, paroît presqu'aussi ancien que le monde. Abimélech, Roi de Gérare, dit à Abraham en lui rendant sa femme, qu'il y ajoûte quelques troupeaux,

(1) Causes de la grand. des Rom. *chap.* 23.

& des eſclaves de l'un & de l'autre ſexe pour le ſervir. « POUR vous, *Sara*, ajoûte-t-il, voilà » mille pièces d'argent que je remets à cet hom- » me que vous appellez votre frere ; il faut » bien lui fournir de quoi acheter un Voile » convenable à une femme auſſi reſpectable » que vous, pour rappeller toujours à vos gens » que vous êtes l'épouſe de leur maître, & » avertir les étrangers que vous êtes mariée. » N'oubliez pas que, faute d'avoir porté cette » marque commune aux perſonnes de votre état » en ce pays-ci, vous vous êtes trop expo- » ſée » (1).

Le prix, que ce Roi de Gérare met au Voile, rappelle ce que dit Platon (2), qu'il y avoit en Perſe de grandes Provinces, dont l'une étoit appellée *la Ceinture*, & l'autre *le Voile de la Reine*, parce qu'en effet leurs revenus ſervoient à la dépenſe des Voiles & des Ceintures de la Reine.

Lorſque Rébecca, allant épouſer Iſaac, l'apperçoit venir au-devant d'elle, auſſi-tôt qu'elle le reconnoît, elle ſe couvre par reſpect de ſon Voile (3).

---

(1) Geneſe, *ch.* 20.

(2) Œuv. de Platon, traduction de Dacier. *t.* 1. *p.* 310.

(3) *Illa tollens citò pallium operuit ſe.* Geneſ. 24.

Thamar, ſur le grand chemin où elle arrête Juda, ſon beau-pere, ſe voile entierement le viſage.

C'eſt vers le milieu du troiſième ſiécle, que les filles, en Orient, en faiſant vœu de virginité, commencèrent à prendre ce Voile, qui chez les Anciens étoit celui des Prêtreſſes, & qui eſt reſté depuis à nos Religieuſes.

L'origine du Voile eſt rapportée par les Grecs à la modeſtie & à la pudeur, qui ſont également timides. Ils racontoient même, à ce ſujet, une jolie hiſtoire que Pauſanias nous a conſervée (1). « A trente ſtades de la Ville de Sparte, on trouvoit dit-il, une ſtatue de la Pudeur, qui avoit été poſée-là par Icarius, » pour la raiſon que je vais dire.

« Icarius, ayant marié ſa fille à Ulyſſe, voulut engager ſon gendre à fixer ſon domicile » à Sparte, mais inutilement. Fruſtré donc de » cette eſpérance, il tourna ſes efforts du côté » de ſa fille, la conjurant de ne le point abandonner. Au moment qu'il la vit partir pour » Ithaque, il redoubla ſes inſtances, & ſe mit » à ſuivre ſon char. Ulyſſe, laſſé enfin de ſes

(1) Pauſ. t. 1. p. 304. trad. de l'Abbé Gèdoyn.

» importunités, dit à ſa femme : qu'elle pouvoit opter entre ſon pere & ſon mari, & qu'il la laiſſoit la maitreſſe, ou de venir avec lui en Ithaque, ou de retourner à Sparte avec ſon pere. On dit qu'alors la belle Pénélope rougit, & qu'elle ne répondit qu'en mettant un Voile ſur ſon viſage. Icarius entendit ce que cela vouloit dire, & la laiſſa aller avec ſon mari : mais touché de l'embarras où il avoit vu ſa fille, il conſacra une ſtatue à la pudeur dans l'endroit où Pénélope avoit mis ſur ſa tête un Voile, qu'après elle toutes les femmes dûrent porter (1).

Conformément à cette tradition, Homere repréſente Pénélope ſuivie de deux de ſes femmes, & le viſage couvert d'un magnifique Voile (2).

Le même Pauſanias, (l. 5) dans ſon voyage d'Élide, décrit un tableau où l'on voyoit deux Nymphes ſur un char traîné par des mulets, dont l'une tenoit les rênes, & l'autre avoit la tête couverte d'un voile : on croit, dit-il, que c'eſt Nauſicaa, fille d'Alcinoüs. Les

(1) Voyez le Voile de la Pudeur dans le *Muſæum Capitolinum. tom.* 3. *pl.*43.

(2) Odyſſ. *l.* 18.

femmes de cette Princesse, après avoir pris leur repas sur le bord même de la riviere où elles s'étoient baignées, quittent toutes leur Voile, & jouent ensemble à la paume (1).

Une femme Grecque, prête à sortir, attache ses cheveux, & releve son Voile. Telle Claudien peint Vénus quittant sa toilette (2).

Dans le chœur d'Iphigénie en Tauride (3), une femme Grecque s'écrie : « QUE ne puis-je vôler » au-dessus des vastes espaces où le soleil commen- » ce & finit son cours ? J'arêterois mon œil sur la » maison paternelle ; là je reverrois ces lieux si » chers à mon souvenir, où jeune encore, & sous » les yeux de ma mere, je célébrois un in- » nocent hymen ; où seule j'animois l'assem- » blée ; où mes attraits n'en cédoient point à » ceux d'aucune de mes compagnes, où enfin « *voilée avec grace*, & la tête parée de riches » bijoux, j'étois invitée à disputer le prix de » la beauté ».

Hermione, fille d'Hélene, s'appercevant de

(1) Odyss. *l.* 6.

(2) *Et crines festina ligat, peplumque fluentem Allevat.* Claud. epithal. Honor.

(3) Act. 4.

la disparition de sa mere enlevée par le funeste fils de Priam, s'arrache les cheveux de douleur, & déchire le Voile tissu d'or qui couvroit sa tête (1).

Le Voile des Dames Grecques est de mousseline, tissu d'or aux extrémités; celui des servantes ou des femmes du commun est tout uni, & sans or. Ce Voile est toujours blanc, tel qu'Homere & les anciens monumens représentent les Voiles d'Hélene & d'Hermione (2).

Le Voile, anciennement, étoit encore un ornement des Divinités. Les Graces étoient voilées, témoins les figures qu'en avoient laissé Bupale, Apelle, & Pythagore de Samos (3). Pausanias s'étonnoit même de ce qu'on les peignoit nues de son tems.

Laodice, fille d'Agapénor, envoya à Tégée en Arcadie, un Voile destiné pour la Minerve *Alea*, & l'inscription portoit, que c'étoit en faveur de Tégée sa patrie (4).

---

(1) *Aureum quoque rupit capitis tegmen.* Coluth. Rapt. Helen. *l.* 1. *v.* 381.

(2) Monum. antich. *c.* 25. *l.* 66.

(3) Voy. la diss. de l'Abbé Massieu sur les Graces. *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, *&c.*

(4) Pauf. *T.* 2.

A Lacédémone, il y avoit un Temple dédié à Morpho (1) ou Vénus, & la Déesse y étoit voilée (2).

Euripide fait souvent mention du Voile des Grecques. Hermione, dans Andromaque, dit, *que le vent emporte le Voile de ma tête.* Et Thésée dans les Suppliantes : *Ma mere, pourquoi pleurez-vous, en couvrant vos yeux de votre Voile ?* Mais ce Poëte distingue exactement le Voile des captives, qui est aujourd'hui beaucoup plus long que les autres, en sorte que les filles esclaves qu'on veut vendre, en sont tellement couvertes, qu'on les reconnoît à cette marque.

J'ai été conduite, dit Andromaque, *du lit de mon époux sur le rivage, le visage couvert du long Voile des captives* (3).

On rasoit encore anciennement la tête aux

---

(1) Pauf. *T.* 1.

(2) Les Grecs appellent la beauté *μορφή.*

(3) *Δουλοσύναν στυγερὰν ἀμφιβαλοῦσα κάρᾳ. sc.* 1. Aujourd'hui dans toute la Morée les femmes Grecques ne portent point de Voile, même les jours de fête & dans les assemblées les plus solemnelles. Elles ne s'en servent que pour se cacher aux yeux des Turcs ; & , dans ce cas, elles se servent d'une espèce d'écharpe de toile appellée *prosopsi*, & brodée aux deux extrémités.

femmes captives, pour les diſtinguer. C'eſt ainſi que, dans le fameux tableau de Polygnote à Delphes, Ethra, mere de Théſée, & captive à Troye, avoit la tête raſe, tandis que Démophon, fils de Théſée, paroiſſoit ſonger aux moyens de lui procurer la liberté. Au reſte, le Voile des captives les paroit mieux que leur tête raſe, puiſque le même peintre avoit encore repréſenté dans ce tableau Andromaque, & Nedeſicaſte, fille naturelle de Priam, avec un Voile ſur le viſage (1).

Je conjecture que les femmes Grecques, anciennement comme aujourd'hui, ſe couvroient entierement le viſage de leur Voile, quand elles vouloient ne pas être reconnues; on ne peut, du moins, expliquer autrement ce qu'Aulu-Gelle rapporte au ſujet d'Euclide.

« Le Philoſophe Taurus, qui enſeignoit la » doctrine de Platon, dit-il, » pour exciter » ſes diſciples à l'étude, ſe plaiſoit à leur faire » ce conte ».

« Les Atheniens, étant en guerre avec les » Mégariens, avoient défendu à tous les ci- » toyens de Mégare de venir à Athènes, ſous

(1) Pauſ. *t.* 2. *p.* 374.

» peine d'être punis comme d'un crime capital.
» Euclide, qui étoit de Mégare, avant ce
» décret rigoureux, venoit prendre assidûment
» les leçons de Socrate. Il eut recours au dé-
» guisement pour continuer ses études. Il pre-
» noit un long habit de femme, avec un man-
» teau de couleur, & se couvroit la tête d'un
» Voile ; il sortoit de Mégare en cet équipage
» à l'entrée de la nuit, & venoit chez Socra-
» te pour l'entendre pendant quelques heures.
» Le lendemain matin, couvert du même Voi-
» le, il traversoit la Ville, & retournoit chez
» lui. A présent, pour vous achever le conte,
» nous sommes obligés, ajoutoit le Philoso-
» phe, d'aller nous-mêmes éveiller, & le
» plus souvent d'attendre nos disciples chez
» eux (1) ».

Les Grecs modernes portent aussi sur le cou une espèce d'écharpe, dont ils se font un Voile pour se couvrir la tête, lorsqu'ils veulent la garantir de la pluie & du vent.

Le fils du Roi Antigonus ayant présenté à son pere la tête du Roi d'Epire, ce Prince, dit Valere-Maxime, la couvrit aussi-tôt du

---

(1) Aul. Gell. *l.* 7. *cap.* 10.

Voile que les Macédoniens ont coutume de porter (1), & lui fit faire ensuite des

---

« (1) On voit, dit M. Winckelman, dans une Maison de » la Ville Négroni, la tête d'un jeune homme, coiffée d'un » bonnet phrygien, duquel descend par derriere une espèce » de Voile qui vient envelopper le cou par-devant, & cou- » vrir le menton jusqu'à la lèvre inférieure, de la même » façon que le Voile est arrangé sur une figure de bronze » connue, avec cette différence, que la bouche de cette » derniere est couverte. La premiere de ces deux têtes peut » très-bien expliquer ce que Virgile dit de Pâris :

Mœoniâ mentum mitrâ, crinemque madentem
Subnixus.

Ænéid. IV. *v.* 216. Hist. de l'Art. *Tom.* 2. *pag.* 251 ».

Pour expliquer cette figure, il n'y a qu'à voir un Grec l'hyver avec son bonnet, & son Voile de laine autour du cou; on le met quelquefois au-dessus du bonnet, & alors il en descend. Quelquefois, en le doublant par les tours, on le fait remonter par derriere; il couvre ordinairement la bouche; & on le baisse facilement, quand on veut parler.

Il faut relire attentivement les Vers de Virgile. *L.* 4. *v.* 215.

Et nunc ille Paris, cum semiviro comitatu,
Mœoniâ mentum mitrâ, crinemque madentem
Subnixus, rapto potitur.

Ainsi parle le Roi Iarbe, d'Enée qui est auprès de Didon. Je crois que les interprètes ont mal entendu cette coiffure, en l'expliquant par un bonnet à la Lydienne, attaché par un ruban sous le menton. Iarbe jaloux se moque, non de

ſunérailles honorables (2).

Les femmes ont la même écharpe, mais beaucoup plus fine que celle des hommes, & elles la mettent dans le mauvais tems par-deſſus le Voile.

Lorſqu'elles vont dans une maiſon, en viſite, ou dans quelque autre endroit, & qu'elles ôtent leur Voile, c'eſt ſigne qu'elles veulent y reſter quelque tems. Je retrouve le même uſage dans un ſiécle moins reculé que ceux dont je viens de parler.

Les femmes & les filles des Comnenes

---

la coiffure ridicule de ſon rival, mais d'un homme délicat & efféminé, qui, dans un pays chaud, porte, comme les femmes, une écharpe autour de ſon cou, laquelle ſoutient ſon menton, ainſi que ſes cheveux, toujours humides de la ſueur, & parfumés d'eſſence.

Ce Voile me fait ſouvenir de celui d'Agamemnon, dans le fameux tableau de Timante. S'il n'eût pas été à ſa place, il diminueroit bien la gloire du Peintre qui l'a employé ſi heureuſement. Il eût été ſingulier, en effet, que ce grand Artiſte eût mis ſur la tête d'Agamemnon, pour annoncer & faire ſentir une douleur inexprimable, un Voile que ce Prince ne pouvoit avoir en aucun tems, & qui ne convenoit qu'à une femme. Les Anciens étoient auſſi exacts obſervateurs du Coſtume, que fidèles imitateurs de la Nature.

(1) Val. Max. *lib.* 5.

s'étant réfugiées dans une Eglise, la femme d'Isaac, qui y étoit entrée la premiere, aussi-tôt qu'on l'avoit ouverte, ôta son Voile, & dit aux Envoyés de l'Empereur : *Madame sortira d'ici, si elle veut ; mais pour nous, nous sommes résolues d'y demeurer* (1).

Je vous ai promis, M. sur le Voile ancien & moderne, tout ce que j'ai pu trouver dans mes lectures ; je crois vous avoir tenu parole.

Je suis, &c.

---

(1) Hist. de l'Emp. Alexis, par Anne Comnene. *l.* 2.





HUITIEME LETTRE.

Sur le Caractere national. Converſations Grecques : Vivacité, Expreſſions, Proverbes. Nobleſſe Grecque.

POUR faire, M. un peu de diverſion, & ne pas toujours vous entretenir d'habillemens & de parures, je veux prévenir vos queſtions, & revenir ſur le caractere national des Grecs modernes. Comme ce caractere ſe déploie le plus dans la converſation, il faut vous les faire entendre ; vous reconnoîtrez le feu du pays qui n'eſt pas éteint, & qui brille dans les ouvrages des Anciens. Cette imagination brûlante qui crée, qui vivifie les objets, qui prononce tout fortement, qui a multiplié les Dieux de la Mythologie payenne, ce tiſſu de brillans menſonges, les Grecs modernes l'ont conſervé avec tout ce qu'ils ont pu retenir de leurs anciennes erreurs. Vivacité, ſaillies, abondance, énergie, chaleur, facilité d'expreſſion, opiniâtreté dans la diſpute, eſprits remuans, inquiets, auſſi prompts à s'enflammer qu'à s'étein-

dre, vous trouverez tout cela chez eux. Et vous qui nous connoiſſez ſi bien, vous direz peut-être à nos Marſeillois : *Vous êtes tous d'Athènes en ce point* (1). Cela eſt vrai, M. il faut en convenir; mais nous avons du moins le mérite de reconnoître nos défauts. Plus étourdis au fond que méchans, nous ſommes tous en géneral, plus ou moins, comme nos premiers peres, légers, vifs, extrêmes, inconſéquens. Nous croyons facilement, & ſur la foi d'autrui; auſſi paſſons-nous rapidement de l'admiration au blâme, de *l'engoûment* à l'indifférence. Nous nous paſſionnons pour ou contre, ſans réflexion, ſans motif, & quelquefois ſans intérêt. L'envie tant reprochée aux Grecs, eſt une maladie du pays. Comme nous déliberons peu, nous faiſons tout aſſez gaiement, une bonne action, comme une fauſſe démarche; humiliés enſuite, attriſtés, & rarement corrigés par le repentir. Egalement capables de faire le bien & le mal par l'impulſion qui nous détermine, nous ne ſavons pas réſiſter à un premier mouvement qui nous entraîne. Mais avouez auſſi que vous trou-

(1) La Font. fables.

vez parmi nous des amis chauds & ſinceres, de la généroſité, de la franchiſe, de la bravoure, les talens de l'eſprit, la plus grande activité, un amour de la patrie, capable encore de produire de grands effets, s'il étoit mis en action; enfin cet amour pour nos maîtres, qui caractériſe en général toute la nation, pouſſé parmi nous juſqu'à la paſſion, & devenu paſſion dominante. Vous me pardonnerez, M. cette courte digreſſion. Je n'ai pu parler, à propos des Grecs, des Marſeillois & de leurs défauts, ſans dire quelque choſe à leur avantage.

Je reviens à nos Grecs. Voyez-les cauſer entre-eux, vous croiriez, à leurs geſtes, à leurs mouvemens, au ton animé de leur converſation, qu'ils diſputent même vivement. Point du tout: c'eſt leur vivacité naturelle qui échauffe un ſimple récit, qui les porte à s'interrompre, qui fait parler, & rend préſens les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles, ſur-tout, exagerent tout ce qu'elles ont vu; les tropes, les images, les comparaiſons, les figures leur ſont familieres, & les ſermens, dont je vous parlerai dans la ſuite, viennent toujours à l'appui de ce qu'elles avancent. Voulez-vous, M. les entendre? écoutez cette jeu-

ne fille éſoufflée qui entre dans l'appartement de ſa mere.

« Ma mere, regardez la mer, voyez cet » orage; ô Dieu! ſecourez-nous. On dit que » le gros bateau de (1) *Zaphiri* a péri : il a » été ſubmergé; j'ai cru le voir moi-même » de notre Kiosk (2). Oui, ce gros bateau » avec ſa grande voile, j'en jure par mes yeux, » il a été ſubmergé, & la pauvre *Paramana* » (3) y étoit avec deux de ſes enfans, qu'elle » ramenoit de l'Iſle de Calki (4). Quand elle » aura vu la mer béante qui s'ouvroit (5) pour » la dévorer, elle aura embraſſé ſes enfans : » Mes chers enfans, nous périſſons; & c'eſt » moi malheureuſe qui vous précipite, qui ai » oſé vous riſquer ſur la mer, ne prévoyant » pas cette affreuſe tempête. Malheureuſe mere! » téméraire Zaphiri, qui ne connois & ne

(1) Batelier Grec.

(2) Pavillon à la Turque.

(3) Nourrice.

(4) Iſle de la Propontide, une de celles qu'on appelloit anciennement *Dæmoneſi*, ou Iſle des Génies. Elles ſont au nombre de quatre, & l'Iſle des Princes, où ſe tient cette converſation, eſt la plus orientale.

(5) Expreſſion Grecque.

crains

» crains aucun danger ! Méchant homme, c'eſt
» toi qui en es la cauſe, & tu périras avec
» nous ».

Ma fille, que m'annoncez-vous ? Elle revient ... « Ma mere, ma mere ! Paramana...
» venez vîte, venez voir Paramana qui arrive ;
» l'eau de la mer découle de ſes habits, elle
» en a bû, elle a cru mourir : quelle joie !
» je ſuis folle ; j'ai tant prié Dieu, & de ſi bon
» cœur, qu'elle a été ſauvée ».

Un autre arrive au village, où pendant la belle Saiſon on eſt raſſemblé.

» Quoi ! Lucia, vous dormez, & l'on dan-
» ſe dans la Prairie. Nous avons des inſtru-
» mens : Stamati joue de la lyre, Zoé mène
» le branle ; & toutes les meres, aſſiſes ſous le
» grand peuplier, ſont enchantées de la voir.
» Venez donc, & que la fiere Zoé ne diſe pas :
» J'ai eu l'honneur de la danſe, j'ai mené ſeule
» le branle, ſeule j'ai été applaudie, j'ai brillé
» à la tête de mes compagnes. Elle le diroit,
» j'en jure par vos yeux, ſans ajouter, *parce*
» *que Lucia n'y étoit pas.* Vîte donc, que je
» vous aide à mettre cette robe roſe qui vous
» ſied ſi bien, & ce bouquet de lilas ſur votre
» tête. Doublons le pas, j'entends la lyre : ah !

» courons, courons, Lucia, & qu'en vous » voyant, Zoé à qui la danse a donné le rou- » ge & l'éclat des plus belles couleurs, pâlisse » & sèche de dépit ».

Je répète, M. & je traduis fidèlement ce que j'ai entendu & retenu.

Démosthène alloit déclamer sur le bord de la mer, pour former sa voix, & travailler à se faire entendre; mais pour acquérir le ton de l'éloquence naturelle, il alloit étudier, parmi le peuple, le langage énergique des passions, la naïve & vive expression des mouvemens de l'ame. Pour parler aux hommes, pour les persuader, il faut se mêler avec eux, les étudier, les suivre, emprunter leurs tons, leurs manieres, leurs inflexions. Aussi, suivant un Poëte François qui peint quelquefois la nature,

L'aimable Déité qu'on adore à Cythere,
Du berger Adonis se faisoit la Bergere (1).

Vous me trouverez, peut-être, un peu Grec, avant que j'aie fini ce qui me reste à dire. Il est vrai qu'à force de vivre avec des Étrangers, & dans leur pays, on prend insensiblement

(1) I. Egl. de Segrais.

leurs manieres, & qu'on parvient à s'identifier avec eux. Je parle déja leur langue; & vous le ſavez, la langue d'une Nation eſt ordinairement l'image de ſa décadence, ou de ſes progrès. Elle ſe perfectionne, & s'enrichit à meſure que la Nation s'éclaire, ſe polit, s'inſtruit; elle s'affoiblit, s'altere, & ſe corrompt, lorſque, par une chûte ſenſible, la Nation retombe dans la miſere & dans l'ignorance. A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conſerve encore dans ſa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs peres. Telle eſt la langue Grecque vulgaire, ainſi qu'on l'appelle aujourd'hui, quoiqu'elle ait pris du Latin & de l'Italien moins de mots, que les Romains n'en avoient pris anciennement d'elle: langue défigurée en apparence, & ſouvent par des expreſſions Turques qu'on ne peut s'empêcher d'adopter, mais qui conſerve tout le fond, toute la richeſſe & toute la douceur de l'ancienne. Les verbes ſont plus aiſés à conjuguer, parce qu'ils n'ont ni aoriſtes, ni duels. Il y a une très-bonne Grammaire pour le Grec vulgaire, faite par le Pere *Thomas de Paris*, Capucin; & vous trouverez, à la fin du Voyage de Spon, un petit Dictionnaire des mots les plus uſités. Cepen-

dant tous les Grecs qui ont quelque éducation, & qui s'appliquent à lire, ſavent le Grec littéral, & le parlent aiſément; leur prononciation eſt beaucoup plus douce que la nôtre.

Vous n'apprendriez pas le Grec vulgaire, ſans apprendre des fables, & des proverbes en vers. Les Grecs ſont toujours ſententieux. Ils aiment beaucoup les contes & les proverbes; il ſemble que la tradition les a conſervés, comme les uſages. Je crois auſſi qu'on ne reçoit pas une langue, ſans retenir les proverbes les plus expreſſifs qu'elle a produits. Quoique tous les Peuples polis aient, ſur certaines choſes, les mêmes principes fixés par des proverbes qu'on répète dans l'occaſion, ils ont tous une maniere différente de les exprimer.

On a obſervé que les anciens Grecs ne citoient pas un proverbe, ſans ajouter : *Le ſage a dit cela.* Ainſi dans Théocrite : *vous avez vu le loup, dit le ſage* (1).

On mettoit, dit un Commentateur de ce Poëte, tous les proverbes ſur le compte de la Philoſophie. Cette remarque eſt juſte : les Philoſophes étoient des ſages, qui faiſoient de la

(1) Λύκον εἶδες, . . . ὡς σοφὸς εἶπεν. *Idyl.* 14.

morale pratique leur principale étude, qui donnoient des leçons comme Epictete, & la sagesse dictoit les maximes qui servoient de regles pour la conduite. Ecoutons les Grecs modernes, vous croirez entendre les anciens.

« Mon fils, disoit devant moi un pere à son » enfant, ne te décourage & ne t'impatiente » pas, parce que le succès ne répond pas à » tes espérances. Tu n'es pas heureux, mais » un travail assidu surmontera les obstacles que » tu rencontres. Voici ce qu'a dit le sage : *Il » planta dans le tems une vigne, & avec le » tems le verjus devint du miel* (1) ».

Toutes ces sentences sont en vers rimés : car la rime a été adoptée par les Grecs qui l'ont reçue des Italiens. Leurs chansons d'amour sont rimées.

---

(1) Les Turs ont adopté le même proverbe. Ils disent : *Sabré ilem kourouk khalva olour.* « Avec la patience le verjus devient doux comme le *Calvaz* ». C'est une sorte de confiture faite avec le miel.

M. de Vergennes, Ambassadeur auprès du Grand-Seigneur, qui a si bien connu les Turcs & les Ministres de la Porte peignoit le caractere de ces derniers dans les négociations par ce seul trait, en rapportant un de leurs proverbes qu'ils aiment à répéter : *Il faut*, disent-ils, *chasser le liévre avec un arabat*, petite charrette tirée par des Buffles.

Que vous dirai-je à cette occaſion, M. de la langue des amans chez nos Grecs ? Vous ne verrez nulle part, autant que chez eux, l'excès du délire, & l'emportement de l'amour. Aucune langue ne peut fournir autant de noms expreſſifs, que les amans en prodiguent à leurs maitreſſes. Vous verrez des Grecs amoureux, parmi le peuple ſur-tout, paſſer les nuits ſous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chanſons les plus tendres, & dans certains accès de fureur, ſe faire des bleſſures aux bras, pour montrer enſuite les cicatrices, comme de glorieuſes marques de l'amour dont ils ſont poſſédés. A ces traits, vous reconnoîtrez ces hommes qui faiſoient autrefois le ſaut de Leucade, & qui ſe précipitoient dans la mer pour ſe guérir de leur paſſion. Vous reconnoîtrez cette Nation qui, ſi j'oſe le dire encore, plus près de la nature que nous, (car on s'en éloigne en ſe civiliſant) a fourni aux Peintres & aux Poëtes les plus beaux modèles pour leurs tableaux. Vous y verrez encore, non des Bacchantes échevelées & furieuſes, le thyrſe à la main, effrayer par des hurlemens les monſtres des forêts, ni des Pythies ſur le trépied, agitées par le Dieu qui les inſpire ; mais des meres & des

veuves éplorées, frappant leur poitrine, arrachant leurs cheveux épars, faiſant retentir de leurs cris un vaſte champ qu'elles rempliſſent du ſpectacle de leur douleur. Vous y verrez des enfans embraſſer les genoux, baiſer reſpectueuſement la main de leur pere, & demander cette bénédiction dont on ne connoit plus l'uſage que dans l'hiſtoire des Patriarches. Que nous ſommes froids en comparaiſon, parce que nous ſommes trop façonnés, trop contrefaits à force d'art! La touchante ſimplicité des anciennes mœurs n'a pour nous qu'un air de bonhomie qui nous paroît inſipide & qui nous déplaît; mais l'amour du vrai & de la nature attache encore nos regards, & les arrête avec plaiſir ſur les tableaux qu'on nous en préſente.

J'acheverai cette Lettre en vous diſant un mot de la nobleſſe Grecque. Un jeune Gentilhomme Grec eſt aſſurément l'être le plus ſuperbe, & le plus content de lui-même que je connoiſſe. Les Grecs appellent communément *Rois* & *Reines*, les hommes qui, par leur naiſſance & par leurs richeſſes, & les femmes qui par leur beauté tiennent les premiers rangs. Les anciens Rois de la Grece étoient en ſi grand nombre, & ſi petits, ſi vains, que, ſous

le regne des Empereurs, les Seigneurs Grecs ont pu ſe donner entr'eux le titre de Rois, qui leur ſera reſté. Anciennement on n'appelloit pas autrement les gens riches ou puiſſans. Horace les nomme les Souverains de la terre (1). Térence, pour ſe conformer au langage Grec, appelle Reines, *Reginæ*, toutes les Dames d'un certain rang (2). Au ſurplus, dit encore Horace, l'argent eſt la ſouveraine puiſſance qui donne tout, nobleſſe, beauté, &c (3).

« Malgré ton rang, & tes revenus, tu as » beau faire, dit Martial à Maxime, nous » ſommes égaux. Je ſoupe chez toi, tu as » ſoupé chez un autre la veille. Je vais te faire ma cour le matin, tu l'as déja faite avant » moi. Je t'accompagne comme mon patron » & mon Roi, & on te voit auſſi à la ſuite » du tien. Mais c'eſt bien aſſez d'être Client, » ſans être celui d'un ſerviteur orgueilleux : » quand on eſt chez ſoi, Roi & maître, on » ne doit pas en avoir d'autre (4) ».

---

(1) *Terrarum dominos.* Od. 1. l. 1.

(2) In Eunuch.

(3) *Et genus & formam regina pecunia donat.* Ep. 6.

(4) Sum comes ipſe tuus tumidique deambulo regis :

Les Grecs, toujours vains & ambitieux, donnent plus communément les titres d'*Arkhondas* & d'*Arkhondiſſa*, c'eſt-à-dire, de Prince & de Princeſſe, à ceux qui ſont diſtingués chez eux, par leur rang ou par leur opulence. Ce mot, comme on voit, vient d'ἄρχω, ἄρχοντος, qui ſignifie Prince (1). Les Archontes à Athènes ſuccéderent aux Souverains; le ſecond portoit le nom de Roi, & celui d'Archonte fut donné depuis aux premiers Seigneurs de la Cour des Empereurs. De-là le titre d'*Arkhondas* eſt reſté aux Grecs Modernes, qui affectent ou prétendent ſur les autres une ſupériorité marquée, par leur naiſſance, ou par leurs richeſſes. Il n'eſt donc pas néceſſaire de vous dire, que nos Archontes modernes n'ont pas

---

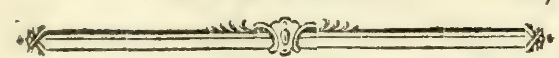
Tu comes alterius, jam ſumus ergò pares.
Eſſe ſat eſt ſervum, jàm nolo vicarius eſſe.
Qui rex eſt, regem, Maxime, non habeat.
Lib. 2. Ep. 18.

(1) Aujourd'hui le titre d'*Archonte* n'eſt donné parmi les Grecs modernes qu'à la Bourgeoiſie. Les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance ou par leurs emplois, ſe donnent réciproquement le titre d'*evicniaſas* votre nobleſſe, & l'on donne aux étrangers celui d'*eclanbrotiſſas*, qui eſt l'*illuſtriſſimo* des Italiens.

plus les vertus, que l'autorité des anciens : j'entend ces vertus, par lesquelles, presque en sortant du Gymnase ou des lieux d'exercice, ils étoient admis dans le corps auguste de l'Aréopage.

Je suis, &c.





NEUVIEME LETTRE.

Ceintures, Fard, peinture des Sourcils, les Yeux noirs, la Théséide.

Vous m'encouragez, M. par le goût que vous marquez pour mes relations. Je suis fort flatté que ces lettres amusent votre loisir, ainsi que le mien, & que vous en desiriez la suite. Vous croiriez qu'en parlant de l'habillement des femmes, j'ai oublié la ceinture, le fard, & la peinture des sourcils : vous n'avez fait que prévenir par vos questions, ce qui me restoit à vous dire sur cet article.

La ceinture étoit anciennement, comme aujourd'hui, une partie essentielle de l'habillement des Orientaux. Le Prophète David en parlant de la punition dûe à l'homme calomniateur & impie, ajoûte :

« Il portera la malédiction & les malheurs » qu'il mérite, comme son vêtement, & com- » me sa ceinture qu'il ne quitte jamais (1) ».

(1) *Et induit maledictionem sicut vestimentum.... fiat ei sicut vestimentum quo operitur, & sicut* Zona *quâ semper præcingitur.* Psalm 108. ou 109. v. 17. & 18.

Les Grecs portent la ceinture comme les autres Orientaux ; celle des femmes, plus recherchée & plus riche, eſt un de leurs principaux ornemens. Elles en ont encore une qui rappelle celle dont autrefois les jeunes filles faiſoient le ſacrifice en ſe mariant. Cette ceinture étoit la marque de la virginité, & après la célébration de l'hymen, on la ſuſpendoit dans le Temple de Diane, d'où elle étoit enlevée par le nouveau marié, à qui elle appartenoit.

Lorſque Léandre va célébrer en ſecret ſon hymen avec la jeune Héro, elle lui dit, en le recevant dans ſa tour, les choſes les plus tendres. *Alors*, ajoûte le Poëte Muſée (1), *Léandre détacha ſa ceinture.*

Euripide, dans le récit de la mort d'Alceſte, n'oublie pas cette intéreſſante ceinture. « Enſuite ſe jettant ſur ſon lit, dit-il (2), » elle le regarde en pleurant : Lit nuptial, » s'écrie-t-elle, où j'ai quitté, avec cet époux » pour qui je meurs, ma ceinture de virgi» nité ! »

Ainſi, dans les Héroïdes d'Ovide, Phyllis,

---

(1) Muſ. *v.* 270.

(2) Eurip. Alc. *ſc.* 2.

ſe plaignant d'avoir été abuſée par Démophoon, dit : « Hélas ! ſous quels auſpices funeſtes ma virginité lui fut immolée, & ſa » main trompeuſe arracha ma chaſte ceinture (1) » !

Auſone donne à la chaſte Diane une double ceinture (2).

La ceinture brodée des femmes Grecques, qui l'attachent ſouvent avec une boucle enrichie d'émeraudes & de diamans, reſſemble à celle de Vénus, qu'Homere nous peint ſi brillante, & qui étoit auſſi brodée & piquée (3).

Vous ſavez, d'ailleurs, que ce Poëte, en parlant des femmes, fait toujours mention de leur ceinture (4), & qu'il les déſigne expreſſément par cet ornement particulier à leur ſexe.

Electre, dans Sophocle (5), exhorte ſa ſœur à couper, comme elle, des boucles de ſes

---

(1) Cui mea Virginitas avibus libata ſiniſtris,
Caſtaque fallaci Zona recincta manu.

(2) *Nec* bis cincta *Diana placet, nec nuda Cythere.* Epig. 39.

(3) Κεστὸν ἱμάντα. Κεστὸς ἱμὰς, ſignifient, à la lettre, une ceinture piquée & brodée. *Mémoires de l'Acad. des Inſcrip.* Diſſ. de M. Burette, ſur le ceſte & le pugilat.

(4) Voyez les *Monum. Antich.* C. 12. *pl.* 37.

(5) Act. 1. Sc. 4.

cheveux pour les offrir ſur le tombeau de ſon pere, & elle ajoûte : « Voici encore ma ceinture ; elle n'eſt pas riche, mais elle peut » ſervir de bandelette ».

Rien de plus ancien dans la Grece, parmi les jeunes filles, que l'uſage de conſacrer, en ſe mariant leur ceinture. Æthra, qui dédia un Temple à Minerve *Apaturia* ou *la trompeuſe*, inſtitua cet uſage : toutes les filles du pays, en ſe mariant (1), conſacroient leur ceinture à cette Déeſſe dans l'Iſle Sphérie (2). Catulle, dans l'Epithalame de Manlius & de Junie, s'adreſſant à l'Hymen, dit : C'eſt pour toi que les jeunes filles laiſſent détacher leur ceinture (3). Cet uſage ſe pratique encore aujourd'hui. Souvent même pendant pluſieurs jours le nouveau marié fait de vains effors pour détacher la ceinture qu'on lui oppoſe, & la réſiſtance qu'il éprouve eſt regardée par les parens de la jeune femme comme une preuve de ſa bonne

---

(1) *Γυνὴ βαθύζωνος, εὔζωνος, γυναῖκες καλλίζωνοι* : *altecinctæ, benè cinctæ, pulchrizonæ.*

(2) Pauſ. *t.* 1. *p.* 231. Aujourd'hui *Poro.*

(3) Tibi virgines
Zonulâ ſolvunt ſinus.

éducation : ce qu'on appelle en grec *Camaroma* de Καμμαρέιω, *laboro*, *labore fatiſco.* La fille de *Caradja*, premier interprete de la Porte, fit une belle réſiſtance de trois jours.

Les Grecs, ainſi que les Turcs, ſe ſervent encore de leur ceinture pour y attacher leur bourſe, ou pour y ſerrer l'argent qu'ils reçoivent, & celui qu'ils veulent porter. Cet uſage eſt ſi ancien, qu'on diſoit d'un homme qui n'avoit plus rien, qu'il avoit perdu ſa ceinture (1).

Gracchus, revenant de Sardaigne dont il avoit été Gouverneur, diſoit aux Romains : « Lorſque je ſuis parti, j'ai porté dans la Pro» vince mes ceintures pleines d'argent, & je » les ai rapportées vuides (2) ».

Les yeux noirs ſont toujours les plus beaux yeux chez les Grecs. Les femmes peignent encore leurs ſourcils & le poil de leurs paupieres. Pour ſe les noircir, elles ſe ſervent com-

---

(1) *Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit.* Horat. *l.* 2. *Ep.* 2.

(2) *Quirites, cum Romam profectus ſum, Zonas quas plenas argenti extuli, eas ex Provinciâ inanes retuli. Alii vini amphoras quas plenas tulerunt, eas argento plenas domum reportaverunt.* A Gell. *l.* 15 *Cap.* 12. C'eſt donc une faute contre le Coſtume, de peindre des habillemens Grecs ou Romains, ſans ceinture.

me autrefois, d'une préparation d'antimoine & de noix de gale (1).

Homere appelle une belle fille, *une Beauté aux yeux noirs, qui inſpire la tendreſſe* (2).

Anacréon veut qu'on peigne ſa maitreſſe avec des cheveux noirs, & Bathylle avec des yeux & des ſourcils noirs (3). Tel eſt auſſi le Lycas d'Horace (4).

Les yeux noirs ſont tellement eſtimés par les Grecs, que les hommes mêmes en prennent quelquefois leur ſur-nom. J'en connois pluſieurs qu'on appelle *Mavromati*, c'eſt-à-dire, en langue vulgaire, *aux yeux noirs*. Démétrius de Phalere, qui avoit de beaux ſourcils noirs, en avoit reçu le nom de χαριτοβλέφαρος, *ayant les yeux des graces* (5).

Je vous ai déja parlé du fard, en vous décrivant la toilette des femmes Grecques : l'u-

(1) *De antiq. marmoribus Blaſii Caryophili opuſc. ubi de mulieribus quæ nigro ſtibii pulvere cilia ſuperciliaque tingebant.*

(2) κουρὴ ἑλικῶπις. Iliad. I. V. 98. vid. Lexic.

(3) Voyez les notes de le Febvre ſur Anacréon, au mot μελαίναι.

(4) *Nigris oculis, nigroque*
Crine decorum. Od. 29.

(5) Vie de Démétrius de Phal. par M. Bonami. *Mém. de l'Acad. des Inſcript.*

ſage

ſage de ce fard eſt très-ancien parmi elles. Pénélope, dans Homere, dit à Eurynome, qu'elle veut enfin ſe montrer aux importuns qui l'obſedent. « Allez, lui dit cette Confidente; mais » auparavant entrez dans le bain, & redon-» nez à votre viſage, par des couleurs em-» pruntées, l'éclat que votre affliction a ter-» ni (1) ».

Les Grecs ne portent plus, comme anciennement, des cigales d'or à leurs cheveux, parce que leurs bonnets ſont faits pour couvrir leur tête qui eſt raſée. Mais leur habillement, à quelque changement près, a peu varié. Les bottines qu'ils portent, & principalement les bottes noires, étoient la chauſſure ordinaire des anciens Grecs (2), & des Philoſophes d'Athenes (3).

---

(1) Odyſſ. *l.* 18.

(2) Agamemnon met ſes bottines qui s'attachent avec des agraffes d'argent .... Il prend enſuite ſa redoutable épée toute brillante de clous d'or, & dont le fourreau étoit d'argent. Hom. Iliad. l. 11. Les Eſclavons & les Albanois portent encore de ſemblables bottines, & leurs chefs ſont dans l'uſage de mettre dans des fourreaux d'argent toutes leurs armes tranchantes; les autres n'ont que des fourreaux de cuivre.

(3) Voyage de Spon. *tom.* 1. *p.* 238.

Voici encore un ufage qui m'a frappé; c'eft celui des Thraces, & des Grecs de Negrepont, qui fe font rafer le devant de la tête, & ne laiffent croître que les cheveux de derriere. J'ai cru voir encore ces Abantes, habitans de l'ifle d'Eubée (aujourd'hui *Negrepont*), qu'Homere appelle ὄπιθεν κομόωντες, *chevelus par derriere* (1). Plutarque dit que Théfée fe fit couper les cheveux comme eux, & que cette maniere de fe rafer le devant de la tête, fut appellé depuis *la Théféide*. Cette Théféide feroit donc encore en ufage aujourd'hui parmi les Grecs, & parmi les Thraces, de qui l'avoient reçu les Abantes. Ceux-ci, ajoûte Plutarque, vouloient en cela empêcher leurs ennemis d'avoir prife, lorfqu'ils venoient à fe joindre dans un combat (2). C'eft ainfi, felon Tacite, que les Sueves, Peuple militaire parmi les Germains, laiffoient croître leurs cheveux, les relevoient, & en formoient un nœud au haut de la tête, non par ornement ou pour plaire aux femmes, mais pour ôter à leurs ennemis le moyen de les prendre par-là (3).

(1) Iliad. *l.* 2.

(2) Plut. Vie de Théfée.

(3) Tacit. German. 38.

Les Huns avoient le même uſage, qu'ils ont tranſmis aux Sarraſins & aux Turcs. Procope, en parlant des deux fameuſes factions [les Verds & les Bleus] qui partageoient l'Empire, s'étend particulièrement ſur les Bleus, protégés par Juſtinien.

Le premier changement que firent les factieux, dit-il, ce fut de couper leurs cheveux d'une maniere nouvelle. Ils ne raſoient point leur barbe comme les Perſes ; ils coupoient tous les cheveux de deſſus le front, & laiſſoient pendre ceux de derriere à la façon des Maſſagètes. On appelloit cette ſorte de coiffure, la mode des Huns (1).

» Je ne coupe plus mes cheveux, à la maniere des Thraces, » dit un Berger dans Théocrite (2). Cette maniere ne peut être que la Théſéide, puiſque ce Berger affligé laiſſoit croître ſes cheveux ſur ſon front, & négligeoit de les couper, ou de les faire raſer. Il ne ſuffit pas d'avoir lu, pour bien commenter & expliquer les Anciens ; il faut encore avoir fait quelques voyages dans la Grece, & avoir vu

(1) Hiſt. Secr. *chap.* 7.

(2) Idyl. 14.

ce qu'on y pratique encore. Un berger de Belgrade (1), qui ne joue plus de la flûte, qui laisse croître ses cheveux sur son front, & qui les néglige, est sans doute un berger affligé, qui ressemble en tout point à celui de Théocrite.

Je crois, M. n'avoir rien oublié de ce qu'on peut remarquer d'intéressant & de conforme aux anciens usages, dans l'habillement des femmes Grecques ; il me reste à vous observer que ce Peuple, tout léger qu'il est, tout amateur de la nouveauté qu'on le représente avec raison, n'a pourtant jamais dépendu, comme nous, des caprices & de l'inconstance de la Mode qui nous subjugue. Il falloit même avoir de grandes raisons, pour changer quelque chose dans l'habillement des femmes, comme vous le verrez par l'évènement qui obligea les Athéniennes à ne plus se servir d'agraf-

(1) Village Grec, à quelques lieues de Constantinople. Les Grecs l'appellent *Egripo* par altération d'*Euripo*, Euripe ; & de ce nom d'Egripo, l'ignorance des gens de mer, dit M. d'Anville, a fait celui de *Negrepont*, qui déshonore en quelque maniere les Cartes où il se trouve. *Géorg. anc. t. 1. p. 263.*

ſes ni d'épingles. Ce trait d'hiſtoire mérite bien que je vous le rappelle, & ne peut être ici que fort à ſa place.

Les Athéniens, pour un motif aſſez frivole, avoient déclaré la guerre aux Eginètes. Ils furent battus ſi complettement, qu'il ne reſta qu'un ſeul homme, pour porter à Athènes la nouvelle de cette ſanglante défaite. Ce malheureux fuyard fut mal accueilli. Les femmes qui avoient perdu leurs maris, piquées de ce qu'un ſeul homme reſté de tant de monde ôſoit ſe montrer, ſe jetterent ſur lui; & lui demandant ce qu'étoient devenus leurs maris, à force de le piquer avec leurs agraffes & leurs épingles, elles le firent mourir. Les Magiſtrats d'Athènes, indignés de cette cruauté, pour punir les femmes, les obligerent de s'habiller à l'Ionienne; ce qui leur ôtoit l'uſage des agraffes & des épingles. Leur ancien habit, comme celui de toutes les femmes Grecques, étoit l'habillement Dorien. En revanche, les Argiens & les Eginètes firent une loi qu'ils obſervoient encore du tems d'Hérodote (1), par laquelle il étoit ordonné aux

(1) Hérod. l. 5.

femmes de porter des agraffes & des épingles encore plus longues que celles qu'elles portoient auparavant. Rien n'eſt donc indifférent dans l'hiſtoire Grecque, puiſque la longueur même des épingles dont ſe ſervoient les femmes, étoit dûe à un évènement tel que celui-là.

Je ſuis, &c.





DIXIEME LETTRE.

Fêtes, Repas, excès de Table, Couronnes de Fleurs, Chanſons, &c.

Les Grecs aiment toujours les fêtes; les plus grandes ſolemnités de leur religion ſont pour eux des réjouiſſances publiques, des fêtes d'éclat qu'ils célébrent avec autant de joie que de faſte. Mais ils courent avec encore plus d'empreſſement à ces dévotions particulieres, qui les attirent à la campagne. Le Peuple inonde le vaſte champ où on ſe raſſemble; les jeux, les feſtins, les danſes ſont de la partie, & les femmes s'y montrent avec plus de liberté. Les jeunes gens toujours amoureux, ou prêts à le devenir, n'y vont pas tant, (diſoit le Poëte Muſée (1) de ceux de ſon tems), pour prendre part aux ſacrifices qu'on fait aux Dieux, que pour examiner curieuſement les jeunes Beautés qu'on y rencontre, & s'en faire voir à leur tour. Il ne faut pas ſans doute aller dans la Grece, pour cher-

(1) Muſ. Leand. & Héro. v. 53.

cher ſur ce point ce que nous avons chez nous tous les jours ſous les yeux. Je parlerai, dans l'article de la Religion, des fontaines conſacrées par la dévotion & par les miracles qu'on leur attribue. Je veux vous entretenir aujourd'hui des repas des Grecs, & d'une fête champêtre où Bacchus préſide encore, où vous entendrez leurs inſtrumens, leurs chanſons, &c. Les danſes feront un autre article.

Du tems de Saint Jean-Chryſoſtome (1), les anciens Grecs avoient, par magnificence, des tables bordées d'argent fort peſantes, qui avoient la figure d'un grand *ſigma*, C (2). Telle eſt encore aujourd'hui la forme des tables chez les Grecs modernes, ſi ce n'eſt qu'il n'y a plus d'argent, & qu'autour il y a des

(1) Extrait des ouvrages de Saint Jean-Chryſoſtôme, par D. B. de Montfaucon.

(2) Ces tables reſſembloient à celles que nous appellons *fer-à-cheval*. Celles des Grecs modernes ſont rondes, & les plus riches parmi eux ont encore des tables d'argent. Il y en a cependant qui, pour ne point s'aſſervir à l'uſage, mangent ſur des tables ſemblables aux nôtres, aſſis ſur des chaiſes; & même, lorſqu'ils ont à dîner chez eux des Voyageurs étrangers, ils permettent à leurs femmes & à leurs filles de ſe montrer à table.

carreaux pour s'asseoir. L'agrément de la table consiste encore pour les Grecs dans le seul plaisir de boire & de manger, souvent avec excès. Aussi les Grecs appelloient-ils anciennement leur repas, συμπόσιον, *compotatio*; c'est-à-dire, une assemblée de personnes qui boivent & mangent ensemble : au lieu que les Latins l'appelloient *convivium*, c'est-à-dire, un cercle de personnes en société, invitées pour vivre ensemble, & s'entretenir agréablement.

Les Romains ont toujours été plus sobres que les Grecs, & Cicéron n'a pas manqué de faire cette distinction, en parlant des repas où il aimoit à se dérider, & à s'égayer avec ses amis (1). Il loue fort cette maniere de se voir, & de se rassembler à table.

---

(1) Dans une lettre à Papirius Pætus, après avoir décrit un repas où il s'étoit trouvé chez Volumnius Eutrapelus, il ajoûte : » Ce n'est pas tout. Au-dessus d'Eutrapele, étoit » Cythéris. *Quoi!* direz-vous, *ce Cicéron, que les Grecs regar-* » *doient avec admiration, Cicéron en pareille compagnie!* A » la vérité, je ne m'attendois pas à la trouver là. Cependant » ce sage Aristippe, disciple de Socrate, ne rougit pas du » reproche qu'on lui fit d'être attaché à Laïs, & dit seule- » ment : elle est à moi, je ne suis point à elle. *Audi reliqua : infra Eutrapelum Cytheris accubuit. In eo igitur, inquis, convivio Cicero ille,* quem adspectabant, cujus ob os Graii ora

» Le bonheur de la vie, écrit-il au même
» (Epit. 24.) eſt à mon ſens de pouvoir vi-
» vre avec des gens de bien, qui ſoient agréa-
» bles & qui vous aiment... Je n'enviſage point
» ici le plaiſir ſenſuel de la table, mais l'agré-
» ment de la ſociété, & l'amuſement qui ré-
» ſulte des propos familiers qui font la douceur
» des repas. Auſſi nos Romains en donnant
» aux feſtins un nom qui déſigne ſimplement
» l'action de vivre enſemble (*convivia*), les
» ont-ils mieux définis que les Grecs qui les
» nomment auſſi d'un ſeul mot, parties de boi-
» re & de manger, que pluſieurs perſonnes
» font enſemble ».

Les Grecs boivent encore avec autant de plaiſir que d'excès, & leurs feſtins ne finiſſent pas ſans ivreſſe. Lorſque les Romains buvoient un peu trop, ils appelloient cela *pergræcari* (1), c'eſt-à-dire, boire à la Grecque (2).

---

obvertebant ſua ? *Non, me Hercule, ſuſpicatus ſum illam affore : ſed tamen ne Ariſtippus quidem ille Socraticus erubuit, quùm eſſet objectum habere eum Laida* : Habeo, *inquit*, non habeor à Laïde. Ep. 26. *l.* 9.

(1) *Græco more bibere.*

(2) Les Spartiates diſoient au contraire, que Cléomene avoit appris à boire des Scythes ; & quand ils vouloient

Les bons buveurs, dans l'ancienne Grece, ſe faiſoient, comme ceux d'aujourd'hui, des défis pour boire. Lorſqu'Alexandre conduiſit en Perſe ceux qui ſervoient dans ſes armées, ils s'y livrerent aux plus grands excès du vin, à l'imitation des Perſans, qui faiſoient gloire d'être grands buveurs (1).

Ils buvoient toujours le vin pur, dit un voyageur, & lorſqu'ils boivent en compagnie, le gobelet paſſe à la ronde comme les ſantés qu'ils portent (2).

L'uſage de chanter à table, eſt auſſi très-ancien chez les Grecs. Ils buvoient chacun à leur tour à la ſanté de leurs maitreſſes, & ſouvent autant de coups qu'il y avoit de lettres à leur nom. Voyez dans la quatorzième Idylle

---

faire débauche de vin, ils appelloint cela *Scythiſer.* Herod. *l.* 5.

(1) Quint. Curt. l. 5.

(2) Spon. t. 2. pag. 356. Agamemnon, dans Homere, loue Idomenée de boire, comme lui, raſade, tandis que les autres boivent à petits coups. *Iliad. l.* 4. -- M. Brémond, qui avoit été envoyé en Géorgie par le Marquis de Villeneuve, Ambaſſadeur de France à la Porte, racontoit qu'étant à dîner chez le Prince, celui-ci lui porta la ſanté du Roi dans une grande corne de bœuf, remplie de vin juſqu'au bord, & que lui François fut obligé de la vuider à ſon tour.

de Théocrite, la defcription d'un repas ruftique à la Grecque: c'eft un tableau fidele de ce qu'on voit aujourd'hui.

Dans leurs feftins champêtres, qu'ils appellent ἐνθύμιαι, *délaffemens de l'efprit*, parce qu'on y mêle les jeux & les danfes, il y a, fuivant le nombre des convives, une table ronde qui a fouvent la forme d'un Π. Les perfonnes les plus diftinguées fe mettent au fond, & le maître du feftin vient enfuite. Celui-ci boit d'abord à la profpérité de tous les convives qui lui rendent fucceffivement, le verre à la main, les mêmes fouhaits. Des agneaux farcis, recouverts de leurs peaux, & cuits au four, font les principaux mêts de ce repas. On s'échauffe enfuite : on apporte des cruches pleines de vin, on verfe fans mefure, & l'on permet alors aux farceurs d'entrer. Les Chanfons qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies; enfin, on prend la lyre, & quelques convives fe levent pour danfer. On commence par le μονόχορος, & le δίχορος, c'eft-à-dire, par un & deux danfeurs, dont la danfe vive reffemble à notre *Rigaudon*, qui paroît d'origine Grecque ; & la danfe finit par un branle dont je parlerai à l'article des danfes.

Le miel que les Grecs recueillent toujours avec ſoin ſur le mont Hymette, & qu'ils regardoient anciennement comme une nourriture ſacrée, eſt encore pour eux, tel qu'il vient de la ruche, un mets délicieux & très-eſtimé (1).

Ils aiment auſſi beaucoup les olives, que la Grece & le terroir d'Athènes fourniſſent abondamment (2). Ils appellent comme les Anciens, *Colymbadès*, ces olives préparées pour exciter l'appétit. Ils aiment les gâteaux que les femmes préparent encore ſuivant l'ancien uſage. Vous ſavez par la lecture d'Homere, (3) qu'anciennement elles avoient le ſoin de paîtrir la farine & de faire des gâteaux. C'eſt aujourd'hui toute la même choſe : on fait ces gâteaux la veille de Pâques & des grandes fêtes, & les Grecs s'en donnent en préſens les uns aux autres.

L'ancien uſage de manger le bled grillé ou rôti, uſage qui a néceſſairement précédé l'art de le broyer ou de le moudre, découvert par Mylès, fils de Lélex, premier Roi de la La-

(1) Hiſt. des Ab. *t.* 2. *p.* 124.

(2) Spon, *t.* 2. *p.* 253.

(3) Odyſſ. *l.* 7. *v.* 107. *l.* 18. *v.* 559.

conie, qui donna ſon nom à l'iſle de Milo ; ſubſiſte encore (1). Dans la Grece, le gros bled de Turquie, & les pois chiches qu'on fait cuire, ſont des mets très-communs.

C'eſt parmi le peuple que je cherche toujours les anciennes coutumes, parce que le peuple, qui rafine peu, fidèle aux traditions qu'il a reçues, eſt toujours attaché à ſes uſages, qui ſont ſes principales loix. Je trouve donc dans les repas Grecs non-ſeulement les anciens excès & l'antique ſimplicité, mais encore les couronnes de fleurs qui peignent ſi bien la joie des convives. Les fleurs ornent auſſi la tête des amoureux, & ils en attachent encore à la porte de leurs maitreſſes.

J'ai déja dit que les femmes, ſur-tout les jeunes filles, mêlent à leur coiffure des fleurs naturelles, dont elles ſe couronnent ; les jeunes gens qui veulent ſe piquer de galanterie en font autant (2).

---

(1) L'erreur de cette étymologie provient de l'orthographe des deux noms. L'iſle de Milo eſt proprement Μῆλος, *Melos*, de μῆλον, melon, pomme, nom qui lui a été donné à cauſe de ſa figure ronde ; & en effet, ſuivant Pline, *Melos inſularum rotundiſſima eſt.*

(2) Homere appelle Vénus Ἀφροδίτη ἰϋστέφανος *pulchré*

Horace, dit M. Dacier (1), a eu égard à la coutume des Grecs & des Latins, qui prenoient des couronnes de fleurs lorſqu'ils étoient amoureux, & les quittoient lorſqu'ils ceſſoient de l'être. En les quittant, ils les rompoient, ou ils les conſacroient. Ainſi, dit-il, Horace ne ſe contente pas de dire que les Amans de Lydie jettent leurs vieilles couronnes; mais il ajoûte qu'ils les dédient à l'Hebre, *compagnon de l'Hyver* (2). J'ai vu cet Hebre au mois de Mai : malgré l'épithete d'Horace, je l'aurois pris volontiers pour le compagnon du Printems; car il n'eſt pas à craindre dans l'hyver, & dans les beaux jours, ſes bords ſont très-agréables.

Un Grec couronné de fleurs annonce ou l'amour dont il porte les livrées, ou la joie & la débauche d'un feſtin.

Tel étoit ce jeune débauché d'Athènes nommé *Palémon*, dont Diogène Laërce raconte ainſi l'aventure. Un jour ſortant de table & ſe

---

coronata. Odyſſ. v. 2. 67. Selon Euſtathe cette couronne a rapport à la coiffure des femmes.

(1) Rem. ſur l'Ode 25. du premier livre.

(2) *Hyemis ſodali.*

trouvant à la porte de l'Ecole de Xénocrate, il entre parſumé d'eſſences, la tête couronnée de fleurs, & vétu très-coquettement. Il ſe place au milieu des Philoſophes, & les interrompt par les propos d'un homme ivre. Xénocrate, ſans changer de viſage, laiſſe le ſujet qu'il traitoit, & tourne ſon diſcours ſur la tempérance. La force de ſes paroles fit d'abord rentrer le jeune Libertin en lui-même. Il ôte ſur le champ la couronne qu'il avoit ſur la tête, & la jette aux pieds de Xénocrate; il s'enveloppe enſuite de ſon manteau, &, converti par les leçons du Philoſophe, il devint bientôt un de ſes plus aſſidus diſciples (1).

Les Amans, dit Athénée (2), couronnent de fleurs la porte de leurs maitreſſes, comme s'ils ornoient les portes d'un Temple. De-là vient ſans doute l'uſage où ſont les Grecs aujourd'hui, le premier de Mai, de couronner de fleurs les portes de leurs maiſons & de celles des perſonnes qu'ils aiment. Ils vont chanter & ſe promener devant la maiſon de leurs belles, pour les attirer du moins à la fenêtre,

(1) Val. Max. *l.* 6.

(2) *L.* 15. *p* 669 & 670.

&

& voilà encore les galanteries qui se pratiquoient du tems d'Horace (1).

Vous vous rappellez que, si on couronnoit les portes de fleurs, on leur adressoit aussi les plaintes les plus touchantes; que même quelquefois dans le délire, & dans certains momens de dépit, on les enfonçoit brutalement; mais que les Amans patiens & sages se contentoient de se coucher humblement sur le seuil de la porte, que l'on tenoit fermée pour eux.

Ecoutons Tibulle: il veut que l'orage & la foudre abattent à ses yeux la porte de sa maitresse. Cependant il la prie de s'ouvrir pour lui seul, & sans bruit; il lui demande ensuite pardon des injures qu'il lui a dites dans sa fureur, & souhaite que ses imprécations retombent sur lui. Que l'amour a fait dire de folies (2)!

Longepierre, qui à traduit quelques Poëtes Grecs avec de savantes Notes, a rendu de cette

---

(1) Lenesque sub noctem susurri
Compositâ repetentur horâ.

(2) Janua difficilis Dominæ, te verberet imber;
Te, Jovis imperio, fulmina missa petant.
Janua jam pateas uni mihi, victa querelis;
Neu furtim verso cardine aperta sones.
Et mala si qua tibi dixit dementia nostra,
Ignoscas: capiti sint, precor, illa meo.

maniere une jolie Epigramme du ſeptieme Livre de l'Anthologie ſur les couronnes :

De Rhodope l'orgueil égale la beauté ,
Et quand je la ſalue avec timidité ,
La ſuperbe, pour prix du feu qui me tranſporte ,
Fait, en me ſaluant, éclater ſa fierté.
De couronnes de fleurs, j'orne avec ſoin ſa porte ;
L'ingrate s'irrite, &, pour prix,
Aux pieds les foule avec mépris.
O rides ſans pitié, vieilleſſe inexorable !
Hâtez-vous, accourez, précipitez vos pas,
Venez ravager tant d'appas ;
Venez fléchir Rhodope, & la rendre traitable (1).

En voyant, M. le premier de Mai, toutes les portes des Grecs ornées de fleurs, vous vous rappelleriez tout ce que vous avez lu ſur cet uſage dans les Poëtes Grecs & Latins. Je me réſerve à vous parler des couronnes des mariées & des morts, dans mes Lettres ſur les Mariages & les Enterremens des Grecs.

Je vous ai déja dit que leurs repas, pour peu qu'ils ſoient animés, ne finiſſent que par des

---

Te meminiſſe decet quæ plurima voce peregi
Supplice, cum poſti florea ſerta darem.
Tib. l. 1. El. 2.

(1) Trad. de quelques Idyll. de Théoc. *p.* 117.

Chanſons qui reviennent aux Scolies des anciens Grecs. Quoique M. Morin, de l'Académie des Inſcriptions, donne une idée aſſez exacte de l'état actuel de la Muſique chez les Grecs modernes, il ſe trompe lorſqu'il ajoûte que, depuis pluſieurs ſiècles, il n'eſt (1) plus queſtion de chanſons dans la Grece; je puis aſſurer, au contraire, qu'elle a encore ſes Anacréons & ſes Muſes. Sous le regne d'Amurat IV, un Grec, bon Muſicien, condamné à mort, attendrit tellement par ſes ſons le Sultan qui avoit prononcé ſon arrêt, qu'il obtint ſur le champ ſa grace (2).

Un Cypriot, qui alloit à la Mer-Noire, jouant de la lyre, aſſis à la poupe de ſa barque, & paſſant ſous les fenêtres du Palais du fameux Viſir *Ibrahim Pacha*, qui périt dans la révolte de Patrona, attira tellement l'attention de la Sultane, femme du Viſir, qu'elle le fit venir pour le faire jouer devant elle.

La lyre des Grecs reſſemble à celle qu'Orphée, ſuivant la deſcription de Virgile, tantôt

(1) Diſſ. ſur les Cygnes. *Mém. de l'Acad. des Inſcrip.*

(2) Hiſt. de l'Emp. Ott. par Cantimir. *t.* 3, *p.* 97. & 101.

pinçoit avec ſes doigts, & tantôt touchoit avec un archet (1).

La lyre a toujours été l'inſtrument favori des Grecs; elle leur appartient de droit. On reprochoit à Thémiſtocle que ſes mœurs étoient dures, & que ſon éducation avoit été négligée. Il convint qu'il ne ſavoit pas jouer de la lyre; mais il ajoûta qu'il ſavoit, d'une petite ville, en faire une grande.

La guittare & la lyre ſont encore les principaux inſtrumens uſités chez les Grecs. Le Berger joue indifféremment de la muſette, de la flûte ou de la lyre. Les Grecs chantent en même tems, & répetent quelquefois des airs que les Italiens leur ont appris, & qu'ils ont trouvés de leur goût. Pline le jeune, dans une de ſes Lettres, rendant compte à un de ſes amis de ſes amuſemens poëtiques, & s'eſtimant heureux de ſavoir compoſer des hendécaſyllabes, ajoûte: « Je n'ai pas lieu de m'en repentir: on » les lit, on les tranſcrit, on les chante. Les » Grecs mêmes, à qui ces vers ont donné du » goût pour notre langue, les marient au ſon

---

(1) *Obloquitur numeris ſeptem diſcrimina vocum;*
Jamque eadem digitis, jam pectine pulſat eburno.
Æneid. *l.* 6.

» de leurs lyres & de leurs guittares (1) ».

Vous connoiſſez les anciennes chanſons Grecques : je vais vous en rapporter une d'un ſiecle moins reculé que celui d'Anacréon, & dans le goût du Vaudeville, avec une autre des plus modernes, que je choiſis pour la traduire : vous jugerez de ce que les Grecs ont perdu de ce côté-là.

L'Empereur Alexis ayant défait les Scythes dans le mois d'Avril, ſon Hiſtorienne, toujours empreſſée de célébrer avec cette chaleur & cette tendreſſe filiale que tout ſon ouvrage reſpire, les victoires de ſon pere, raconte à ce ſujet que les Grecs de Conſtantinople témoignerent leur joie du ſuccès de cette journée par une chanſon (2) dont le ſens étoit : » qu'il s'en falloit

---

(1) *A Græcis quoque, quos latinè hujus libelli amor docuit nunc cythara, nunc lyra perſonatur.* Epiſt. 4. *l.* 7.

(2) Les Philiſtins diſoient : Ce brave dont vous nous parlez, n'eſt-ce pas ce David, qu'une chanſon des femmes d'Iſraël a brouillé avec ſon Roi ; car les femmes chantoient publiquement en chœur, « que Saül avoit tué mille Philiſtins, mais que David en avoit tué dix-mille. « *Nonne iſte eſt David cui cantabant in choris, dicentes* : Percuſſit Saül in millibus ſuis, & David in decem millibus ſuis ? *Reg. XXIX. v.* 5.

» d'un jour que les Scythes euſſent vu le mois » de Mai (1) ».

Voici la chanſon la plus moderne & la plus tendre, faite pour une belle Grecque, ma voiſine, dont le nom forme l'acroſtiche. Je vous donne l'original & la traduction, où j'ai ſeulement adouci quelques hyperboles.

ΑΚΡΟΣΤΙ΄ΚΟΝ Ε΄ΙΣ ΤΡΑΓΟ΄ΥΔΙ.

Φ-ῶς τȣ̃ ἡλίȣ ἔκλαμπρον, λάμψις ὡραιοτάτη,
Ρ-ίψε καὶ εἰς τȣ̃ λόγȣμȣ ἀπτὴν καθαρετάτη,
Α-πτῶν ματιώνσȣ τὰς βολὰς ἀκτίνα χρυσῆν μίαν,
Ν-ὰ ἔυρω εἰς τὰ πάθημȣ καμίαν θεραπείαν?
Τ-ὰ βάσανάμȣ, ἡ πληγὰς, οἱ πόνοι, τὰ κακαμȣ
Ζ-άλεν με δίδȣν πάντοτε θρηνȣ̃ν τὰ μάτιαμȣ.
Ε-λα ὦ φῶσμȣ, δεῖξεμε ἔλεος θέραπείαν
Σ-τὰ ἀμετραμȣ τὰ κακὰ μικρὰν παρηγορίαν?
Κ-άμε, ὦ φῶσμȣ, ἔλεος, καμε ἕναν (Γερμάνι) (2);
Ε-ἰς τὰς πληγασμȣ τὰς πολλὰς βάλε ἕνα βοτάνι?
Σ ώνει ἡ ἀπονιάσȣ, φθάνει ἡ ἀσπλαχνία.
Α-λύμονον! ἐχάθηκα, δεν εἶναι ἁμαρτία?

Phos tou heliou eclampron, lampſis oraiotate,
Ripſe ke eis tou logomou apten katharotate,
Apton mationſou tas volas aktina chryſen mian,
Na euro eis ta pathemou camian therapian?
Ta vaſanamou, e pligas, oi ponoi, ta cacamou
Zalen me didoun pantote, threnoun ta matiamou

(1) Hiſt. de l'Emp. Alex. *l.* 8.

(2) Mot Turc, qui ſignifie *aide, ſecours,*

Ela, o phoſmou, deixeme eleos therapian
Sta ametramou ta caca micran paregorian ?
Kame, o phoſmou eléos, came enan dermani ;
Eis tas pligaſmou tas pollas vale ena votani ?
Sonei e aponiaſou, phthanei e aſplachnia.
Alemonon ! echatica.... den einai amartia ?

CHANSON EN ACROSTICHE.

« Tes beaux yeux, dont les regards ne ſont » comparables qu'aux rayons de l'aſtre du jour, » peuvent ſeuls me guérir. Laiſſe donc échap- » per ſur moi un ſeul de tes regards ; ma vive » douleur ſe ſoulage en vain par des torrens de » larmes. O ma lumiere ! viens, laiſſe-toi at- » tendrir par l'excès de mes maux, & accor- » de-moi du moins la plus légere eſpérance. O » ma lumiere ! ſois plus ſenſible à la pitié ; » j'éprouve depuis aſſez long-tems ta cruauté » & ton indifférence. Hélas ! malheureux que » je ſuis, je ne vis plus ; & n'eſt-ce pas un » crime que de me laiſſer mourir » ?

Direz-vous à préſent, comme M. Morin, qu'il n'eſt plus queſtion de chanſons chez les Grecs modernes, ou qu'il ne leut reſte que des ſoupirs ? Si cet Académicien avoit voyagé dans le pays, il y auroit vu que les Grecs, quoiqu'aſſujettis à une domination étrangere, n'ont pas perdu

leurs lyres aux faules, comme les Juifs pendant leur captivité (1) : ils ne chantent pas comme Sapho & Anacréon, mais ils chantent encore. Rapportons encore une chanfon dans un ftyle plus figuré ; vous verrez que les Poëtes Grecs modernes fe font éloignés de l'ancienne fimplicité pour prendre le ftyle oriental.

CHANSON

« L'AMOUR étoit pour moi un arbre paré » des feuilles toujours vertes de la fidélité. Son » ombre étoit l'efpérance du bonheur que je » defirois ».

« Mais tout-à-coup les feuilles ont été def- » féchées par le fouffle brûlant du défefpoir » qui me pourfuit & qui me fait errer ».

« Mon efpérance eft détruite par la haîne, » & par les rigueurs qui attaquent toutes les » branches de l'arbre ».

« Un foible rejetton qui refte, n'a plus » qu'une fauffe apparence de vie & de fraî- » cheur ».

« Les feuilles font tombées, parce que la » racine ne fourniffoit plus de fuc nourricier ».

« Vaine Illufion ! Je croyois que cet arbre

(1) Diff. fur les Cygnes. *Mém. des Infcrip.*

» ne périroit point; que ſes rameaux verds ne » craignoient plus la ſéchereſſe ».

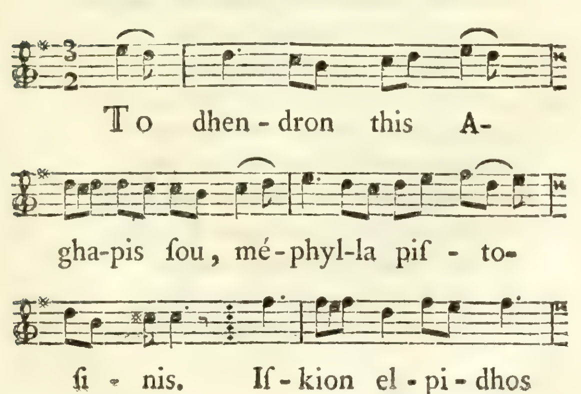
» Dans cette double idée, j'offrois juſqu'à » mes larmes pour l'arroſer ».

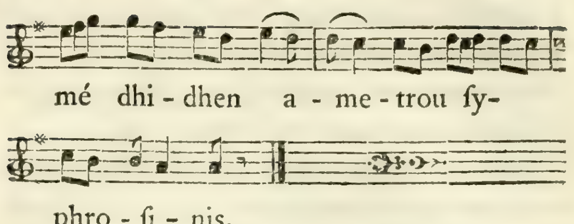
« Il n'étoit plus tems, & j'ai été encore » trompé par la vue du rejetton, qui n'avoit » qu'une fauſſe apparence ».

« Lorſque je croyois qu'il alloit refleurir, » la racine n'avoit plus de force ».

« Si l'Amour que j'implore, pouvoit en pren- » dre ſoin, je reverrois encore ces verds ra- » meaux, qui me donneroient & la fraicheur » & l'ombre, & les premieres douceurs de » l'eſpoir que j'ai perdu ».

CHANSON.





» Το δενδρον της αγαπης σȣ, μεφυλλα πιςοσύνης
Ισκιον ελπίδος μὲ δηδεν, αμετρȣ συφροσύνης
» Πλην τόρα ἐμαράνθικαν τα φυλλα κύποφερνο
Απελπησίας φλογισμόν κάθηκα παραδερνο
» Τον υποσχέσεον κλαδια, τȣ μίσȣς η ψυχροτης
Εξερανε παντάπασι η εχθρας και η κρυοτης
» Κί μόνον ρίζα τȣ φυτȣ αδήνατην κοιτάζο
Απτα σημεια τον κλαδιον αν εἰν χλορη δυςαζο
» Φαινετε παπος ἔσχασε την ζοτικην στοχήντης
Καὶ για αυτο απεβαλε των φύλλων την ςολήντης
» Αφθαλες ενόμιζα το δενδραυτο με λαθος
Χορις να ενδεχεται το φυλοβολον παθος
» Κε μόλον τȣτὸ προσφερνα κί καθε θεραπείαν
Δακρυον μȣ ποτησματα με καθε προθυμίαν
» Πλην μάτην εκοπίαζα γιαθη δεν είχα φθάση
Στο βαθος ριζαν μοναχήν στην οψιν ειχα πιαση
» Καὶ εδηχνε ςα μάθρα μȣ ολο πος θε νάυξήση
Μα ρίζαν ςαθερότιτος δεν ειχεν αποητίση
» Μον᾽ ἀπο θέσην ἔροτος πάλην αναναδώνη
Ισως τον προστον ίσκιον μȣ ελπηδος ξαναδόση.

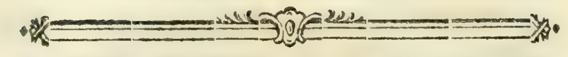
Je ſuis, &c.



Favray del. Laurent Sculp.

FONTAINE DE SAINT ELIE,

près de Constantinople du coté du Canal, la quelle est un Aiasma, ou Fontaine Sacrée des Grecs.



ONZIEME LETTRE.

Religion des Grecs, Superſtitions, Préſages, Songes, Prononciation de leur Langue, &c.

QUE vous dirai-je, M. de la religion de ce Peuple? Elle a dû ſans doute éprouver les mêmes révolutions, que l'Empire Grec. Elle eſt couverte, ainſi que toute la Nation, des ténèbres épaiſſes de l'ignorance & défigurée par un amas de ſuperſtitions; elle n'a conſervé fidelement que les cérémonies, les ornemens, & les ſolemnités, comme autant de ſignes auxquels on devoit la reconnoître.

Comment en un plomb vil l'or pur s'eſt-il changé (1)?

La religion d'un Peuple conduit par des Prêtres qui, pour la plupart, à peine ſavent lire, ne peut être qu'un culte extérieur & informe, une ſombre & foible lueur qu'on apperçoit à la place de ce flambeau dont fut autrefois éclairée la Grece, & qui diſſipa les folles erreurs, ou les ténèbres du Paganiſme.

L'ignorance du Clergé annonce donc & en-

(1) Raç. Athal.

tretient néceſſairement celle de la Nation. L'appareil des fêtes & les cérémonies ſuffiſent au peuple, & ce peuple eſclave, à qui les Turcs ont laiſſé ſes Egliſes, ſes Autels & ſes Monaſteres, ne demande & ne voit rien au-delà. Cette Nation, mere du Polythéiſme, n'ayant pas changé de génie, a dû multiplier les objets de la dévotion des nouveaux Chrétiens, lorſqu'elle a eu le bonheur de connoître le vrai Dieu. Livrée anciennement aux opinions & aux erreurs de ſes Philoſophes, elle a trouvé dans l'Evangile & dans la Morale chrétienne, ce que la Philoſophie cherchoit inutilement, en égarant les eſprits. Mais la curioſité humaine, peu ſatisfaite des lumieres de la foi, qui ſubjuguent la raiſon & l'orgueil, tâcha d'accommoder au Chriſtianiſme l'ancienne Doctrine des deux principes, ou celle des bons & des mauvais Génies : erreur à laquelle les Grecs ſont toujours attachés. Enſuite une foule d'héréſies & de Sectes s'éleva dans le ſein de la Grece Chrétienne, qui ne ceſſa d'être, à cet égard, comme la Grece fabuleuſe, le berceau de l'erreur & du menſonge, *Græcia mendax.* L'Hiſtoire des Empereurs, qui, depuis Conſtantin, furent ſouvent plus occupés de diſputes

Théologiques que des affaires politiques de l'Empire, n'eſt proprement que l'Hiſtoire des troubles & des guerres civiles de la religion, juſqu'à la ſéparation de l'Egliſe Grecque & de la Latine, occaſionnée par l'ambition du Patriarche *Michel Cerularius*, ſous le Pape Léon IX. Enfin, le Clergé Grec, nourri dans les guerres Eccléſiaſtiques & dans des controverſes éternelles, ſe tut devant le dernier Conquérant de la Grece. Mahomet II, content de nommer un Patriarche, en uſant des droits de la Souveraineté, laiſſa par grace à des peuples abattus & ſoumis, le culte de leurs peres, & fit ceſſer toutes les diſputes que le fanatiſme militaire des Muſulmans ne comportoit pas : car Mahomet, Deſpote abſolu, qui ſe prétendoit inſpiré, n'ayant établi ſa religion que par la terreur de ſes armes, ordonnoit de croire, & ne vouloit point d'argumens.

Comment, ſous de tels maîtres, les Moines & les Prêtres Grecs, toujours tremblans, & n'ayant plus d'occaſions de s'exercer à la diſpute, ou de s'inſtruire pour combattre les erreurs anciennes & nouvelles, auroient-ils pu cultiver la Théologie & les Lettres ?

Je n'entreprendrai pas de vous expoſer, M.

l'état actuel de la Religion Grecque ; ce seroit m'écarter de mon plan, & répétér tout ce que vous trouverez dans les relations de Ricaud, de Tournefort, & d'autres bons ouvrages où cette matiere est traitée. Vous pouvez seulement conclure du peu que j'en dis, que les Grecs modernes, peu instruits sur la religion, ont ajoûté à celle qu'ils professent, toutes les traditions & les pratiques que la crédulité seule & l'habitude ont pu conserver ; & que, par leur attachement aux anciens usages, ils doivent avoir retenu bien des superstitions, dont je vais vous donner une idée. En un mot, ce Peuple doit être crédule à proportion de son ignorance : aussi l'est-il excessivement en fait de prodiges, d'augures, de présages, de songes, comme il est fidèle observateur du jeûne, & des autres pratiques qu'il a reçues de ses peres. La piété des voyageurs n'est satisfaite qu'à la vue des Eglises Chrétiennes, bâties sur les ruines des anciens Temples ; mais qu'il est beau, comme l'observe M. de Tournefort, de voir Jésus-Christ adoré, dans les mêmes lieux où étoient autrefois, à Ephese & à Chio, les statues de Diane & d'Hécate (1).

---

(1) Let. 3. t 1. p. 136.

La Religion Grecque eſt devenue celle des Ruſſes. Ceux-ci, vers la fin du dixieme ſiecle, reçurent un Métropolite qui leur fut envoyé par le Patriarche de Conſtantinople (1) pour les baptiſer & les inſtruire. Le Patriarche de Ruſſie lui fut enſuite ſubordonné ; mais en 1667 ils s'affranchirent de cette eſpéce de dépendance, ſans rien innover dans la doctrine. Ainſi les Ruſſes profeſſent la même Religion que les Grecs ; & les Prêtres ou Papas, chez les deux Nations, ſont habillés de la même maniere ; mais c'eſt tout ce qu'ils ont de commun.

Des jeûnes auſteres & fréquens, l'uſage de prier en commun, & de s'aſſembler à l'Egliſe avant le lever du ſoleil ; la crainte de l'excommunication, & de n'être plus admis dans l'aſſemblée des fidèles ; enfin le plus grand reſpect pour le Patriarche & les Evêques, ſont autant d'uſages, que les Grecs ont retenus des premiers Chrétiens.

Mais, pour remonter plus haut, il faut voir les fêtes religieuſes qu'ils célébrent à la campagne ; elles vous rappelleront & les Baccha-

(1) Deſcrip. de l'Emp. Ruſſe. *t. 2. chap. 9. p. 5.*

nales, & les dévotions des anciens pour une fontaine ſacrée, pour une antique forêt, objets de vénération & de culte.

« ON voit, dit Virgile, ſur les bords du » fleuve Cæret (1), un bois ſacré fort ſpa» cieux, environné de collines, couronné de » ſapins épais, & reſpectable par le culte des » Pelaſges nos ancêtres » (2) (3).

Or toujours dans ces lieux déſerts & dans ces bois reſpectés, vous trouverez une fontaine célèbre pour les guériſons & les miracles qui s'y operent. La découverte d'une ſource abondante & précieuſe, ou de ces eaux minérales, propres pour tant de maladies, a donné lieu à cette dévotion. Ainſi les Grecs ont encore dans leurs montagnes, des cavernes, des forêts, des eaux conſacrées par la dévotion qu'ils appellent ηλῃδόνα κλῃδονίζειν. *aquæ ſanctificatæ vel expiatoriæ.* Ils y vont en foule dans certains jours de l'année, & boivent de ces eaux; c'eſt une fête publique. Ils attachent enſuite

(1) Pline l'appelle Caretanus amnis aujourd'hui *Cer-vetere.*

(2) Ænéid. *l.* VIII. *v.* 596.

(3) Eſt ingens gelidum lucus prope Cæritis amnem,
Religione patrum latè ſacer, undiquè colles
Incluſêre cavi, & nigrâ nemus abiete cingunt.

près

prés de la même fontaine ou de la source, des morceaux de linge ou d'étoffe, en signe des guérisons qu'ils ont obtenues. Ils pratiquent aussi la même chose à l'égard des images des Saints, dont ils invoquent le secours dans leurs maladies; ils attachent au tableau du Saint un morceau d'étoffe, ou une autre offrande (1).

C'est ainsi qu'à Titane en Sicyonie, dit Pausanias, on ne voyoit pas facilement la Statue d'Hygieé (2), parce qu'elle étoit cachée, soit par la quantité des chevelures dont quelques femmes dévotes lui avoient fait le sacrifice,

---

(1) Strabon, l. 8. *Ibi* (in Pisatide) *est sacellum Nympharum Ioniadum, quas creditum fuit aquis morbos repellere*: Pausanias *in Eleâ.* Près delà (d'Heraclée) il y a une fontaine qui va tomber dans le fleuve Cytherus, & sur les bords de la fontaine un temple consacré aux Nymphes Ionides. Les bains de cette fontaine sont fort bons pour les lassitudes & pour toutes sortes de rhumatismes.

Dans le Samicon, près du fleuve Anigrus, on voit, suivant le même auteur, un antre que les gens du Pays nommoient l'antre des Nymphes Anigrides. Ceux qui avoient des dartres alloient faire leurs prieres à ces Nymphes, leur promettoient un sacrifice & se croyoient guéris, en passant le fleuve à la nage. Voyage d'Elide, l. 5.

(2) La Déesse de la santé.

ſoit par les morceaux d'étoffe de ſoie dont elle étoit couverte (1).

Cet uſage eſt donc très-ancien, ainſi que celui des tableaux votifs, que nous avons conſervé nous-mêmes. Vous vous rappellerez, M. à cette occaſion, la priere de Tibulle à la Déeſſe Iſis (2).

Il y avoit encore anciennement des fontaines, dont on racontoit des choſes ſurprenantes. » VOUS verrez au Ténare, dit Pauſanias, une » fontaine qui n'a rien d'extraordinaire (3), » mais dont voici le merveilleux, ſuivant la tra- » dition du pays. Autrefois ceux qui regardoient » dedans, y voyoient des ports & des vaiſ- » ſeaux ; elle n'a ceſſé de préſenter ces objets, » que depuis qu'une femme y a lavé des habits » ſouillés ». Tous les voyageurs qui ont paſſé à Conſtantinople, doivent avoir vu près des Sept-Tours, une fontaine où les Grecs font voir des poiſſons dorés, & crient au miracle.

Il y avoit anciennement des fontaines qui

---

(1) Tom. I. p. 172.

(2) O Dea, nunc ſucurre mihi ; nam poſſe mederi,
Picta docet templis multa tabella tuis.

Eleg. 3. L. 1.

(3) Tom. I. p. 317.

annonçoient l'avenir : telle étoit celle qu'on voyoit auprès de Daphné, & qui se nommoit *Castalie.* Les Payens, au rapport d'Ammien Marcellin, disoient qu'Adrien, encore particulier, l'étoit venu consulter sur sa maladie, & qu'après avoir trempé dans l'eau une feuille de laurier, il avoit lu distinctement sur la feuille qu'il seroit un jour Empereur. La prédiction ayant été suivie de l'évenement, l'Auteur de la vie de l'Empereur Julien dit qu'il fit boucher cette source comme trop dangéreuse dans un Etat Monarchique (1).

On connoît l'ancienne crédulité des Grecs, & de tous les Payens pour les présages. Les Oracles, si menteurs, ne leur suffisoient pas. Ils avoient encore recours à des sorts, à des prédictions, à des paroles fortuites, auxquelles ils ajoûtoient pleine foi. Ulysse, demandant à Jupiter des signes favorables pour le dessein qu'il a formé de se défaire de tous les amans de Pénélope, desire entendre de la bouche de quelqu'un du Palais une parole fortuite qui soit de bon augure; il souhaite aussi de voir quelque signe extérieur. Dans ce moment Jupiter

(1) Vie de Julien. *p.* 222.

tonne, & Ulysse entend une femme qui, étant occupée à moudre de l'orge & du froment, s'écrie tout-à-coup : *Grand Jupiter, fais qu'aujourd'hui les poursuivans de Pénélope prennent leur dernier repas dans le Palais d'Ulysse.* Ce Héros en tire un heureux présage (1). Délie, inquiette sur le retour de Tibulle, non contente d'avoir interrogé les Dieux, consulte aussi les sorts, qu'un enfant remue, pour découvrir la vérité. *Tollere sortes*, dit Scaliger sur ce passage, est κληδονίζειν : les Grecs appelloient donc κληδόνα ces paroles fortuites ; & les Grecs modernes ont encore un jeu pour ces sortes de présages, qu'ils appellent aussi le *Clidoma.* J'ai voulu le voir & l'étudier, pour en faire un détail exact ; mais je le renvoie à l'article des jeux.

Les Grecs tirent encore des présages de mille choses que le hasard produit. Ainsi la lumiere d'une chandelle qui pétille, annonce sûrement l'arrivée d'une personne que l'on attend. Ovide en fait mention dans la lettre de Léandre à Héro, & n'oublie pas la crédulité des Nourrices pour ces sortes de présages (2).

---

(1) χαῖρε δὲ κληδόνι δῖος Ὀδυσσεύς v. 120.

(2) Sternuit & lumen, (posito nam scribimus illo;)

Les paroles fortuites, & principalement celles des enfans, étoient un Oracle pour les anciens. J'aime bien à ce ſujet l'épigramme de Callimaque. « Un étranger, dit-il, conſultoit » le ſage Pittacus de Mytilene, ſur deux filles » qu'on lui propoſoit en mariage. L'une lui » convenoit pour le bien & pour la naiſſance; » l'autre étoit fort au-deſſus de lui, par les ri- » cheſſes & la condition. Pittacus, pour toute » réponſe, lui montrant avec ſon bâton dans » la place publique des enfans qui fouettoient » leurs ſabots, lui dit : *allez trouver ces en-* » *fans, ils éclairciront le doute où vous êtes.* » L'étranger s'approche, & les entend ſe dire » l'un à l'autre : *prends ton égal*, τὴν κατὰ σαυτὸν » ἔλα. Ce mot lui ſuffit, il ne chercha pas un » autre Oracle, que celui des enfans, παίδων » κληδόνα (1). Il prit la femme qui pouvoit, à » tous égards, s'aſſortir le mieux avec lui, & » il fut heureux. Profitez, Bion, de l'exem-

Sternuit, & nobis proſpera ſigna dedit.
Ecce merum nutrix fauſtos inſtillat in ignes;
Craſque erimus plures, inquit; & ipſa bibit. *Ep.* 17. *v.* 151.

(1) *Rettulit è triviis omina certa puer.*
Ce paſſage de Tibulle eſt expliqué dans les Mém. de l'Acad. des Inſcript.

» ple, ajoûte le Poëte, prenez, en vous ma-
» riant, votre égale ». Ce morceau, qui peint la douceur & la ſimplicité des mœurs antiques, eſt intéreſſant.

Les Grecs ont auſſi leurs jours heureux & malheureux. Le quarantieme jour eſt un jour ſacré pour les femmes en couche, qui ne ſortiroient pas auparavant. Anciennement les femmes en couche le célébroient comme une fête, & de-là il étoit appellé τεσσαρακοςόν. Avant ce jour (1), il ne leur étoit pas permis d'aller au Temple, & encore aujourd'hui les femmes ne peuvent pas s'y préſenter, dans certains tems.

On ne tient pas aux anciens uſages, ſans être encore plus fortement attaché aux ſuperſtitions & aux préjugés populaires; mais tout Peuple alors ne rend d'autre raiſon de ce qu'il fait, que l'habitude de le voir faire. Le détail de toutes les pratiques ſuperſtitieuſes des Grecs ſeroit long, & par conſéquent ennuyeux; je vais me borner à celles qu'ils ont conſervées, & qui les caractériſent encore.

Les anciennes ſuperſtitions ſont décrites par Théophraſte (2), & les Grecs Modernes en

(1) Pitiſcus, de feſt. Græç. v· 695.

(2) In Charact.

ont plutôt augmenté que diminué le nombre.

« Son foible encore, dit cet Auteur, en par-
» lant du Superstitieux, est de purifier sans fin
» la maison qu'il habite (1). Il évite de s'as-
» seoir sur un tombeau, d'assister à des funé-
» railles, ou d'entrer dans la chambre d'une
» femme qui est en couche ; &, lorsqu'il lui
» arrive d'avoir quelque vision pendant son
» sommeil, il va trouver l'interprète des son-
» ges.... Enfin s'il voit un homme frappé d'é-
» pilepsie, saisi d'horreur (2), il crache dans
» son propre sein, pour rejetter le malheur
» de cette rencontre (3).

Les Grecs, & les femmes sur-tout crachent pareillement dans leur sein, pour détourner un malheur qu'elles prévoient, qu'elles racontent, ou qu'on leur fait craindre. C'est ainsi que les Romains crachoient par mépris sur les mœurs dépravées.

L'Empereur Grec, Constant second, ayant fait équiper une flotte pour s'y embarquer, &

(1) Les Papas ont conservé ce pieux usage, qui est tout à leur profit.

(2) Theophr. Cap. 16.

(3) *Despuit in molles & sibi quisque sinus.*
Tibulle *Eleg. 5. l. 1.*

aller en Italie, piqué du refus que fit le peuple de Conſtantinople qui s'étoit ſoulevé, de laiſſer embarquer l'Impératrice & ſes fils, monté ſur le tillac de ſon vaiſſeau, cracha contre la Ville, & fit mettre à la voile pour aller mourir à Syracuſe (1).

Les femmes du peuple à Marſeille ont conſervé l'uſage de cracher ſur ce qu'elles mépriſent & ſur celles qu'elles veulent inſulter.

Anciennement, dit encore Théophraſte, lorſqu'un homme trouvoit un ſerpent dans ſa maiſon, il lui érigeoit auſſi-tôt un Autel, & c'étoit un ſigne de bonheur. Cette ſuperſtition ſubſiſte encore.

Saint Jean Chryſoſtome rapporte les ſuperſtitions de ſon tems, qui ſont les mêmes qu'aujourd'hui. » RIEN, n'égale, dit-il, celles des » femmes à l'égard des petits enfans. Dès qu'ils » ſont nés, elles allument des lampes, & leur » donnent le nom de gens qui ont vécu long- » tems, pour leur procurer une longue vie : » cependant ſouvent ils meurent en bas âge. » Elles attachent à leurs mains des ſiſtres, & » des fils de couleur d'écarlate, pour les pré-

(1) Hiſtoire du Bas-Empire. *tom.* 13. *p.* 57.

» ferver d'accidens. Les femmes, les nourri-
» ces, & quelquefois les fervantes vont trem-
» per leur doigt dans une efpece de boue qui fe
» trouve au fond des bains; elles vont enfuite
» imprimer ce doigt fur le front de l'enfant;
» & c'eft, difent-elles, pour détourner de lui
» *le mauvais œil*, ou l'envie (1). Quelques-
» uns écrivoient fur la main des enfans les
» noms des fleuves & des rivieres; d'autres
» fe fervoient de cendre, de fuie, & de fel:
tout cela pour détourner *le mauvais œil*, ou les regards malfaifans qu'on redoute encore. (2) Aujourd'hui des gouffes d'ail, des talifmans,

---

(1) Cette pratique paroît dériver de l'ancienne croyance fur les mauvais Génies.

(2) » La grand'-mere ou une tante de l'enfant, dit Perfe,
» commence par purifier fon front & fes petites levres humi-
» des avec le doigt du milieu mouillé de falive expiatoire;
» elle fçait repouffer les maléfices des yeux »:

Frontemque atque uda labella
Infani digito & luftralibus ante falivis
Expiat, urentes oculos *inhibere perita*. Sat. 2.

Cette ancienne fuperftition eft bien indiquée par ce vers fi connu de la troifieme Eglogue de Virgile: *Nefcio quis teneros* oculus mihi fafcinat *agnos*. Et Horace, Epit 17, y fait allufion par ce vers: *Non iftic* obliquo oculo *mea commoda quifquam* limat. *Plutarque* appelle ce genre de fafcination ὀφθαλμὸν βάσκανον: on croyoit qu'elle agiffoit plus

& d'autres amulettes qu'on met au cou des enfans, ſont les moyens les plus uſités pour détourner ce que les Grecs appellent toujours *le mauvais œil*, & les Turcs eux-mêmes ont adopté cette ſuperſtition (1).

Une imagination vive, & qui s'enflamme aiſément, nourrie de contes & d'erreurs populaires, qui exagére tout, qui croit voir tout ce qu'elle enfante, qui voit la peſte, ce fléau conſtant de la Grèce, comme une vieille femme vétue de noir qui ſouffle pendant la nuit ſur les maiſons qu'elle parcourt, le poiſon mortel qu'elle exhale : une telle imagination, dis-je, doit être ſuſceptible de toutes les impreſ-

puiſſamment ſur les enfans que ſur les perſonnes plus avancées en âge. Chez les Triballes & les Illyriens, il y avoit de ces ſorciers qu'on prétendoit avoir deux prunelles à chaque œil ; on leur attribuoit le pouvoir de tuer ceux qu'ils regardoient pendant quelque tems, ſur-tout avec un regard colere. Ovide (*Amor. L. 1. Eleg. 8.*) peint de même une vieille ſorciere, appareilleuſe de ſon métier : *oculis quoque pupula duplex fulminat, & gemino lumen ab orbe venit.* C'eſt le *cattivo occhio* des Italiens. Plutarque, dans ſes ſympoſiaques, *Liv. 5. Queſt. 7.* fait mention des Thébiens, peuple du Royaume de Pont, dont le regard, l'haleine, la parole même ou la voix, étoient mortels. Il y avoit, pour s'en garantir, des préſervatifs qu'il appelle προβάσκανται.

(1) Extrait des ouvr. de S. J. Chryſ. par D. B. de Montf.

ſions qu'elle reçoit. « Auſſi leur ame, ajoûte le même Pere, « eſt toujours remplie de ter-
» reurs paniques. En ſortant de ma maiſon,
» dit l'un, j'ai trouvé un tel, & cette rencon-
» tre me pronoſtique bien des malheurs. Mon
» coquin de valet, dit l'autre, en me donnant
» mes ſouliers, m'a d'abord préſenté le ſoulier
» gauche, ſigne de dommage ou d'affront. Je
» ſuis ſorti, dit un troiſieme, de ma maiſon
» par le pied gauche, ſigne de quelque ac-
» cident ».

Les Grecs modernes ont encore les mêmes foibleſſes, les mêmes craintes, la même crédulité. En étudiant les hommes, en les ſuivant pas-à-pas, on trouvera toujours, & par-tout, qu'ils ſe reſſemblent exactement, & ne peuvent reſſembler qu'à eux-mêmes.

Ce que nous diſons des Individus, eſt vrai des Nations entieres.

Au reſte, pour bien connoître les Grecs, il ne faut pas prendre à la lettre ce que Tournefort & d'autres voyageurs en ont dit, pour ne les avoir vus de près que dans les iſles de l'Archipel, où l'ignorance & la pauvreté, qui règnent généralement parmi ces Inſulaires, leur ont fait regarder toute la Nation avec mépris.

S'ils l'avoient étudiée avec plus de ſoin, ils en auroient eu une autre idée ; ils auroient trouvé (quoiqu'en petit nombre) des Evêques ſavans, des Prêtres inſtruits, des hommes de génie & de goût. J'ai vu chez un Grec nommé *Drago*, homme riche & qui ſçait, une bibliotheque bien choiſie.

Si M. l'Abbé Guyon avoit étudié, ſur les lieux, les mœurs & les uſages des Grecs modernes, comme il a étudié l'Hiſtoire de la Grece dans les meilleures ſources, il ne leur auroit pas reproché, d'après la Guilletiere, de n'avoir ni cadrans, ni horloges publics, parce que les Turcs ne leur permettent point d'en avoir, ni même de montres ; ce qui eſt très-faux, & d'une petiteſſe qu'on ne peut relever. Il n'auroit pas avancé que l'indolence & la groſſiereté y tiennent lieu de la barbarie, ce qui eſt encore une fauſſeté : car chez ces mêmes Grecs on trouve communément beaucoup d'activité, de fineſſe, & des eſprits très-déliés. « Enfin, dit M. l'Abbé Guyon, les Grecs qui veulent » apprendre leur ancienne langue, ſont obligés » d'aller l'étudier en Allemagne & en Italie, » & la mauvaiſe prononciation qui s'eſt intro» duite dans leur pays, a bientôt gâté tout ce

» qu'ils ſavoient, dès qu'ils y ſont retour-
» nés » (1).

Il faut avouer que M. l'Abbé Guyon a ſuivi des relations bien défectueuſes & bien fauſſes. Les Grecs, n'ayant plus d'écoles chez eux, vont étudier en Italie ou en Hollande la Médecine & la Chirurgie; mais ils ne ſont pas dans le cas d'étudier ailleurs que chez eux l'ancienne langue de leur pays, comme ſi le Grec vulgaire leur avoit fait entierement oublier le Grec littéral. C'eſt comme ſi un voyageur nous diſoit qu'on ne ſait pas le François en Provence, ni en Languedoc, parce qu'il n'y auroit entendu que le patois Languedocien ou Provençal.

Quant à la prononciation ſur laquelle on a tant diſputé en France, je crois, M. qu'on pouroit prendre les Grecs modernes pour juges de ce différend, qui a diviſé nos plus célebres écoles. Le peuple a pu corrompre & altérer la pureté de ſa langue, par de nouveaux mots qu'il a adoptés, par une maniere différente de décliner & de conjuguer; mais les oreilles Athéniennes, toujours délicates, ont conſervé

(1) Hiſt. des Emp. *t. 12. pag. 514.*

par tradition la douceur de la bonne & ancienne prononciation : c'eſt celle de tous les Grecs qui parlent bien, & qui ſont toujours choqués de la prononciation ou de l'accent groſſier de certains Inſulaires. Pour moi, je crois entendre parler les anciens, lorſque j'entends les Grecs modernes au lieu d'*einai* (1), qu'on nous fait prononcer au collége, en marquant le ſon de chaque voyelle, dire *iné* ; mettre toujours l'*U* à la place du *B*, & dire *Vaſileos*, Roi, *Vaſiliſſa*, Reine, au lieu de *Baſileos* & de *Baſiliſſa* : ce qui eſt prouvé par les médailles Grecques, où on lit en lettres Romaines *Octabius* pour *Octavius*, *Balerianus* pour (2) *Valerianus*, excepté les mots où le *p* venant après un *n* ſe change en *b*. Ainſi, au lieu de dire *tin porta* la porte, ils prononcent *tin borta*, & pour *ton pono* la douleur, *ton bono*, qui eſt plus doux. Or vous avouerez, M., que l'Allemand, chez qui M. l'Abbé Guyon envoie le Grec moderne, pour apprendre à prononcer & à lire, mettant toujours un *p* à la place du *b*, dit en François *tompeau*, au

(1) Ainſi, pour dire πάλαι, *quondam*, ils diſent *palé*.

(2) ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ. Voyez ce que dit Wheeler ſur leur pronon. dans ſon voyage d'Athènes, *t. 2. l. 2. p. 119.*

lieu de tombeau, & *pouteille* au lieu de bouteille; ce qui fait deux mots rudes, de deux mots très-doux. Je conclus donc, pour abréger cette petite diſcuſſion grammaticale, que la prononciation du Grec, & ſur-tout de l'Athénien moderne, eſt celle qui nous repréſente le plus fidèlement l'ancienne, & qui doit nous ſervir de règle (1).

Je ne puis parler de Tournefort, qu'avec tous les égards & les éloges que mérite un voyageur auſſi ſavant & auſſi exact que lui; mais je ne puis diſſimuler que je ne le reconnois point, lorſqu'il veut donner au Grec Mauro Cordato (2), premier Interprète du Grand Seig-

---

(1) Le Prince Cantimir, hiſt. Ott. t. 2. p. 37. fait mention d'une Academie Grecque, & des Sçavans qui s'y diſtinguoient de ſon tems.

Le dépôt de la pureté de la langue y étoit fidèlement obſervé. Les Grecs bien élevés ſe piquent de la plus grande délicateſſe ſur ce point, & ne pardonnent pas les fautes de langage. Lucien rapporte que le Philoſophe Démonax, indigné d'entendre un Grec mal parler ſa langue, répondit à celui-ci qui lui annonçoit que l'Empereur l'avoit fait Citoyen Romain : *J'aurois mieux aimé qu'il vous eût fait Citoyen d'Athènes.*

(2) » Je ne ſais comment cela nous engagea à parler de » la Langue Grecque : il dit, en riant, que nous n'avions par

neur, des leçons ſur la vraie maniere de prononcer le Grec. Je crois entendre un François qui veut donner le ton ſur toutes choſes à un étranger. Il n'eſt donc pas étonnant que M. l'Abbé Guyon ait été induit en erreur par une autorité d'un auſſi grand poids que celle de ce ſavant voyageur.

Je ſuis, &c.

» raiſon de vouloir leur en montrer la prononciation, & qu'il » étoit bien-aiſe d'en ſavoir mon ſentiment. Je m'en rapporte » à vous, lui dis-je, qui avez lu Cicéron. Ce grand-homme » avoit été à Athènes, & à Rhodes; il devoit bien pronon» cer le Grec. Quelle raiſon auroit-il eu d'écrire *Delos* & » *Demoſthene*, ſi les Grecs avoient prononcé *Dilos* & *Di*» *moſthenis?* » Ce raiſonnement eſt foible : écrit-on comme on prononce? V. *Wheeler, lettre* 12. *t.* 2.



DOUZIEME



DOUZIEME LETTRE.

Les Songes.

Je ne vous ai point dit, M. dans ma derniere lettre, tout ce que je vous avois annoncé : il me reste, pour ne rien omettre, à vous rapporter un songe Grec, avec son interprétation. Vous pourrez sur ce modèle en faire d'autres, tout aussi-bien que si vous dormiez sur les bords du Pénée ou du Céphise, & les expliquer à votre tour.

Si quelque chose caractérise la crédulité d'une Nation, c'est la foi qu'elle ajoûte aux songes, & leurs interprétations qu'elle adopte.

On peut donc ici principalement s'émerveiller avec Pline de la crédulité des Grecs (1). La religion a détruit les fameux Oracles de la Grèce; mais la raison n'a pas encore seulement diminué le crédit des songes. Traités quelquefois très-sérieusement par les Anciens, en-

(1) *Mirum est quò procedat Græca credulitas !* Plin. *l.* 8, c. 22.

ſuite abandonnés à l'imagination des Poëtes, qui ſont, ainſi que les amans, les créateurs de leurs ſonges (1), ils n'ont pas toujours fait la même impreſſion ſur les eſprits. Si des hommes célèbres y ont ajoûté quelque foi, d'autres les ont rejettés comme des images trompeuſes, qui ne ſignifient rien, & que perſonne n'a mieux définies que Pétrone.

Non, les ſonges trompeurs ne viennent point des Cieux ;
En vain les cherchons-nous dans les temples des Dieux.
Dans l'ombre de la nuit, d'une vapeur légere
Ainſi brille à nos yeux la clarté paſſagere.
Quand le corps accablé céde aux loix du repos,
L'eſprit libre ſe joue au milieu des pavots ;
Et ſéduit, en veillant, par différens menſonges,
L'homme eſt pendant le jour l'artiſan de ſes ſonges.
Tel un enfant de Mars, reſpirant les combats,
Ne voit, même en dormant, que du fer, des ſoldats, &c. (2).

---

(1) *Ipſi ſibi ſomnia fingunt.* Virg. Eclog. 8.

On a dans Homere la Théorie poétique des Songes, qu'il diviſe en Songes trompeurs & en Songes vrais. Il leur aſſigne une demeure qui avoit deux portes, l'une de corne, & par conſéquent tranſparente, pour les Songes vrais ; l'autre d'ivoire & plus opaque pour les Songes faux. Virgile termine par cette fiction le ſixieme Livre de l'Enéide.

(2) Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris,

Plutarque, auſſi exact à rapporter les ſonges, que les bons-mots des grands hommes dont il a donné la vie, écrit que Sylla, dans ſes Mémoires, aſſuroit qu'il n'y a rien de plus croyable & de plus certain, que les avertiſſemens qui nous ſont donnés en ſonge (1).

Auguſte, en vertu d'un certain ſonge, s'étoit impoſé la ridicule & ſuperſtitieuſe corvée de faire tous les ans, à certain jour, le rôle de mendiant, en tendant la main pour recevoir les aumônes du peuple (2). Comment entre-t-il tant de foibleſſe dans des âmes ſi ſupérieures aux autres!

Pauſanias raconte ainſi, de la meilleure foi du monde, le ſonge de Pindare. Proſerpine s'apparut à lui, ſe plaignant d'être la ſeule Divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ſes vers. « Mais j'aurai mon tour, dit-elle : il faudra

Non delubra deûm, nec ab æthere numina mittunt,
Sed ſibi quiſque facit. Nam cum proſtrata ſopore
Urget membra quies, & mens ſine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit : oppida bello
Qui quatit, & flammis miſerandas ſævit in urbes,
Tela videt, &c.

(1) Plutarq. Vie de Lucull.

(2) Hiſt. des Emp. de Crev. *l.* 2. *p.* 263.

» bien, quand je vous tiendrai, que vous me » chantiez comme les autres ». Pindare ne ſurvécut pas dix jours à ce ſonge. Une femme de Thèbes, qui chantoit fort agréablement ſes odes, eut en ſonge la viſion de ce Poëte, & il lui récita le cantique qu'il venoit de faire pour Proſerpine.

Le fameux ſonge qu'eut Cicéron dans ſon exil, & qui lui annonçoit un retour prompt & glorieux, quoiqu'il eût été vérifié juſques dans les moindres circonſtances, ne le rendit pas plus crédule ſur l'article des ſonges, puiſque, malgré l'évènement, il diſoit qu'on ne devoit point y ajouter foi (1), par la raiſon que, dans une multitude de ſonges, le hazard peut en réaliſer quelques-uns, comme un menteur d'habitude peut dire quelque choſe de vrai.

Il n'eſt pas étonnant que les Grecs d'aujourd'hui, moins éclairés que leurs peres, ajoûtent autant de foi qu'eux à l'art d'interpréter les ſonges. Cet art étoit anciennement fort accrédité. Démétrius de Phalere, dans un ouvrage intitulé *Socrate*, diſoit, au rapport de

(1) De Divin. 63. Vie de Cic. par Middleton, *t.* 2. *l.* 5. *p.* 185.

Plutarque (1), avoir vu un certain Lyſimachus, neveu d'Ariſtide, qui, étant très-pauvre, ſe tenoit auprès du Temple de Bacchus, où il gagnoit ſa vie à expliquer des ſonges ſur des tables toutes dreſſées pour cela.

Cette crédulité étoit preſque générale, & l'on connoît le culte anciennement établi pour les Dieux qui préſidoient aux ſonges, *Dii ſomniales*. Les Grecs modernes ont encore des règles pour l'interprétation des ſonges, & ſans doute elles leur ſont venues par tradition. Ce ſont de vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce métier. J'ai voulu les entendre pour vous en rendre compte, & je crois qu'il ſuffira, M. de vous donner un ſeul exemple d'une explication dont j'ai été témoin.

» J'AI rêvé, diſoit une jeune Grecque, qu'un » étranger s'eſt approché de moi : il m'a pré» ſenté une aigrette & des fleurs, il a allumé » un flambeau, & a diſparu ». VOICI tout le myſtere, dit ſans héſiter la Sybille que l'on conſultoit : « L'aigrette que nous portons le » jour des noces, ſignifie que vous ſerez ma» riée ; le flambeau allumé indique que le jour

(1) Vie d'Ariſtide.

» n'eſt pas loin (1), & le nombre des fleurs » que vous avez vues, déſigne le nombre des » enfans que vous aurez ». Ainſi parla le vieux Oracle : je n'en voulus pas ſavoir davantage, & je n'ai pas été curieux d'en ſuivre l'accompliſſement. Au reſte, la régle générale des ſonges eſt d'en prendre toujours le contrepied. Ainſi les plus ſiniſtres ſont pris en bonne part, & les Grecs ſuperſtitieux paſſent triſtement la journée qui ſuit un beau ſonge.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre de *l'Onéirocritique* moderne. Les Grecs ſe préparent encore, comme autrefois, par des jeûnes, à ſe procurer des ſonges heureux. Une fille, preſſée de quelque deſir impatient, ne mange, en ſe couchant, qu'un gâteau fort ſalé, & ne boit point du tout; elle met enſuite ſous ſon chevet trois pelotons de fil, blanc, noir, & rouge. Après ces diſpoſitions, l'homme qu'elle voit en ſonge & qui lui apporte à boire, eſt celui qu'elle épouſera. En s'éveillant,

(1) Voyez l'explication des ſonges, dans le Roman Grec de Théagéne & Chariclée, *t.* 1. *p.* 99. *Ce ſonge eſt le pronoſtic d'une noce prochaine*; *l'aigle vous figure la main qui doit épouſer votre fille*, *&c.* ibid. *p.* 169.

elle prend un peloton au hazard. Le noir désigne un veuf, le blanc un vieux, le rouge un mari jeune & riche, tel qu'elle le desire. Je ne m'arrêterai pas plus long-tems à des détails, qui vous paroîtroient puériles; mais peut-on étudier les hommes, sans voir en eux mille foiblesses? & notre siècle, qui se pique d'être si éclairé, en est-il plus exempt que les autres?

Les anciens Grecs, dit un Académicien (1) que j'ai déja cité, étoient de grand jeûneurs. Ajoûtons que dans ce tems-là, comme dans celui-ci, les cervelles creuses étoient plus sujettes aux rêves & aux visions que les autres.

Il faut, pour achever cet article, vous dire encore que sous Constance, Prince dont la vie n'est qu'un tissu de cruautés exercées, tant par ses Ministres, que par les Evêques Ariens, les songes Grecs n'eurent pas beau jeu. C'étoit un malheur que d'en faire, & cependant on en avoit la fureur, &, qui pis est, celle de les conter. Les espions empoisonnoient ces songes, & les rêveurs étoient punis de

(1) M. Morin, diss. sur le jeûne des anciens, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

mort. Aussi, dit le nouvel Historien du Bas-Empire (1), s'en corrigea-t-on, au point qu'on n'avouoit pas même volontairement que l'on eût dormi.

Je suis, &c.

---

(2) Hist. du Bas-Empire. *t.* 2. *p.* 267.





TREIZIEME LETTRE.

Les danſes : la Candiote, la Grecque, l'Arnaoute, la Pyrrhique, la Valaque ; danſes Ioniennes, champêtres, nuptiales, bacchiques, &c.

SI, après le ſérieux de ma derniere Lettre, le ſujet dont je vais vous entretenir dans celle-ci, ne vous amuſe pas, M. ce ſera ma faute : car je n'ai rien vu de plus agréable, ni de plus intéreſſant que les danſes Grecques. Chaque pays a les ſiennes, & la Grèce, de ce côté-là, a toujours été bien partagée. Il y a des danſes nationales, qui ne peuvent être que fort anciennes, & qui ſont héréditaires ; il ne faut pas de maîtres pour les apprendre, l'imitation ſuffit. Il n'y a point de payſanne en Provence, qui ne ſache le rigaudon, ni de Bayonnoiſe qui ne danſe la *Panperruque* (1).

(1) La Panperruque eſt une danſe propre aux Bayonnois, qui s'exécute de cette maniere, au ſon du tambour. On commence à battre doucement, & par degrés le ſon s'anime. Les danſeurs & les danſeuſes, qui ſont en nombre égal

On oublie les danſes compoſées qui demandent de l'étude & de la préciſion : les danſes du pays, plus ſimples, plus gaies, plus faciles, ne ſe perdent point, parce qu'on les répète ſouvent, & que chaque fête les ramène. La Jeuneſſe s'applaudit de les exécuter, les vieillards s'amuſent du ſpectacle, & juſques dans l'âge le plus tendre, les enfans, trop foibles pour imiter les danſeurs, pietinent en les regardant.

Quand je voyois à la campagne une troupe de Grecs, ſe tenant tous par la main, jeunes & vieux chanter en danſant, de maniere que les plus âgés répondent aux enfans qui les provoquent par leurs chanſons, je me rappelois ces chœurs de Lacédémone, où, ſuivant la traduction d'Amiot, dont vous aimez tant

---

ſe tiennent avec des rubans ; celui qui a le plus d'oreille, eſt à la tête, & c'eſt le Roi de la danſe. Il tient de la main droite une baguette toujours levée, & ouvre la danſe qui ſe fait en rond. De tems en tems l'homme & la femme qui figurent enſemble, font un ſaut en ſe regardant. Quand la danſe eſt finie, le Roi & celle qu'il conduit, levent le ruban dont ils tiennent chacun un bout : les autres danſeurs, ſe prenant alors par le bras, paſſent par-deſſous, & marchent ſur quatre ou huit de front, toujours au ſon du tambour.

la naïveté, les vieillards chantoient (1) :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.

A quoi les jeunes répondoient :

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Et les enfans, pour n'être pas en reste, ajoûtoient :

Et nous un jour le serons
Qui tous vous surpasserons.

Lorsque j'entends une jeune Grecque se plaindre de ce qu'elle ne peut pas aller danser avec ses compagnes, je crois entendre la jeune Héro, que le Poëte Musée fait parler ainsi de sa condition à Léandre. » Hélas ! je n'ai point » la compagnie des jeunes filles de mon âge, » & je ne puis me trouver comme elles à » ces danses que la Jeunesse aime tant (2) ».

L'amour de la danse fut toujours, dans la Grèce, une passion commune aux jeunes gens des deux sexes, qui s'y livroient, comme ceux d'aujourd'hui, jusqu'au point de s'oublier eux-

(1) Plut. *in Lycur.* Poll. *l.* 4.

(2) Muf. L. & Héro, *v.* 151.

mêmes. On en trouve dans Hérodote un trait qui peut ſervir de leçon (1).

Clyſthène, Prince de Sicyone, avoit déclaré qu'il marieroit ſa fille au plus vaillant des Grecs, &, pour cet effet, il fit inviter tous ceux qui pouvoient y prétendre. Il vouloit les garder chez lui quelque tems, les examiner, & choiſir enſuite parmi eux un gendre à ſon goût. Deux Athéniens lui plaiſoient plus que les autres, & principalement Hypoclide, fils de Tyſandre, qu'il eſtimoit pour ſon courage. Le jour où il devoit nommer ſon gendre étant venu, il donna un grand feſtin aux amans de ſa fille. Après le repas, on ſe mit à chanter, on but encore, on s'échauffa : Hypoclide ordonna aux inſtrumens de lui jouer une danſe ſérieuſe, dont l'exécution parut le rendre fort content de lui-même. Clyſthène voyoit tout, & ne diſoit rien. Hypoclide, s'étant un peu repoſé, fit apporter une ſeconde table, où il danſa d'abord à la Spartiate, & puis des danſes Athéniennes. Enfin, s'étant mis ſur la table la tête en bas, il danſa en ne s'appuyant que des mains. Clyſthène, qui avoit déja pris

---

(1) Herod. *l.* 6.

de l'aversion pour le danseur, ne put se contenir alors, & lui dit : *fils de Tysandre, tu as dansé ton mariage*, & il choisit Mégaclès, fils d'Alcméon. Un jeune Grec échauffé par la danse, & par le vin, seroit encore aujourd'hui capable d'un pareil excès, & pourroit bien danser son mariage.

Cet exercice est sans contredit de tous les pays & de tous les tems ; mais il est certain que les Grecs ont plus dansé que les autres peuples. La danse, parmi eux, faisoit une partie de la Gymnastique. Elle étoit elle-même en plusieurs cas ordonnée par les Médecins ; elle entroit dans les exercices militaires ; elle étoit affectée à toutes les conditions. Elle venoit toujours à la suite des festins ; elle animoit toutes les fêtes (1); les Poëtes mêmes récitoient & chantoient leurs vers en dansant. Platon, Aristote, Athénée, Xénophon, Plutarque, Lucien, tout ce que nous avons d'Auteurs Grecs font quelque éloge de la danse. Anacréon, le pere du plaisir, est dans sa vieillesse toujours prêt à danser (2). Aspasie, qui n'avoit qu'à paroître

---

(1) *Hier. Mercur. de Saltat.*

(2) Od. 27. 42.

pour animer tout de ses regards, fait danser jusqu'au vieux Socrate (1). Aristide, malgré Platon, danse à une fête chez Denys le Tyran (2). Scipion l'Africain, à leur exemple, se fait montrer chez lui une danse pleine de force & de mouvement; enfin l'Historien d'Epaminondas (3), en représentant toutes ses grandes qualités, n'oublie pas son talent pour la musique, & pour la danse.

Si les hommes se piquoient d'exceller dans cet art, il devenoit pour les femmes un mérite essentiel. Quand Hélene fut enlevée par Thésée & Pirithoüs, elle dansoit à une fête

---

(1) « Vous riez, disoit Socrate à ses amis, parce que je » prétends danser comme ces jeunes gens. Vous me trouvez » donc ridicule de vouloir faire un exercice aussi nécessaire pour » la santé, que pour dégager le corps? Ai-je tort de vou» loir diminuer un peu, en dansant, la grosseur de ce corps? » Vous ne savez donc pas que Charmides, qui m'écoute, » m'a surpris depuis peu dansant le matin chez moi? Cela » est vrai, dit Charmides, & j'en fus si étonné, que je crai» gnis d'abord pour vous un accès de folie; mais quand j'eus » entendu ce que vous venez de dire sur la danse, je n'eus » rien de plus pressé, étant de retour au logis, que d'essayer » de vous imiter ». *Xénoph. in Sympos.*

(2) Vie de Platon par *Dacier*. Diss. de l'Abbé Couture, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

(3) Corn. Nepos in Epamin.

de Diane (1). « La belle Polymele, dit Homere, faisoit tout l'ornement d'une danse. » L'enjoué Mercure, l'ayant vu danser à une » fête de Diane, en devint éperduement amoureux ».

Le Poëte Géographe, Denys, (2) fait mention des danses que les femmes Grecques de l'Asie Mineure faisoient sur les bords du Caystre. « Vous y verrez, dit-il, les femmes, portant une ceinture d'or, danser en rond avec » un ordre admirable, lorsqu'elles célèbrent la » fête de Bacchus & qu'elles exécutent ses » danses. Les jeunes filles les dansent aussi légèrement, & leurs robes flottent avec grâce, » enflées par les vents qui se jouent & murmurent autour d'elles ». Voilà tout le portrait de nos Grecques modernes.

La danse étoit anciennement chez les Grecs une imitation figurée des actions & des mœurs. Voilà pourquoi Lucien veut qu'un danseur, qui doit être en même tems un bon pantomime, sache bien la Fable & l'Histoire des Dieux.

(1) Plut. Vie de Thés.

(2) Dionys. orbis descrip. v. 840.

Dans toutes les fêtes, on chantoit les louanges de la Divinité qui en étoit l'objet, & les danses qui suivoient le chant, peignoient les principaux traits de sa vie. On dansoit le triomphe de Bacchus, les noces de Vulcain & celles de Palès. Les jeunes filles brilloient surtout aux fêtes d'Adonis; elles dansoient les amours de Diane & d'Endymion, le jugement de Pâris, l'enlevement d'Europe portée par l'Amour sur les flots, &c. Ces danses étoient autant de tableaux mouvants, où les gestes & les pas, les mouvemens des bras & des jambes, toutes les inflexions du corps exprimoient des situations & des faits intéressans.

Les danses particulieres aux pays où ces fêtes se célébroient, & celles qui retraçoient les événemens célèbres, ont été conservées plus long-tems que les autres.

Tous les danseurs qu'on voit aujourd'hui, dans la Grece, se tenir par la main, & courir, en dansant, les rues ou les campagnes, représentent ces anciennes danses qui faisoient une partie du culte public.

Admète, dans Euripide (1), ordonnant une

(1) Iphig. in Aulide.

fête,

fête, recommande qu'il y ait des danſes publiques. Lorſqu'Agamemnon prévient ſa fille ſur le ſacrifice qu'il prépare : *Mon Pere*, lui dit Iphigénie, *ne danſerons-nous pas, en chantant, autour de l'Autel ?* Aujourd'hui point de fêtes, ni de ſolemnités pour les Grecs, s'ils ne danſent preſqu'autour de l'Autel ou au moins du Temple, ſuivant la coutume de leurs peres (1). Ils y ſont tellement adonnés que rien n'eſt capable de leur en faire perdre le goût. Un jeune Grec, pris de vin peut-être, paſſant le jour de Pâques devant la Garde Turque, à la tête d'un branle qu'il conduiſoit, fut arrêté. Il reçut ſur le champ cinquante coups de bâton ſur la plante des pieds & fut renvoyé dans cet état. On le vit avec étonnement tout de ſuite aller, en clopinant & ſe ſoute-

(1) *Solebant aras Liberi patris cæterorumque Deorum circumgyrare ſaltantes.* Servius ad Georg. Les Romains ne penſoient pas ſur la danſe comme les Grecs : ils étoient un peu Turcs ſur ce point. Car les Turcs ne permettent point la danſe aux femmes honnêtes. C'eſt pourquoi Sallufte, dans le Portrait de *Sempronia*, fameuſe complice de Catilina, dit qu'elle excelloit dans la muſique & dans la danſe plus qu'il ne convient à une honnête femme : *Pſallere & ſaltare elegantiùs quàm neceſſe eſt probæ.*

nant à peine, rejoindre ſa troupe qui continuoit de danſer, pour reprendre ſa place.

Anciennement, dans les aſſemblées particulieres ou dans les fêtes, c'étoit toujours la principale perſonne qui menoit la danſe.

Electre, reprochant à ſa mere d'avoir épouſé l'aſſaſſin d'Agamemnon, dit au chœur qui l'écoute : « Elle ſe rit des Dieux : ce jour témoin de ſon attentat eſt à peine revenu chaque année, qu'*elle oſe mener des danſes ſolemnelles*, &c. ».

Il y avoit différens chœurs de chants & de danſes (1). Le chœur (2) orbiculaire, qui chantoit le Dythyrambe, & qui danſoit au chant de cette eſpece d'hymne faite à l'honneur de Bacchus, tantôt les mains libres, tantôt les mains entrelacées, danſoit d'abord autour des Autels ; il fut enſuite introduit ſur le théâtre, où, en conſervant le chant & la danſe, il joua lui-même un rôle intéreſſant.

Depuis la chûte du théâtre Grec, ces chœurs

---

(1) *Apud Plutarch. & Demoſth. ſæpiùs occurrit* χορὸς παίδων, χορὸς ἀνδρῶν, *Thucyd. autem vocat* Δηλιακὸν χορὸν τῶν γυναικῶν. Petr. Caſtellanus *de feſtis Græcor. p. 634. Theſ. Græciæ antiq. à Gronovio. Venet.*

(2) ἐγκύκλιος χορός.

isolés ne furent plus que des danses en rond, que les Grecs modernes ont fidelement conservées. Ils dansent donc encore tantôt en chantant, & tantôt au son de la lyre, tantôt les mains libres, & tantôt les mains entrelacées. Mais ce n'est plus autour de l'Autel de Bacchus, ni des autres Divinités de leurs peres : c'est autour d'un vieux chêne à l'ombre duquel, aux fêtes les plus solemnelles, la tête couronnée de fleurs, ils renouvellent les anciennes Orgies, & se livrent presqu'aux mêmes excès que les anciens Grecs.

On voit encore à présent chez eux une exacte image de ces chœurs de Nymphes Grecques, qui, se tenant par la main, dansent sur la prairie ou dans les bois ; telle les Poëtes ont représenté Diane (1) sur les monts de Délos ou sur les bords de l'Eurotas, au milieu des Nymphes de sa suite.

Il y avoit chez les Eleusiniens un puits nommé le *Callichore*, autour duquel les femmes d'E-

(1) Qualis in Eurotæ ripis.....
Exercet Diana choros. *Virg. Æneïd.* I.
Jam Cytherea choros ducit Venus imminente lunâ,
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede. *Hor. Od.* 4. *l.* 1.

leusis avoient institué des danses & des chœurs de musique en l'honneur de la Déesse.

J'ai vu dans l'isle des Princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles se rassembler le soir pour puiser de l'eau, & former autour du puits des danses en chantant. Aristote, cité par M. *Winckelman* (Descript. des pierres gravées du Cabinet de Stoch, *pag.* 248), dit que les puits communs entretiennent l'amitié parmi les Citoyens & dans le voisinage. Il ajoûte que les Anciens avoient des chansons qui se chantoient pendant qu'on tiroit de l'eau & qu'on appeloit *Chansons de la corde du puits.*

Aristomène le Messenien, passant par Caryes, trouva toutes les filles du pays rassemblées dans cette ville, où elles célébroient, par des chants & des danses, une fête en l'honneur de Diane (1). Cette danse des Cariatides étoit gravée sur un fameux anneau de Cléarque, selon Pausanias.

Dans l'initiation aux mysteres de Cérès, on rassembloit les Néophites dans une agréable prairie, où ils formoient des danses (2).

Les anciens Grecs avoient aussi des danses

---

(1) Pauf. *t.* 1. *p.* 300.

(2) Hist. des Emp. *t.* 11. *p.* 104.

nuptiales (1), comme ceux d'à présent. Musée, décrivant le mariage secret de Léandre & d'Héro, dit (2), qu'il se fit sans les danses accoutumées : « le lit nuptial y étoit ; mais » point de chant d'hyménée, point d'épitha- » lame, ni de flambeau dans l'appartement ».

Le branle qu'on trouve établi par-tout se rencontre assez souvent dans les anciens Auteurs. « LES Thyades, dit Pausanias, sont des » femmes de l'Attique, qui, jointes à des femmes » de Delphes, vont tous les ans au Mont-Parnas- » se, & dansent, soit en chemin, soit à Panopée, » toutes ensemble, une espece de branle ». Aussi Homere, en parlant de Panopée, dit que cette ville étoit célebre par ses danses.

Les principales danses usitées aujourd'hui dans la Grèce, sont la Candiote, la danse Grecque, l'Arnaoute, les danses de la Campagne, la Valaque & la Pyrrhique.

Les deux premieres se ressemblent beaucoup, & paroissent copiées l'une sur l'autre ; mais

---

(1) *Nuptiales Choreæ.* Voyez dans le *Musæum Floren.* tom. 2. tab. 75. n°. 1. la figure antique qui mene le branle ou la danse : elle vous paroîtra dessinée d'après quelque Danseuse moderne.

(2) V. 273. 274.

les airs en ſont différens : c'eſt toujours une fille qui mene la danſe, en tenant un mouchoir à la main, ou un cordon de ſoie.

Cette danſe, la plus ancienne de toutes, n'a pas été oubliée par Homere (1) dans la deſcription du fameux Bouclier d'Achille.

« APRÈS pluſieurs autres ſujets, Vul-
» cain, dit-il, y repréſente, avec une variété
» admirable, une danſe ſemblable à celle que
» l'ingénieux Dédale inventa dans la ville de
» Gnoſſe pour la charmante Ariadne. De jeu-
» nes filles & de jeunes hommes, ſe tenant
» par la main, danſent enſemble. Les jeunes
» filles ſont habillées d'étoffes légeres, &
» ont ſur leur tête des couronnes d'or ; les
» jeunes hommes ſont vétus de belles robes
» d'une couleur très-brillante. Tantôt cette
» troupe danſe en rond avec tant de juſteſſe
» & de rapidité, que le mouvement d'une
» roue n'eſt pas plus égal & plus rapide ; tan-
» tôt le cercle danſant s'entr'ouvre, & toute
» cette Jeuneſſe ſe tenant par la main, dé-
» crit par ſes mouvemens une infinité de tours
» & de détours ».

---

(1) Iliad. *l.* 18.

Telle eſt à-peu-près la Candiote, qu'on danſe aujourd'hui. L'air en eſt tendre, & débute lentement; enſuite il devient plus vif & plus animé. Celle qui mene la danſe deſſine quantité de figures & de contours, dont la variété forme un ſpectacle auſſi agréable qu'intéreſſant.

De la Candiote eſt venue la danſe Grecque, que les Inſulaires ont conſervée. Pour vérifier la comparaiſon, il reſte à voir comment cette danſe de Dédale en a produit anciennement une autre qui n'étoit qu'une imitation plus compoſée du même deſſin.

Dans la danſe Grecque, les filles & les garçons, faiſant les mêmes pas & les mêmes figures, danſent ſéparément, & enſuite les deux troupes ſe réuniſſent & ſe mêlent, pour former un branle général. C'eſt alors une fille qui mene la danſe, en tenant un homme par la main; elle prend enſuite un mouchoir ou un ruban, dont ils tiennent chacun un bout; les autres (& la file ordinairement eſt longue) paſſent & repaſſent l'un après l'autre, & comme en fuyant, ſous ce ruban. On va d'abord lentement, & en rond; puis la conductrice, après avoir fait pluſieurs tours & détours, roule le cercle autour d'elle. L'art de la danſeuſe conſiſte à ſe

démêler de la file, & à reparoître tout-à-coup à la tête du branle, qui eſt fort nombreux, montrant à la main, d'un air triomphant, ſon ruban de ſoie, comme quand elle a commencé.

Vous devinez bien le ſujet qu'on a voulu repréſenter par cette danſe, image du labyrinthe de Crète?

Théſée, de retour de l'expédition qu'il fit dans cette iſle, après avoir délivré les Athéniens du joug que les Crétois leur avoient impoſé, vainqueur du Minotaure, & poſſeſſeur d'Ariadne, s'arrêta à Délos. Là, après avoir fait un ſacrifice à Vénus, & lui avoir dédié une ſtatue que lui avoit donné ſa maitreſſe, il danſa avec les jeunes filles Athéniennes une danſe qui, du tems de Plutarque, étoit encore en uſage chez les Déliens, & dans laquelle on imitoit les tours & détours du labyrinthe. Cette danſe, au rapport de Dicéarque, étoit appellée dans le pays *la Grue*. Théſée la danſa autour de l'Autel appellé *Ceraton*, parce qu'il étoit conſtruit de cornes d'animaux.

Callimaque, dans ſon Hymne ſur Délos (1), fait mention de la même danſe, & dit

(1) V. 307.

que Théſée, en l'inſtituant, mena lui-même le branle.

M^de^ Dacier croit qu'on l'appelloit *la Grue* à cauſe de ſa figure, parce que celui qui la menoit étant à la tête, plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe. C'eſt ainſi que, quand les grues volent en troupe, on en voit toujours une à la tête, que les autres ſuivent en formant un cercle.

On a pu confondre *la Grue* avec la danſe de Théſée. Les grues partent de la Grèce vers le Printems. VOYEZ, dit Anacréon, *comme les grues s'en retournent* (1). Les Grecs d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, s'empreſſoient donc d'aller danſer dans les prairies, dès qu'elles avoient repris leur verdure. Or, la danſe étant toujours chez eux une imitation, ils célébroient le retour du Printems par des danſes imitatives de l'objet dont ils étoient frappés, & c'étoit le départ des grues qui leur annonçoit les beaux jours.

Méziriac, dans les remarques qu'il a faites ſur la danſe en queſtion, l'appelle auſſi *la grue*.

---

(1) Od. 37.

Selon Héſichius, celui qui, dans cette danſe des Déliens, menoit le branle, s'appelloit *Geranuleus.* Euſtathe, ſur le 18e Livre de l'Iliade, dit qu'anciennement les hommes & les femmes danſoient ſéparément les uns des autres, & que Théſée fut le premier qui fit danſer enſemble les filles & les garçons qu'il avoit ſauvés du labyrinthe, en la maniere que Dédale leur avoit enſeignée.

On voit dans les *Monumenti Antichi*, Edit. de M. Winckelman, *pl. 99.* un vaſe antique où Théſée eſt repréſenté devant Ariadne. Ce Héros tient le fameux peloton de fil qui le tira du labyrinthe de Crète; Ariadne, habillée comme une danſeuſe avec le *caſtan* ou l'habit grec qui ſerre le corps & qui deſcend juſqu'aux talons, tient un cordon de ſes deux mains, préciſément comme la danſeuſe moderne qui mène & commence la danſe Grecque.

Homere, dit Pauſanias, compare les danſes gravées par Vulcain ſur le bouclier d'Achille, à celles que Dédale avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoiſſoit rien de plus parfait en ce genre. A Gnoſſe, dit-il dans un autre endroit, on conſerve l'eſ-

pece de danse dont il est parlé dans l'Iliade d'Homere, & que Dédale inventa pour Ariadne.

On voit donc encore aujourd'hui, dans le branle Grec, la tendre Ariadne qui mène son Thésée, pour lui montrer les détours qu'il doit parcourir; & la plus habile danseuse est celle qui complique le mieux, ou fait durer le plus les circonstances du labyrinthe dansant.

Quelquefois les garçons & les filles entrelacés se séparent pour former à la fois deux branles (1); je veux dire que, de tems en tems les danseurs haussent les bras sans rompre la chaîne. Les filles alors se tenant toutes par la main, passent par-dessous, dansent devant eux, & rentrent ensuite pour ne faire plus qu'un cordon. Ne voit-on pas ici la troupe de Thésée, qui, en dansant, se divise & se réunit? Voila donc l'origine de cette danse Grecque. Dédale la composa d'abord pour Ariadne, à l'imitation de son fameux Ouvrage, & Ariadne ensuite la dansa avec Thésée, en mémoire de son heureux retour du labyrinthe de Crète. Le labyrinthe n'existe plus; mais la danse qui le re-

(1) Cette maniere de danser se nomme *oxomessa*.

présentoit s'est exactement conservée (1).

A la campagne, un Berger se met au milieu des danseurs pour jouer de la flûte ou de la musette, & l'on danse en rond autour de lui. Cette danse est plus vive & plus animée que les autres; c'est pourquoi chez les Spartiates elle terminoit, selon Lucien, tous les exercices. Alors, dit-il, un joueur de flûte, se mettant au millieu des jeunes gens, commençoit le branle, jouoit & dansoit; & ceux-ci le suivoient, en faisant différentes postures guerrieres & galantes. La chanson même qu'ils chantoient empruntoit son nom de Vénus & de l'Amour, que l'on mettoit de la partie.

Athénée parle de la danse *Hyporchematique*, danse sérieuse & lente que les Grecs, & surtout les Lacédémoniens, exécutoient en chantant des vers, les hommes & les femmes se tenant tous par la main. Les Grecs moder-

---

(1) *Tu inter eas restim ductans saltabis*, dit dans les Adelphes, act. 4. Démée à Micion, pour se moquer de ce qu'en mariant son fils, il veut prendre chez lui des danseuses. Si Donat & Mad. Dacier avoient vu danser les Grecs modernes, ils n'auroient pas été si embarrassés pour expliquer le *restim ductans*; car il est évident que mener le branle & tenir le cordon, sont la même chose.

nes ont auſſi des airs & des couplets faits pour ces ſortes de branles.

Les Grecs ont encore une danſe qu'ils appellent l'*Arnaoute ;* c'eſt une ancienne danſe Militaire. On ſait qu'anciennement ils en avoient pluſieurs de cette eſpece, & qu'ils alloient même à la guerre en danſant, comme les Luſitaniens dont parle Diodore de Sicile.

L'Arnaoute eſt menée par un homme & par une danſeuſe. Celui qui mène tient un fouet & un bâton à la main ; il s'agite, il anime les autres, il court rapidement de l'un à l'autre bout, frappant du pied & faiſant claquer ſon fouet, tandis que les autres, les mains entrelacées, le ſuivent d'un pas égal & plus modéré.

Les Lacédémoniens, dit encore Lucien, avoient une danſe appellée *Hormus.* C'étoit un branle compoſé de filles & de garçons, où le jeune homme menoit la danſe avec des poſtures belliqueuſes, & la fille le ſuivoit avec des pas plus doux & plus modeſtes, comme pour repréſenter l'harmonie & l'accord de la force & de la tempérance.

Quelquefois, dans cette danſe, un joueur de lyre conduit la troupe, & les danſeurs le

ſuivent en reglant leurs pas ſur le ſon de l'inſtrument. Athenée ne peint pas autrement la danſe que les Grecs appelloient *Oplopœia*, ſorte de Pyrrhique ou de danſe Militaire. Un danſeur jouoit de la lyre, & les autres formoient autour de lui une de ces danſes mâles & animées qui entroient dans les exercices de ceux qui ſe deſtinoient à la guerre.

La véritable danſe Militaire eſt la *Pyrrhique*, dont le Roi d'Epire, qui fit ſi long-tems la guerre aux Romains, Pyrrhus, paſſoit pour l'inventeur (1). Il y avoit pluſieurs danſes du même nom. Xénophon parlant des Thraces qui danſerent au feſtin de leur Prince Seuthès, dit que des hommes armés y danſoient, en ſautant légèrement au ſon de la flûte ; qu'ils paroient avec leurs boucliers, & portoient des coups avec beaucoup d'adreſſe.

---

(1) Si l'on en croit Mad. *Dacier*, elle étoit bien plus ancienne que lui ; puiſque, dans le combat du ſeizieme livre de l'Iliade, ſur ce qu'Enée, ayant manqué Mérion, lui dit : « Si je t'avois atteint, Mérion, mon javelot alloit bien vîte » mettre fin à ta danſe, quelqu'habile danſeur que tu ſois » ; elle obſerve qu'il fait cette raillerie à Mérion, parce qu'il étoit de Crète, & que les Crétois, à ce qu'elle ajoûte, avoient une Danſe nommée *Pyrrhique*, qu'ils danſoient tout armés.

Ce ne ſont plus les véritables Grecs maintenant aſſujettis & accoutumés au joug, mais les Conquérans de la Grèce, qui ont pris pour eux les danſes Militaires. La Pyrrhique eſt aujourd'hui danſée par les Turcs & par des Thraces qui, armés de boucliers & d'épées fort courtes, ſautent légèrement au ſon des flûtes, & ſe portent ou parent des coups avec une viteſſe & une agilité ſurprenantes. Ainſi ce ſont les Turcs ſeuls qui s'exercent non-ſeulement à la Pyrrhique, mais encore à la lutte, à la courſe, &c. enſorte qu'en aſſerviſſant les Grecs, ils ſemblent les avoir encore contraints à leur céder tout ce qui ſervoit autrefois à former & à entretenir parmi eux les diſpoſitions aux exercices militaires.

Vous ne ſerez pas fâché, M. d'avoir l'air noté de la Pyrrhique qui ſe danſe à Conſtantinople : il ſera du moins nouveau pour vous, car je ne l'ai vu nulle part. J'y joins les airs de toutes les danſes dont je vous ai parlé, pour ne vous laiſſer rien à deſirer ſur cet article.

On retrouve pourtant encore des veſtiges des danſes Pyrrhiques dans le pays nommé la *Magne* & à *Miſitra*, pays que les Spartiates ont

autrefois rendu ſi fameux. (1). Ce pays eſt encore habité par des Grecs barbares, qui ſont gouvernés par leurs propres loix, & qui, ne pouvant attaquer un Empire dont la puiſſance les accableroit, contens de conſerver leur indépendance, ſont les plus dangereux pirates de l'Archipel.

M. de Peyſſonel a trouvé les mêmes danſes Pyrrhiques chez les Sfacchiotes, qui ſont les anciens Crétois, peuples belliqueux & diſtingués des autres Grecs de Candie. C'eſt ce qu'on verra dans ſon Hiſtoire de Crète, qui n'eſt pas encore imprimée.

Les meilleurs Matelots & les meilleurs Soldats de Marine qu'aient les Turcs, ſont fournis par les Grecs; & dans les tavernes où ces gens-là boivent toujours avec excès, ils ne ſauroient boire ſans danſer au ſon de quelque inſtrument. On les voit trébucher comme dans

(1) Il ne faut pas confondre *la Magne*, ou plutôt *la Maïne* avec *Miſitra*. Cette ville, habitée par des Grecs, parmi leſquels il y en a de riches, eſt très-ſoumiſe à la Porte. Les Maïnotes, au contraire, ſont féroces, indomptables & voleurs. Ce ſont les deſcendans des Lacédémoniens affranchis par Auguſte & appellés *Eleutherolacons*. Ils tirent leur nom de Maïnotes d'un Château appellé *Maïna*, ſitué du côté du couchant ſur la pente du mont Taygete.

ces danses bacchiques ou militaires dont les anciens auteurs font mention.

On peut compter parmi ces danses *la Danse Ionienne*, qu'on dansoit selon Athénée, (1) quand on étoit échauffé par le vin; cependant elle étoit plus légere & plus réglée que les autres. C'est une espece de Pas-de-deux que l'on voit danser encore aujourd'hui à Smyrne & dans l'Asie Mineure, où le goût des danses lascives subsiste toujours (2).

---

(1) L. 14. T. 6.

(2) *Motus doceri gaudet Ionicos*
Matura virgo, & fingitur artibus
Jam nunc, &c. Horat. od. 3. *l.* 9. Ajoutons, sans décrire ici ce qu'on ne peut pas mettre honnêtement sous les yeux, que les Turcs se sont réservé, pour leur amusement & pour celui des femmes qu'ils renferment, ces danses lascives & voluptueuses qui expriment tout ce qui peut irriter les sens. De jeunes filles nuës comme les Grâces exécutent ces danses; &, la danse finie, elles embrassent successivement tous les spectateurs pour recevoir leur rétribution. Ces spectateurs se retirent, comme ceux du banquet de Xénophon, après avoir vu la danse de Bacchus & d'Ariadne, qu'il décrit de maniere à faire la même impression sur les lecteurs. « Les maris, dit-» il, étoient empressés d'aller rejoindre leurs femmes, & ceux » qui n'en avoient point alloient en chercher ». Cependant il faut observer qu'on n'exécutoit ces sortes de danses qu'à la fin d'un repas, lorsque les esprits échauffés par le vin se

Mais vous me dispenserez, M. de vous parler de ces sortes de danses que la corruption des mœurs n'a que trop fidelement conservées, & que les Turcs prennent plaisir à faire exécucuter devant eux.

Les Grecs dansent aussi la *Valaque*, danse fort ancienne dans le pays d'où elle prend son nom. Cette danse, dont le pas est toujours le même, & ne ressemble à aucun de ceux des autres danses Grecques, n'est pas désagréable, quand elle est bien conduite, & avec la justesse qu'elle exige. Elle pourroit bien venir des Daces, qui habitoient anciennement la Valachie.

Telles sont les danses Grecques qui restent aujourd'hui de toutes celles que les Anciens avoient inventées, & qui étoient en grand nombre. La seule comparaison avec les danses antiques, peut leur donner quelque prix ou les rendre intéressantes pour ceux qui, les ayant vues

---

permettoient la licence & la débauche dont Bacchus étoit l'instigateur. Théophraste, chap. 5. περὶ ἀπονοίας, dit d'un homme impudent qu'il est capable de danser à jeun & sans être ivre la danse apellée *Cordax*. ἀμέλει δορατὸς καὶ ὀρχεῖσθαι νήφων τὸν κόρδακα, danse sur laquelle on peut consulter la remarque de Casaubon.

dans le pays même, ont été plus frappés de l'eſpèce de mérite attaché à cette reſſemb ance, que de celui de l'exécution.

M. le Roi, qui a vu, comme moi, la danſe Grecque, n'a pu s'empêcher de la comparer à l'ancienne, & il n'a pas manqué de la deſſiner devant la lanterne de Démoſthène (1).

Je ſuis, &c.

---

(1) Monumens de la Grece, *Pl.* 13. *p.* 23.



* *Lettre de Madame* CHÉNIER *à l'Auteur, ſur les danſes Grecques.*

JE RELIS toujours avec un nouveau plaiſir, M. ce que vous avez écrit ſur les Grecs. Le parallele que vous faites de cette nation parvenue à la célébrité, avec les Grecs modernes aſſervis & ſubjugués par un peuple barbare, eſt de la plus grande juſteſſe. La Grece ancienne, peuplée de cette foule de héros que la fable a divinisés, arroſée par les eaux fécondes de l'Hippocrêne, illuſtrée par la naiſſance des Muſes, reſſembloit à un jardin toujours paré des ſeules mains de la nature. La Grece moderne, ayant perdu ſa liberté, n'a plus les mêmes ornements; mais la Nature, qui n'eſt point marâtre, lui a conſervé ſon génie, & l'on ne peut diſconvenir, d'après vous, que les Grecs, tout défigurés qu'il ſont, ne ſoient encore reconnoiſſables. Quoique Athènes & Lacédémone n'aient plus de legiſlateurs, de philoſophes, ni de guerriers; quoique la Grece n'ait plus d'Homere, elle ne laiſſe pas, comme vous l'obſervez très-judicieuſement, de conſerver ſon caractére & ſon génie qui, aidés de la liberté, feroient encore re-

naître de ſes cendres les mêmes hommes & les mêmes vertus.

Telles ſont, M. les réflexions que j'ai faites à la lecture de votre livre, dont je voudrois pouvoir vous dire tout le bien qu'il mérite, & tout celui que j'en penſe; mais comme mon ſuffrage pourroit paroître intéreſſé, je me borne à vous faire, au nom de la Grece moderne, le plus juſte hommage de notre reconnoiſſance, puiſqu'en remuant les cendres de nos peres, vous tirez les Grecs de l'oubli où le tems, les préjugés, & la barbarie de leurs conquérants les avoient enſevelis.

Encouragée par votre exemple, M. autant que par vos conſeils, je me ſuis haſardée à ajoûter quelques obſervations à celles que vous avez vous-même faites ſur les danſes Grecques, dans votre treizième lettre. Les remarques ſçavantes dont vous avez embelli cette partie des amuſements de la Grece, rendent vos recherches d'autant plus intéreſſantes qu'elles ne permettent pas même de douter que les Grecs n'ont rien fait au hazard, & qu'ils ont voulu apprendre à la poſtérité que, juſque aux amuſements les plus ſimples, tout doit concourir au bien de la ſociété & à ſon avantage. Ce n'eſt pas ſeu-

lement ſur des monuments périſſables, expoſés à la rigueur des tems & à la barbarie des hommes, que les Grecs ont voulu nous conſerver le ſouvenir de leurs goûts, de leurs uſages, & du rapport qu'ils avoient avec les évènements : des tableaux vivants qui ſe reproduiſent ſans ceſſe ; les danſes dont les meres, dans le ſein de leurs familles, ont ſoin de donner la leçon & l'exemple à leurs enfants, retracent encore aujourd'hui aux yeux clairvoyants ce que la Grece a eu de remarquable dans les ſiècles les plus reculés.

La danſe appellée *la Candiote*, moins intéreſſante par elle-même, que par ſon origine & par les graces dont vous la peignez, s'eſt conſervée telle qu'elle a du être dans les ſiècles fabuleux, & j'y trouve avec vous une partie de l'hiſtoire de Dédale, de Théſée, & d'Ariadne. « De la Candiote, dites-vous, (1) eſt venue la » danſe Grecque que les inſulaires ont conſer- » vée. Pour vérifier la comparaiſon, il reſte à » voir comment cette danſe de Dédale en a » produit une autre qui n'étoit que l'imitation » plus compoſée du même deſſein ».

Voici, M. qu'elle feroit mon opinion ſur

(1) Voyage littéraire, f. 182. Edition de 1771.

les variations de cette danſe qui, quoique toujours la même quant au fond, ne differe que par les circonſtances. Dédale compoſa ſa danſe pour conſerver la mémoire de ſon ingénieux édifice, & pour que la belle Ariadne pût en connoître tous les détours; alors *la Candiote* ſe danſe ſans rien tenir à la main, parce qu'il ne s'agit que de déſigner les détours du labyrinthe.

Quand on danſe *la Candiote* avec un cordon, je croirois aſſez que c'eſt en mémoire du peloton de fil qu'Ariadne avoit donné à Théſée, & par le ſecours duquel ce héros, après avoir vaincu le Minotaure, ſortit triomphant du labyrinthe.

Si l'on danſe plus ſouvent encore *la Candiote* avec un mouchoir à la main (& alors elle exige plus de vivacité), il eſt vraiſemblable que c'eſt pour rappeller & peindre la douleur d'Ariadne, quand elle fut abandonnée par Théſée dans l'iſle de Naxos (Naxie); on croit voir cette princeſſe déſolée, entourée de ſes femmes, les cheveux épars, ſa robe negligemment traînante, ſon voile déchiré dont elle tient une partie dans ſa main, tantôt pour eſſuyer ſes larmes, tantôt pour faire un ſignal à Théſée qui eſt emporté par ſon vaiſſeau. Agitée entre la crainte, l'eſpérance & l'amour, elle aime encore trop

Théfée pour vouloir l'accufer, elle accufe les éléments : « Non, doit-elle dire, Théfée n'eft » point infidele ; un héros auffi grand que lui » ne fçauroit ternir par une trahifon l'éclat de » fes actions. Non, Théfée n'eft point affez in- » grat pour oublier une princeffe qui l'a tant ai- » mé, que, pour le fuivre, elle a abandonné » fon pere & fon pays. C'eft toi, onde fugiti- » ve, qui par ta nature n'es jamais ftable, qui » feule emportes mon cher Théfée ». Cette apof- trophe m'a paru néceffaire pour donner à cette circonftance de la danfe la liaifon hiftorique qu'elle doit avoir ; puifque Ariadne, s'adreffant enfuite au vaiffeau même de Théfée, lui dit : Καράβιν ὁ πȣ ἐμίσεψες, καὶ ἐπῆρες τον καλόνμȣ τὰ ματοκία καὶ το φῶσμȣ, δια στρέπσȣ φερεμετονα για ἐλα ἔπαρε καὶ ἔμενα. « Navire qui êtes parti & qui m'enlevez mon » bien-aimé, la lumiere de mes yeux, reve- » nez pour me le rendre ou pour m'emmener » auffi ».

Vous vous rappellerez peut-être, M., d'avoir entendu cette chanfon (1) quand on danfe *La Candiote*, que l'on appelle plus communément

(1) On appelle cette chanfon, & l'air même, le *Karavino*, mot compofé des deux premiers mots grecs de la chanfon,

aujourd'hui la danſe Grecque : le chœur répond ſur le même air :

Κάραβο κίρι ἀφθεντίμου, καὶ νάφκλερε πτιχιμου, τί τὶν θέλο τὶν ζοίμου, διὰ στρέπσου φερμέτονα γία ἔλα ἔπαρε καὶ ἔμενα.

» Maître du navire, mon ſeigneur ; & vous, no-
» cher, mon ame, que ferai-je de ma vie : ou
» revenez pour me le rendre, ou pour m'em-
» mener auſſi » ?

C'eſt donc dans la différence des poſitions de Dédale, de Théſée & d'Ariadne que je crois avoir trouvé les différences que vous obſervez dans la façon de danſer *la Candiote*, d'autant plus que le mouvement même de ces danſes doit exprimer la diverſité des circonſtances ; & je ſerois infiniment flattée, ſi je me rencontrois, à cet égard, de même opinion avec vous.

Je vais vous parler *de l'Arnaoute*. C'eſt avec raiſon, M. que vous mettez cette danſe au nombre des danſes militaires : elle en a tous les caractères, & je ne l'ai jamais vu danſer, telle que les Grecs la danſent publiquement à leurs fêtes de Paques (1), que je ne me ſois repréſen-

(1) Autant que le grand Viſir leur en donne la permiſſion, que l'on demande en vertu de la capitulation par laquelle Mahomet II accorda aux Grecs la conſervation de leurs uſages

té la marche & les mouvements de la phalange Macédonienne, ayant à sa tête Alexandre-le-grand.

Cette danse a reçu son nom *des Arnaouts* peuples qui habitent l'ancienne Macédoine & qui paroissent conserver dans leur figure ainsi que dans leurs habits ce caractère militaire qui a toujours distingué les Macédoniens, & qui, dans les differentes confédérations de la Grece, les a mis au dessus du reste des Grecs.

L'Arnaoute, que vous auriez décrite bien mieux que moi, M. se danse à Péra, & plus commodément encore à la place de l'Hippodrome à Constantinople par deux ou trois-cents *Kassab-oglan* (1) & quelques fois davantage; ils sont rangés l'un à côté de l'autre & se tiennent

& de leur culte, dont la danse, dans cette occasion, semble faire une partie. Car, parmi les Grecs, aussi fidèles observateurs du carême qu'avides de danses, le commun ne croit pas participer au mérite de la résurrection, quand il ne danse point à Paques.

(1) On appelle *Kassab-oglan* ou corps des bouchers les Grecs employés aux boucheries. Ils sont Macédoniens, bien faits & hardis; ils jouissent de bien des priviléges que les autres Grecs n'ont pas, comme de porter de grands couteaux & de pouvoir en voyage porter le turban & l'habit vert, comme les Turcs.

par la ceinture pour être ſerrés de plus près : ils font le même pas, & ſemblent ne former qu'un corps. Ils ont à leur tête deux danſeurs dètachés qui ont un long couteau à la main : l'un des deux eſt diſtingué par la richeſſe de ſes habits, & par une houpe ſur ſon bonnet qui repréſente un panache. Quinze autres danſeurs détachés auſſi de cette file & figurant avec elle, ſont également armés, les uns avec des couteaux, les autres avec des bâtons ou des *Camchik* (1). Ne reconnoiſſez-vous pas dans les deux premiers Alexandre avec Epheſtion, & ne croyez-vous pas voir dans les autres Parménion, Séleucus, Antigone, Ptolemée, Caſſandre, & autres capitaines d'Alexandre? Ces capitaines, dans la meſure & le mouvement de la danſe, viennent ſucceſſivement faire une génuflexion devant leur Général, qui de ſon arme ou de ſa main leur fait un ſigne pour porter ſes ordres dans tous les rangs. Ces capitaines, après ce

(1) Sorte de foüet avec un manche un peu long. C'étoit anciennement une marque de commandement que les Turcs eux-mêmes ont conſervée. Les Janniſſaires ne connoiſſent de police que celle de leur corps : ils ſeroient deshonorés, s'ils étoient châtiés par d'autres officiers que les leurs, qui, dans ce cas, ne peuvent ſe ſervir que du *Camchik*.

ſignal, parcourent cette file en diligence. En ſe partageant dans le centre & les extrémités, ils frappent vivement du pied & du *Camchik* contre terre, & cette milice danſante fait alors un mouvement en arriere; enſuite on la remet au pas ferme, &, pendant qu'elle ſemble s'ébranler, ou qu'elle danſe ſans bouger de ſa place, le Général & ſon ſecond, ſuivi de quinze capitaines, parcourent encore en cadence, & font le tour de la file. Le Général alors a les mains derriere le dos; il regarde fièrement, & avec un air de confiance, chacun des danſeurs qui, font des génuflexions, à meſure qu'il paſſe devant eux. Lorſque le chef revient à ſon poſte, après avoir fait la revue de ſa troupe, on voit approcher une autre danſe qui repréſente ſans doute l'armée de Darius. Alors le Général avec les quinze capitaines font un inſtant une danſe en rond qui ſemble figurer un conſeil de guerre; après cela, les inſtruments jouent plus vîte; les capitaines partent en diligence pour hâter la marche de l'armée, & la danſe, qui en eſt l'image, s'avance elle-même à grands pas. L'air des inſtruments change enſuite tout à coup (1); les

(1) On appelle ce changement d'air *Kata-Koptos*, tout coupé; ce qui paroît ſignifier le ſignal de diviſion.

danſeurs ſe diviſent en pelotons qui ont chacun à leur tête un Coriphée, & ils s'avancent en ſautillant. Je ne ſçais, M. ſi l'on ne feroit pas fondé à croire que cette poſition repréſente le paſſage du Granique (1); les danſeurs, qui ſont ici les ſoldats d'Alexandre, vont en ſautillant, pour marquer, ou la vivacité d'une action, ou plus vraiſemblablement les obſtacles que le terrein ou l'impétuoſité des eaux oppoſent à leur paſſage (2). Après que la premiere danſe a peint ces difficultés, le premier air recommence; la danſe reprend ſa premiere figure & ne forme qu'une ligne qui ſe trouve en face de la troupe qui vient lui diſputer le terrein. Les deux danſes oppoſées l'une à l'autre, dans une ſorte

(1) La danſe diviſée en pelotons repréſente autant de détachements, parce qu'il n'étoit pas pratiquable que la Phalange pût paſſer le Granique ſur ſa longueur.

(2) Cette danſe n'ayant d'autre objet que de peindre quelques actions d'Alexandre, on ne la cite pas comme un monument qui doive être aſſujetti à toute l'exactitude de l'hiſtoire. Cependant, quoiqu'au paſſage du Granique, Alexandre ait attaqué les Perſes avec ſa cavalerie, on voit dans le ſupplément de J. Freinshemius à l'hiſtoire de Quint-curce, liv. 2. que la cavalerie des Perſes ne prit la fuite qu'à la vue de la phalange Macédonienne, qui, ayant auſſi paſſé le fleuve, attaqua le corps de l'armée & le défit.

d'agitation, représentent le choc de deux armées; & l'image d'une attaque qui n'est que de pure convention, dégénère ordinairement en un combat réel entre ces jeunes gens, parce qu'échauffés par la danse & par le vin, ils s'emportent insensiblement, & (1) représentent au naturel l'acharnement d'une mêlée, dont la danse ne devoit être qu'une légere imitation (2).

---

(1) A la suite de la danse, il y a quelques jeunes gens qui, comme les vivandiers, portent des cruches pleines de vin pour donner à leurs camarades; indépendamment de celui que les Dames leur font distribuer, pour retenir plus longtems la danse sous leurs fenêtres.

(2) Dans ces combats qui ressemblent à celui des Lapithes, il est resté quelques fois quinze & vingt hommes sur la place. C'est à ces excès qu'il faut attribuer l'interdiction des danses publiques défendues depuis quelque tems à Constantinople. Les Janissaires marquoient aussi quelque jalousie de voir les Infidèles armés, quand eux, vrais croyans, n'ont pas la liberté de l'être.

Les danses publiques, aux fêtes de Paques, étoient chez les Grecs une marque éclatante de réjouissance; il peut se faire que la dispense appartint au Patriarche, qui, n'ayant plus aujourd'hui la même autorité, va, au nom de la nation, demander par un placet au grand Visir la liberté des danses: mais il a soin de se faire prévenir par un autre placet, pour qu'elle ne soit point acordée. Il concilie en apparence, par ce moyen, ce qu'il doit au vœu du peuple, ainsi qu'au maintien des

Il ſemble donc, M. que nous pouvons avancer avec quelque fondement que *l'Arnaoute* eſt non ſeulement une danſe militaire, mais encore que, ſemblable aux fameux tableaux de le Brun, elle ſert à retracer aux yeux obſervateurs une partie des exploits d'Alexandre. Indépendamment des preuves que la deſcription de la danſe peut m'en avoir fournies, il s'en trouve une qui paroît convaincante dans la chanſon que les joueurs de lyre chantent pendant *l'Arnaoute*. Elle commence par ces mots

> *πού ἶν ὁ Ἀλεξάνδρος ὁ Μακέδονις, πού ὁρίσεν τὶν ὀκουμένιν ἶλίν.*

---

priviléges nationaux, & il prévient le mauvais effet qui réſulte toujours de cette tolérance.

Il eſt à craindre que la conduite que les Grecs ont tenue dans la guerre de Turquie ne ſoit pour eux une derniere révolution, & n'opére la conſommation de leur eſclavage. Cette ombre d'autorité qui du trône des Conſtantins avoit été tranſportée en Valachie & en Moldavie, paroît être à ſon terme, & l'on ne verra peut-être plus, dans la capitale, ces danſes publiques qui, en conſervant l'image de la gaieté & du génie de la nation, nous rapprochoient des tems fabuleux de la Grece. Cette révolution, ſi elle a lieu, ajoûtera un nouveau prix à vos recherches, puiſqu'elles nous retraceront toujours le ſouvenir des Grecs & les veſtiges de leurs uſages.

« Où eſt Alexandre le Macédonien qui a commandé à tout l'univers » ?

Si *l'Arnaoute* nous rappelle le ſouvenir des actions d'Alexandre, comme je le crois, elle a le mérite de ces médailles antiques qu'on a quelque peine à déchiffrer ; elle a même ſur elles l'avantage de nous amuſer, en nous inſtruiſant.

Je crois, M. pouvoir mettre comme vous la danſe *Valaque* au nombre des danſes bacchiques : elle eſt peu intéreſſante, & ſon mouvement aſſez lent exige beaucoup de préciſion. Dans cette danſe, les danſeurs ne ſont jamais en grand nombre ; ils ſe tiennent par la main, éloignés les uns des autres ; enfin tout conſiſte à battre des pieds en danſant, à tourner bien juſte à droite quand on bat du pied gauche, & de même à gauche quand on bat du pied droit. On bat une fois, puis deux ; on ſe quitte, & on bat des mains, le mouvement alors eſt plus vif : on bat en cadence des mains, & trois fois de chaque pied. Cette danſe paroît être la figure des vendangeurs qui foulent le raiſin chacun dans ſon cuvier, comme cela ſe pratique dans la Grece. Il peut ſe faire que les Valaques aient reçu cette danſe des Daces, comme vous l'obſervez ; mais, par le rapport que je lui trouve

avec

avec les vendanges des Grecs, je ſuis portée à croire qu'elle leur appartient, & qu'on ne l'appelle Valaque que parce que les Grecs, libres dans la Valachie, auront pu y conſerver, plus facilement qu'ailleurs, une danſe pûrement bacchique. Mahomet & Bacchus ne ſe concilient guères, & ce n'eſt que par contravention qu'on les trouve enſemble.

« La danſe, comme vous l'obſervez vous-même, M. » étoit chez les Grecs une imita-
» tion figurée des actions & des mœurs.

Par conſéquent chaque divinité, chaque ſaiſon avoit des danſes qui lui étoient conſacrées. Outre la danſe bacchique que je viens de vous décrire ſur ce que j'en ai vu moi-même ; c'eſt encore un uſage commun à tous les villages Grecs que les familles entieres vont, au mois de Septembre, paſſer les dimanches & les fêtes dans leurs vignes à boire & à manger, & reviennent le ſoir chez elles en danſant avec cette même gaieté qui rappelle l'idée des Bacchanales. Car dans ces moments de liberté, ou de tolérance, un peuple eſclave ſe livre à la joie, avec moins de réſerve qu'une nation indépendante.

Vous connoiſſez, M. les danſes champêtres

en l'honneur de Flore ; vous aurez souvent vu le premier de Mai, à Belgrade, à l'Isle des Princes & ailleurs, les femmes & les filles de village aller danser dans la prairie, cueillir & répandre des fleurs, & s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danse, toujours mieux parée que les autres, représente Flore & le Printems, dont l'hymne qu'on chante annonce le retour (1). Une des danseuses chante :

Κάλος ἰλθεν ἱ νἱμφίμας ἱ μάια ἱ μάια.

« Soyez la bien venue, nymphe, Déesse du » mois de Mai » ; & le chœur à chaque couplet répète, *Deesse du mois de Mai*, *Déesse du mois de Mai.* L'air de l'hymne est tendre, plein d'expression & de sentiment : tout dans cette danse peint les charmes de Flore & les douceurs du Printems (2).

---

(1) Quoique dans les capitales on connoisse moins les plaisirs consacrés aux saisons, les dames ne laissent pas d'en rappeller le souvenir dans leurs ornements ; elles ont en pierreries & en émail des fleurs de toutes les saisons, comme aussi de petits raisins & des épis d'or dont elles ornent leur tête.

(2) Les Marseillois, descendants des Grecs, ont eux-mêmes conservé l'idée de cette fête. Dans les quartiers de la vieille ville où l'on voit ces anciens monuments consacrés aux divinités payennes *la Major* & *les Accoulles*, & qu'un culte plus

Dans les villages Grecs, ainſi que chez les Bulgares, on obſerve encore les fêtes de Cérès. Quand la moiſſon approche de ſa maturité, on va en danſant au ſon de la lyre viſiter les champs; on en revient de même avec la tête ornée de quelques épis entrelacés dans les cheveux, & le plus ou le moins de gayeté eſt un préſage d'une abondante récolte. Le jour marqué pour la moiſſon, on va aux champs en danſant avec la faulx pendue à l'épaule; le joueur de lyre chante un air auquel on répond en chœur, & juſqu'au bruit que fait la faulx en ſciant le bled, tout concourt à l'harmonie de cette muſique champêtre. Le chant chez les gens de la campagne, ainſi que chez les ouvriers, eſt par-tout un aiguillon & un délaſſement du travail.

La danſe *Ionienne* & le Pas-de-deux dont vous parlez, M. eſt, ſans contredit, une danſe nuptiale; j'oſerois preſque mettre dans le même rang toutes les danſes à deux uſitées par-tout,

---

pur rend aujourd'hui plus reſpectables, on trouve, le premier de Mai, de jeunes filles bien parées ſur des autels garnis de fleurs, & leurs compagnes appellent les paſſans pour offrir des fleurs à *la Mayo*, qui repréſente Flore & le retour du Printems.

qui ont conſervé plus ou moins de liberté, ſuivant le goût, les mœurs ou même les progrès de l'éducation chez les nations qui ont retenu l'uſage des danſes. *L'Ionienne* ne ſeroit-elle pas ce qu'on appelle dans l'Archipel *le Balariſto*? On le danſe beaucoup à Smyrne : mais, tel qu'on l'exécute, il ne fait qu'une partie de la danſe nuptiale qu'on danſe encore aujourd'hui chez les Grecs. Cette danſe, comme toutes les danſes Grecques, ſe forme par un *Choro* ou une file qui eſt conduite par le marié. Tous les parents & les convives en ſont ; ils ſe tiennent ſous le bras, & l'on obſerve avec ſoin qu'il y ait alternativement une femme à côté d'un homme. Le marié préſente ſon bras gauche à la mariée qui lui donne ſon bras droit en tenant un mouchoir à ſa main ; elle eſt ſoutenue du bras gauche par la Paranymphe (1), & de la même

---

(1) Quoique ce mot ſoit maſculin en françois, j'ai ôſé hazarder de l'employer pour les deux genres ; les Grecs appellent ἡ παρανύμφη celle qui conduit la mariée, & ὁ παρανύμφιος celui qui accompagne le marié ; la paranymphe & le paranymphe offrent la même idée. Du reſte c'eſt toujours une parente ou une perſonne mariée qui fait l'office de paranymphe, & qui eſt chargée des détails de la fête. Cette agréable cérémonie ſemble exiger plus d'apprêts dans les pays où les

main elle s'appuie ſur ſa ceinture ; les convives viennent en file dans l'ordre de la parenté. Cette marche nuptiale fait très-gravement quelques tours dans la ſalle, puis elle s'arrête ; le marié, & la mariée ſoutenue de la *Paranymphe*, continuent la danſe à laquelle le marié met beaucoup plus de gaieté ; mais *la Nimphi*, (la mariée), les yeux toujours baiſſés, fait en danſant de très-petits pas ſans ôſer regarder le cavalier à qui elle préſente le mouchoir à meſure que celui-ci s'empreſſe de lui prendre la

---

filles ſe marient jeunes & ſans avoir participé à la ſociété, que dans ceux où l'on ne ſuit pas les mêmes uſages. En général, chez les Nations Orientales, la noce ſe faiſoit & ſe fait encore dans la maiſon de la mariée. Les Juifs, qui, malgré leur diſperſion, ont conſervé religieuſement leurs uſages, & qui par leur ancienneté doivent ſervir de modèle, pratiquent la même choſe : ils ſe marient fort jeunes, & leurs *Paranymphes* ſont des femmes. Il en eſt de même chez les Arabes Orientaux & Occidentaux. Il eſt ſurprenant que chez les Romains ce fuſſent toujours trois garçons qui conduiſoient la mariée chez ſon époux. (Voyez le dictionnaire de l'Académie au mot *Paranymphe*.)

Quoique les Grecs n'aient point conſervé l'uſage du voile rouge, (*Lettres ſur les mariages* folio 228.) ils ont encore leur *Flammeum* ; il n'y a point de jeune mariée chez les Grecs qui n'ait un habit ou un *Ferégé* couleur de feu.

main. Le marié, toujours en cadence, mêle quelques génuflexions à toutes les expreſſions de ſon empreſſement. Enfin la Paranymphe ſe retire. Alors la danſe réduite au pas-de-deux, ſous l'expreſſion d'une vivacité réciproque, repréſente un nouvel intérêt. Il eſt naturel que cette danſe ait été ou ſoit encore ſuſceptible de plus ou de moins de liberté, ſuivant les tems, le goût, & toutes les nuances qu'il y a dans les façons de penſer.

Sans en donner préciſément la raiſon, M. je mets au nombre des danſes nuptiales le *Menuet*, *l'aimable Vainqueur*, *le Rigaudon*, *la Bourrée*, *l'Allemande*, *le Fandango*, & tant d'autres danſes à deux que je ne connois pas; car chaque pays & chaque province a les ſiennes, & le plus ou le moins de liberté peut tenir au climat, ou dépendre, comme je viens de dire, du goût & de l'éducation. L'*aimable Vainqueur* & le *Menuet*, par leur décence & leur majeſté, ſemblent avoir été conſacrés à peindre le mariage des héros; les autres danſes à deux n'ont pas la même nobleſſe; mais, en général, tous les pas-de-deux ſemblent avoir eu le même eſprit & la même origine. *La Polonoiſe* me paroît être une imitation naturelle de la promenade.

Vous l'avez dit, & cela eſt vrai, M. les danſes ont été chez les Grecs une image vivante des actions & des mœurs; elles le ſont encore. Le labyrinthe de Crète n'exiſte plus; mais Dédale, Théſée & Ariadne, qui danſent encore chez les Grecs, ſemblent, par les charmes de la danſe, le reproduire à nos yeux. Nous voyons, par le même ſecours, les marches d'Alexandre, & la tactique de Pyrrhus. Le peuple, qui agit en tout machinalement, & qui ne voit dans ce qu'il fait que ce qui flatte ſon goût, ſe livre aveuglément à ſes uſages; il n'appartient qu'à l'œil obſervateur d'en pénétrer les raiſons.

Il peut ſe faire que toutes les nations aient célébré, par des danſes hiſtoriques, les évènements qui les intéreſſoient; mais ces danſes ne ſe ſont point conſervées comme celles des Grecs. Je n'en chercherai pas la raiſon: cette recherche eſt au-deſſus de moi, & n'eſt pas d'ailleurs de mon ſujet. Je croirois cependant que la danſe perfectionnée & devenue un art, comme elle l'eſt en Europe, peut avoir fait négliger ces danſes ſimples, qui, faites pour tout le monde, pouvoient bien plus aiſément perpétuer le ſouvenir des faits mémorables.

Il n'y a point de maîtres à danser chez les Grecs ; une disposition, plus particulière peut-être, y rend les maîtres de danse moins nécessaires. Une mere, au sein de sa famille, apprend à ses enfans la même danse que sa mere lui a apprise : elle la danse avec eux, & leur chante, tout en dansant, l'histoire dont la danse exprime le sujet. En Europe, au contraire, les maîtres de danse, à l'envi les uns des autres, étudient sans cesse de nouvelles variations ; & comme c'est le goût de la nouveauté qui décide la préférence, les danses n'y ont rien conservé de leur origine, elles n'y ont plus le même esprit. Peut-être ai-je trop consulté mon inclination dans les remarques que je viens de faire sur les danses : permettez-moi d'y ajouter encore quelques réflexions.

Il me paroît que les François, qui ont adopté tout ce que l'Antiquité leur a présenté de grand & de solide, qui ont perfectionné tout ce qu'il y avoit d'agréable, ont une grande conformité avec les Athéniens. Ils conservent dans l'Europe cette supériorité que cette célèbre République avoit acquise sur les États de la Grece. Avec l'esprit, les connoissances, les talens, la bravoure, & la politesse des Athéniens, ils en

ont la gaieté & le même goût pour les modes, pour la galanterie, & pour les ſpectacles. Mais, bien loin de leur reſſembler par le goût pour la danſe, ils ont répandu du ridicule ſur les perſonnes qui, paſſé trente ans, ôſeroient encore danſer. Il eſt ſurprenant que le beau ſexe, qui a tant de pouvoir ſur cette nation aimable & ſenſible, n'ait pas reclamé contre une déciſion ſi rigoureuſe. Les dames ont-elles oublié que la danſe fait une partie des agréments de leur ſexe? Pourquoi donc y renoncer? pourquoi en faire le ſeul attribut de la Jeuneſſe? La danſe eſt inſéparable des Graces : or les Graces ſont de tous les âges ; ainſi l'a voulu le maître des dieux. On dit que, lorſque Jupiter aſſignoit à chaque Divinité ſes attributs & ſa puiſſance, les Graces arriverent trop tard; &, comme elles ne purent obtenir aucun culte particulier, Jupiter, pour les en dédommager, leur donna le pouvoir de ſe trouver par-tout. Depuis ce tems, on trouve les Graces dans tous les pays; elles ſont de tout âge & de tout ſexe. Si, d'après cette diſpoſition, les Graces ſont le partage de tous les âges de l'homme, la danſe & le chant, qui ſervent à les faire briller, pourroient être auſſi de tous les âges.

Que nos uſages, M. ſont différents de ceux du reſte de l'Europe. On multiplie chez nous les viſites, pour multiplier les occaſions de ſe voir; chaque viſite eſt une petite fête dont la danſe fait tous les frais. On défère poliment à la perſonne la plus apparente, ſans aucune diſtinction d'âge, l'honneur de commencer la danſe, ſi elle veut; & nous avons vu quelquefois, vous & moi, la grand'-mere danſer avec ſa petite-fille. A Paris, au contraire, on ne danſe plus à trente ans. S'il eſt un âge pour renonçer aux agréments de la ſociété, je voudrois ſavoir qui a eu le droit d'en fixer le terme? Car enfin les graces, la ſanté, une conſtitution heureuſe ſont des dons de la nature contre leſquels perſonne, ce me ſemble, n'a droit de reclamer. Eſt-ce une convention? qui l'a établie? Seroit-ce la Jeuneſſe? elle y perd aſſurément la premiere, puiſque chaque inſtant la rapproche elle-même du terme ſi court qu'elle avoit mis à ſes amuſements; car on l'a deja dit, & l'expérience ne le confirme que trop: on a peu de tems à être jeune, & long-tems à ne l'être pas. Sont-ce les perſonnes de l'âge mûr qui ont établi cette convention? elles y perdent encore d'avantage. S'il y en a dans le

nombre qui n'aient aucun goût pour la danſe, ne craignent-elles pas qu'on leur faſſe l'application du Renard de la Fontaine, qui propoſe à ſes confreres de ſe couper la queue, parce que lui-même n'en avoit pas. Au reſte, je ne prétends pas, à beaucoup près, que tout le monde doive danſer; mais je voudrois que chacun fût libre de danſer, ſans être obligé de produire ſon extrait baptiſtaire. La comparaiſon des uſages des deux pays auxquels je tiens par les mêmes ſentiments, m'a fait naître ces réflexions. D'ailleurs, en parlant en faveur de la danſe, je ne fais que revendiquer, au nom de la ſociété, le droit qu'elle a ſur les talens agréables, ſans excluſion d'âge, parce que, tout bien péſé, l'automne a ſes agréments comme le printems a les ſiens.

M. *Balegſer*, de Genève, auteur eſtimé, a prouvé, dans ſon *Éducation Phiſique*, que la gaieté contribue beaucoup à la ſanté. Les ſages, parmi les Anciens, penſoient la même choſe de la danſe. Socrate, que vous citez, diſoit qu'elle empêche l'eſprit de s'appeſantir. Ces philoſophes, qui trouvent dans la danſe un moyen de conſerver la ſanté, n'ont fait aucune exception, parce que la ſanté eſt néceſſaire à tous les âges.

Socrate lui-même, qui fut reconnu pour le plus ſage des hommes, danſoit à ſoixante ans, & conſeilloit à ſes diſciples d'en faire de même. Voilà bien des autorités en faveur de la danſe, qui, conſidérée dans les rapports qu'elle peut avoir avec la ſanté, devroit être, ce ſemble, d'un uſage plus général, dans les pays où l'on fait peu d'exercice. Je vous avoue que, ſi j'avois l'honneur d'être de la Faculté, j'ordonnerois de préférence l'uſage de la danſe; mais vous me direz peut-être que je reſſemblerois à ce Medecin qui, parce qu'il aimoit le caffé, l'ordonnoit à tous ſes malades.

Vous me trouverez bien téméraire, M. d'avoir hazardé mes obſervations ſur les danſes Grecques, dans une langue qui m'eſt étrangere. Pour m'y encourager, il ne falloit pas moins que vos ſollicitations & la confiance particulière que j'ai dans votre indulgence & votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, &c.





QUATORZIEME LETTRE.

Les Jeux.

LES jeux, M. doivent ſuivre les danſes ; il ne faut donc pas les ſéparer. Je ne parle point de ces jeux célèbres qui ſont les époques des plus beaux jours de la Grèce, & qui ont paſſé avec eux : il n'en eſt plus queſtion aujourd'hui. J'entends ici les jeux domeſtiques, ceux des hommes, du peuple, des jeunes filles, des enfans même ; & je vais parcourir ceux des Anciens, pour vous montrer que les plus petits amuſemens nous ont été tranſmis, en paſſant ſucceſſivement des temps les plus reculés juſqu'au nôtre. Nous tenons des Anciens le jeu de *Pair ou non*, & quantité d'autres petits jeux ſemblables : *ludere par impar*, *equitare in arundine longâ* (1).

Les Lydiens, ſuivant Hérodote (2), paſſent pour être les inventeurs des jeux, & l'origine en eſt aſſez ſinguliere. La faim les a fait naître,

---

(1) Horat. *Sat.* 3. *l.* 2.

(2) Herod *l.* 1. Julius Cæſar Bulingerus *de ludis Vet. cap.* 4.

autant que l'oisiveté. Les Lydiens, sous le regne d'Athis, éprouverent une cruelle famine; & pour éviter les exercices violents qui excitoient plus vivement l'appétit, ils inventerent les jeux de dez, & celui des osselets (1), que les Grecs conservent encore. Ils le jouent avec de petits coquillages, & dans une boëte où chaque Joueur a ses cases devant lui : ils l'appellent le *Mangala*. Le jeu des osselets est encore aujourd'hui, comme autrefois, celui des enfans. Socrate, dans Platon, dit à Alcibiade : *Lorsque vous étiez enfant, je vous ai vu jouer aux osselets, & aux autres jeux de votre âge* (1).

Les Lydiens inventerent aussi le jeu de la Paume, jeu fatiguant, qui répondoit assez mal, ce me semble, à leurs intentions : si ce n'est qu'il leur servoit bien, par l'intérêt qu'il excite, à tuer, comme on dit, le tems. C'est pour la même raison que Palamede inventa le jeu des Echecs, dont toute l'antiquité lui fait honneur.

---

(1) *Ep. de Gombaut sur une petite femme.*

Son corps est fait de chapelets,
Et c'est jouer aux osselets
Que de se jouer avec elle.

(2) Dans le premier Alcibiade.

Les cent-huit amans (1) de Pénélope passoient leur tems à jouer dans la cour de cette Princesse. Ils se servoient de dez & de cailloux. & chacun avoit le sien. Ils en plaçoient un au milieu de la cour, qu'ils appeloient *Pénélope* : c'étoit le but où il falloit frapper, & les Joueurs, à une assez grande distance, étoient rangés des deux côtés en nombre égal (2).

Le sabot, ou la toupie, étoit anciennement fort en usage. Je vous ai déja cité l'épigramme de Callimaque, qui en fait mention. Horace appelle ce jeu *un jeu grec* (3).

Le Jeu de *Croix ou pile* s'appelloit, chez les Latins, *Tête* (4) *ou navire*, parce que la monnoie portoit d'un côté la tête de Janus, & de l'autre un vaisseau. Le mot de pile est venu de *pilos*, qui signifioit un vaisseau.

Les Grecs appelloient ἄρτια ἢ περίττα le jeu

---

(1) Voyez sur ces jeux les notes de Mad. Dacier, sur le 1. liv. de l'Odyss. *t. 1. p.* 77.

(2) Athen. l. 1.

(3) Ludere doctior,
Seu Græco jubeas trocho,
Seu malè vetitâ legibus aleâ.
l. 3. *Od.* 24.

(4) *Caput aut Navis.*

que nous appellons *Pair ou non*, & que les Grecs modernes nomment ξυγα ἢ μονα. Ils le jouoient, comme on fait encore aujourd'hui, avec des noix, des amandes, ou des pièces d'argent. Les Romains, ſuivant Horace, aimoient à jouer à ce jeu ; & par-tout les enfans ont chevauché ſur des bâtons. Vous ſavez qu'Agéſilas & Socrate s'amuſoient à courir avec des enfans, un long roſeau entre les jambes (1).

Les Grecs jouent beaucoup à *Pair ou non* : ils ont encore un autre jeu, fort en uſage en Italie, & nommé communément la *Mourre*. Il conſiſte à faire deviner le nombre des doigts qu'on élève, en tenant les autres pliés dans un lieu obſcur : c'eſt ce que les Grecs appellent λαγχάνειν, & les Latins, *micare*.

On faiſoit anciennement avec les noix pluſieurs jeux qui ſont encore uſités, à quelques petits changemens près ; car il n'eſt pas poſſible que des Jeux auſſi arbitraires, & auſſi ſimples que ceux-ci, ne varient. Ovide en a fait un long détail (2).

---

(1) Plut. *Agеſil.* Val. Max. *l.* 8.

(2) Carm. *de Nuce.*

Je

Je vous ai déja parlé, M. de la *fête du printems*, que les Grecs célébrent avec une jöie qui annonce le retour des zéphyrs & des roses. A Rhodes, les enfans exigeoient, à cette occasion, un tribut; ils avoient un jeu & une chanson qu'ils conservent encore. De-là, comme nous sommes enfans des Grecs, est sans doute venu l'usage où sónt les nôtres, le premier de Mai, de demander un tribut, non pour *l'hirondelle*, comme anciennement c'étoit le mot; mais pour la jeune fille qui est assise à la porte de la maison, parée de sa plus belle robe, & de fleurs du Printems.

Les enfans de Rhodes alloient en troupes chantans & dansans; ils exigeoient un tribut des passans; ils demandoient pour l'hirondelle nouvellement arrivée : de-là cette fête s'appeloit χελιδόνια, l'hirondelle. Leur chanson commençoit ainsi :

« Voici, voici l'hirondelle (1) qui nous amene les beaux jours »..... & ils finissoient en disant :

(1) Ἦλθε, ἦλθε, χελιδὼν καλὰς ὥρας ἄγουσα, ἄνοιγε, ἄνοιγε τὴν θύραν χελιδόνι. οὐ γὰρ γέροντές ἐσμεν, ἀλλὰ παιδία. Joh. Meurs. *Græc. fer. l. 6.*

Cette fête arrivoit dans le mois Boedromion.

« Ouvrez, ouvrez la porte à l'hirondelle ; » nous ne ſommes que des enfans, & non des » vieillards ».

L'eſcarpolette eſt encore un jeu fort en uſage parmi les Grecs. Les jeunes gens, & ſur-tout les jeunes filles, s'en amuſent beaucoup ; & c'eſt en ſe balançant enſemble, dans la belle ſaiſon, que les filles répetent alternativement les chanſons qu'elles ont appriſes. Les Grecs appelloient ces trémouſſoirs αἰώρας, & les Latins *Oſcilla* (1).

Anciennement, comme aujourd'hui, on traçoit un cercle ſur une grande table, ou ſur le plancher; &, pour gagner, il falloit, d'une aſſez grande diſtance, jeter un dé ou un petit palet au milieu du (2) cercle. Quelquefois on y mettoit une caille, & celui qui en la frappant avec le doigt ſeulement, la faiſoit ſortir du Cercle, de maniere que l'oiſeau en paſſât le bord, ſoit

---

(1) Si *les Oſcilla* de Virgile (*Oſcilla ex altâ ſuſpendunt mollia quercu.* Géorg. *l.* 2.) ne ſont pas plutôt de petits maſques, *Ora minuta.*

(2) *ὄιμηλλα.*

Or les ſortes de maſques déſignés par ce mot *Oſcilla*, étoient les plus indécens & les plus cyniques. C'étoit le *Phallus* qu'ils repréſentoient & qu'on indiquoit par de petits maſques.

en reculant, ou du bout des aîles qu'il étendoit, avoit gagné. Aujourd'hui on attache à un piquet une caille ou un autre oiseau; celui qui doit lui porter le coup, a les yeux bandés; on lui fait faire vingt ou trente pas en partant du cercle, il revient sur la même ligne, & s'il frappe la (1) caille avec le bâton qu'il tient à la main, il est vainqueur : chaque joueur fait à son tour le même exercice, & le jeu dure assez long-tems.

Les Grecs jouent encore à *Colin-Maillard*, jeu très-ancien & qu'on trouve par-tout. On l'appelloit anciennement (2) *Myïnda*, & on le jouoit aussi de la même façon que les Grecs modernes. On mettoit à la main de celui qui avoit les yeux bandés un pot de terre; les autres joueurs en l'agaçant le frappoient, & crioient: *Qui a le pot?* il répondoit: *c'est moi, Midas*, & il mettoit à sa place celui qu'il pouvoit attrapper (3).

Les jeunes filles ont encore le jeu qu'on ap-

---

(1) *ὄρτυγα.*

(2) *μυίνδα.*

(3) Poll. *l.* 9. *cap.* 7. Suïd. On appelloit aussi ce jeu *ἀποδιδασκίνδα.*

pelloit anciennement *la tortue.* Celle qui faisoit la tortue étoit au milieu des autres, & ne bougeoit point de sa place, mais elle y mettoit celle qu'elle avoit pu saisir. Aujourd'hui, comme autrefois, les jeunes filles tournent autour de celle qui est la tortue, pour l'agacer : ce jeu s'appelloit *chelichelone*, & on disoit :

Que faites-vous au milieu de nous, Tortue, Tortue ?

La Tortue répondoit :

Je fais un tissu avec la laine, & la trame de Milet.

Demande.

Et votre neveu comment est-il mort ?

Réponse.

Il est tombé de cheval dans la mer (1).

Le *Clochepied* (2), auquel les Grecs s'exercent encore, pour voir à qui ira le plus loin, s'appelloit ἀσκωχίασμος.

On plie aussi les feuilles de roses & de pavots en forme de petites vessies pour les faire claquer sur le front, & par le bruit qu'elles font, un amoureux juge s'il est payé de retour (3).

(1) Meurs. *de lud. Græc.*

(2) Poll. *l. 9. cap. 7.*

(3) Poll. & Anacr.

J'ai vu jouer encore, à un mariage Grec, un jeu très-ancien, qui se faisoit aux noces les plus distinguées. On portoit, en courant, des flambeaux & des torches, jusqu'au but convenu entre les acteurs : celui qui laissoit éteindre sa torche perdoit & payoit l'amende imposée par le Roi du jeu, au profit de celui qui portoit son flambeau allumé jusqu'au bout de la carriere (1).

Le Pere Brumoy (2), dans son excellent ouvrage sur le théâtre des Grecs, a décrit le *Cottabus*, ancien jeu que je n'ai pas retrouvé chez les Grecs modernes que j'ai vus ; il se peut qu'on l'ait conservé dans l'Attique, ou dans le Péloponnèse, qui est aujourd'hui la Morée. Ce jeu consistoit simplement à jeter en l'air du vin qui devoit retomber avec bruit dans le même vase ; ou autrement, on fichoit en terre un bâton, sur l'extrémité duquel on mettoit des balances, & au-dessous de chaque plat, deux vases pleins d'eau, au dedans desquels

---

(1) *Moris etiam erat apud Græcos in nuptiis.* λαμπαδηφορεῖν, *id est, faces ferre, ut commemorat Etymologici auctor in voce* Δαὴς, *ubi ait :* ἐν τοῖς γάμοις ἔθος ἐστὶ λαμπαδηφορεῖν. *Joh. Tusold. de festis Græc. p. 579. Thes. Græc. antiq. Gronov.*

(2) Théâtre des Grecs : *la Paix*, Coméd. d'Aristoph. *act.* 2. *t.* 4. *p.* 15.

étoit une figure d'airain. Les joueurs avec une coupe jetoient de loin du vin dans la balance : s'ils avoient l'adreſſe d'en verſer aſſez pour que la balance penchât, & allât frapper la figure d'airain, ils gagnoient le prix. Ils tiroient encore, du ſon plus ou moins ſenſible qui réſultoit de ce choc, de bons ou de mauvais pronoſtics pour leurs amours. Le Cottabus étoit un jeu de feſtin & de ſociété, dont il eſt ſouvent fait mention dans Ariſtophane & ailleurs (1).

A propos d'augures galans, c'eſt ici l'endroit de vous faire le détail du jeu du *Clidona*, dont j'ai déja parlé.

Les Grecs, pour ſavoir le bon ou le mauvais ſuccès de leurs amours, ne ſe ſervent plus du cottabe ni d'une feuille de roſe qu'on faiſoit claquer dans la main, comme nous l'apprend Anacréon, & comme les enfans le font encore aujourd'hui : c'eſt le *Clidona* qui découvre tout, & c'eſt l'oracle que toutes les jeunes Grecques conſultent.

La veille du jour marqué pour ce jeu, deux jeunes filles ont ſoin de tirer de tous ceux & celles qui doivent en être, ce que chacun doit

---

(1) κοτταβίζειν.

mettre dans le vafe, c'eft-à-dire, une bague, une pièce de monnoie, ou un autre gage de cette efpèce. Elles vont enfuite, en obfervant un filence religieux, remplir ce vafe d'eau de fontaine; elles le couvrent de feuilles de myrthe & de laurier, & le gardent foigneufement expofé en plein air jufqu'au lendemain. On s'affemble à l'heure indiquée. Une des Veftales découvre le vafe à la vue de toute l'affemblée, tandis que l'autre chante ou récite le couplet fait exprès pour le jeu; ce qu'on appelle ouvrir le Clidona. Je joins ici ce couplet avec quelques autres en grec vulgaire. Chacun, nommé à fon tour par celle qui conduit le jeu, récite un diftique grec, & on retire en même tems du vafe une pièce qu'on rend à celui à qui elle appartient. On lui applique le fens du couplet qu'on a dit au hazard, & on l'interprete en fa faveur ou à fon défavantage. Ces paroles fortuites font les oracles ou les préfages qu'on s'attribue mutuellement, & on continue dans le même ordre jufqu'à ce que tout ce qui a été mis dans le vafe foit retiré, & bien reconnu. On fait encore ufage de l'eau qui refte: on la boit myftérieufement, pour découvrir fi ce qu'on defire arrivera. Si l'eau paroît bouil-

lonner dans la taſſe à l'approche des lévres, c'eſt bon ſigne ; ſinon, il n'y a rien à eſpérer. Quelquefois, lorſqu'il y a des mécontens, on remet tout dans le vaſe, & le jeu recommence. Ce n'eſt alors qu'une parodie de la premiere pièce, & chacun dit avec une liberté, ſouvent indécente, tout ce qui lui plaît ; on rit beaucoup, on gloſe encore plus, & les oreilles chaſtes ſe retirent.

Le diſtique qui ouvre le Clidona, eſt ainſi conçu.

ἄνιξε τὸν κλήδονα (1), *νάυγι, ὦ χαριτομένος,*
ὀπε̃ τὰ κάστρα πόλεμα, καὶ βιέ́ι κερδεμένος.

Ouvrez le Clidona, vous allez voir paroître
Mon bien aimé, cet aimable vainqueur.
Il attaque, il triomphe, il ſe rend toujours maître
Des remparts qu'on oppoſe envain à ſa valeur.

Τί μέ φελε̃ν ἡ ὀμορφιαι̃ς, τι μέ φελε̃ν τὰ κάλλη;
Καὶ τῆς ὀρεξέςμε τὰ κλαίδια, νά τὰ κρατε̃σιν ἄλλοι.

Graces, beauté, de quoi me ſervez-vous !
Je languis, je ſoupire, j'aime ;
Sous les loix d'un pouvoir jaloux,
Je ne ſaurois diſpoſer de moi-même.

---

(1) *ὁ κλήδων*, Omen & armilla, cadenat, de *κλέιζω*, claudo, vel celebro.

Τὰ γέλια μέ, τά κλαῖματα μέ τῆν χορᾶν ἡ πρικά.
Μιάν ἄρχη ἐσπαρθήκασι κιό μαδι ἐγεννηθῆκα.

Les ris, l'allégresse, & les pleurs
Ont pris naissance tous ensemble :
Doux plaisirs, mortelles douleurs,
Chaque jour encor vous rassemble.

Τιαύτος μάζα γυρίζουσι, καὶ τὸ νά τ' ἄλλο ἄλλασει.
Κέυπιος ἐγέλα τὸ ταχύ, κλαίγει πρίχου βραδιάσιν.

Trop souvent le cruel chagrin,
Du plaisir qui s'enfuit, malgré nous, prend la place ;
Ivre d'un doux espoir, je riois ce matin :
Ce soir je pleure ma disgrace.

Μοῖρα κακὴ κὶ ἀντεδίκη, τυραννισμένη μοῖρα,
Πιά πάθη ἀπό τὸν Ἔρωτα, πιαῖς πίκραις δὲν ἔπηρά.

Tyrans qui rallumez le feu qui me dévore,
Soucis cruels, quelle est votre injuste rigueur !
A l'Amour reste-t'il encore
De nouveaux traits, pour déchirer mon cœur ?

On divise, en chantant, ces distiques par l'hémistiche de chaque vers pour les faire rimer. Les jeunes Grecs, & sur-tout les jeunes filles, savent par cœur un grand nombre de ces couplets, & des chansons de toute espece dont on a fait des recueils. Il y a même des Tragédies en langue vulgaire, où l'on voit l'extrême différence des Muses modernes aux anciennes.

Je suis, &c.



QUINZIEME LETTRE.

Les Bains.

MON objet eſt ici, M. de vous parler des bains qui précedent toujours les mariages, & ceux-ci feront la matiere de ma premiere Lettre.

L'uſage des bains, ſi fréquent parmi les anciens Grecs, ne l'eſt pas moins chez les modernes; & on le retrouve préciſément dans toutes les occaſions où les premiers s'en ſervoient. Ainſi, outre les bains publics que les Turcs fréquentent beaucoup, les perſonnes riches en ont chez elles. On ſort du bain pour ſe jeter ſur les lits où l'on mange, & c'eſt delà probablement qu'eſt venu la coutume des Anciens de manger couchés nonchalamment ſur des lits. Car les Grecs ne faiſoient qu'un repas le ſoir, & ſe baignoient auparavant: uſage qu'ils ont tranſmis à leurs ſucceſſeurs (1).

Il faut bien obſerver ces coutumes locales qui

(1) Mercurial. *de arte Gymn.* Lib. 1. de balneis. *p.* 38.

ne varient point. Les anciens Grecs ne faisoient usage que des bains chauds, comme font encore aujourd'hui les Turs & les Grecs modernes. On montre d'abord les bains à un Étranger qu'on reçoit, & on lui offre ensuite tout ce qui lui est nécessaire. Quand Clitemnestre reçoit Pylade & Oreste qu'elle ne connoit point, elle leur dit :

« Étrangers, demandez ce qui vous est né-
» cessaire : vous trouverez dans ce Palais des
» bains, des rafraîchissemens, & des cœurs
» remplis d'humanité » (1).

Alcinoüs dit à Ulysse : « Nous aimons la
» magnificence en habits, les *bains chauds*, la
» galanterie & les danses ».

Les Grecs d'à-présent peuvent dire la même chose. Lorsqu'Ulysse, bien fêté, bien accueilli par le Roi des Phéaciens, entre dans la chambre des bains, « il est ravi, dit Homere, de
» voir des bains chauds; car depuis qu'il avoit
» quitté le palais de Calypso, il n'avoit pas eu
» cette commodité » (2).

Sur quoi j'observe que, si le fréquent usage

---

(1) Coëph. *Act.* 3. *sc.* 1.

(2) Odyss. *l.* 8.

des étuves ou bains chauds fait beaucoup perdre aux femmes de leur beauté, (ce qui doit nous faire admirer la force impérieuſe de la coutume), il eſt très-ſalutaire aux hommes, & principalement aux vieillards, que le bain fortifie, au-lieu de les affoiblir; parce qu'il facilite cette utile & douce tranſpiration, qui ne ſe fait plus chez eux qu'avec peine par le deſſèchement de leur peau, dont les pores ſont moins ouverts. Je parle ici d'après l'expérience; il eſt certain que le bain chaud leur fait éviter la plupart des maladies qui nous attaquent dans un âge avancé, & que les maux de poitrine ſont très-rares chez eux.

Nous obſerverons, en paſſant, que les bains chauds des Anciens, & du tems d'Homere, n'étoient pas des étuves, & que Me. Dacier s'eſt trompée, en appelant les cuves ou baignoires où l'on mettoit l'eau chaude pour ſe laver, *la chambre des bains* (1). Il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver encore que, dans tous les endroits d'Homere où il eſt parlé du bain, on

(1) ἀσάμινθος, *Pelvis, labrum in quo veteres ſe lavabant balneis nondum repertis*, dit Samuel Patrik dans ſon *Lexicon manuale Græcum.*

fait mention des habits que l'on ne manquoit jamais de faire prendre, après le bain, aux hôtes qu'on recevoit chez soi. Or, cet usage a été fidelement conservé dans tout l'Orient. Le *Boktchalik*, habillement complet, dont on fait présent à ceux qui reviennent d'un voyage, représente la Tunique & le Pallium χλαῖνα, que les Anciens donnoient à leurs hôtes après le bain. Ce *Boktchalik* est composé d'un grand caleçon avec la Ceinture brodée, d'une chémise, & quelquesois d'un *Anteri* & d'un caftan d'étoffe ; le tout couvert d'une enveloppe de soie, appellée *Boktcha*, d'où le présent a pris le nom de *Boktchalik.*

Les femmes, dans tous les endroits de l'Orient où il n'y a point de bains publics, vont se laver au bord d'un ruisseau ou d'une riviere. Elles font chauffer de l'eau dans le même chaudron qui leur a servi pour leur lessive, & s'entr'aident mutuellement pour répandre cette eau chaude sur le corps, ainsi que pour se tresser les cheveux.

On voit que, du tems d'Homere, les femmes seules faisoient tout le service des bains, & c'est ainsi que Pénélope ordonne à Euriclée de laver Ulysse. Les Grecs modernes font ser-

vir par leurs filles esclaves les proches parens qu'ils reçoivent chez eux, en les faisant conduire au bain.

Les Grecs & les Turcs emploient aujourd'hui dans les bains une terre grasse dont les femmes se servent pour se laver la tête & les cheveux (1); ils la tirent des Isles de l'Archipel, & des bords de la mer Noire (2). C'est la même terre que les Grecs employoient anciennement pour blanchir le linge, & qui suppléoit au savon, que nous lui avons substitué. Les femmes, selon Pline, se servoient de la terre de Chio (3) pour les cheveux & pour la peau (4). Les Grecques modernes se servent encore de cette terre, pour s'adoucir la peau (5).

---

(1) La *terre Cimolée*, nommée ainsi de l'Isle *Cimolus*, aujourd'hui *l'Argentiere*.

(2) Comme aussi de Bythinie, de Lampsaque (dans le détroit des Dardanelles,) & d'autres endroits : il en vient aussi de Salé.

(3) Ou Kemlik, anciennement *Cius*, bourg de la Bythinie, situé près des bords du golfe de Mondagna.

(4) *Usus ad cutem mulierum... præcipuèque in calliblepharis & inficiendis capillis.*

Plin. *l.* 35. *cap.* 16. & 17.

(5) Bélon qui voyageoit en Grece en 1546, dans un chapitre intitulé : *Que les femmes de Turquie sont belles par sin-*

Les femmes vont en troupe au bain public ; c'eſt un jour de fête pour elles ; on y danſe & l'on s'y régale.

On voit la même choſe dans Homere (1). Là, les femmes ſe baignent, prennent de beaux habits, & le lieu retentit du bruit des hommes & des femmes qui danſent enſemble. Ici, c'eſt la belle Policaſte, la plus jeune des filles de Neſtor, qui conduit Télémaque au bain, & qui lui donne enſuite une belle tunique.

Je ne ſais ſi les regles de la bienſéance & de la pudeur ſont exactement obſervées dans les bains particuliers des Grecs ; mais on n'accuſe pas ſans raiſon les peres & les meres de manquer ſur ce point à ce qu'ils doivent à leurs enfans.

Les Anciens, ſelon Plutarque (2), étoient

---

gularité, & nettes comme perles, rapporte ſur cette terre graſſe qui adoucit la peau, entretient la fraîcheur du teint, &c, ce paſſage de Dioſcoride : *Terra Chia.. extendit faciem & erugat, atque ſplendidam reddit, colorem in facie & toto corpore commendat, in balneis pro nitro detergit.* Obſ. des ſingularités & choſes mémorables trouvées en Grece, &c. imprimées à Paris en 1588.

(1) Odyſſ. *l.* 3.

(2) Plut. Vie de Caton.

bien plus circonſpects. Caton, dit-il, ne ſe baignoit jamais avec ſon fils, & c'étoit une coutume généralement reçue à Rome; car les gendres mêmes n'ôſoient ſe baigner avec leurs beaux-peres, ayant honte de paroître nuds devant eux. Cependant les Romains, dans la ſuite, apprirent des Grecs à ſe dépouiller ſans facon, & à ſe baigner nuds devant les hommes: bientôt auſſi les Grecs, à leur tour, apprirent d'eux à en uſer de même devant les femmes. Cette liberté ne leur ſeroit pas permiſe aujourd'hui dans les bains publics; mais ils ne ſont pas ſi réſervés dans les bains domeſtiques.

Les femmes ſe baignent très-ſouvent; elles ne reçoivent pas une eſclave nouvellement achetée, qu'on ne l'ait auparavant envoyée au bain. Cet ancien uſage eſt conſigné dans Térence (1).

Les femmes Grecques ſe baignent au moins une fois le mois, & anciennement elles étoient obligées de ſe laver plus ſouvent, ſur-tout pour la Néoménie ou nouvelle Lune (2).

---

(1) *Accerſitur lavatum interea virgo, & lavit; redit, deinde illam in lecto illæ collocant.* Eunuq. *act. 3. ſc. 5.*

(2) Joh. Meurs.

Une

Une jeune fille qu'on va marier est conduite au bain en cérémonie & au son des instrumens, la veille de ses noces, assistée de toutes ses parentes & amies; la journée se passe ensuite en festins & en danses.

Dans la Comédie d'Aristophane, intitulée *la Paix*, Trygée, au quatrieme Acte, dit à son valet de tout préparer pour ses noces, & de conduire au bain (1) celle des suivantes de la Paix qu'il se destine pour femme.

Il s'étoit introduit à Athènes un usage assez singulier dans le bain du Gymnase. Celui qui se présentoit pour être reçu, étoit conduit au bain en cérémonie par les autres Académistes. Dès qu'il approchoit de la porte des étuves, ses camarades, qui le suivoient en foule, poussoient tout-à-coup de grands cris, pour le surprendre & l'effrayer. On éprouvoit ainsi son

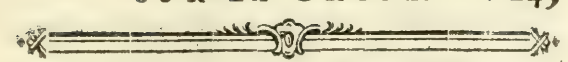
(1) Lorsque Noémi instruit la jeune veuve Ruth, pour qu'elle se présente à Booz, & l'engage à l'épouser, elle lui dit : « Allez vous laver dans le bain, parfumez-vous » d'huile de senteur, & parez-vous de vos plus beaux habits ». *Lavare igitur, & ungere, & induere cultioribus vestimentis, & descende in aream.* Ruth. IV. *v.* 3 IV.

courage, & s'il ne marquoit point de peur, il entroit, ſe baignoit, donnoit enſuite le repas de réception, & recevoit le manteau qui étoit l'uniforme du Gymnaſe (1).

Je ſuis, &c.

(1) Buling. *de Ludis Athen. in Baln.*





SEIZIEME LETTRE.

Les Mariages.

M. UN peuple toujours avide de fêtes, de nouveautés, de ſpectacles; attaché à la Religion par la pompe du culte extérieur, par la multiplicité de ſes Dieux, & par la richeſſe de leurs temples, a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat & tout l'appareil dont il pouvoit être ſuſceptible. Les hommes les plus ſauvages célèbrent le jour où ils prennent une compagne, comme le plus beau jour de leur vie. C'eſt donc préſenter le mariage ſous l'aſpect le plus riant, que de le montrer ſous la ſimplicité des mœurs, & accompagné de cette joie pure, vive, innocente de l'ancien tems. Les Grecs modernes en retracent aujourd'hui l'image; ils ont conſervé la plupart des cérémonies qui s'obſervoient anciennement dans les noces. Ils regardent l'état du mariage comme un devoir de citoyen, & ſe marient fort jeunes. Les Loix de Sparte avoient, ſur ce point, pouſſé la rigueur juſqu'à noter d'infamie ceux qui gardoient le célibat. Dercillidas, fameux

Capitaine de Lacédémone, fut insulté par un jeune homme dans une assemblée publique, parce qu'il n'étoit pas marié, & tout le monde prit parti contre le Guerrier célibataire. Dans une certaine fête qui se célébroit à Sparte, il étoit permis aux femmes de traîner devant les autels les jeunes gens qui n'étoient pas encore mariés, & de les fustiger (1).

Le sage Théognis (2) disoit aux Grecs : « L'HOMME le plus riche & le plus heureux, » est celui qui a trouvé une femme douce & » vertueuse ». Mais consultoit-on la Philosophie, qui souvent, à force de raisonner, s'embarrasse & tombe dans une incertitude pire que l'ignorance absolue ? elle étoit toujours indécise sur l'article du mariage. Un jeune homme consultant Socrate pour savoir s'il se marieroit ou non, ce Philosophe lui répondit : « Quel- » que parti que tu prennes, tu t'en repentiras » infailliblement. Choisis-tu le célibat ? tu res- » teras seul, tu ne goûteras point la douceur » d'avoir des enfans ; avec toi périra ta race, » & un étranger profitera de tes biens. Si tu

(1) Athen. *l.* 13. Meurs. *Græc. Fer. l.* 5.

(2) V. 1223.

» prends une femme, attends-toi à des cha-
» grins continuels, à des querelles sans fin. On
» te reprochera la dot qu'on t'aura apportée;
» l'orgueil des parens de ta femme & la langue
» de ta belle-mere te deviendront insupporta-
» bles; tu craindras les galanteries de ta fem-
» me, & tu seras toujours incertain sur la pa-
» ternité de tes enfans », &c. (1) Après cela,
Devine, si tu peux; & choisis, si tu l'ôses.

Un homme riche, qui n'avoit qu'une fille, demandoit à Thémistocle, s'il devoit préférer un mari pauvre & honnête-homme, à un autre qui avoit beaucoup de bien, mais une mauvaise réputation. *J'aime mieux*, lui répondit Thémistocle *un homme qui ait besoin d'argent, que de l'argent qui ait besoin d'un homme* (2).

Le Grec d'aujourd'hui n'a plus de Philosophes à consulter, & ne délibere point s'il se mariera ou non; aussi la population, chez les Grecs, se soutient-elle beaucoup mieux qu'elle ne peut se soutenir parmi les Turcs, sous un Gouvernement Militaire qui ne fait que détruire, & qui ne répare rien. Les villes Grecques

(1) Val. Max. *l.* 7.
(2) V. *l.* 7.

les plus considérables n'ont point été rebâties par leurs Conquérans, parce que sous le despotisme le plus absolu, tel qu'est celui de l'Empire d'Orient, le Souverain & les Sujets n'ont que le présent, qu'ils semblent dévorer à la hâte en se pressant de jouir, & n'ont aucune vue pour l'avenir.

La bienfaisance & la vanité élevent quelques édifices publics, comme des temples, des fontaines, des maisons solides & vastes, pour servir de retraite aux Voyageurs; mais dans les propriétés, toujours incertaines, rarement même héréditaires pour les gens riches & en place, on n'a aucune idée de conservation; des embellissemens peu durables, sont tout ce qu'on ôse se permettre. En conséquence, la population languit, parce qu'on ne peut contempler d'un œil satisfait & tranquile le bonheur de sa postérité. En revanche, le Grec, l'Arménien & le Juif (Nations dont l'Empire Turc est inondé, & que le Turc méprise au point de ne pas être effrayé du nombre de ses esclaves), se livrent sans contrainte au penchant de la nature. Ils espérent qu'une postérité nombreuse pourra recouvrer quelque jour, à la faveur d'une révolution, tout ce que les Conquérans

de la Grece leur ont enlevé. Le mariage a donc pour eux un attrait puiſſant, & l'on y voit peu de célibataires.

Si vous étiez curieux, M. de lire l'Hiſtoire d'Hymenée, l'un des plus agréables Dieux de l'ancienne Grece, vous la trouverez dans les ſavantes notes de Méziriac, ſur l'Epître de Phyllis à Démophoon, qui eſt la deuxieme Héroïde d'Ovide (1), & dans l'*Hiſtoire de la danſe de Cahuſac.*

Les Grecs n'ont pas aujourd'hui de tems marqué pour les noces comme les anciens, qui ſe marioient ordinairement dans le mois de Janvier, appellé pour cela *Gamélion*; mais ils ont, comme autrefois, des entremetteuſes, qu'on appelle encore *Proxenetes.* Ces femmes ſont d'autant plus néceſſaires, que les filles, comme je l'ai déja dit, étant preſque toujours renfermées dans le *Gynæceon*, un homme ne peut ſe décider pour celle qu'on lui propoſe, que ſur le rapport qu'on lui en fait; & dès que le voile tombe devant lui, il eſt engagé de maniere à ne pouvoir plus reculer.

Anciennement on achetoit par des ſervices

(1) Tom. 1. p. 133.

réels, qu'il falloit rendre au pere de la fille que l'on vouloit épouser, la possession de sa personne (1). On adoucit ensuite cette obligation, & les services furent convertis en présens qu'on faisoit pour l'obtenir (2).

« Encore aujourd'hui, dit l'Auteur de l'*Origine des loix*, &c. (3) » c'est l'usage parmi » les Grecs, que quiconque veut se marier » achete sa femme par les présens qu'il est obli» gé de faire aux parens de celle qu'il épou» se ».

Il est vrai qu'un Grec qui se marie fait des présens, mais ils sont purement arbitraires; & nulle obligation d'acheter la femme qu'il épouse, puisqu'au contraire il ne la prendroit point

(1) *Mez.* Ep. d'Ovide. *t.* 2. *p.* 317.

(2) Les interprètes d'Homere n'ont pas fait attention à cet usage en traduisant par *une grosse dot*, les présens que promet Agamemnon à Achille, s'il épouse sa fille, ἐπιμείλια πολλά. Ces présens, dans cette occasion, étoient des dons expiatoires en réparation d'une offense ἀπερείσια ἄποινα, *infinita munera quibus pœna debita pensatur.* Mad. Dacier fait la même erreur, en prenant pour la dot de Théano, les présens que fait Iphidamas, à son pere, en l'épousant. Iliad. l. 2.

(3) Tom. 2. l. 1. p. 61.

ſans une dot proportionnée à ſa condition (1).

Les anciens Grecs, toujours ſcrupuleux ſur les loix primitives du mariage, n'admîrent pas la Bigamie; & on a de nos jours bien juſtifié Socrate ſur le reproche qu'on lui faiſoit d'avoir eu deux femmes, malgré la ſévérité de ſa morale (2). Euripide fait dire à Hermione, qu'il eſt contre le bon ordre que deux femmes ſoient en même tems ſous les loix d'un ſeul homme. Charondas fit plus : dans ſes loix pour les Thuriens, il régla, ſuivant Diodore (3), que ceux qui donneroient une belle-mere à leurs enfans, ſeroient exclus de tout Conſeil public, jugeant que des hommes capables de rendre un ſi mauvais office à leur famille, ſeroient mal intentionnés pour la Patrie. Car, diſoit-il, ſi leur premier mariage a été heureux, ils doivent s'en tenir-là; ſi, au contraire, il a été malheureux, il faut qu'ils ſoient bien inſénſés pour courir les riſques d'un ſecond. Les Grecs d'aujourd'hui,

---

(1) Un Patriarche Grec a fulminé récemment une excommunication contre les Peres qui donneroient en dot à leurs filles plus de trois mille piaſtres, c. à. d. plus de 3000 écus.

(2) Obſ. ſur les Chœurs, par M. Hardion. *Mem. de l'Acad. des Inſcrip.*

(3) Diod. *l.* 12.

quoique moins libres que les anciens, ne ſe ſoumettroient pas à une loi ſi gênante. L'Egliſe Grecque permet juſqu'aux troiſièmes noces ; mais elle excommunie celui qui paſſe à de quatrièmes. Chez les Athéniens, le Sacrificateur, qui avoit le titre de Roi, ne pouvoit ſe marier qu'une ſeule fois, & ne pouvoit épouſer qu'une Vierge du pays. Le Papas Grec eſt ſoumis à la même loi par les Canons; il ne peut ſe marier qu'étant Diacre, c'eſt-à-dire, avant de recevoir la prêtriſe. On obſerve que la *Papadia* ou femme du Papas a toujours été bien choiſie. Elle peut ſe vanter auſſi d'avoir un mari qui eſt tout à elle (1).

Il y avoit anciennement des mariages auſſi mal aſſortis que ceux dont on ſe plaint à préſent. « Un homme de naiſſance, diſoit Théognis (2), » ſe méſallie pour épouſer une fille » riche qui le déshonore ; & une fille vertueu- » ſe épouſe un malhonnête-homme à cauſe de » ſon bien : ainſi le bien & le mal ſe mêlent, » & nous dégénérons ».

---

(1) Unico gaudens mulier marito
Prodeat juſtis operata divis. Hor.

(2) V. 185.

Téléſiclès, pere du fameux Archiloque (1), ternit l'éclat de ſa naiſſance par un mariage inégal. Il avoit épouſé une eſclave qui s'appelloit *Enipo.* « Les Grecs, dit l'Abbé Sévin (2), rapportant ce trait, » regardoient avec un ſouverain mépris ces ſortes d'alliances, & ſouvent » la honte en rejailliſſoit ſur les enfans ». Ceux d'aujourd'hui les appelleroient *les fils de l'eſclave.* Ils obſervent exactement l'ancien précepte, *ſi vis nubere, nube pari*, ſi bien rendu par l'épigramme de Callimaque, & ils évitent ſoigneuſement de ſe méſallier.

On jugeoit avec moins de rigueur un mariage dont on voit encore des exemples, tels que M. Burette en rapporte un d'après la vie d'Homere, attribuée à Hérodote. Phémius, chantre ſi célèbre dans l'Odyſſée, épouſa Critheide, qui, d'un commerce illégitime, avoit déja eu pour fils Homere lui-même. Phémius, qui s'étoit établi à Smyrne, où il enſeignoit la Grammaire & la Muſique à la Jeuneſſe, après le malheur de cette fille, conçut pour elle tant d'eſtime, en la voyant dans ſon voi-

(1) Recherc. ſur Archiloq. *Mém. de l'Acad. des Inſcriptions.*

(2) *Mém. de l'Acad. des Inſcrip.*

ſinage uniquement occupée du ſoin de filer des laines pour gagner ſa vie, qu'il la prit chez lui, pour l'employer à filer celles dont ſes écoliers avoient coutume de payer ſes leçons; charmé, dans la ſuite, de la ſage conduite de cette fille, il en fit ſa femme. Pour ſuivre la comparaiſon de nos jours avec l'ancien tems, j'ai vu, dans mon ſéjour à Smyrne, plus d'un imitateur de Phémius; ſi ce n'eſt que les Grecques qu'y épouſent nos François, n'ont pas fait la faute de Crithéide.

La cérémonie du mariage eſt précédée chez les Grecs, par des fêtes qui l'annoncent. Les Anciens les appeloient *Proluſoria*, ou προτελέια, comme ces préludes de fêtes qu'ils avoient avant les ſacrifices ſolemnels qu'on faiſoit à Junon ou à Diane (1).

« Le mariage, dit un Berger de Théocrite (2), » n'apporte, ni le chagrin, ni les ſoucis; » il n'amene que la joie & les danſes ».

Aujourd'hui, la veille des noces, la jeune mariée eſt menée au bain comme en triomphe, & pluſieurs femmes l'accompagnent. Vous avez

(1) Meurſ. *Græc. fer.* 842.

(2) Idyl. 27. *v.* 25

déja vu, dans ma lettre ſur les bains, l'ancienneté de cet uſage.

C'eſt encore ſur le fameux bouclier d'Achille, qu'Homere décrit la marche des nouveaux mariés. « On y voit, dit-il, des noces, & des » feſtins. De nouvelles mariées ſortant de leurs » maiſons, ſont conduites dans les rues avec » un bel ordre, à la clarté des flambeaux. » Tout retentit des chants d'hyménée. Des trou- » pes de jeunes gens précédent, & ſuivent la » pompe nuptiale, en danſant au ſon des trom- » pettes & des flûtes. Les femmes de la ville, » attirées par la curioſité, ſont à leurs portes, » & regardent cette marche avec beaucoup d'in- » térêt ».

On la trouve encore dans Euripide. Admete, en pleurant ſon épouſe, s'écrie : « O Palais, ô » appartement nuptial ! quelle différence entre » ma ſituation préſente, & ma félicité paſſée ! » Je m'en ſouviens hélas ! j'entrai dans cette » aimable demeure, conduiſant par la main » mon épouſe, au bruit des inſtrumens & des » acclamations ; nous étions précédés par des » flambeaux, & ſuivis d'une troupe de convi- » ves, qui chantoient à l'envi des hymnes. On

» chantoit le bonheur de celle qui fait couler » mes larmes, & le mien ».

On voit aujourd'hui, dans la marche des Grecs, la même pompe, le même cortége, & la même musique. Elle est ouverte par des danseurs, par des instrumens, & par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. La mariée, chargée d'ornemens, les yeux baissés, & soutenue par des femmes, ou par deux de ses proches parens, marche avec une lenteur affectée qui doit la gêner beaucoup. On s'empresse jusqu'à l'impatience pour la voir; on lui adresseroit volontiers les vers de Catulle :

« Vous nous faites trop attendre, la journée se passe
» Paroissez donc, nouvelle Mariée » (1).

Anciennement la nouvelle Mariée portoit un voile rouge ou jaune, que les Arméniens ont conservé; ce voile rouge leur couvre la tête & tout le corps. On l'appeloit *flammeum* : il étoit fait pour cacher la rougeur modeste, l'embarras, & les larmes de la jeune épouse (2).

---

(1) Sed moraris, abit dies :
Prodeas, nova Nupta. *Epithal.*

(2) Jam nuptæ trepidat sollicitus pudor ;
Jam produnt lacrymas *flammea* simplices. *Claud.*

On l'appercevoit d'aſſez loin, & il annonçoit la nouvelle Mariée (1).

Le brillant flambeau de l'hyménée, ce flambeau ſi connu, ſi célèbre, & dont les Poëtes ont conſacré l'expreſſion pour le mariage dont il eſt l'emblême, n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux, & dans la chambre nuptiale, où il brûle, juſqu'à ce qu'il ſoit entierement conſumé. Ce ſeroit même un mauvais préſage, s'il venoit à s'éteindre par quelque accident. Auſſi y veille-t-on avec autant de ſoin, que les Veſtales en avoient pour le feu ſacré.

C'étoit la mere de l'épouſée, qui tenoit anciennement le flambeau nuptial, qu'un jeune homme portoit chez les Romains. Elle avoit encore ſoin de préparer & d'orner le lit; elle faiſoit l'office de *Pronube* (2), & faiſoit coucher la Mariée; comme le plus proche parent, faiſant auſſi l'office de *Paranymphe*, conduiſoit au lit le Marié. Le Paranymphe & la Pronube ſont aujourd'hui repréſentés, chez les Grecs,

(1) Tollite, ô pueri, faces :
Flammeum video venire. *Cat.*

(2) *Meziriac*, Ep. d'Herm. *t.* 2. *p.* 360.

par le compere & la commere, qui accompagnent les époux jusqu'au bout de la cérémonie (1).

Arrivés à l'Église, les nouveaux époux portent chacun une couronne, que le Prêtre, pendant la célébration, change alternativement, en donnant la couronne de l'époux à l'épouse, & celle de l'épouse à l'époux. C'est encore aux Anciens qu'est due l'origine de cette couronne, que les Modernes ont conservée.

Vous savez qu'anciennement les amans & les mariés portoient des couronnes que les premiers déchiroient, & consacroient à quelque Divinité, lorsqu'ils rompoient avec leurs maitresses; au-lieu que celle du mariage étoit conservée jusqu'à la mort, puisqu'on la retrouve dans les bas-reliefs qui ornoient les tombeaux. Je n'explique pas autrement le dessin d'un marbre que M. *Peyssonel* m'a communiqué, & qu'il a depuis envoyé à M. le Conte de Caylus, pour en orner son *Recueil d'Antiquités*. La femme y est couronnée par son mari, que le fils couronne à son tour, & l'on diroit qu'ils re-

(1) *Ducitur in thalamum Virgo, stat Pronuba juxtà.* Claud. de Rapt. Proserp.

nouvellent

nouvellent leurs vœux. Ce tableau, qui paroît être l'image de l'union la plus parfaite, repréſente ainſi les doubles couronnes de l'hyménée & du trépas.

Junon, qui préſidoit aux noces, portoit une couronne de ſouchet, & de ces fleurs que nous appellons *immortelles* (1). Les couronnes déſignoient ſi bien le mariage, que, dans l'agréable deſcription faite par Claudien, de cette prairie où la jeune fille de Cerès, près d'être enlevée par Pluton, s'amuſoit à cueillir les fleurs que l'Aurore & les Zéphirs faiſoient naître ſous ſes pas, il la repréſente formant, ſans y ſonger, une couronne, triſte préſage de l'Hymen qu'on lui deſtinoit (2).

Les couronnes nuptiales étoient conſacrées, comme elles le ſont aujourd'hui parmi les Grecs. Vous avez déja vu qu'ils en avoient pour les feſtins, & pour tous les états, depuis le trône juſqu'à la houlette.

(1) *Projicit ipſe ſuas, deductâ fronte, coronas.* Ep. de Cydippe à Aconte. *Nonnus* parle d'un jeune fiancé qui a péri dans le combat, & que ſon épouſe n'a pas vu portant la couronne nuptiale. *Dionys. l. 2. 3. v.* 218.

(2) Nunc ſociat flores, *ſeſeque ignara coronat*, Augurium fatale tori. *De Rapt. Proſerp. Lib.* 2.

Je ne dois pas oublier une cérémonie essentielle que les Grecs ont conservée : c'est la coupe de vin qu'on présentoit anciennement au nouvel époux en signe d'adoption. Elle étoit le symbole du contrat & de l'alliance (1). Après lui, l'épouse buvoit du vin de la même coupe, qu'on offroit ensuite à tous les parens & aux convives. « Ainsi, dit Pindare, *Olymp.* 7, *strophe* » 1e. (2), dans un brillant hyménée, un pere » opulent présente de sa main au jeune époux » qu'il a choisi pour sa fille, la coupe d'or où

---

(1) Athenée retrace l'usage des Ségobrigiens, chez lesquels la fille du Roi présentoit de l'eau à celui qu'elle choisissoit pour époux, lorsqu'il représente la fille de Nanus présentant la coupe à Protis, chef des Phocéens, fondateur de Marseille. *Ath. t.* 13. Diss. de M. Cary, *p.* 60.

(2) Φιάλαν ὡς εἴτις ἀφνέιας ἀπὸ χειρὸς ἑλὼν, ἔνδον ἀμπέλου καχλάζοισαν δρόσῳ,

Bouillonnante de la rosée de la vigne.

δωρήσεται

Νεανίᾳ γαμβρῷ, προπίνων οἴκοθεν οἴκαδε,

de domo in domum. Cette coupe étoit donnée pour passer d'une maison à l'autre. Voyez sur cette Ode l'élégante traduction, & les notes de Mr. de Chabanon. *T.* 32. des *Mém. de l'Acad. des Inscriptions. p.* 464. Vincitori Olimpici tradotti da J. Bap. Gautier, *p.* 128.

l'on voit bouillonner (1) la rosée ou le jus de » la vigne, &c. » Aujourd'hui c'est le prêtre qui, après avoir béni les nouveaux époux, leur présente la coupe de vin ; il en donne ensuite au parrein (2), à la marreine, & aux témoins. Vous verrez dans l'*Histoire du Bas-Empire*, que, lorsque l'Empereur Maurice, à son avènement à la couronne, épousa la Princesse Constantine, fille de Tibere son prédécesseur, on avoit dressé dans un vestibule du palais, derriere un voile, un trône éclatant d'où l'Empereur devoit se montrer au peuple. Le voile tombe, l'Impératrice paroît à côté de son époux; les spectateurs (souvenez-vous que ce sont des Grecs), comme de concert, entonnent le chant de l'hyménée, & l'Eunuque, qui avoit conduit la Princesse, verse du vin dans une coupe, qu'il présente aux deux époux (3).

Les Béotiens conduisoient la mariée dans un char; & lorsqu'elle étoit arrivée chez son mari, ils en brûloient l'essieu à la porte, pour lui fai-

---

(1) Les vins Grecs devoient être encore plus forts & plus spiritueux qu'ils ne le sont aujourd'hui.

(2) V. de Tournefort, *t.* 1. *p.* 150. *let.* 3.

(3) Hist. du Bas-Emp. *t.* 11. *p.* 335.

re entendre qu'elle ne devoit plus ſortir de ſa nouvelle demeure.

Les Grecs, toujours ſuperſtitieux, regardoient encore comme un mauvais préſage, ſi la nouvelle épouſe, en entrant pour la premiere fois chez ſon mari, touchoit ſeulement du bout du pied le ſeuil de la porte, qui, comme vous ſavez, étoit conſacré à la Déeſſe Veſta, & aux Dieux Pénates. Pour évitér cet accident, les compagnes de la mariée la ſoulevoient en entrant, & l'enlevoient en la prenant par deſſous les bras (1).

La mariée, chez les Grecs, eſt encore ſoutenue par des femmes, ou par les hommes qui l'accompagnent ; & à la porte du mari il ſe fait une autre cérémonie auſſi ridicule que le paſſage du ſeuil qu'il ne falloit pas toucher. Dès que la mariée arrive, on étend un tapis ſur un crible, & on la fait marcher deſſus, en entrant chez ſon mari. Si le crible, ſur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement, ne crevoit pas ſous ſes pieds, on auroit contre elle des ſoupçons qui allarmeroient ſon

(1) *Senſim ſuper limen attolle pedes, nova nupta ; ſoſpes iter incipe hoc.* Plaut. in Caſinâ. act. 4. ſc. 4.

époux; mais il eſt tranquille & content, après l'épreuve du crible.

La plus grande partie de la dot conſiſte en pierreries & en habits qu'on étale avec faſte : on en uſoit de même anciennement. Hermione dit, dans Andromaque : « Ces ornemens » d'or que je porte ſur ma tête, & tous ces » divers habillemens que j'ai, ne ſont pas un » préſent d'Achille, ni de Pélée; je les ai ap- » portés de Sparte, & Ménélas mon pere me » les a donnés, avec une dot conſidérable, » *afin que je pûſſe parler librement* ». Clitemneſtre dit auſſi : « Qu'on tire des charriots les » préſens que j'ai apportés pour la dot de ma » fille, & qu'on les mette dans la cour » (1). Les Grecs tirent aujourdhui beaucoup de vanité de cet étalage qui ſe fait toujours dans l'appartement même où les parens de la fiancée recoivent les viſites.

Rien de plus ancien que l'uſage des préſens de noces, que le mari fait encore à celle qu'il épouſe. Il paroît même qu'il étoit établi partout; on le voit par la belle réponſe que Sophonisbe fit à Maſſiniſſa. Ce barbare Numide,

(1) Iphig. in Aulid.

blâmé d'avoir épousé la fille d'Asdrubal, l'ennemi de Rome, pour soustraire cette malheureuse Princesse à la haine des Romains, lui envoya du poison, & en le recevant, elle dit: « J'accepte ce nouveau présent de noces (1), » qui ne m'est pas même désagréable, si Massinissa n'en avoit point de meilleur à faire à » sa femme. Dites-lui cependant qu'il eût été » mieux de choisir, pour ma mort, un tout » autre tems que celui de mes noces.

Les fêtes du Mariage se passent en jeux, en divertissemens & en danses. On fait venir des baladins & des sauteurs qui amusent les conviés par leurs tours d'adresse & de force. Homere nous peint encore cette fête telle qu'on la voit aujourd'hui. Télémaque & le fils de Nestor trouvent Ménélas qui célébroit le mariage de sa fille. Ménélas étoit à table avec ses amis & ses voisins. Le Palais retentissoit de cris de joie mêlés au son des instrumens, aux voix des chanteurs, au bruit des danses (2). Un chantre

(1) *Accipio nuptiale munus, nec ingratum, si nihil majus vir uxori præstare potuit: hoc tamen nuntia, me meliùs morituram fuisse, si non in funere meo nupsissem.* Tit. liv. *l.* 30.

(2) « Cnémon, Athénien, présentant sa main à Nausiclès,

divin, au milieu d'un cercle, jouoit de la lyre, & des fauteurs, par leur légèreté, amufoient l'affemblée. Anciennement le devoir de la Pronube & du Paranymphe étoit de faire les honneurs de la noce, de donner les ordres néceffaires pour l'œconomie du repas & des autres réjouiffances qui accompagnoient la folemnité des noces. Ils gardoient auffi la porte de la chambre où étoit le lit nuptial.

Les Grecs modernes fuivent le même ufage. Ils ont un Paranymphe différent du Compere, qui eft chargé de tout le détail de la fête. Les Parens ne quittent jamais l'appartement où font les nouveaux époux, & lorfque le Compere conduit le Marié au lit nuptial, il le laiffe à la porte de l'appartement; il faut qu'il en achete l'entrée par un préfent au Paranymphe qui la garde.

» celui-ci lui donna celle de fa fille, à qui il ordonna de » prendre Cnémon pour fon époux. Après cette cérémonie, » il fit venir fes domeftiques, leur commanda de chanter les » chants nuptiaux, & ouvrit lui même la danfe. *Théag. &* » *Charic. l. 6. t. 2. p.* 14.

Cette danfe étoit devenue licencieufe, puifque le Concile de Laodicée en Phrygie, tenu vers l'an 367, fe crut obligé de défendre la danfe à ceux qui affiftoient a des noces. *Abr. de l'hift. de l'Eglife, t. 2. p. 103.*

Il paroît, M. par la defcription de Lucain, que les Romains avoient tiré des Grecs les principales cérémonies du mariage. Lorfque Marcie renouvelle le fien avec Caton, cette cérémonie fe fait fans pompe & fans éclat. La porte de la maifon n'eft pas ornée de guirlandes ; on n'allume pas le flambeau facré de l'hymen ; on n'éleve pas le lit nuptial comme un trône, fur des marches d'ivoire ; l'or ne brille pas fur de riches vêtemens. On ne voit point Marcie couronnée & parée comme une nouvelle époufe ; elle n'eft point foutenue ou foulevée par fes compagnes pour franchir, fans y toucher, le feuil de la porte confacré à Vefta. Sa tête n'eft point couverte du voile que porte une jeune mariée, pour dérober aux regards avides fes yeux modeftes, fa pudeur timide, & fon embarras. C'eft dans fon habillement ordinaire, fans quitter l'appareil du veuvage, qu'elle embraffe fon mari comme elle embrafferoit fes enfans. La pourpre eft cachée fous la laine noire & lugubre. Ce férieux hyménée n'admet ni la folle joie, ni les propos libres qu'on a coutume de fe permettre ; on n'y reçoit ni parens ni convives ; les fideles époux fe re-

joignent & se réunissent en silence sous les seuls auspices de Brutus (1).

Il est assez rare parmi les Grecs qu'une veuve se remarie. Pausanias rapporte qu'anciennement cela ne leur étoit pas permis, & que Gorgophone fut la premiere qui osa épouser Œbalus en secondes noces.

Les Grecs ne manquent pas d'observer, par religion, la continence la premiere nuit. On sait que le quatrieme Concile de Carthage, tenu après la paix rendue à l'Afrique par la défaite de Gildon, l'an 398 (2), régla que les époux, après avoir reçu la bénédiction, garderoient entre eux la continence la premiere nuit du mariage, par respect pour le Sacrement.

---

(1) Festa coronato non pendent limine serta,
legitimæ-que faces......
Turritâque premens frontem matrona coronâ
Tralatâ vetuit contingere limina plantâ.
Non timidum nuptæ leviter tectura pudorem
Lutea demissos velarunt *Flammea* vultus.
&c.
Non soliti lusêre Sales.

Pharſ. l. 2.

(2) S. Augustin y assista, & il y avoit en tout cent quatorze Evêques. *Hist. Eccleſ. de Fleury t. 5 l. 20.*

Cette continence, ſi avantageuſe à ceux qui avoient le droit d'en diſpenſer, fut autrefois établie en France.

Le nouveau marié, chez les Grecs, donne une poignée de dragées à chacun de ceux qui aſſiſtent à ſa noce, ou qui vont le voir ; ce qui peut avoir rapport à l'ancien uſage de diſtribuer des noix, pour faire voir que le jeune époux renonçoit aux amuſemens de l'enfance (1).

Les anciens Grecs diſtribuoient auſſi des noix & des amandes aux conviés; on faiſoit même, en les donnant, beaucoup de bruit (2), & les mariés profitoient du moment pour ſe retirer. C'étoit anciennement l'uſage de chanter & de danſer juſqu'à minuit devant l'appartement des nouveaux mariés. Ces chants (3) & ces danſes étoient éxécutés par de jeunes filles. On danſe encore & on chante pendant toute

---

(1) *Sparge, Marite, nuces.* Virgil. Eclog. Vid. *Plin.* de nuce juglande.

(2) Ne nuptæ clamor audiretur. *Scalig. in lect.*

(3) Ces chants étoient appellés Κοιμητικα, *ſomni conciliatoria.* Les mêmes filles chantoient le matin d'autres chanſons appellées διεγέρτικα, *excitatoria.*

la nuit, mais les compagnes de la nouvelle mariée en font exclues. Elles se réjouiffent entr'elles dans des appartemens féparés & éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes, comme les anciens, couronnent encore, le jour des noces, les portes de leurs maifons, de verdure & de fleurs attachées avec des bandelettes.

Dans les villages & à la campagne, la mariée eft conduite au fon des inftrumens, fur un charriot traîné par des buffles. Je ne trouve une idée de cette marche, que dans un vieux conte que Paufanias avoit appris des Platéens. Le voici : vous rirez peut-être de la fimplicité de cet ancien tems.

Junon s'étant un jour fâchée contre Jupiter, on ne fait pas pourquoi, le quitta de dépit, & fe retira à Eubée. Jupiter, après avoir fait de vains efforts pour la fléchir, alla trouver Cithéron qui régnoit alors à Platée. Celui-ci confeilla à Jupiter de faire faire une ftatue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre fur un charriot attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la Ville, & de répandre dans le public, que c'étoit Platée, fille d'Afopus, qu'il alloit époufer. Junon, informée de ce mariage, dont la nouvelle s'étoit bien-tôt répan-

due, part ſur le champ, arrive à Platée, s'approche du char, & dans ſa colere voulant déchirer le voile & les vêtemens de la mariée, ne trouve qu'une ſtatue. D'autant plus charmée de l'aventure, qu'elle avoit cru la choſe plus ſérieuſe, elle prit très-bien la plaiſanterie, & ſe reconcilia avec Jupiter. Les Platéens célébroient cette fête, dont Pauſanias rapporte ici l'origine (1). Le divorce eſt encore permis chez les Grecs modernes, comme chez les Anciens; les époux peuvent ſe ſéparer avec une égale facilité & prendre chacun de leur côté de nouveaux engagemens.

Je finis, M. en vous invitant à voir, dans le beau diſcours de Dion, ſur les agrémens de la vie champêtre, un tableau très-reſſemblant encore, & que je préfere à tous les autres. C'eſt celui du mariage des gens de la campagne, pour qui le bonheur conjugal n'eſt pas une chimere, comme chez les habitans des villes. Vous ſerez touché de la ſimplicité des mœurs, & des uſages antiques, qui ſont encore aujourd'hui les mêmes.

---

(1) C'eſt de-là qu'Autreau a tiré le ſujet du Ballet Bouffon de *Platée*, où répand encore tant de gaieté l'agréable muſique de Rameau.

On choiſit, comme autrefois, un jour favorable, & c'eſt lorſqu'il y a de la lune, que l'air eſt ſerein, & le ciel pur. La jeune fille & le jeune laboureur s'excitent, par le travail, à hâter le jour de leurs noces. « Je comparois, dit l'auteur Grec (1), en finiſſant ſon récit, » je » comparois cette façon d'agir, ſimple & unie, » à celle des riches. Combien il faut de formalités pour ceux-ci dans toutes les affaires, & » ſur-tout dans leurs mariages ! De combien » de gens un pere de famille a beſoin pour » régler les ſeuls préliminaires ! Combien d'in» formations ſur le bien, ſur la famille, ſur la » dot, ſur les donations, & ſur les promeſſes » !

Nous pouvons bien dire aſſurément après la Fontaine :

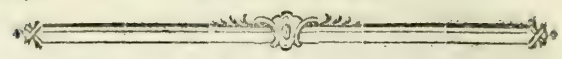
Nous ſommes tous d'Athènes en ce point.

Ainſi la noce champêtre ſera toujours pour nous le ſpectacle le plus doux, le plus intéreſſant, & le plus propre à nous offrir l'image d'un bonheur que donnent rarement les richeſſes.

Je ſuis, &c.

---

(1) Vie des Orat. Grecs. *t* 2. *p.* 114.



DIX-SEPTIEME LETTRE.

Nymphes, accouchemens, Amour pour les enfans, Hospitalité.

La nouvelle mariée, chez les Grecs modernes, M. est encore appellée dans la maison, comme anciennement, Nymphe, νύμφη. Ovide ne fait que rendre l'expression Grecque, lorsqu'il dit dans l'Épître de Pénélope, que les jeunes mariées portent gaiement leurs dons aux Autels, pour la conservation de leurs époux (1).

Dans la plupart des Isles Grecques, les femmes exercent la médecine, au moyen de quelques recettes héréditaires, ou de simples, dont elles ont la connoissance; ce que j'ai heureusement éprouvé moi-même à l'Isle de Milo. Elles se mêlent aussi seules des accouchemens; les femmes Grecques d'aujourd'hui n'aimant point à se mettre entre les mains des chirurgiens. L'auteur de l'origine des Loix & des Arts (2), qui a fait les recherches les plus pro-

(1) *Grata ferunt* Nymphæ *pro salvis dona maritis.*

(2) T. 2. p. 270. Hygin. fab. 274. *p.* 328.

fondes ſur les mœurs anciennes, n'a pas manqué de rapporter le trait de la jeune Athénienne, qui, par rapport à la défenſe faite aux femmes chez les anciens Grecs, de ſe mêler de la médecine, & même des accouchemens, ſe déguiſa en homme pour apprendre cette partie de l'art, & tirer, par ce moyen, d'embarras les femmes qui, dans ces momens critiques, ne pouvoient ſans beaucoup de peine ſe réſoudre à appeller des hommes: ce qui faiſoit qu'il en périſſoit beaucoup faute de ſecours. La jeune Athénienne devint donc un Médecin fort employé; mais comme on s'apperçut que c'étoit le ſeul dont les femmes vouloient ſe ſervir, la jalouſie fit naître des ſoupçons bien fondés. On traduiſit le Médecin femelle devant l'Aréopage pour rendre compte de ſa conduite. Agnodice (c'étoit le nom de l'Athénienne), n'eut pas de peine à ſe juſtifier, en expoſant les motifs de ſon déguiſement. Cette aventure fut cauſe qu'on abrogea l'ancienne loi. Depuis ce tems, les femmes eurent permiſſion de préſider aux accouchemens, ce qu'elles font encore; & une Sage-femme eſt très-reſpectée parmi les Grecs.

Croirez-vous, M. que l'amour conjugal eſt encore chez les Grecs dans toute ſa force:

& conforme à l'idée qu'en donnent les Anciens (1).

Vous verrez ce ſentiment bien établi chez les Grecques modernes, & ſur ce point elles ne le cèdent pas aux Anciens. Tout ce que dit ſi bien Claudien de la dignité d'une mere, qui, par ce ſeul titre, conſerve ſur ſon mari le pouvoir que ſes attraits effacés par l'âge ne lui donnent plus (2), ſe vérifie exactement parmi elles.

Enfin, M. quoique vous ayez lu dans Pauſanias, « que les Anciens reſpectoient la qualité » de pere & de mere, bien autrement qu'on » ne faiſoit de ſon tems (3) », parce qu'il y a par-tout des races qui dégénerent, je puis vous aſſurer que l'amour paternel & la piéte filiale ſont encore des vertus bien reſpectées parmi les Grecs. Ces vertus, à la vérité, brillent avec bien plus d'éclat dans leur ſource. Si Homere veut peindre la joie d'Ulyſſe nageant ſur les flots, & prêt à ſe ſauver, il la compare

(1) Omnis amor magnus, ſed aperto in conjuge major. *Propert.*

(2) Fœmina, cùm ſenuit, retinet connubia partu,
Uxoriſque decus matris reverentia penſat.

(3) T. 2. p. 239.

à la joie qu'éprouvent des enfans qui voient revenir à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui, consumé par une longue maladie, étoit prêt à rendre le dernier soupir. Telle fut la joie d'Ulysse, lorsqu'il découvrit la terre & les forêts, &c.

Rien encore de plus touchant que les plaintes de Mégare, dans la troisième Idylle de Moschus, sur la mort de ses enfans : c'est le cri même de la nature, & l'énergie d'un sentiment dont les Grecs ont toujours eu la plus vive expression (1).

Les Grecs exercent encore entre eux très-régulierement l'hospitalité. La Maison est en fête à l'arrivée de l'étranger ; on lui donne le meilleur appartement, & les Turcs en usent de même.

Ainsi le pratiquoient les premiers Chrétiens, à l'exemple des Grecs & des Romains. On sait que les hotelleries n'étoient, chez les derniers, que pour les misérables. Les honnêtes-gens avoient des amis ou des recommandations dans toutes les villes où ils pouvoient avoir affaire; ils y étoient reçus & logés. Ce droit, ajoûte

(1) Odyss. *l.* 2.

l'Abbé de Fleury (1), ſe perpétuoit dans les familles; c'étoit un des principaux liens d'amitié entre les villes de la Grece & d'Italie, & il s'étendit depuis par tout l'Empire Romain. Ils regardoient l'hoſpitalité comme un devoir de religion; Jupiter lui-même y préſidoit; la perſonne de l'hôte étoit auſſi ſacrée que la table où l'on mangeoit avec lui.

Il y avoit anciennement une fête inſtituée en l'honneur d'Hécate, pour avoir donné l'hoſpitalité à Théſée, lorſqu'il alla combattre le fameux Taureau de Marathon. Hécate fit auſſi des vœux, & même offrit des victimes pour ſa victoire & pour ſon retour. De-là, l'établiſſement de la fête qui la mit au rang des Déeſſes, & le nom d'Ἑκαλήσια donné à la vertu qu'elle avoit exercée (2). Ménélas, dans l'Odyſſée, réprend ſévèrement Eléonée de n'avoir pas été au-devant de Télémaque & de Piſiſtrate, & de n'avoir pas exercé envers eux les devoirs de l'hoſpitalité, au-lieu de leur propoſer de les adreſſer à un autre hôte. (Odyſſ. l. 4.)

Lorſqu'un Étranger arrivoit, le maître de la

(1) Mœurs des Chrétiens, *p.* 124.

(2) *Pet. Caſtell.* de feſtis Græc. *p.* 650.

maiſon le prenoit par la main en ſigne de confiance. Le premier devoir étoit de le conduire au bain, & de lui donner des habits pour changer. (Mœurs des Grecs, p. 323.)

Lorſque Mentor & Télémaque, arrivés à Pylos (Odyſſ. l. 3.), furent apperçus par Neſtor & ſes fils, ceux-ci coururent au-devant d'eux, les prirent par la main, & les inviterent à prendre place au repas que les Pyliens donnoient ce jour-là. Télémaque & Piſiſtrate, arrivés à Sparte, furent conduits au bain par les eſclaves de Ménélas, (Odyſſ. l. 4.) & enſuite invités au feſtin que ce Prince donnoit à l'occaſion du double mariage de ſa fille Hermione avec Pyrrhus, & de ſon fils.

Chez les Grecs modernes, quand un Étranger arrive, le maître de la maiſon va au-devant de lui, l'embraſſe, prend ſa main qu'il met dans la ſienne, & la porte enſuite à ſa bouche & ſur ſon front en ſigne d'amitié & de fidélité. Il le conduit enſuite à l'appartement le plus commode de la maiſon, & pendant qu'il l'interroge ſur ſa ſanté, ſur les évenemens de ſon voyage, & ſur l'état des perſonnes qui l'intéreſſent le plus, les domeſtiques & les eſclaves préparent le bain. Au ſortir du bain, il trouve du

linge & des habits pour changer. Ceux qu'il a quittés ſont enlevés par les eſclaves, qui les blanchiſſent, & les réparent pendant le ſejour qu'il fait dans la maiſon. Si c'eſt un parent, la femme & la fille du maître de la maiſon, ſe chargent elles-mêmes de la plupart de ces ſoins.

Diodore rapporte que Gellias, le plus riche des Agrigentins, faiſoit tenir devant ſa porte un certain nombre de domeſtiques, chargés d'inviter tous les étrangers à venir loger chez lui, & que pluſieurs autres Citoyens faiſoient à-peu-prés la même choſe (1).

Il y avoit dans l'Iſle de Crète quantité d'édifices publics, où tous les étrangers étoient reçus & hébergés avec cordialité (2).

Les Turcs, outre les logemens ou *Khans* qu'ils ont conſtruits pour les voyageurs, ont conſervé ſur les grandes routes les maiſons de poſte, qu'ils appellent *Menzilkhané*; & tout courier, muni d'un ordre du Prince, y eſt nourri & hébergé. Anciennement on y fourniſſoit des chevaux & des voitures, ſans payer, à celui qui voyageoit par ordre de l'Empereur; mais

(2) Diod. *l.* 13.

(3) Mœurs des Grecs, *p.* 323.

c'étoit un crime, selon M. l'Abbé du Bos, de prendre des chevaux dans une de ces maisons, sans avoir l'ordre du Prince (1).

L'Empereur Pertinax, dans le tems qu'il étoit déja chef d'une cohorte, fut condamné à faire à pied une assez longue traite, pour s'être rendu coupable d'une pareille contravention. Quand les chevaux d'un endroit ne suffisoient pas, on en prenoit dans les lieux voisins. On pratique encore aujourd'hui cet usage ; cependant j'ai bien éprouvé, qu'il vaut mieux courir la poste en France qu'en Turquie.

Je suis, &c.

(1) Hist. critique de la Monarchie Franç. *t.* 1. *p.* 166.





DIX-HUITIEME LETTRE.

Enterremens Grecs.

VOUS avez vu, M. les Grecs dans la joie de leurs ſolemnités, ou des feſtins & des noces, je vais vous les montrer dans le deuil, dans la douleur, dans les larmes. Tel eſt le cours de la vie humaine, les chagrins ſuivent par-tout les plaiſirs. Dans le pays dont je vous décris les mœurs, & que je vous fais parcourir, en ſortant d'une prairie riante, on trouve ſouvent une triſte allée de cyprès, & l'on aime quelquefois à ſe repoſer ſous leur ombre.

Suivez-moi dans cette maiſon, où les cris perçans des eſclaves & des domeſtiques nous annoncent que la mort vient d'entrer. Cette femme défaillante eſt une mere déſolée, qui a perdu ſa fille; vous ne la verrez pas oppreſſée par l'abbattement, dans le ſilence de la profonde douleur; elle exprime avec énergie ce qu'elle ſent, & on ne lui répond que par des gémiſſemens & des larmes. Elle s'écrie:

« O ma fille! ma chere fille! toi qui me pré-
» venois toujours, qui la premiere m'a donné

» le doux nom de mere, qui vôlois dans mes » bras en me voyant, tu es ſourde à mes cris ! » Hélas ! mes cris perceront juſqu'au fond du » tombeau où tu deſcends, ils s'éleveront juſ- » qu'aux cieux : c'eſt ta mere qui t'appelle. Ma » fille ! que dis-je ? mon ame, ma vie, mon » ſoutien, as-tu pu m'abandonner ainſi ? As-tu » pu ceſſer de vivre dans la force de l'âge (1), » dans la fleur de ta jeuneſſe ? Non, tu dors » d'un ſommeil profond & tranquile, & c'eſt » moi qui meurs de douleur. O ſommeil de la » mort ! ſommeil éternel ! nuit horrible qui es » la derniere nuit ! tes ombres m'environnent : » c'eſt toi qui m'enleves ma fille ſans retour, » c'eſt toi qui me réuniras à ce que j'avois de » plus cher au monde...... Barbares que vous » êtes, pourquoi m'arrêtez-vous, continue-t- elle d'un ton ferme & d'un œil ſec ? « Je vais » voir ma fille, elle m'attend, elle m'appelle. » Non, elle n'eſt point morte, non : ah ! par » pitié, laiſſez-moi mon erreur ; ou, ſi elle ne

(1) Tels ſont les regrets de la mere d'Euryale.

Tune illa ſenectæ
Sera meæ requies, potuiſti linquere ſolam
Crudelis ? &c. Æneid. *l.* 9.

» vit plus, laissez-moi embrasser ce corps gla-» cé. Ne puis-je le réchauffer, lui redonner » la vie ?..

» Ciel ! j'entends les chants de mort & les » cris lugubres : c'en est fait, on m'arrache, » on m'emporte ma fille. Arrêtez, Barbares.... » Je vais.... soutenez-moi.... ma chere fille, je te » suis ; c'est toi qui m'entraînes dans le tom-» beau ».

Cette mere échevelée, en désordre suit le convoi funèbre. Elle est soutenue par ses esclaves en pleurs. Elle s'appuye, elle se laisse tomber sur leurs bras, & ne se releve que pour redoubler ses cris. « O ma fille, s'écrie-t-elle, » toi qui faisois toute ma joie, tu n'es plus, » & je vois, je parle & je marche » (1) !

---

(1) Κόρημυ, κανυχάρημυ δεν εῖσες πλιὰ, καὶ ἔχω μάτια, καὶ ἔχω στόμα, καὶ ἔχω ποδάρια. καὶ βλέπω, καὶ λαλῶ, καὶ περιπάτω. Telles sont les expressions de la nature & le cri de la douleur qui ne se contraint point. C'est ainsi qu'Hécube fait éclater la sienne au milieu des Troïennes qui l'environnent. « MON FILS, s'écrie-elle, dès qu'elle apperçoit le cadavre d'Hector, « mon cher Hector, pourrai-je vivre après » t'avoir perdu ? tu étois pour moi, nuit & jour, un sujet » de joie & de triomphe. Tu étois le salut des Troyens & » des Troyennes, qui te regardoient comme un Dieu. Tu

Mais ſuivons auſſi juſqu'au bout ces triſtes obſéques. Les proches parens & les amis ne manquent point, comme anciennement, d'en faire partie. Les femmes & les filles y vont les cheveux épars, & en pleurant; la marche eſt ſans ceſſe interrompue par les cris de la mere éplorée. On arrive au lieu de la ſépulture, & on pleure encore. Alors les cris de cette mere inconſolable rédoublent; elle veut ſe précipiter dans la foſſe. C'eſt donc ici toute la marche ancienne, telle que vous la trouverez dans la premiere Scène de *l'Andrienne*. Là, Simon racontant tout ce qu'il fait pour ſon fils, rappelle la mort de la ſœur de la jeune fille d'Andros, & ce qui ſe paſſa à ſes funérailles, auxquelles il voulut aſſiſter pour l'amour de ſon fils, qui aidoit à en faire les honneurs (1).

» valeur faiſoit toute leur gloire, & tu n'es plus »! . . . . Ses ſanglots, entrecoupés d'un torrent de larmes, ne lui permettoient pas d'achever. (Iliad l. 22.)

(1) In funus prodeo.

. . . .

Effertur, imus. Intercà inter mulieres
Quæ ibi aderant fortè unam adſpicio adoleſcentulam. . . . .
. . . . Funus interim
Procedit: ſequimur, ad ſepulchrum venimus.
In ignem impoſita eſt, fletur, &c.

Dans la planche 135 des *Monumenti Antichi* de M. Winckelmann que j'aime à citer, on voit Andromaque ſuivie des Troyennes, & le corps d'Hector que l'on porte à Troye.

Stace repréſente ainſi les femmes d'Argos, pleurant la mort de leurs parens tués au ſiége de Thèbes (1).

Voici, chez les Grecs du 18e. ſiècle, ce que j'ai été à portée de voir & d'entendre. Mad. *Tigoniti*, la plus belle des Grecques modernes, aimoit tendrement ſon frere. Elle eut le malheur de le perdre. Cette dame accompagne le convoi ſuivant l'uſage, & fondant en larmes, elle revient enſuite chez elle. Là elle s'arrête à l'entrée de la maiſon, ſoutenue par les femmes qui l'environnent, elle fait éclater ainſi ſa douleur.

« Secourez-moi, je n'en puis plus : j'ai eu » la force d'accompagner mon frere, mon cher » frere au tombeau, où j'aurois voulu entrer » avec lui. Je ne puis me réſoudre à rentrer

---

(1) Dejecti in pectore crines,
Accinctique ſinus. . . . .
Triſtibus illabens famulis, iterùmque reſurgens,
Quærit inops Argia vias.

Thébaid l. 12

» dans cette maison, qu'il a quittée pour n'y
» plus revenir ».

» Que vois-je & qu'entends-je ici ? voilà ces
» plantes, ces arbrisseaux, & ces fleurs dont il
» avoit soin; voilà ce vivier qu'il aimoit tant.
» Plantes, Fleurs, Arbrisseaux que mon frere ai-
» moit tant, vous ne le verrez plus, vous ne
» serez plus arrosés de ses mains, vous séche-
» rez de regret, vous mourrez comme lui;
» & vous, Poissons muets, qui ne paroissez plus
» sur l'eau, parce que vous ne voyez plus ce-
» lui qui se plaisoit à vous appeler & à vous
» nourrir, vous l'avez perdu & vous ne lui sur-
» vivrez pas. Vous n'entendrez que les cris de
» ma douleur; & moi, moi plus malheureuse
» que vous, moi sa sœur chérie, je ne verrai
» plus mon frere. Je verrai périr après lui les
» fleurs, les plantes de ce jardin, & les pois-
» sons de ce vivier, & je pourrai tenir encore
» à la vie ! O mon frere, je cesserai de parler
» & de vivre, lorsque ma voix éteinte cessera
» de t'appeler ».

Antigone, désespérée qu'on refuse la sépul-
ture à Polynice, son frere, pour avoir amené
dans son pays une armée étrangère, s'écrie :
« O MON FRERE, ta sœur ne t'abandon-

» nera pas après ta mort : non, des animaux » féroces ne se rassassieront pas de tes membres » épars.... Mes mains, ces mains foibles, lui » creuseront un tombeau. Je l'y porterai moi- » même, je l'envelopperai de mes voiles » (1).

Une femme Grecque pleure son époux, son fils, &c. avec ses amies pendant plusieurs jours ; elles chantent ses louanges & leurs regrets. Nous traiterions de folie ces emportemens de la douleur, parce que la nature, abandonnée à son énergie, choque nos bienséances factices, & notre politesse artificielle ; mais, telle est l'ivresse des passions, telle est l'expression de la nature, le délire de la douleur & même de la joie. On pleuroit âmerement, & on chantoit en même temps les morts.

« PLEURONS, filles Thébaines, pleurons, dit le Chœur, après la mort des deux freres ennemis ; » que le bruit de nos gémissemens » accompagne ces Ombres malheureuses dans » la barque des morts...... C'est à nous à com- » mencer ces chants tristes, ces concerts la- » mentables qui se font entendre jusqu'aux en- » fers » (2).

(1) *Les sept Chefs devant Thebes.* Act. 5. sc. 1.
(2) *Ibid.* Act. 4. sc. 2.

Lés Grecs obſervent l'ancienne coutume de laver les corps avant de les enſevelir ; ce que pratiquent auſſi les Turcs. On loue, comme autrefois, des pleureuſes, qui précèdent le convoi funèbre en s'arrachant les cheveux, & en chantant les louanges du mort. Ces pleureuſes, chez les Romains, étoient appellées *Præficæ* (1). Les chants de deuil, nommés par les Latins *Næniæ*, ſe nommoient anciennement ἰάλεμος, & ſont appellés par les Grecs modernes μυρολογία. Dans la Morée, qui eſt l'ancien Péloponneſe, les pleureuſes ne quittent pas la maiſon du défunt pendant un eſpace de temps plus ou moins long, ſuivant la condition ou les facultés de la famille. Leur emploi eſt de chanter les louanges du mort; elles recommencent pour chaque viſite qui arrive. Leur chant eſt également appellé μυρολογία, *fatale Carmen*.

Dans Euripide, on ne veut pas croire la mort d'Alceſte, parce que dit le repréſentant du Peuple, ou le Chœur, *Je ne vois pas l'eau pour laver le corps, ni des cheveux coupés; & que je*

---

(1) Voyez les Pleureuſes du *Muſæum Capitolinum*, tom. 3. p. 127.

n'entends pas les cris des femmes, toutes circonstances d'usage dans les deuils (1).

Les femmes, dans une maison en deuil, ne cessent pas aujourd'hui de pleurer, elles se refusent la nourriture & le sommeil : mais, comme observe bien un Poëte Grec, dans leurs plus grands chagrins, elles s'endorment en pleurant (2).

Les expressions de la douleur sont encore aujourd'hui, comme elles étoient autrefois, de s'arracher les cheveux, & de déchirer ses vêtemens. La tendre Héro, appercevant, au lever de l'aurore, le cadavre flottant de son cher Léandre, pousse des cris, déchire sa tunique, & se précipite dans la mer, pour ne pas survivre à son mari (3).

Les Myrmidons, & Briséis elle-meme, s'arrachent les cheveux, pour en couvrir la tombe d'Achille (4). Les femmes Grecques font encore la même chose : mais cet usage est prin-

---

(1) Alcest. sc. 2.

(2) Πολλάκις ὑπνώουσιν ὅτε κλαίουσι γυναῖκες. Coluthi Lycopol. Theb. de rapt. Helen. *Lib* 1, *v.* 361.

(3) Mus. *v.* 155.

(4) Quintus Smyr. *Derel. l.* 3, *v.* 685.

cipalement conſervé par les pleureuſes à gage, qu'on loue (1).

Patrocle eſt étendu dans la tente d'Achille, le viſage tourné vers la porte, ἀνὰ πρόθυρον τετραμμένος. Les Grecs & les Romains plaçoient de cette ſorte les morts dans le veſtibule de leurs maiſons, les pieds tournés vers la porte (2). La même coutume s'obſerve encore aujourd'hui parmi les Grecs modernes, ainſi que chez nous.

C'étoit anciennement (3) faire injure aux morts, que de les garder trop long-tems; on ſe hâte encore aujourd'hui de les enſevelir.

Si c'eſt une jeune fille, on lui met ſes plus beaux habits, & on la couronne de fleurs; les femmes, de leurs fenêtres, jettent des roſes, & des eaux de ſenteur ſur ſon cercueil, quand il paſſe.

Les Anciens paroient les morts de couronnes

---

(1) Solon avoit cependant défendu aux femmes de s'égratigner & de ſe meurtrir le viſage aux enterremens, & de faire toutes les ſimagrées qui provoquoient les larmes & les cris de ceux qui ſuivoient les convois funèbres. *Plutarq. vie de Solon.*

(2) *In portam rigidos calces extendit.* Perſ. Sat. 3.

(3) Id. *l.* 3. *v.* 323.

de fleurs, pour marquer qu'ils avoient enfin surmonté les misères & les chagrins de la vie ; d'où l'on appelloit un mort ἐςεφανωμένον, *un couronné*. Une femme dit dans Aristophane (1) : *Récevez ceci de moi, prenez cette couronne, & cette autre aussi ; Charon vous attend* (2). Ce sont ces couronnes funéraires ; & celles du mariage, que l'on voit dans le bas-relief de M. de Peyssonel, où Mémius, couronné mort par son fils ou par un de ses proches, couronne sa femme Néïopolis, morte avant lui (3).

N'omettons point le repas des funérailles. Dans la harangue de Démosthene pour Ctésiphon, où cet Orateur paroît si glorieux d'avoir été choisi par préférence à Eschine, & à d'autres rivaux d'éloquence, pour faire l'éloge funébre de ceux qui avoient été tués à la bataille

(1) Dan. Clus. Th. Gent. Cap.

(2) Les fameux soldats Grecs, que commandoit Xénophon, dans la Thrace Asiatique, après la défaite de leurs compagnons, leur donnerent la sépulture ; ils éleverent ensuite un cénotaphe & un grand bûcher sur lequel ils jetterent des couronnes de fleurs : καὶ πυρὰν μεγάλην, καὶ ςεφάνες ἐπέθεσαν. Xénophon. de Cyri exped. *l. 6. cap. 5.*

(3) Ce bas-relief a été gravé dans le recueil des *Antiquités Grecques*, de M. le Comte de Caylus. *Pl. LXXIV.*

de

de Chéronée : « Ce ne fut pas, dit-il, feule-
» ment le Peuple, qui fe comporta de cette
» maniere, à mon égard ; les peres des morts,
» & leurs freres qu'il avoit chargés du foin de
» leurs obféques, en uferent de même. Dans
» l'obligation où ils étoient de faire le repas
» des funérailles chez le plus proche parent de
» chaque mort, comme c'eft l'ufage, ils firent ce
» repas chez moi, & avec raifon.

Le repas des funérailles n'a pas été négligé par les Grecs modernes ; c'eft le plus proche parent qui eft chargé de ce foin, & qui par-là termine la cérémonie.

J'ai dit que les peres & les meres fuivent leurs enfans, quand on les porte au tombeau. Il faut que le public foit témoin des fanglots d'une mere inconfolable. Sapho, pour exprimer fa douleur en l'abfence de Phaon, lui écrit qu'elle a pouffé des cris perçans, qu'elle a même arraché fes cheveux. Pour marquer l'excès de fa douleur, elle fe compare à une mere éplorée, qui accompagne le convoi funèbre de fon fils, qu'on va mettre au tombeau (1).

(1) Poftquàm fe dolor invenit, nec pectora plangi,
Nec puduit fciffis exululare comis :

Les pleurs & les cris des femmes qui la suivent, pourroient bien l'aider dans ce triste office, si elle en avoit besoin; mais elles sont naturellement ce qu'ont toujours fait les femmes Grecques.

» Ces malheureux, dit Anne Comnene, en parlant de ceux qui avoient éprouvé la cruauté des barbares, « jettoient des cris aigus, & semblables à ceux que les femmes jettent ordinairement dans les funérailles » (1).

S. Chrysostome, qui a beaucoup censuré les Grecs de son tems, n'approuvoit ni les deuils, ni les pleureuses qu'on prenoit à gage, ni toute cette ostentation de douleur, à la place de laquelle nous n'avons mis nous-mêmes que le faste & la pompe d'un convoi nombreux, lorsqu'on veut donner aux obsèques l'éclat & l'appareil dont elles sont susceptibles (2).

Le même Pere fait ces reproches aux Grecs de son tems: « LES femmes dans le deuil font » une vaine montre de leur affliction; elles dé-

---

Non aliter quàm si gnati pia mater adempti
Portet ad exstructos corpus inane rogos.

(1) Hist. Bizant.

(2) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.* Extraits du P. Montf.

» couvrent leurs bras, elles s'arrachent les che-
» veux, elles ſe déchirent les joues, les unes
» portées à ces excès par la douleur, les autres
» par pure oſtentation.... O femmes! que faites-
» vous? Vous déchirez vos vêtemens, vous
» arrachez vos cheveux, vous jetez de grands
» cris; vous danſez, vous imitez les Ménades,
» & vous ne croyez pas offenſer Dieu! Quelle
» extravagance » (1)!

Les peres & les meres, en Grece, portent le deuil de leurs enfans, & ce deuil eſt très-long. Cet uſage eſt encore ancien parmi les Grecs. Entre pluſieurs exemples, il ſuffira de citer celui que nous fournit Eſchine, dans cette harangue où il emploie toutes les reſſources de ſon art, pour rendre Démoſthene odieux aux Athéniens. Vous ſavez que les Orateurs Grecs n'étoient pas plus polis dans leurs diſputes que les Dieux & les Héros d'Homere : ſur quoi j'obſerverai, en paſſant, qu'en ce genre le Grec vulgaire a des expreſſions dont notre langue n'eſt pas capable, & que notre délicateſſe d'ailleurs ne ſupporteroit pas. Ecoutons Eſchine.

« Ce miſérable, dit-il, en parlant de Dé-

(1) Serm. 62. ſur S. Jean.

mosthene (1), « sept jours après la mort de sa » fille, avant que d'avoir payé le tribut de lar» mes, & satisfait au devoir qu'exigent en pa» reil cas la nature & la coutume, parut cou» ronné de fleurs & vétu de blanc, tel qu'en » un jour de fête; il immola des victimes, & » viola toutes les regles, lorsqu'il venoit de per» dre la personne qui, la premiere & la seule, » l'avoit appelé du doux nom de pere : ce que » je dis, non en vue d'insulter à son malheur, » mais pour faire connoître son caractère ».

Vous pouvez bien voir, sur cela, les notes du savant Traducteur qui cite plusieurs passages des Anciens, pour prouver l'usage où étoient les peres de porter le deuil de leurs enfans. Je trouve encore cet usage, dans la priere que fait Iphigénie à sa mere, avant de mourir (2). » Après ma mort, lui dit-elle, ne coupez pas » vos cheveux, & ne prenez pas des habits » noirs. » Elle lui demande la même grace pour ses sœurs.

Ainsi ce sont toujours les mêmes Grecs, de quelque côté qu'on les envisage. Les hommes

(1) Trad de M. de Toureil.

(2) In Euripid.

d'aujourd'hui dans la Grece, ſont les hommes de tous les tems. Si cette vérité a beſoin de nouvelles preuves, pour déſabuſer ceux qui n'aiment encore à louer que les Anciens, il m'en reſte pour pluſieurs autres lettres; &, dans la premiere, nous nous arrêterons à contempler les tombeaux des Grecs.

Je ſuis, &c.



* *Lettre de Madame* CHÉNIER *à l'Auteur, ſur le même ſujet.*

APRÈS m'être entetenue des danſes avec vous, M. je vais, comme vous, paſſer à un objet plus triſte ; je vais ajoûter quelque choſe à ce que vous avez dit des *Enterremens.* J'ai été extrêmement attendrie par le portrait que vous faites de cette mere qui ſuit le convoi de ſa fille, & qui, par la force de ſes expreſſions, peint l'agitation de ſon âme & l'excès de ſa douleur. Il n'appartient qu'aux Grecs, comme vous l'obſervez très-bien, de peindre auſſi fortement ce qu'ils ſentent ; une imagination très-vive, avec une langue fort expreſſive, leur donne peut-être plus de moyens de rendre les mouvemens de la nature ; & les uſages de leurs peres, qu'ils ont fidelement conſervés, donnent à ces mouvemens plus de liberté. Les deſcriptions que vous faites ſont ſi vraies, qu'elles mettent les objets ſous les yeux. En liſant le détail de l'Enterrement dont vous nous faites le récit, j'ai cru me retrouver à Conſtantinople, où j'ai été témoin d'un ſpectacle tout auſſi touchant, dans une occaſion à-peu-près ſemblable.

Une dame Grecque, que vous connoiſſez, M. (1), auſſi diſtinguée par ſon état que par la beauté de ſon âme, & qui joignoit à tous les agrémens de ſon ſexe ceux d'une belle éducation, vivoit avec un frere cadet, qui, par excès de vertu, avoit renoncé aux honneurs & aux places auxquels ſon état & ſes alliances lui donnoient droit d'aſpirer. Il avoit pour ſa ſœur toute la tendreſſe d'un frere, & toute l'amitié d'un ami vertueux. Ce frere chéri fut attaqué d'une fiévre maligne à *Buyuk-déré* (2), & il mourut après quatre jours de maladie, malgré tous les ſecours que lui prodiguoient l'aiſance & l'amitié. Sa ſœur, ſuivant l'uſage du pays, accompagna le convoi, précédée & ſuivie d'une partie de la Nobleſſe Grecque. Tout annonçoit l'abattement de cette âme ſenſible ; le déſordre de ſon voile & de ſes habits, la négligence de ſa coëffure, ajoûtoient de nou-

(1) Me. T.... Y. dont un des freres avoit été interprète de la Porte, & pluſieurs fois agent des princes de Valachie & de Moldavie auxquels cette famille étoit alliée.

(2) Village dans le canal de la mer Noire, & vis-à-vis de ſon embouchure ; ſa poſition eſt très-agréable. Les Miniſtres & pluſieurs particuliers y ont des maiſons de campagne. Ce village eſt à huit milles de Conſtantinople.

veaux traits à toutes les marques de sa douleur. Le corps fut reçu à la porte de l'Eglise par le Patriarche de Constantinople. Après les prières d'usage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conservée, & qu'on nomme ὁ ὕστέρνος ἀσπασμός. *Le dernier adieu* (1). Après que le Patriarche eut embrassé le corps (2), les parens, & ceux qui formoient le convoi, en firent de même. Cette scène, que l'idée d'un éternel adieu ne rend que trop attendrissante, le devint encore plus, quand cette sœur éplorée, qui n'écoutoit que les mouvemens de sa douleur, déchira ses habits & arracha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frere qu'elle voit encore, & qu'elle ne doit bientôt plus voir. On fit des efforts pour abréger cette scène lugubre, & pour ramener la sœur affligée dans sa maison. Ses sens alors étoient moins agités, & sa douleur un peu plus calme. Comme les circonstances du tableau que je veux vous faire, dépendent beau-

(1) Mad. Chenier n'ignore pas qu'ασπασμὸς signifie *embrassement* ou *baiser*, parce qu'il vient du verbe ἀσπάζομαι, *amplector*, *osculor*, *saluto* ; ce qui signifie bien en effet, suivant l'usage Grec, *le dernier adieu.*

(2) Les Grecs ont conservé l'usage d'habiller les morts de leurs plus beaux habits, & de les porter au tombeau avec le visage découvert.

coup de la diſpoſition de cette maiſon, je ſuſpends ici votre ſenſibilité pour vous en donner une idée.

Cette maiſon, ſituée ſur le bord du canal de la mer Noire, a ſon entrée par un jardin d'où l'on découvre tout ce que le canal a de plus beau & de plus magnifique. Ce jardin étoit orné de belles fleurs, & de quelques arbres fruitiers; il y avoit d'un côté une vôliere pleine d'oiſeaux de toute eſpèce; & de l'autre, un reſervoir, rafraîchi par les eaux de la mer, renfermoit toutes ſortes de poiſſons. Ce jardin, ces oiſeaux, ces poiſſons faiſoient tout l'amuſement du Sage (1) que la mort venoit de ravir à ſa ſœur & à ſes amis. Vous ſentez déja, M. combien le fond de ce tableau peut intéreſſer la ſcène: « Où eſt mon frere, diſoit cette ſœur accablée, en parcourant le jardin de ſes yeux........ » il n'eſt plus........ il a paſſé comme » une ombre....... vous, Fleurs, qu'il cultivoit » avec tant de plaiſir, vous n'avez déja plus

(1) Il méritoit ce nom à juſte titre. Il avoit appris la médecine pour pouvoir ſecourir les pauvres, & il refuſoit d'aller chez les riches, en diſant qu'il n'étoit pas aſſez ſçavant pour eux.

» cette fraîcheur que vous deviez à ses soins......
» périssez avec lui........ courbez-vous, séchez
» jusqu'à la racine........ vous, Poissons, puisque
» vous n'avez plus de maître ni d'ami qui veille
» à votre conservation........ retournez dans
» les grandes eaux........ allez courir après une
» vie incertaine...... & vous, petits Oiseaux, si
» vous survivez à votre tristesse........ que ce
» ne soit que pour accompagner mes soupirs
» de vos chants lugubres........ Mer tranquille,
» (1) vos flots à présent sont agités....... seriez-
» vous, aussi, sensible à ma peine »? Jugez,
M. de l'effet que faisoit sur les spectateurs cette touchante apostrophe, faite avec cette tranquilité que la douleur ne permet qu'aux grandes âmes. Cette dame, se tournant ensuite vers ses esclaves : « Pleurez, mes enfans, leur dit-elle......
» vous n'avez plus de pere........ mon frere n'est
» plus........ la mort cruelle nous l'a enlevé......
» il a disparu comme l'ombre........ & nous ne
» le verrons plus........ ces lieux que sa présence

(1) La mer est presque toujours tranquile le matin & le soir dans le canal ; elle ne commence à être agitée que vers les dix heures, jusqu'aux approches du coucher du soleil. C'est le moment qui justifie cette allégorie.

» rendoit agréables, ne doivent être pour nous » qu'un séjour de tristesse & d'affliction ». Il n'est pas possible, M. de donner à la nature plus d'expression, plus de force, plus de naïveté. J'ai cru que vous verriez avec plaisir ce petit échantillon de l'éloquence Grecque, dans ces momens de délire où une imagination féconde peint si vivement tous les sentimens de l'âme.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris 20 Février 1774.





DIX-NEUVIEME LETTRE.

Tombeaux des Grecs, Épitaphes, &c.

LES tombeaux (1) des Grecs font fitués, M. comme ceux des Turcs, & des autres Peuples

(1) Avant l'invention de la Sculpture, les tombeaux ne confiftoient qu'en des monceaux de terre. On les entouroit d'un foffé, pour empêcher les torrens, formés par les orages, de les entraîner ; & la terre même de ces foffés, fervoit à former l'élévation du tombeau. [*Tumulus*, ou *agger*, & en Grec γήλοφος, γεώλοφος.] Tels étoient les tombeaux qu'Achille fit élever à Aëtion & à fon cher Patrocle. Longtems après, les Grecs fe bornerent à y faire mettre des cippes ou colonnes, fur lefquelles ils faifoient graver leurs noms ou leurs profeffions. L'ufage de couvrir les tombeaux d'une pierre avec une épitaphe, eft poftérieur au premier, & c'eft celui que les Grecs modernes ont confervé. Les Turcs ont adopté l'ufage des cippes, qu'ils placent aux deux extrémités ; ils font ordinairement chargés d'infcriptions, & furmontés d'une forte de coëffure qui défigne l'état du mort. Cependant on trouve les cippes, ou les colonnes fépulchrales établies du tems d'Homere. « Jupiter, dit-il, ordonna à Apol- » lon d'envoyer le Sommeil & la Mort, pour enlever le corps » de Sarpédon & le porter en Lycie, où fes parens & fes » amis lui feront des funérailles & lui éleveront un tombeau » & une colonne ; ce qui eft le plus grand honneur que l'on » puiffe faire aux morts ». Iliad. l. 16. Τύμϐῳ, σήλῃ τε, τὸ γὰρ γέρας ἐσὶ θανόντων. v. 675.

de l'Orient, ſur le chemin des villes & des villages. Ils ne ſont pas entourés de murs comme nos cimetieres, & n'en ſont pas moins un aſyle ſacré. Racine, imitateur exact & fidèle des coutumes de l'ancienne Grece, qu'il avoit ſi bien étudiées, n'a pas oublié cette circonſtance dans la Tragédie de Phédre (1).

Aux portes de Trézene, & parmi les tombeaux,
Des Princes de ma race antiques ſépultures,
Eſt un temple ſacré, redoutable aux parjures, &c.

J'ai parlé, juſqu'à préſent, d'uſages qui ne méritent notre attention que par leur ancienneté ; mais, à l'égard des tombeaux, j'obſerve que, s'ils ſont toujours hors des villes, c'eſt la raiſon & l'ordre naturel qui leur ont conſervé, dans cette poſition, leur véritable place, pour diſtinguer la demeure des morts de celle des vivans. Vous ne verrez donc pas ici le temple où l'Éternel eſt adoré, ſouillé par l'infection des cadavres qu'on enterre dans nos Égliſes, où l'encens qu'on y brûle eſt plus néceſſaire pour diſſiper les exhalaiſons empeſtées de la putréfaction continuelle qui s'y fait ſous nos pas, que pour

(1) Phedre, Act. 5. Sc. 1.

le Service Divin auquel il eſt conſacré. Si quelques hommes privilégiés, comme Acriſe & Cecrops (1), ont été anciennement enterrés dans les villes ; ſi l'Empereur Conſtantin a voulu, par piété, être enterré dans la magnifique Égliſe des ſaints Apôtres, qu'il fit bâtir (2); ſi, depuis, la même diſtinction (3) a été accordée à de ſaints Évêques, & à des perſonnes d'une vie exemplaire ; enfin (4) ſi l'Empereur Léon a accordé cette permiſſion, on en a tellement abuſé, que les Conciles mêmes (5), autant pour la dignité du temple, que pour la ſanté des Fidèles qui viennent y prier, ont réclamé contre cet abus, porté aujourd'hui, dans nos Paroiſſes, à un excès intolérable. Les anciens Grecs n'obſervoient pas moins religieuſement la Loi ſi ſage, qui défendoit d'enterrer dans les

---

(1) Traité des funér. de Guichard. *l.* 2. *p.* 218.

(2) *In Eccleſiâ quam ipſe eo conſilio ædificaverat.* Socrat. L. 1. cap. ult. Encore ſuivant S. Jean Chryſoſtome, ſon corps ne fut-il placé que dans le veſtibule. *In Epiſt.* 2. *ad Cor. hom.* 26.

(3) Evad. *l.* 4. *cap.* 30. Fulgent. Cap. ult.

(4) Nov. 820.

(5) Synode d'Aux. en 545 : can. 14. Capit. Théodulph. art. 9. Conc. de Nantes en 660 ; de Meaux en 895, &c.

temples & dans les villes : Loi généralement reçue, qui devroit être la premiere de celles qu'une bonne Police a établies parmi nous (1). Le marbre, les ornemens, & les épitaphes des tombeaux, distinguent les états & les professions (2). On ne manque pas de graver un ciseau sur la tombe d'un Sculpteur, des armes sur celle d'un Militaire, & ainsi des autres. Cet usage est ancien parmi les Grecs.

« Menisque, dit Sapho, a mis sur le tombeau de Pélagus, son fils, qui étoit pêcheur, » une rame & une nasse, instrumens de son » pénible métier ».

Ainsi l'ombre d'Elpénor disoit à Ulysse (3) : » Élevez-moi un tombeau sur le bord de la » mer, afin que les passans apprennent mon » malheureux sort ; n'oubliez pas de mettre ma » rame, pour désigner ma profession, & le ser-

---

(1) *Hominem mortuum in urbe ne sepelito, neve urito.* Loi des 12. tables. Voici ce que Strabon dit des Arabes : *Mortua corpora haud magis quàm stercus putant ; (quo sensu Heraclitus dixit,* cadavera hominum magis abjicienda foràs quàm stercus ;) *qua propter Reges etiàm in sterquiliniis defodiuntur.* Geograph. *l.* 16.

(2) Traité des fun. *p.* 114.

(3) Odyss. *l.* 21.

» vice que je vous ai rendu pendant ma vie ».

Archimede, au rapport de Plutarque (1), pria ſes parens de mettre ſur ſon tombeau, pour toute épitaphe, un cylindre & une ſphere.

Les épitaphes des Grecs modernes conſervent encore cette ſimplicité qui les caractériſoit anciennement, & que les Latins avoient imitée. Telles ſont celles des anciens Poëtes (2), de Callimaque pour ſon pere Battus, & celles que Virgile & Tibulle avoient faites pour leurs tombeaux.

Ce Philoſophe Indien, qui ſe brûla dans la ville d'Athènes avec tant d'éclat & d'appareil, en préſence d'Auguſte, au grand étonnement des Grecs, n'eut pour épitaphe que cette ſimple inſcription :

Ci gît Zarmano Chégas, Indien de Bargoza, qui, ſelon l'uſage ancien de ſa nation, s'eſt donné la mort à lui-même (3).

La plupart des anciennes inſcriptions nous inſtruiſent du reſpect qu'on avoit pour les cendres

(1) Plut. vie de Marcellus.

(2) Nonn. Epitaph. Penthei, *v.* 518. *l.* XLVI.

(3) Hiſt. des Emp. de Crévier, *l.* 2. *p.* 74. *in*-4.

des

des morts & pour les tombeaux, témoin celle qu'on voit à Thyatire, rapportée par M. Smith, par Spon & Vheler, & par M. Peyssonel (1).

« Fabius Sozimus a fait construire ce tom-
» beau devant la ville, près de l'olivier sacré,
» dans l'enclos de Chaldocus, sur le grand che-
» min, pour y être placé lui & sa chere épouse
» (2), *Aurelia Pontiana*, sans que l'on y puisse
» mettre aucune autre personne; & si quel-
» qu'un viole cette fondation, il sera obligé de
» payer à la ville de Thyatire mille-trois-cents
» deniers d'argent. En outre, il éprouvera le
» châtiment porté par les loix, contre les mal-
» faiteurs qui ouvrent les tombeaux pour dé-
» pouiller les morts ». Ces voleurs de tombeaux étoient anciennement si communs, que, du temps de Saint Chrysostôme, les prisons en étoient remplies (3). Les anciens Grecs, comme ceux d'aujourd'hui, ne souffroient pas qu'on mît plusieurs morts dans un même tombeau, excepté ceux de la famille; on voit les peines

(1) Th. Sm. note 7. Eccl. p. 18. Voyage de M. de Peyssonnel à Sardes.

(2) Τῇ γλυκυτάτῃ αὐτῶν γυναικί.

(3) Homel. 60, sur S. Jean.

prononcées à ce ſujet dans les épitaphes qui nous reſtent (1).

Ces monumens furent donc long-tems reſpectés ; mais la cupidité, l'ignorance, & un faux zele, détruiſirent les plus beaux ouvrages de ce genre. On alloit chercher dans les cendres des morts, dit l'Hiſtorien du Bas-Empire, ce qu'on avoit enterré de précieux ; on enlevoit les marbres, &, ſous prétexte de Religion, on outrageoit l'Humanité (2). Auſſi l'Empereur Valentinien fut-il obligé de faire une loi expreſſe pour défendre & punir cet excès (3).

Vous ſavez, M. que, ſi la magnificence des tombeaux eſt devenue l'ouvrage de l'opulence & de la vanité, elle étoit auſſi la récompenſe de la valeur, long-tems réſervée aux Héros.

---

(1) Recueil de M. le Comte de Caylus. Voyage de Spon. *t.* 2. *p.* 165.

(2) C'eſt-là, ſans doute, ce qui faiſoit violer tant de ſépultures. Mais pourquoi, parmi les vœux qui ſe faiſoient pour les morts, ſouhaitoit-on que la terre qui les couvroit fût légère ? N'eût-on pas dû plutôt ſouhaiter qu'elle produisît des ronces & des épines, pour la défendre des mains avides ? C'eſt le vœu que Properce fait pour une femme infâme :

Terra tuum ſpinis obducat, Lena, ſepulcrum. l. 4. Eleg. 5.

(3) Du 13 Mars 447. Hiſt. du Bas-Empire. *t.* 7. *p.* 192.

Quand Cyrus, après avoir pleuré avec la courageuſe Panthée, la mort d'Abradate, s'efforce de la conſoler, il lui promet d'élever à ce Héros un tombeau ſuperbe, pour honorer ſa mémoire (1).

Qui ne ſeroit pas touché en liſant à Thèbes ſur un tombeau, cette Inſcription ?

« Mon pere & ma mere honoroient mon » corps de leurs pleurs, autour de ce tombeau » inſenſible, comme on a coutume de pleu- » rer les morts ; mais mon ame eſt allée dans » la demeure des Juſtes. Mon nom étoit Né- » dymus, fils d'Adaé l'Italique, regretté à la » vérité de pluſieurs. Il n'y avoit pas beaucoup » de tems que j'étois, étant né pour vivre peu » d'années, par la cruauté du ſiecle inconſtant. » Mais il faut que chacun obéiſſe au ſort qui » l'attend ; les Rois mêmes n'en ſont pas exemp- » tés. Mon pere Zoſimus a écrit ceci pour moi, » ſoupirant toujours après mon ame immor- » telle » (2).

Les inſcriptions conſervoient encore le ſouvenir de la beauté ; témoin celle que le même

---

(1) Xenoph. Cyrop. *l.* 7.

(2) T. 2. Inſcrip. anc. *p.* 15.

voyageur a trouvé à Athènes ſur le tombeau d'une jeune fille, appellée *Cilitia Charitopis*, morte à la fleur de ſon âge, « ayant les che» veux blonds, les yeux doux, un viſage de » neige, &c. » (1).

Les tombeaux des Grecs & des Arméniens ſont ornés d'ormeaux, qui, par ſucceſſion de tems, ont formé dans leurs cimetieres de très-agréables boſquets, qui font encore ſouvenir d'Homere ; car ce Poëte fait dire à Andromaque, » que les Nymphes des montagnes en» vironnerent d'ormeaux le tombeau d'Aë» tion « (2). Les Anciens avoient choiſi cet arbre, comme le plus convenable aux morts, parce qu'il ne porte aucun fruit. Il en eſt de même du cyprès, & les Turcs l'ont adopté de préférence pour ombrager le lieu de leur ſépulture.

Outres les pierres qu'on met ſur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes ſépulchrales, qui, comme autrefois, portent ſimplement les noms de ceux qui ſont enterrés (3).

---

(1) Spon. *t.* 2. *p.* 39.

(2) Iliad. *l.* 6.

(3) Diod. *l.* 15.

C'eſt encore un uſage adopté par les Turcs.

A Athènes, dit Pauſanias, les braves Citoyens qui ont péri dans les combats, ſont inhumés le long du chemin qui mene à l'Académie ; & ſur leurs tombes, il y a des colonnes où ſont marqués le nom de chaque perſonnage, & celui du lieu de ſa naiſſance.

Le ſpectacle d'un vaſte champ couvert de tombeaux, tel qu'on le voit à Conſtantinople, a fait auſſi porter la vûe ſur ces plaines immenſes, où l'on ne voit plus que les cadavres & les débris des villes qui furent autrefois les plus floriſſantes, *ubi tot oppidorum cadavera projecta jacent :* belle image pour exprimer les reſtes de ces villes célebres, qui ne ſont plus ; & dont ſe ſert Sulpicius, pour apprendre à Cicéron, inconſolable de la mort de Tullie, ſa fille, qu'il devoit ceſſer de la pleurer, en jetant les yeux ſur les reſtes de tant de monumens plus ſolides détruits & renverſés par le tems.

> Apprenons, ames vulgaires,
> A mourir ſans murmurer (1).

Notre vie, hélas ! eſt ſi fragile ; la jeuneſſe,

---

(1) Malherbe.

légere & dissipée, ne songe ni à l'avenir ni à l'emploi du tems. L'homme mûrit fort lentement, & quand sa raison est perfectionnée par l'expérience, il jouit trop peu de temps de lui-même & des connoissances qu'il a acquises. L'instant auquel on est parvenu au point de maturité où l'entendement n'acquiert plus de nouvelles forces, est celui où il commence à décliner. Le mouvement ne s'arrête pas ; il faut nécessairement monter ou descendre. Tout suit en ce point la loi générale des êtres, qui ont tous, dans leurs progrès mêmes, les causes de leur destruction. Dans les fruits que produit la terre, la parfaite maturité ne fait qu'annoncer la corruption qui la suit de près.

On ne peut, M. attacher ses regards sur des tombeaux, ni considérer cette terre, qui dévore sans cesse ses habitans, sans faire quelque retour sur soi-même. Il faut voir ces tristes monumens entourés de Cyprès, pour savoir se recueillir, pour n'être pas distrait, pour méditer en silence sur le songe de la vie, & sur ce dernier sommeil qui nous jette dans les profondeurs de l'impénétrable avenir ; enfin pour répéter en soi-même les sombres pensées d'*Yong*, & les méditations d'*Hervey*.

Il eſt bien juſte auſſi de donner quelquefois des larmes au ſouvenir de nos parens, & de nos amis qui ne ſont plus. Fideles à ce ſentiment, & à cet ancien uſage, les Grecs vont de temps en temps pleurer ſur les tombeaux, tandis que nous n'y ſommes conduits que par la Religion, & cela dans un ſeul jour de l'année. Faut-il être ſurpris que nous ſoyons ſi fort éloignés de la nature ? Nous redoutons tout ce qui peut exercer notre ſenſibilité naturelle.

Pendant les Fêtes de Pâques, que les Grecs célebrent, avec beaucoup de joie & d'éclat, par des feſtins (1) & des danſes publiques, il y a un jour où ils ſe rendent en foule aux tombeaux. Là ils pleurent leurs parens, leurs amis,

(1) On lit dans l'Hiſtoire du Bas-Empire (*tom.* 12. *p.* 42.) un trait mémorable ſur la Pâque des Grecs. Le Khan des Arabes, un de leurs plus grands ennemis, étant, avec ſon armée, en préſence de celle de l'Empereur Maurice, qui manquoit de vivres, la veille des fêtes de Pâques, ce Prince barbare envoya dire au Général, que, « malgré le juſte reſſentiment qui » lui mettoit les armes à la main, il ne pouvoit, ſans compaſſion, voir les Grecs mourir de faim dans des jours de » joie, au milieu de la plus grande ſolemnité de leur Religion ». Il accorda une treve de cinq jours, & envoya 40 charriots chargés de vivres.

& peut-être encore la perte de leur ancienne liberté.

Ainsi, dit un ancien Grec, cité par Athénée (1), » nous faisons ce que pratiquent les » Possidoniens, situés sur le Golphe de la mer » Tyrrhénienne. Ils étoient Grecs autrefois; » mais étant tombés dans la barbarie, sous la » domination des Tyrrhéniens & des Romains, » & ayant été obligés de changer de mœurs » & de langage, ils prennent un jour de Fête » des plus solemnels de la Grece, pour s'as- » sembler, & s'entretenir de leur ancienne » langue, de leurs usages, de leurs loix, de » leur patrie; ils ne se séparent qu'après avoir » versé des larmes sur le malheur de leur » condition présente ».

Vous pensez bien, je crois, M. que les Grecs, sous le joug des Turcs, auroient tout autant de raison de s'affliger que les Possidoniens, qui traitoient les Romains de barbares.

L'amour de la patrie, qui nous attache au pays où nous avons vu le jour, est encore fortifié par un sentiment que nous n'éprouvons pas, & qui attache les Grecs aux tombeaux de leurs

(1) Aristoxene dans Athenée, *l.* 14.

peres. Lisez, M. la vive & touchante description que fait l'Historien du Bas-Empire de la sortie des habitans de Nisibe, que l'Empereur Jovien, pour faire la paix avec la Perse, se hâta de céder à Sapor : vous trouverez cette description conforme à l'état déplorable de ces familles Grecques, soumises à l'Empereur, qu'on força de sortir de Belgrade en 1739. Il falloit, dit-il, arracher les femmes des tombeaux de leurs maris, de leurs enfans, de leurs peres, qu'elles arrosoient de leurs larmes, & qu'elles ne quittoient qu'avec des cris lamentables (1). Voilà les grandes images, les tableaux expressifs qu'on trouveroit encore chez ce peuple, qui a conservé le même génie, la même trempe.

« En Arcadie, dit Pausanias (2), vous verrez dans la place publique de Phigalie, la sépulture de ces braves Oresthasiens dont j'ai parlé. Les Phigaliens vont pleurer tous les ans sur leurs tombeaux.

» A Élis, dit encore le même (3), on erigea à Achille un cénotaphe, en conséquence

(1) Hist. du Bas-Emp. *t.* 3. *p.* 414.

(2) Tom. 2. *p.* 212.

(3) Ib. *p.* 58.

» d'un certain Oracle ; &, dans le tems de la » célébration des jeux funebres, à jour mar- » qué, & à l'heure que le soleil se couche, » les femmes du pays viennent honorer les » mânes d'Achille, & se frappent la poitrine » en pleurant ce Héros ».

J'observerai ici que les Marseillois, quoiqu'issus des Grecs, ne pleuroient point leurs morts (1); mais je ne suis point surpris que ce peuple, dont les mœurs étoient si séveres, qu'il avoit renoncé à tous les Spectacles de la Grece, ait regardé les pleurs comme une expression purement extérieure qui pouvoit être affectée : car il faut convenir que les Grecs étoient accusés de mettre un peu de grimace & d'excès dans les marques publiques de joie ou de douleur qu'ils donnoient.

Les femmes Grecques se contentent aujourd'hui de s'arracher les cheveux sur les tombeaux ; autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe de leurs parens ou de leurs amis, & leur sacrifioient ainsi l'ornement dont elles étoient le plus jalouses.

« C'est ici, dit Sapho, la cendre de la belle

---

(1) Val. Max. *l.* 2. *cap.* 6.

» Timas, qui, avant d'être mariée, eſt deſcen-
» due dans le ſombre royaume de Proſerpine.
» Après ſa mort, toutes ſes compagnes ont
» coupé leurs cheveux ſur ſon tombeau ».

Un pareil ſacrifice étoit une marque non équivoque de tendreſſe & de douleur. O vûe délicieuſe des tombeaux de la Grece, combien de doux momens j'ai paſſés à vous contempler! Mes penſées erroient ſur ces monumens, comme les oiſeaux funebres qui voltigent autour.

Au reſte, ne croyez pas, M. que le ſpectacle de ces tombeaux, diſperſés dans les campagnes, ſoit ſi triſte. On y arrive, & on s'y arrête avec plaiſir. L'eſpece d'horreur qu'ils inſpirent, qui pénetre une âme honnête & tendre, eſt bien adoucie par la variété des objets qui égayent les environs. D'ailleurs, la curioſité, l'humanité même, trouvent à ſe ſatisfaire dans les inſcriptions qui animent ces monumens, & où, trop ſouvent, les malheureux humains reçoivent, pour la premiere fois, la récompenſe de leurs vertus. L'envie au moins ſe taît alors, le voile de la prévention eſt tombé. Que l'artifice, le menſonge & la haîne empoiſonnent tous les momens de la vie ; mais que la vérité ſoit écrite ſur les tombeaux qu'ont élevé

la piété filiale & la fidelle amitié. Une agréable promenade nous conduit à ces monumens (1), où notre place eſt déja marquée. Ils ſemblent nous rapprocher en quelque ſorte de ceux qu'une abſence éternelle ſépare de nous, & nous inſpirent preſque toujours d'utiles réflexions (2).

---

(1) On les appelle encore **Μνήματα**, *Mémoriaux*, de *μνάομαι*, qui ſignifie *ſe ſouvenir.*

(2) « Je voudrois, dit, ſur ce ſujet, le *Spectateur Anglois*, » que chacun ſentît qu'il n'eſt qu'un voyageur & qu'un étran- » ger dans le monde.... Cette ſeule idée ſuffiroit pour étein- » dre l'amertume de la haîne, l'inſatiabilité de l'avarice, & » le feu de l'ambition ». Il rapporte enſuite, d'après le Chevalier Chardin (1), le trait ſuivant, qui mérite d'être conſervé.

Un Derviche, ou Religieux Mahometan, voyageoit en Tartarie. Arrivé à la ville de *Balk*, il alla pour ſe loger au Palais royal, qu'il prenoit pour un *Caravanſerai* (2). Il entre, & après avoir regardé de tous côtés, il va ſe placer dans une belle galerie, poſe à terre ſon ſac, étend ſon petit tapis, & s'aſſied deſſus. Des gardes l'ayant apperçu, lui ordonnerent de ſe lever, & lui demanderent en colere ce qu'il prétendoit faire là. Il leur répondit qu'il ſe propoſoit de paſſer la nuit dans ce Caravanſerai. Les gardes lui dirent qu'il s'en allât, qu'il n'étoit point dans un Caravanſerai, mais bien dans le Palais du Roi. Le Roi, qui ſe nommoit Ibrahim, étant ſurvenu, & ayant connu l'erreur du Derviche, ſe mit à rire. Il le fit ap-

(1) Voyag. de Chard. *t.* 2. *p.* 203.

(2) C'eſt-à-dire, hôtel bâti par ordre du Souverain, pour loger les voyageurs & les caravanes. Chacun y porte ce qui lui eſt néceſſaire.

Si je ſuis ſolitaire & déſœuvré, l'ennui m'obſede, ou mon imagination ſe livre à des idées vagues, à de vains projets qui viennent l'agiter. Las de pourſuivre des chimères, je cherche les amuſemens & les plaiſirs ; je me jette dans le ſein d'un ami que j'accable, en me fuyant moi-même, du poids de mon inutilité, ou dans la ſociété qui m'entraîne ſouvent bien plus loin que je ne voudrois. Mais, tôt ou tard, je rentre en moi-même, & je vais m'aſſeoir ſur un tombeau : j'en trouve ici par-tout ſous mes pas, de quelque côté que je les porte.

Combien de fois, M. aſſis ſur un marbre,

---

peler, & lui demanda comment il avoit ſi peu de diſcernement, que de ne pas diſtinguer un Palais d'un Caravanſerai. *Sire*, dit le Derviche, *Votre Majeſté daignera-t-elle me permettre de lui faire une queſtion ? Qui a logé le premier dans cet édifice, après qu'il a été bâti ?* Ce ſont mes Ancêtres, dit le Roi : *& après eux, Sire ?* c'eſt mon pere : *& après lui*, dit encore le Derviche, *qui en a été le maître ?* moi, répondit le Prince. *De grace, Sire, encore une demande. Qui en ſera le maître après vous ?* ce ſera mon fils. *Ah ! Sire*, ajouta le voyageur, *je ne me ſuis pas trompé : un édifice qui change ſi ſouvent d'habitans eſt une Auberge & non un Palais.*

Iter mortis ingredimur naſcentes. *Senec.*

Voyez encore *la viſion de Mirza*, dans le Spectat. *Diſc.* 36. *t.* 2.

dans l'obſcurité de la nuit, parmi ces débris, ces reſtes muets, mais très-éloquens, de notre triſte mortalité, me diſois-je : Me voici ſeul dans l'univers, placé entre le ſommeil paſſager de la nature, & le ſommeil de fer, le ſommeil éternel de ceux qui ne vivent plus. Je veille, je jouis de la plus belle nuit, je goûte enfin le plaiſir de vivre ; car c'eſt en effet bien ſentir la vie, que de penſer dans le ſilence, que de contempler ſeul toute la nature enſevelie dans le repos. Bientôt je livrerai mes yeux au ſommeil ; bientôt auſſi je ſuivrai cette foule qui ſe preſſe, & qui tombe à chaque inſtant dans l'abîme immenſe & profond de la nuit éternelle!

Mais les rayons de la lune percent tout-à-coup l'épais feuillage des ormeaux & des triſtes cyprès : ils me montrent la lugubre blancheur des marbres épars ſur ce vaſte champ de morts. Cette douce lumiere a diſſipé les ténebres qui m'environnoient, qui formoient devant mes yeux un nuage épais, ſemblable à cette fumée noire qui s'éleve d'un bûcher encore humide & mal allumé.

Paſſons enſemble ſur cette montagne, pour voir les dehors de Conſtantinople. La beauté

du ſpectacle eſt encore augmentée par le doux ſilence de la nuit, qui, ſelon l'expreſſion d'un vieux Poëte qu'on ne lit plus depuis long-tems (1),

Deſſus ſon char d'ébene, environné d'étoiles,
Dans le ſombre univers réprésente le jour.

Lorſque les vents, comme endormis, laiſſent régner le calme ſur ces deux mers que nous voyons éclairées par l'aſtre brillant dont les rayons ſe réfléchiſſent ſur la ſurface des flots, je jouis, par cette douce clarté, du plus agréable ſpectacle. Quel contraſte enſuite, ſi ma vue ſe porte ſur les tombeaux que j'entrevois dans l'éloignement, & dont les arbres touffus qui les couvrent, rendent, par leur ombrage, l'aſpect encore plus lugubre ! Je compare alors au léger repos de la nature, qui va bientôt ſe réveiller dans tout ſon éclat, le long ſommeil qui m'enleve ſans retour mes ſemblables, mes parens, mes amis. Cette penſée me fait enviſager, ſans effroi, le terme de ces rapides jours qui précipitent mes pas vers le tombeau.

« POURQUOI naiſſent les épics, diſoit Epictete?

(1) Chapelain.

» N'eſt-ce pas pour mûrir & être moiſſonnés ?
» Il en eſt de même des hommes » (1).

« QUAND, dit-il encore, reverrai-je Athènes?
» Eh ! mon ami, peux-tu rien voir de plus
» beau que ce ſoleil, ces étoiles, cette mer?
» &c. Si tu es ſi affligé pour avoir perdu
» Athènes de vûe, que feras-tu, quand il fau-
» dra perdre de vûe le ſoleil » ?

Ces réflexions, ſi ſimples & ſi vraies, rappellent le fameux payſage du Pouſſin, où de jeunes Bergeres d'Arcadie, en conduiſant des danſes champêtres, trouvent tout-à-coup ſous leurs pas le tombeau d'une de leurs compagnes, morte à la fleur de ſon âge, avec cette courte inſcription qui les arrête & qui ſuſpend toute leur joie : *Et in Arcadiâ ego :* « J'ai vécu
» comme vous dans l'heureuſe Arcadie ».

De tout ceci, que veux-je conclurre, ſinon que la vûe des tombeaux Grecs, loin de diminuer l'agrément des campagnes, ne les rend que plus intéreſſantes ?

Ne ſoyons donc pas ſurpris que les Anciens ſoient pleins des réflexions que ce ſpectacle inſpire. Ils n'alloient point à la campagne, &

(1) Trad. de Dacier. *t.* 2. *p.* 73. 100.

jamais

jamais ne rentroient chez eux ſans rencontrer de ces monumens. Ainſi l'image de leurs Ancêtres leur étoit ſans ceſſe préſente. Arrêtés à la vûe des tombeaux, & remplis des Inſcriptions qu'ils y liſoient, on peut dire en quelque façon qu'ils habitoient avec les morts, encore plus qu'avec les vivans. Voilà pourquoi nous trouvons ſi fréquemment dans les Poëtes quelque tableau de la mort, à la ſuite de la plus vive image des jeux & des plaiſirs.

Le vieux Anacréon laiſſe tomber ſa couronne de myrthe au pied d'un cyprès, où ſes genoux tremblants l'obligent de ſe repoſer. Horace, au milieu des feſtins, entend des voix funebres ; il s'écrie qu'il voit un tombeau hériſſé de ronces & d'épines au bout de la route fleurie où il cueille les roſes de la volupté.

Telle étoit la Philoſophie Payenne : ſur le bord de la tombe elle appeloit les plaiſirs. Les Grecs modernes, après avoir pleuré ſur les tombeaux, y font encore des feſtins & des danſes. La Philoſophie Chrétienne déplore cet excès de délire & d'erreur ; elle fixe nos idées ſur des objets plus grands, plus ſérieux, plus conformes à la dignité de notre être, & ſurtout infiniment plus propres à nous aſſurer le

véritable bonheur : mais ce n'eſt pas à vous, M. qu'il faut apprendre à diſtinguer ces deux ſortes de Philoſophie.

Je ſuis, &c.



SUITE DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Les Ruines.

LORSQUE je me ſuis aſſis ſur les tombeaux des Grecs, pour méditer ſur la deſtinée des hommes, j'étois ſeul le plus ſouvent ; je n'interrompois mes réflexions, que pour lire dans le livre toujours ouvert du ſpectacle de la Nature, ou dans cet amas d'Epitaphes que j'avois également ſous les yeux. Je n'ai pas été moins ſatisfait de ſuivre dans la ſolitude, où l'homme ſage va ſe chercher, un de ces êtres penſans qui ne ſont jamais ſeuls avec eux-mêmes. J'ai reconnu qu'il aimoit comme moi à rencontrer, à conſidérer un beau payſage décoré de quelques ruines antiques, comme les tombeaux qui arrêtent & fixent nos regards. L'homme qui ne ſait qu'ouvrir les yeux, ne voit, dans ces ruines, que des décombres & des débris iſolés. Celui qui ſait voir y découvre la magnificence d'un ancien Edifice, un Arc de Triomphe, & les merveilles de l'Art. D'un autre côté, ces monumens atteſtent que les hommes eux-mêmes, encore plus deſtructeurs que le tems, qui dé-

vore avec plus de lenteur, n'épargnent pas, dans leur fureur aveugle, leurs propres ouvrages. Nous ne voyons plus que les débris des Edifices qui devoient immortalifer leurs Auteurs. L'hiftoire feule, ou quelques écrits précieux, tranfmis heureufement jufqu'à nous, ont confervé les noms des grands Artiftes, & des Héros les plus fameux. Cet ancien temple eft démoli : mais quelques colonnes en fubfiftent encore près d'un mur épais à moitié détruit, fur lequel l'herbe croît & s'éleve, comme autour de ces marbres mutilés & de ces farcophages épars, dont les ronces & les ferpens défendent l'approche.

Tel eft ce marais couvert de joncs & de rofeaux, qui environne les reftes de l'ancien temple d'Éphèfe (1). Plus loin des fragmens difperfés ornent encore les bords déferts du Cayftre. Le Voyageur étonné s'arrête à l'afpect de ces reftes auguftes ; il médite en filence fur la deftinée des hommes, & fur le fort des ouvrages qui fembloient faits pour la durée des fiecles. Le vrai curieux, l'ami des Arts, attentif à tout, s'affied fur la bâfe d'une colonne brifée ; il deffine

(1) Tournef. *t.* 3. *p.* 397.

un chapiteau fruſte, ou quelque vue des reſtes impoſans d'un monument qui périt, & que ſon crayon fera revivre. Rien ne lui coûte ; toutes ſes peines ſont oubliées, quand il a pu rapporter l'image ou l'ébauche d'une partie de ces objets, pour la terminer à loiſir.

Pour moi, tandis que mon Compagnon deſſinoit, je n'étois pas oiſif : je me ſervois de mon crayon, pour jeter ſur le papier les penſées qui rempliſſoient mon eſprit. C'eſt ainſi que je traçois rapidement les obſervations que vous venez de lire, & que je ſoumets, M. à vos réflexions.

Je ſuis, &c.



LETTRE

De M. Bourlat de Montredon, à l'Auteur, au Sujet de la Lettre précédente (1).

PERMETTEZ, mon cher ami, que je m'acquite de ma promeſſe, au ſujet de la promenade des Tombeaux (2). La deſcription que vous en faites dans votre lettre eſt exacte & remplie de ſentiment : mais il me ſemble que

(1) Lorſque je raſſemblois tout ce qu'on vient de voir ſur les Grecs Anciens & Modernes, M. Bourlat, mon ami, avec qui j'ai paſſé à Conſtantinople, & aſſez ſouvent à la promenade des cimetieres, les plus délicieux moments, m'a écrit la lettre que je donne ici. J'ai cru devoir la joindre aux miennes, pour lui faire honneur de ſon travail, & de l'idée du beau point de vue qu'il a ſi bien ſaiſi, ſi nettement démêlé, décrit même, à ce qu'il me paroît, en homme intelligent & inſtruit.

(2) Cette promenade a ſes agrémens pour plus d'une eſpèce de penſeurs. On eſt aſſis ſur des tombeaux, & pendant le jour la beauté du ſpectacle nous diſtrait, & nous éloigne des idées que préſentent des monuments lugubres. Mais dès qu'on s'y laiſſe ſurprendre par la nuit, on ne voit plus qu'elle : on ſemble alors ſe recueillir, on regarde autour de ſoi ; la penſée perce ces tombeaux, & ſe plonge dans la nuit éternelle.

vous n'auriez pas dû vous borner aux objets que vous avez décrits, vu l'importance & la variété de ceux que cette promenade présente, sur-tout si vous l'avez dirigée, comme je le présume, vers le vallon de *Dolmabacché*, & si vous l'avez arrêtée au-delà de ce vallon, sur les hauteurs qui avoisinent la mer & le village d'*Ortakeui*. Non-seulement cet endroit domine sur plusieurs cimetieres, qui sont le principal objet de votre promenade : mais on y découvre encore presque toute la Propontide Orientale & Méridionale, jusqu'aux Isles de Marmora. On apperçoit, sous le même point de vue, la partie si intéressante des provinces de la Bithynie & de la petite Mysie, qui bordent cette mer, depuis le Cap de Scutari, jusqu'à la Presqu'Isle de Cyzique. Les lieux éloignés qui terminent ce bel aspect, sont la montagne de Burse, ou Pruse, appelée autrefois le mont Olympe, en Bithynie ; la Presqu'Isle de Cyzique, & les Isles de Marmora : de sorte qu'en réunissant à ces trois objets la pointe du Serrail, l'entrée du Bosphore, la ville de Scutari, celle de Chalcédoine, les Isles des Princes, & l'entrée des deux golfes de Nicomédie & de Mondagna, autrefois *Sinus Cinæi*, vous em-

braſſez d'un coup d'œil toute l'étendue que renferme ce point de vue.

Pour prévenir vos objections, touchant les lieux les plus éloignés, je n'ai pas voulu me fier à ma mémoire ; j'ai meſuré exactement leurs diſtances ſur ma grande carte manuſcrite, qui repréſente la Propontide avec ſes environs, y compris l'Helleſpont & le Boſphore ou canal de la mer Noire. Suivant cette carte, qui a été levée exactement & deſſinée ſur les lieux par M. *de Bonh*, habile Ingénieur Danois, que j'ai beaucoup connu à Conſtantinople, il réſulte que la diſtance du mont Olympe, juſqu'à l'endroit où j'ai ſuppoſé que votre vue s'eſt arrêtée, eſt d'environ trente lieues, & que la Preſqu'iſle de Cyzique & les Iſles de Marmora ont à-peu-près le même éloignement. Vous ſavez que, pour peu qu'on ait la vue bonne, on diſtingue aiſément ces trois contrées, non-ſeulement de tous les endroits de Conſtantinople un peu élevés, mais encore de nos maiſons de Péra, ſur-tout avec un beau ſoleil couchant, qui eſt le moment le plus favorable pour cette promenade ; ainſi les objections que l'on pourroit faire ſur l'éloignement de ces lieux, tomberoient d'elles-mêmes. J'imagine, d'ail-

leurs, que vous vous êtes promis de tracer ce qu'il y a de plus intéreſſant dans cette promenade. Vous avez parfaitement rempli votre objet pour tout ce qui a rapport aux tombeaux; mais le local que vous décrivez, offre d'autres objets auſſi dignes de fixer les regards d'un voyageur qui met autant d'inſtruction & de Philoſophie, que vous en répandez dans vos lettres. Je crois donc que vous pourriez ajoûter à vos deſcriptions de tombeaux, quelques obſervations que j'ai faites en examinant, ſur ma carte de la Propontide, la poſition des lieux les plus remarquables, compris dans l'étendue du point de vue que je viens d'indiquer. Quoique ces obſervations ſe rapprochent de celles que *Grelot* (1) a faites touchant les anciennes villes bâties ſur le bord de la Propontide, l'application en eſt différente, puiſque mon but eſt de montrer qu'il y a peu de pays au monde où, dans un eſpace auſſi borné que l'eſt celui de la ſuperbe vue dont je parle, il ſoit arrivé autant de faits mémorables que dans les lieux que cet eſpace renferme. Parmi le grand nombre de

---

(1) Relation du voyage de Conſtantinople. *in-4. p.* 34.

ces faits, j'en rapporterai quelques-uns, que je regarde comme autant d'époques qui rappellent au voyageur inſtruit les principales révolutions des grands Empires anciens & modernes.

1°. Le premier qui ſe préſente à l'eſprit, eſt le paſſage du Granique par Alexandre, & la bataille que ce grand Capitaine y remporta ſur Darius. Vous m'objecterez peut-être que, de l'endroit où je ſuppoſe que vous êtes placé, on ne découvre point le Granique : j'en conviens. Mais en prévenant le lecteur que cette riviere a ſon embouchure dans la Propontide, entre le Cap Koroboa & la riviere de Sataldéré, qui ſe jette dans cette mer à trois lieues de la Preſqu'iſle de Cyzique que vous découvrez, on eſt autoriſé de reſte à rappeler un évènement qui a été le commencement de la deſtruction de l'Empire des Perſes, & le premier pas fait par Alexandre pour former celui qui s'eſt élevé ſur ſes ruines.

Ces deux mots qu'il ſuffit d'ajoûter, comme par réflexion, non-ſeulement réveillent dans l'eſprit du lecteur l'idée des anciennes Monarchies de Ninive, de Babylone, des Medes, &c. que l'empire des Perſes avoit abſorbées, mais rappellent encore le ſouvenir du peu de durée de

celui d'Alexandre, le partage que ses successeurs en firent entr'eux, & le démembrement de ce vaste Empire après la bataille d'Ipsus.

2°. La ville de *Gebiseh*, que l'on croit être l'ancienne *Lybissa*, où reposent les cendres d'Annibal, suivant l'opinion la plus reçue, (quoique Grelot les transporte à Nicomédie), doit figurer parmi vos tombeaux. Cette ville est située près des bords de la Propontide, vers l'embouchure du golfe de Nicomédie, & distante de Scutari d'environ neuf à dix lieues. Sa situation est très-agréable. D'un côté elle domine sur la mer, de l'autre on voit à découvert Nicomédie & les délicieuses campagnes qui sont aux environs de cette ville. Annibal, après avoir perdu contre Scipion en Afrique la bataille de Zama, qui mit fin à la seconde guerre Punique, se retira d'abord à Carthage. Quelques années après, craignant d'être livré aux Romains, il s'enfuit secrettement de cette ville; il se retira à la Cour d'Antiochus, & ensuite chez Prusias, Roi de Bithynie, qui, pour faire sa cour aux Romains, avoit résolu de le faire mourir. Mais vous savez qu'Annibal, pour prévenir la trahison de ce Prince, se donna la mort en avalant du poison qu'il portoit dans le chaton de sa

bague, pour s'en ſervir dans l'occaſion, dit Tite-Live.

3°. Mithridate, ayant ſubjugué toute la Bithynie, médite d'étendre ſes conquêtes dans l'Aſie mineure ; &, pour y porter la guerre avec plus de facilité, il entreprend le ſiége de la ville de Cyzique, qu'il inveſtit par terre avec une armée de 300 mille hommes, & par mer avec 400 vaiſſeaux (1). Lucullus, dont les forces n'étoient que de 30 mille hommes de pied, & de 2500 chevaux, marche au ſecours de cette place ; mais la ſupériorité des troupes ennemies ne lui permettant pas de haſarder un combat, cet habile Général harcele ſi vivement & ſi à propos l'ennemi, qu'il réuſſit à lui couper les vivres. Sa bonne manœuvre, jointe à la vigoureuſe défenſe des aſſiégés, force Mithridate à abandonner ſon entrepriſe après deux ans de ſiége, & à prendre honteuſement la fuite. Son armée eſt pourſuivie & entierement défaite près du fleuve Rhindacus (2). Lucullus continue

(1) Voyez Rollin, Hiſtoire ancienne. *in*-4. *tom.* 5. *liv.* 23. *pag.* 357.

(2) Le fleuve Rhindacus, appelé aujourd'hui la riviere *Michalitza*, ſe jette dans la Propontide, près de l'entrée du

encore de remporter plusieurs victoires sur ce fameux ennemi des Romains, & sur son beau-pere Tigrane, Roi d'Arménie, que Mithridate avoit mis dans ses intérêts ; mais mon objet n'est pas de suivre les évènemens de cette guerre. Vous savez qu'elle fut glorieusement terminée par la fameuse bataille que Pompée, successeur de Lucullus, gagna contre Mithridate, près du mont *Jildy-Daghi*, qui veut dire *le Mont de l'Etoile*, entre Césarée & Angora, & que son entiere défaite fut l'époque de la plus grande splendeur des Romains en Orient.

4o. Constantin premier, surnommé le Grand, fonde à Bysance la ville de Constantinople, & y transporte le siége de l'Empire. On sait que cet établissement est devenu dans la suite une des principales causes de la ruine des Romains en Occident, sur-tout depuis le partage de l'Empire, fait peu de tems après le règne de Jovien, entre deux Empereurs, que l'on distingua par les noms d'Empereur d'Orient & d'Empereur d'Occident.

---

golfe de Mondagna, vis-à-vis de la petite Isle appelée anciennement *Berbicos*, & aujourd'hui *Calolima*, éloignée de Constantinople d'environ 20 lieues.

5°. Il eſt bien ſurprenant que, dans le grand nombre des voyageurs qui ont publié & qui publient encore des relations de Conſtantinople, il n'y en ait aucun qui parle du triomphe décerné par Juſtinien, en 534, à Béliſaire, après qu'il eut conquis & réduit à l'obéiſſance de cet Empereur, les Etats que poſſédoit en Afrique & ſur la Méditerranée, Gélimer, Roi des Vandales. Comme les diſtinctions accordées dans cette occaſion à Béliſaire, peignent à notre eſprit les récompenſes de la vertu, & qu'elles honorent en même tems la mémoire de Juſtinien, je ne puis me refuſer la ſatisfaction d'en parler. C'eſt pour l'uſage des voyageurs, qui ne ſont pas toujours à portée d'avoir avec eux les hiſtoires où ce triomphe eſt détaillé, que je vais copier la deſcription qui s'en trouve dans l'Hiſtoire Univerſelle de M. Hardion.

Je ſouhaite que ceux qui feront le voyage de Conſtantinople, éprouvent autant de plaiſir que j'en ai eu à lire le détail de ce triomphe ſur les lieux principalement, je veux dire dans le Cirque même, appelé par les Grecs *Hyppodrome*, où ſe paſſa la cérémonie la plus eſſentielle.

« Juſtinien ayant décerné à Béliſaire les

» mêmes honneurs que l'on rendoit dans l'an-
» cienne Rome aux Généraux qui avoient rem-
» porté les victoires les plus signalées, ce Gé-
» néral traversa la ville de Constantinople sur
» un char de triomphe; ce qu'aucun particulier
» n'avoit obtenu depuis 600 ans. A sa suite mar-
» choit Gélimer, Roi des Vandales, vétu
» d'une robe de pourpre, avec les Princes de la
» famille Royale, & les plus distingués d'entre
» les Vandales, soit par leur naissance, soit par
» leur bonne mine. Derriere le char, on por-
» toit en pompe des trônes d'or massif, une
» immense quantité d'argent & de pierreries,
» les vases sacrés que Titus avoit enlevés du
» Temple de Jérusalem, & toutes les dépouilles
» que Genséric avoit rapportées de Rome. Lors-
» que Gélimer fut arrivé au Cirque où Justinien
» étoit assis sur un trône élevé, on lui ôta sa
» robe de pourpre, & on l'obligea de se pros-
» terner devant l'Empereur ».

Le même Auteur rapporte que, dans un second triomphe dont l'Empereur voulut honorer les services & la fidélité de Bélisaire, il ordonna qu'il fut porté par quatre esclaves dans une chaire incrustée d'ivoire, d'où il jetoit au peuple de grandes sommes d'argent, provenant de la portion du butin qui lui étoit revenue.

6°. Les Croisés, en 1204, s'emparent de Constantinople, & proclament Empereur des Grecs, Baudouin, Comte de Flandres, qui fut solemnellement couronné le 23 Mai de la même année dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Les François, depuis l'élection de ce Prince, furent les maîtres de Constantinople jusqu'en 1261, que Michel Paléologue, Empereur & tuteur du jeune Empereur Lascaris, reprit cette ville par des intelligences secrettes. Mais le nouvel Empire ne fut qu'une vaine ombre du premier, & n'en eut pas, à beaucoup près, la puissance ni les ressources. Car les Princes Croisés affoiblirent extrêmement l'Empire d'Orient par la façon dont ils le conquirent ; & les Grecs, en le reprenant, ne recouvrerent, pour ainsi dire, que le cadavre de l'ancien.

7°. C'est dans un bourg de la Bithynie, appelé *Soghut* ou *Sughut* (1), que naquit, en 1256, Osman ou Othman, fondateur de l'Empire Turc, nommé de son nom *Ottoman*. Il fut le premier Sultan de l'illustre race des Osmanli, qui règne à Constantinople. Les sentimens sont

(1) Les habitans de Soghut, en mémoire de la naissance d'Osman, jouissent de plusieurs exemptions & priviléges.

fort

fort partagés sur l'origine de ce Prince. La plupart des Ecrivains Turcs lui donnent une naissance illustrée par l'antiquité la plus haute où puisse remonter l'histoire. Ils le font descendre, en droite ligne & de mâle en mâle, sans aucune interruption, de Japhet, troisieme fils de Noé. Un grand nombre d'Auteurs Chrétiens, au contraire, le font sortir d'une famille vile & abjecte, & le représentent encore comme un chef de brigands & d'assassins. Je ne discuterai point ces opinions différentes, que je crois également suspectes de flatterie & d'animosité. Je remarquerai seulement que les Historiens les plus accrédités, Mahométans & Chrétiens, cités par le Prince Cantimir dans son *Histoire de l'Empire Ottoman*, rapportent unanimement l'origine d'Osman à Soliman-Scha, son ayeul, que tout le monde reconnoît pour le chef & la tige des Othmanides. Le même Cantimir ajoûte que les Turcs les plus sensés & les plus instruits avouent, sans aucune peine, que toute leur Histoire & celle des ancêtres d'Osman, avant Soliman-Scha, sentent la fable. Ce Soliman, que l'on croit communément originaire du Kharisme (1), étoit

(1) Kharisme ou Kouarezm, pays d'Asie, situé entre la mer

Chef abſolu d'une Tribu de Turcs Oguzians (1), poſſeſſeur de la Principauté de Néra (2), & Souverain d'une province du Royaume de Khariſme, qui lui avoit été confiée à titre de Satrape ou de Gouverneur, mais dont il uſurpa la ſouveraineté peu de tems avant l'invaſion de Gengis-Khan. Ce fut dans le cours de cette invaſion que Soliman, trop foible pour tenir tête aux nombreuſes armées des Tartares Mogols, abandonna ſa Patrie. Ce brave Khariſmien, avec ſes enfans & la Tribu Oguziane qui l'avoient ſuivi, fit pendant quelque tems, avec des ſuc-

---

Caſpienne & le fleuve Gihon ou *Oxus*, & compris aujourd'hui dans les Etats des Tartares Usbecks.

(1) Tribu célèbre autrefois chez les Muſulmans, & connue alors ſous le nom de *Tribu Oguziane*, ainſi nommée d'Ogus-khan, ancien Roi des Mogols, ſon fondateur, & petit-fils de Mogol-Khan, chef de l'ancienne & premiere Dynaſtie des Empereurs Mogols. *Voyez la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot*, *pag.* 685.

(2) Quelle eſt cette ville de *Néra ?* Je ne connois aucun Géographe qui en faſſe mention. Les Hiſtoriens qui en parlent, ſe réduiſent à nous apprendre que cette ville eſt ſituée près de la mer Caſpienne. Quelques-uns ajoûtent qu'elle fut priſe & ruinée par les Tartares de la ſuite de Gengis-Khan, qui venoient de détruire la ville de Balch, & les Hiſtoriens Perſans confirment le fait.

cès divers, des incurſions, tantôt dans la Perſe, & tantôt dans l'Aſie-Mineure. Il pouſſa même ſes dernieres conquêtes juſqu'à l'Euphrate ; mais il ſe noya dans ce fleuve en 1219, pour avoir voulu témérairement le traverſer à cheval. Ertogrul, un de ſes fils, qui fut reconnu pour le Chef des Oguzians, porta la guerre dans pluſieurs contrées de la Natolie, & principalement dans la Bithynie, chez les Grecs, dont les domaines tenoient alors à ceux d'Aladin, Sultan d'Iconium, leur ennemi. Les expéditions d'Ertogrul dans ce pays, le mirent à portée de ſe concilier la bienveillance du Sultan d'Iconium. Il lui envoya un Ambaſſadeur, pour lui demander ſa protection & lui offrir ſes ſervices. Aladin, informé du mérite & des belles actions du vaillant chef des Oguzians, s'empreſſa de l'attirer à ſa Cour, dans la vue de ſe l'attacher. Il s'en ſervit, avec le plus grand ſuccès, contre les Tartares Mogols qui déſoloient ſes provinces ; il le fit Généraliſſime de ſes armées, & lui confia le gouvernement de la Galatie, où, ſuivant quelques Hiſtoriens, Ertogrul mourut en 1281, dans un âge très-avancé. C'eſt de lui que naquit Oſman, premier Empereur des Turcs, appellés encore de ſon nom *Oſmanli.* Comme le

regne de cet Empereur vous eſt très-connu, je ne m'y arrêterai point : je vous dirai ſeulement un mot de ſon élévation à l'Empire.

Après la mort d'Ertogrul, Oſman ſon fils, ayant ſuccedé à ſa faveur auprès du Sultan d'Iconium, ſignala ſon zele pour ce Prince par des ſervices d'une telle importance, qu'Aladin lui donna toute ſa confiance, & le revétit des premieres dignités de l'Empire. Rien ne ſe faiſoit à la Cour du Sultan que par ſes conſeils; il ne ſembloit manquer au pouvoir d'Oſman que l'autorité ſouveraine, pour laquelle il eut la prudence de marquer le plus grand éloignement pendant près de vingt ans qu'il fut attaché au ſervice d'Aladin. Mais le Sultan d'Iconium étant mort, ſans laiſſer d'enfans, l'ambitieux Oſman profita de l'occaſion pour exécuter le deſſein qu'il méditoit depuis long-tems. Il voulut immortaliſer ſa mémoire par l'établiſſement d'une Monarchie qui portât ſon nom. Dans cette vue, après la mort du Sultan, il convoqua les Grands de l'Empire, pour partager avec eux la ſucceſſion d'Aladin. Preſque toute la Bithynie, avec quelques contrées limitrophes, lui échut en partage. Ce domaine, qu'il réunit à ceux dont il avoit hérité de ſon pere, l'ayant

mis en état de faire la loi, non-feulement aux Grands du Royaume d'Iconium, mais encore à tous les Princes de l'Afie-Mineure, il fe fit reconnoître Sultan des Turcs, & établit en 1300 le Siége de fon Empire à Yegnichehir (1), petite ville de la Bithynie. Après un regne d'environ 26 ans, il mourut âgé de 69. (2). Ofman étendit beaucoup fes Etats par de nouvelles conquêtes. La liberté de religion, qu'il laiffoit aux peuples réduits fous fa domination, contribua fans doute beaucoup à l'accroiffement de fa nouvelle Monarchie. Il fut grand & heureux dans toutes fes entreprifes; il établit pour la garde de fa perfonne, & pour contenir fes peuples dans le devoir, une Milice compofée de l'élite

(1) Nommée anciennement *Neapolis*, fuivant le Prince Cantimir. Elle eft éloignée de Burfe d'environ 10 lieues, & fituée entre cette ville & Nicée, dans une vafte plaine qui s'étend depuis le pied du mont Olympe jufques vers l'embouchure du fleuve Sacharia, autrefois *Sangar*.

(2) Le plus grand nombre des Hiftoriens rapporte qu'Ofman mourut à Burfe, & lui attribue la prife de cette ville. Mais c'eft une méprife que le Prince Cantimir a bien relevée, en prouvant que ce fut le Sultan Orchan, fils & fucceffeur d'Ofman, qui fe rendit maître de Burfe peu de jours avant la mort de fon pere, & qui le premier y tranfporta le fiége Impérial. *Hift. de l'Emp. Ottoman. t. p.* 58-84.

de ſes troupes, qui, ſous le regne d'Amurath premier, ſon petit-fils, prit le nom de *Janiſſaires de la Porte* (1). La plupart des Hiſtoriens Orientaux lui attribuent toutes les qualités qui concourent à former un grand Prince; ils célèbrent ſur-tout ſa bonté: & c'eſt pour en perpétuer la mémoire, que les Turcs ne manquent jamais, au couronnement de leurs Empereurs, de leur ſouhaiter la bonté d'Oſman.

8°. Un des plus grands coups de la fortune, & des plus étonnans ſpectacles que l'Hiſtoire de l'Orient nous préſente, eſt la mémorable victoire remportée près de la ville de Burſe ou Pruſe en 1401, par Tamerlan, ſur l'arrogant & fier Sultan Bajazet, ſurnommé *le Foudre*. Les Annales Turques, redigées à Conſtantinople par le Prince Cantimir, nous apprennent que ces deux Conquérans, à la tête des plus nombreuſes armées que l'Aſie eût vues depuis Xercès (2),

(1) Cantimir ne dit point que les Janiſſaires aient eu leur commencement ſous Oſman I, ni qu'ils aient été pris de l'élite de ſes troupes, mais qu'ils furent formés ſous ſon petit-fils Amurath I, en 1362, de ſoldats captifs. *Yeni-Cheri* veut dire *nouveau ſoldat*.

(2) L'armée de Tamerlan étoit compoſée de 7 à 800 mille combattans, & Bajazet lui en oppoſa 550 mille.

ſe rencontrerent dans les plaines de Burſe, & que ce fut aux environs de cette ville (capitale de la Bithynie) que Tamerlan, après le combat le plus opiniâtre, mit en déroute l'armée de Bajazet, qui fut lui-même amené captif aux pieds de ſon vainqueur (1). Les mêmes Annales portent que Tamerlan, avant de combattre Bajazet, étoit reſté pluſieurs jours campé avec toute ſon armée près de la ville d'Yegnichehir, & que ce Roi Tartare, immédiatement après la bataille, entra triomphant dans la ville de Burſe. Cependant les Hiſtoriens qui ont parlé de cette fameuſe bataille, ſoit Perſans, ſoit Arabes, ſoit Chrétiens Occidentaux, ne s'accordent point ſur le lieu où elle fut donnée. Les uns prétendent que ce fut dans la Méſopotamie ſur les bords de l'Euphrate; d'autres dans la Galatie, aux environs de la ville d'Ancyre, éloignée de Burſe d'environ 70 lieues. Comme la diverſité de leurs opinions donne lieu de croire que la plupart de ces Hiſtoriens ont écrit d'après des Mémoires peu sûrs, j'ai cru devoir m'en tenir à la tradition des Annaliſtes Turcs,

(1) L'action fut ſi chaude & ſi meurtriere, que les Tartares y perdirent 200 mille hommes, & les Turcs 140 mille.

qui ne varient point ſur le fait ni ſur ſes circonſtances. Leur témoignage eſt d'autant moins ſuſpect de partialité, qu'ils rapportent de très-bonne foi ce qu'il y a de plus humiliant pour leur Nation dans la défaite de Bajazet. Je puis encore vous citer, comme autorités d'un grand poids, celles de Mauro Cordato & de Petis de la Croix le pere (1), qui, tous deux, ont ſuivi le ſentiment de ces Annaliſtes. L'autorité de Petis le pere, m'a paru préférable à celle de ſon fils, traducteur de *l'Hiſtoire de Tamerlan, écrite en langue Perſienne par Chereffedin Ali* : tant parce que le premier, c'eſt-à-dire le pere, eſt conforme aux Hiſtoriens Nationaux, toujours mieux inſtruits que les étrangers, que parce que Petis de la Croix, le pere, étoit beaucoup plus verſé que ſon fils dans l'hiſtoire & dans les langues Orientales (2). Quant à l'évenement en lui-même, ce qui m'en frappe le plus, eſt ce trait de générosité de Tamerlan, que l'on n'at-

(1) Dans ſon *Etat de l'Empire Ottoman*, qu'il a traduit d'après un Solitaire Turc. *Paris*, 1695. *ſeconde Partie.*

(2) Il avoit fait ſept voyages en Turquie, & le long ſéjour qu'il y avoit fait pour le ſervice du Roi (Louis XIV) l'avoit mis à portée d'être bien inſtruit. Mauro Cordato, dont il a ſuivi les mémoires, étoit interprète de la Porte.

tendroit gueres d'un Scythe farouche qui, suivant les Annales Turques, traita ſi mal ſon captif. Après avoir joui pendant quelques jours de ſa victoire, il fit venir, dans la ville de Burſe, un des fils de Bajazet, appelé *Muſa* ou Moyſe, & lui dit : *Reçois l'héritage de ton pere. Une âme royale ſait également conquérir des Royaumes & les rendre.* Il fit enſuite reconnoître le jeune Prince pour Sultan d'Aſie. Eſt-ce par magnanimité, par pure grandeur, ou par politique que le vainqueur de Bajazet en uſa ſi généreuſement avec le fils de ſon captif ? C'eſt une queſtion que je vous laiſſe à décider, ſi vous en avez le loiſir ; mon objet n'eſt ici que de rapporter les faits, ſans vouloir les juger.

9°. La défaite de l'armée Turque par Tamerlan à la bataille de Burſe, &, peu de tems après cette bataille, la guerre civile allumée entre les fils de Bajazet (1), qui ſe diſputent

(1) Bajazet avoit quatre fils, Muſtapha, Soliman, Muſa, & Mahomet. Le premier périt dans la bataille contre Tamerlan. Soliman & Muſa, ou Moyſe, ſe diſputerent, pendant dix à onze ans, la ſucceſſion de leur pere. La guerre que l'ambition de régner ſeul alluma entre eux, déchira l'Empire juſqu'en 1413, que Mahomet, frere puiné des deux Princes compétiteurs, leur ayant ſurvécu, ſe fit reconnoître Empe-

le trône de leur pere, réduiſent la Monarchie Ottomane à la derniere extrémité. Mais lorſque tout ſemble conſpirer à ſa ruine, on eſt étonné de voir cet Empire ſe relever tout-à-coup, & s'aggrandir encore ſous les regnes de Mahomet premier vers l'an 1413, & d'Amurat ſecond, ſon ſucceſſeur, en 1421. On voit après cela Mahomet ſecond, fils d'Amurat, élever la Monarchie Ottomane au plus haut degré de gloire & de puiſſance. Tous ſes pas ſont marqués par des conquêtes ; il met fin à l'Empire Grec par la priſe de Conſtantinople, qu'il emporte d'aſſaut en 1453, & il y transfere auſſi-tôt le ſiége de l'Empire Ottoman, après avoir fait élever le croiſſant ſur l'Egliſe de Sainte-Sophie. Si les Grecs avoient ſu profiter des tems de trouble & des circonſtances de la guerre civile, dont je viens de parler, ils auroient pu prévenir ce dé-

---

reur des Turcs en Europe & en Aſie, & prit le nom de Mahomet premier. Les Turcs donnent le nom d'*Interregne* à l'eſpace de tems écoulé depuis la défaite de Bajazet juſqu'au couronnement de Mahomet. Ils ne mettent point au rang de leurs Empereurs Soliman ni Muſa, parce que ces deux Princes n'ont point poſſédé l'Empire en entier, l'un n'ayant régné qu'en Aſie, & l'autre en Europe. Ils regardent donc Mahomet premier comme le ſucceſſeur immédiat de Bajazet ſon pere.

faſtre, & ne gémiroient point aujourd'hui ſous les fers de leurs vainqueurs. Mais, aveuglés par le fanatiſme qui leur fermoit les yeux ſur les progrès d'une puiſſance conjurée contre le nom Chrétien, ils continuoient de ſe déchirer par de vaines diſputes, par des queſtions de controverſe, éternel ſujet de diſſenſion, de diſcorde; & la ruine de leur Empire, préparée par leurs diviſions, eſt ainſi devenue le plus ſolide fondement de l'Empire Turc.

Voilà, mon cher ami, un léger crayon des grandes ſcènes dont les contrées que vous avez ſous les yeux ont été le théâtre, & nous rappellent le ſouvenir. Si vous voulez tirer de ces faits quelques moralités relatives au local de votre promenade, retracez-vous ces tems malheureux, où l'Empire d'Orient étoit en proie aux révoltes, aux ſéditions, aux tyrans qui le déchiroient pour s'en emparer. Voyez ſon inſtabilité, juſqu'à l'époque où l'Empire Grec devient la conquête de cette Nation belliqueuſe. Conſiderez combien de fois la puiſſance Ottomane a fait trembler l'Europe & l'Aſie; comment, malgré tous les revers qu'elle éprouva dans le dernier ſiècle & au commencement de celui-ci, elle s'eſt encore ſoutenue glorieuſement

dans la derniere guerre, qui lui fut faite inopinément, & qui a été terminée à ſon avantage par le traité de paix conclu à Belgrade, ſous la garantie & par la médiation de la France (1). Vous avez vu, comme moi, à l'occaſion de cette guerre, à laquelle la Porte n'étoit point préparée, les reſſources de cet Empire, ſon activité, ſa perſévérance, & ſur-tout les ſuccès de ſa principale armée, commandée par le grand Viſir en perſonne. Je penſe donc que ce même Empire, quoique déchu de ſa premiere ſplendeur, n'a beſoin que de ſavoir bien diſpenſer ſes forces, & qu'il n'a preſque à redouter que l'indiſcipline & la mutinerie de ſes troupes.

Mais tandis qu'occupé de ces réflexions vous continuez votre promenade des Tombeaux, le ſoleil acheve ſa courſe. Déja les objets éloignés, qui fixoient vos premiers regards, ſont dans l'ombre ; & la pleine lune, qui ſe leve ſur les monts de Chryſopolis (2), éclaire de ſa douce lumiere cette innombrable quantité de monu-

---

(1) Voyez *l'Hiſtoire des Négociations pour la Paix conclue à Belgrade le* 18 *Septembre* 1739, par M. l'Abbé Laugier. Paris 1768, *in*-12.

(2) Ville d'Or. C'eſt l'ancien nom de Scutari.

ments funéraires répandus autour de Scutari. Je me transporte en esprit parmi ces Tombeaux. La description que vous en faites excite en moi cet intérêt naturel, & ces sentimens pathétiques que vous savez si bien peindre. Si vous jugez à propos d'y joindre le tableau dont je viens de crayonner un foible dessin, il pourra réveiller encore une foule d'idées intéressantes, dont je connois déja le prix par le plaisir qu'elles m'ont fait éprouver.

Ma eccomi sbrigato dal impegno mio verso di lei ; e altro non mi resta che di terminar questa lunghissima carta, pregando V. S. di credermi di cuore ed anima tutto suo, &c. &c.

A Paris le 4 Décembre 1759.





VINGTIEME LETTRE.

Enterremens Turcs.

J'AI été à portée, M. de voir à mon aise toutes les cérémonies d'un enterrement Turc, & vous ne serez peut-être pas fâché d'en avoir la description à la suite de ce que j'ai dit sur ceux des Grecs.

J'étois assis dans un Kiosk (ou Pavillon) construit au bout de notre Jardin (1), d'où l'on découvre le fond du Port de Constantinople, & la plus belle vue du monde. Sous ce Kiosk, à côté du grand chemin, est le cimetiere d'un Capitaine de Vaisseaux du Grand-Seigneur, qui est fermé par des barricades. Je pouvois donc, en soulevant un peu l'auvent qui sert de fenêtre, voir tout ce qui s'y passoit sans être vu. La crainte du mal contagieux ne permet pas de se mêler parmi ceux qui suivent un convoi ; si l'on s'en approchoit de trop près, les Musulmans dévots ne souffriroient pas qu'un Infidele vînt pro-

(1) A Péra, vis-à-vis l'hôtel de M. l'Ambassadeur de France.

faner par ſa préſence une cérémonie très-religieuſe pour eux. Comptez donc ſur un détail plus exact que tout ce que vous pourrez lire dans les relations des Voyageurs en Turquie.

Je vis d'abord, à dix heures du matin, le foſſoyeur qui travailloit ; les eſclaves & les femmes de la maiſon étoient aſſiſes dans le cimetiere ; pluſieurs autres femmes arriverent, & toutes alors ſe mirent à pleurer. Après ce prélude, elles embraſſerent l'une après l'autre une de ces colonnes qu'on éleve ſur les tombeaux, en diſant : *O gloum, o gloum, ſana Muſſaphir gueldi.* « Mon fils, mon fils, voici un étranger » ou un hôte qui vient te voir ». A ces mots les pleurs & les ſanglots revinrent, mais l'orage ne dura pas ; elles s'aſſirent toutes, & la converſation commença.

A midi, j'entendis un bruit ſourd & des cris lugubres ; c'étoit le convoi qui arrivoit. Il étoit précédé par un Turc portant ſur ſa tête une petite caiſſe ; quatre autres Turcs (1) portoient la

(1) C'eſt un acte de religion parmi eux. Dès qu'un Turc à cheval rencontre un enterrement, il deſcend, & prend un bâton de la bière qu'il porte ſur ſes épaules, juſqu'à ce qu'un autre le relève.

bière ſur leurs épaules ; venoient enſuite le pere, les parens & les amis du mort, en aſſez grand nombre. Les hurlemens ceſſerent à l'entrée du cimetiere : mais on s'y battoit, & voici pourquoi. L'homme qui portoit la caiſſe l'ouvrit, & comme elle étoit remplie de Livres de l'Alcoran, une foule de Turcs, jeunes & vieux, qui s'étoient jetés ſur ces livres, ſe diſputoient pour les avoir. Ceux qui purent en attraper ſe rangerent en cercle autour de l'*Iman*, qui eſt un eſpece de Curé Turc, & tous à la fois commencerent à réciter leur Alcoran, à-peu-près comme les écoliers étudient leur leçon. On donne à chacun de ces lecteurs dix parats, qui font quinze ſols de notre monnoie, enveloppés dans du papier. C'étoit donc pour ces quinze ſols que ſe battoient ces pieux aſſiſtans, & vous en avez vu chez nous ſe battre pour moins.

La bière étoit poſée devant la foſſe à laquelle on travailloit toujours, & tout auprès on faiſoit brûler des parfums. Après la lecture de l'Alcoran, l'Iman entonna des prieres Arabes, & ſon plain-chant vous auroit ſans doute paru, comme à moi, très-ridicule. Tous les Turcs étoient levés & debout ; ils tenoient les mains ouvertes devant la tombe, & répondoient *Amin*

à

à toutes les prieres que l'Iman adressoit à Dieu pour le défunt.

Les Oraisons finies, on apporta une grande caisse, qui pouvoit bien avoir six pieds de longueur sur trois de largeur, & dont les planches étoient fort épaisses. Le cercueil dans lequel on met le cadavre est ordinairement de cyprès. Ainsi se vérifie à la lettre ce qu'Horace disoit de son tems : « que la courte possession des biens » de ce monde aboutit à de tristes cyprès » (1).

Les cimetieres des Turcs sont presque tous plantés de ces arbres ; ils ont pour le cyprès un attachement religieux (2). Cette caisse, qui étoit de pièces rapportées, ayant été placée dans

(1) Neque harum, quas colis, arborum,
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.

L. 2. Od. 14.

(2) Ils laissent aussi subsister les arbres qui se rencontrent dans le terrein sur lequel ils font bâtir un Palais. Ainsi l'on voit sortir du milieu du toît du Palais du Sultan à *Sadi-Aba* un grand orme ; & plusieurs Palais Turcs, sur les bords du canal de la mer Noire, offrent la même singularité.

Laurus erat tecti medio in penetralibus altis,
Sacra comam, multosque metu servata per annos :
Quam pater inventam primas quùm conderet arces, &c.

Æn. l. 7. v. 59.

la fosse, on y mit le cercueil, & par-dessus, des planches, avec d'autres morceaux de bois. Ensuite tous les Turcs, prenant des pelles, jeterent de la terre sur le tombeau pour le recouvrir.

C'est un dernier devoir dont tous ceux qui assistent aux enterremens s'acquittent chacun à son tour.

Avant d'inhumer le cadavre, il est porté à la Mosquée. Là, après avoir récité le *Fatka*, (priere qui approche beaucoup de notre *Pater*, & qui est répété par tous les assistans) l'Iman demande à ceux-ci quel témoignage ils ont à rendre de la vie & mœurs du défunt. Alors chacun, prenant la parole à son tour, rapporte les bonnes actions du défunt qui sont venues à sa connoissance. Le cadavre ensuite est lavé & empaqueté comme une momie, en sorte qu'on ne le voit point. On met dans la biere avec le corps quelques drogues & des aromates ; on l'enleve enfin & on le porte à la sépulture. Avant de le descendre dans la fosse, l'Iman impose silence aux assistans qui se lamentent, en leur disant : « Suspendez pour un instant vos regrets, » & laissez-moi instruire ce Musulman de ce qu'il » doit faire, quand il sera arrivé dans l'autre

» monde ». Alors, s'approchant de l'oreille du mort, il lui apprend ce qu'il doit répondre à l'efprit malin qui ne manquera pas de l'interroger fur fa Religion, &c. L'inftruction finie, il répete le *Fatka* avec tous les affiftans, & le cadavre eft defcendu dans la foffe. Après qu'on a jeté par trois fois de la terre fur le tombeau, comme le pratiquoient les Romains, chacun fe retire. L'Iman refte feul ; il s'approche de la foffe, fe baiffe, prête l'oreille, écoute pour entendre fi le défunt fe débat, lorfque l'Ange de la mort vient le prendre ; il lui dit enfuite les derniers adieux ; &, pour être bien payé, il ne manque pas d'aller rapporter à la famille les meilleures nouvelles du mort.

On met fur le tombeau deux petites colonnes, ou deux longues pièces de marbre affez bien travaillées, l'une à la tête, &, fi c'eft un homme, avec un turban, où eft infcrit le nom du mort avec un court éloge ; l'autre aux pieds, fans nul ornement.

On voit autour de Conftantinople des champs hériffés de ces pierres ; il y en auroit affez pour former une enceinte à cette grande ville ; les morts occupent aux environs autant de terrein que les vivans.

Ce que j'obſervai le plus pendant toute la cérémonie funebre, fut la contenance du pere que l'on diſtinguoit aiſément. C'étoit un vieillard reſpectable, dont le viſage portoit l'empreinte d'une douleur mâle, ſans aucune de ces démonſtrations d'apparat qui donnent ordinairement ſi belle matiere aux inutiles remontrances & aux lieux communs des conſolateurs. Au reſte les Turcs, ſur cet article, ſont les hommes du monde les plus raiſonnables; on le voit principalement dans les calamités publiques. Le Grec, dans ces occaſions, éclate & fait entendre des cris ou des plaintes; le Juif pleure & ſe déſeſpere; le Turc ſeul regarde le ciel & baiſſe la tête, comme pour ſe ſoumettre à la volonté de l'arbitre ſouverain des évènemens: plus Chrétien, ſi j'oſe le dire, en ce point que la plupart de nous.

Si je vous faiſois à préſent le détail d'un enterrement Juif, vous ne pourriez ſûrement vous empêcher de rire; mais n'y auroit-il pas de la folie à vous faire rire d'un enterrement, après vous avoir fait pleurer avec Andromaque? Cependant, pour vous dédommager de tout le noir des détails lugubres dont j'ai rempli mes dernieres Lettres, je vous promets dans la pre-

miere de vous donner une idée des Contes Grecs, appelés *Paramythia*; & vous entendrez les filles de Minée (1).

Je suis, &c.

---

(1) Métamorph. *l.* 4.





VINGT-UNIEME LETTRE.

Les Contes Grecs, ou *Paramythia.*

VOUS ſavez, M. que les apologues, les contes, les romans, &c. tirent leur origine de l'Orient & de la Grece. Ce ſont des fruits des pays chauds & d'une imagination vive. On les a tranſplantés dans nos climats, & nous les avons préparés avec un art peu connu des Anciens. Les Grecs modernes aiment toujours les fables & les contes; ils ont reçu ceux des Orientaux & des Arabes avec le même empreſſement qu'ils eurent autrefois pour adopter les fables Egyptiennes. Ils ſont toujours épris du merveilleux; ils ont, comme les anciens Grecs, leurs fables Miléſiennes (1) & leurs romans. Les vieilles femmes aiment toujours à conter (2), & les jeunes ſe piquent de répéter à l'envi les

---

(1) Lettre de M. Huet à Segrais, ſur l'origine des Romans.

(2) Adſideat cuſtos ſedula ſemper anus :
Hæc tibi fabellas referat, poſitàque lucernâ,
Deducat pleno ſtamina longa colo.
Tib. lib. 1. *Eleg.* 3.

contes qu'elles ont appris ou qu'elles ſavent faire d'après ce qu'elles ont vu elles-mêmes. J'ai ſuivi leurs converſations, pour en faire un choix, & pour en former une ſuivie, que je veux vous rendre exactement. Je vais laiſſer parler les Grecques, & traduire librement une ſcène de leurs entretiens, où vous verrez, comme je l'ai dit, les filles de Minée (1), en travaillant à leurs broderies, raconter, chacune à ſon tour, les hiſtoriettes qu'elles ſavent, pour s'amuſer.

LUCIA.

« CETTE roſe que je brode, & que j'ache-
» verai ſûrement aujourd'hui, me rappelle un
» joli conte qu'on m'a fait du Berger Dimitry,
» de Pyrgos (2). Il pourſuivoit la jeune Fanou
» qui nous apportoit tous les matins de la crême
» & des fraiſes, lorſque nous étions au village,
» & il lui diſoit un jour :

O joie de mon cœur ! ma lumiere, mon âme ! écoute-moi, & ne fuis point. Ecoute la vérité que je veux t'apprendre : j'en jure par ma tète, je

(1) Ovid. Metam. *l.* 4.

(2) Village Grec auprès des grands aqueducs, à quatre lieues de Conſtantinople.

hais le mensonge. Ecoute : Je suis pauvre, je gagne peu, & ne desire rien pour moi ; mais je voudrois être le maître de ce nombreux troupeau que je mene, pour te le donner ; je voudrois être le Roi de ce village, pour te couronner. Ecoute encore.....

» La jeune Fanou rougit, & courut comme » si elle se sauvoit : mais en courant elle laissa » tomber une rose. Le Berger la ramassa avec » précipitation, & l'attachant sur sa tête, il dit : » Me voilà à présent plus content que le maître » de mon troupeau, & que le Roi de mon » village ».

ZOÉ.

» Je n'oublierai jamais ce que j'ai entendu » moi-même l'été dernier. J'ai passé l'été dans » l'Isle de Calki (1) avec ma mere. Notre ba- » telier disoit un jour à Rhoda qu'il aime : *Ma chere Rhoda, hier j'étois perdu ; oui, sur mon âme, mon sang s'est glacé. J'ai vu les flots courroucés s'élancer sur moi comme des serpens af-*

(1) C'est la troisieme des Isles de la Propontide, appelées anciennement *Demonesi*, ou les Isles des Génies. M. d'Anville les appelle faussement *les Isles des Princes*. Ce nom n'est donné par les habitans qu'à la quatrieme de ces Isles.

freux, les gouffres de la mer prêts à m'engloutir & à se fermer sur moi. Une tempête horrible, un ciel noir & lugubre annonçoient la mort : mon bateau, que je ne gouvernois plus, alloit se briser sur les écueils de Touzla. Tu frémis ? Ah ! c'est ta seule colere qui m'a fait voir tout cela, ta colere plus redoutable que la tempête & que le naufrage. Je t'ai appaisée, tu as soûri, j'ai revu le ciel serein & la mer tranquile. J'ai été sauvé.

» J'écoutois Zaphiri, & je disois : Est-il pos-» sible que l'Amour ait pris la forme de ce vil » batelier ? car enfin il n'y a que l'Amour qui » puisse s'exprimer ainsi. Quelle est la fiere » beauté qui n'envieroit pas d'être aimée comme » est aimée Rhoda, sans être jolie » ?

LUCIA.

» Gardez-vous, ma chere Zoé, d'avoir pour » rivale une fille laide qui ait de l'esprit : elle » l'emporteroit sur Hébé même, elle inspirera » toujours la passion la plus durable. Ecoutez » ce conte Persan que mon pere, qui lit beau-» coup, m'a appris. Oui, faisons des *Paramy-» thia ;* car avec ces petits contes qui amusent, » on brode plus gaiement & mieux. Regardez » comme ma rose se développe, elle en de-» vient plus belle ».

Leilé paſſoit pour la plus belle fille de Damas; Scanbah n'avoit pas la beauté en partage, mais elle étoit bien plus ſpirituelle. Son pere, qui étoit un Médecin Arabe, lui avoit appris à lire; elle faiſoit des vers, & elle chantoit comme un Fée. Gémil étoit un jeune Arabe riche, & puiſſant. On diſoit : la belle Leilé ſera la femme du riche Gémil. Scanbah l'entendit répeter ſi ſouvent, qu'elle en fut piquée; elle fit à ce ſujet cette chanſon :

« HOMME aveugle & léger, qui crois trou-
» ver la ſatisfaction de ton cœur dans ce qui
» plaît à tes yeux, qui dans le deſir d'un mo-
» ment places le bonheur de la vie; homme
» aveugle, ouvre les yeux de ton âme, &
» fais un choix digne de ta raiſon. La beauté
» qui t'enchante eſt la fleur du matin que tu
» jettes loin de toi le ſoir, lorſqu'elle eſt fanée.
» Sors des Jardins de Damas : va chercher
» dans l'heureuſe Arabie ces plantes qui, en
» ſe ſéchant, répandent une odeur encore plus
» vive & plus agréable que l'odeur du matin.
» Le tems qui détruit les fleurs & la beauté,
» perfectionne, embellit toujours l'eſprit, la
» ſageſſe, & les grâces ».

Cette chanſon parvint bientôt juſqu'à Gé-

mil : il en fut frappé, & ne dormit plus qu'il ne fût assuré que Scanbah ne seroit qu'à lui. Après bien des années de mariage, on les citoit encore comme le couple le plus fidele & le plus heureux.

Abdalmalec qui régnoit alors (1), eut la curiosité de les voir : comme Gémil étoit bel homme, le Khalif fut étonné de la laideur de sa femme. Il étoit bon Poëte, il adressa sur le champ ces vers à Scanbah.

« Quels traits de beauté Gemil a-t-il découverts en vous qui l'aient déterminé à vous choisir, entre tant d'autres, pour être le seul objet de ses amours ? Car nous appelons laide une femme maigre comme vous l'êtes, & dont le teint est aussi noir que le vôtre ».

Scanbah, piquée au vif, répondit sur le champ, avec cette liberté qu'une femme courageuse & offensée se permet :

« Quel mérite ont reconnu en vous les peuples de la terre qui vous ont choisi entre tous, pour commander à tous ? Car celui-

(1) C'est le cinquieme Kalife de la race des Ommiades, qui vivoit l'an 684 de Jésus-Christ. Ce conte est rapporté à-peu-près de la même façon dans la Bibl. Orient. *pag.* 437.

» là seul est digne d'être estimé des hommes, & » de les gouverner, qui a l'ame belle & sem» blable à ce diamant dont le brillant éclat » n'est terni par aucune tache ».

Le Khalif, surpris d'une réponse si libre & si juste, loua l'esprit & les vers de Scanbah, lui fit donner une robe magnifique, & la renvoya à son mari comblée de présens.

ZOÉ.

Ce conte est charmant : vous me le répéterez, Lucia, car je veux l'apprendre par cœur. Il est bien vrai qu'on à tort de ne pas nous instruire comme les hommes, qui nous font accroire tout ce qu'ils veulent, parce que nous n'avons pas lu & voyagé comme eux (1). J'aime bien sur cela une fable Turque qu'Hassan Effendy avoit donnée à mon frere, pour la traduire.

Le Grand Salomon, dit l'Apologue, après avoir fait bâtir le magnifique temple qui portoit son nom, fit construire un superbe palais.

---

(1) On veut qu'aux erreurs sujettes,
La Nature nous ait faites
Pour plaire, & non pour savoir.
Madame Deshoul.

Il y avoit raſſemblé toutes ſortes d'oiſeaux, & leur avoit donné à tous le don de la parole. Dans l'immenſe voliere où ils étoient raſſemblés, un vieux Moineau étoit toujours en querelle avec ſa jeune compagne. Salomon prenoit plaiſir à les entendre : car les Grands s'amuſent ſouvent, comme nous, des plus petites choſes. Un jour l'oiſeau grondeur, plus fâché qu'à l'ordinaire, ſe mit en fureur, & dit : « Méchante femme, crains ma colere, tu me pouſſeras à bout, & alors je renverſerai ce Palais, & je te laiſſerai enſevelie ſous ſes débris ; tu ne connois pas mes forces ».

La pauvre & ſimple femelle, bien effrayée, le crut & ne répliqua pas. Mais Salomon, qui avoit tout entendu, appela l'oiſeau colere ſur le bout de ſon doigt, & lui dit : puiſſant Moineau, c'eſt moi qui ne connois pas vos forces. Apprenez-moi donc comment vous pouvez détruire ce vaſte Palais où je réſide. Le Moineau, bien humilié, répondit : Grand Roi, tu m'as entendu, & j'en ſuis dans la confuſion. Je ſais bien que je ſuis petit & foible ; mais laiſſe-moi, je t'en conjure, faire le fort avec ma femme.

LUCIA.

« Mon pere, vous arrivez bien à propos:
» que je baiſe votre main. Vous-êtes fatigué,
» jettez-vous ſur ce ſopha; je vais vous eſſuyer le
» front avec ce mouchoir de coton, & tandis
» que la fille de l'eſclave vous fera du vent
» avec ce grand éventail, pour vous rafraî-
» chir; tandis que ma mere fait préparer les
» petis gâteaux que vous aimez tant, vous ne
» refuſerez pas de nous dire un Conte. Vous
» en ſavez tant & de ſi beaux! non, vous ne
» le refuſerez ni à Lucia, ni à Zoé, lorſque
» vous ſerez repoſé : il me faut encore un
» Conte, pour achever la roſe que je brode ».

Vous deſirez, ma fille, ſi vivement tout ce que vous demandez, qu'il faut bien vous ſatisfaire. Laiſſez-moi reſpirer un peu, & je commence.

On ne conte pas à mon âge pour amuſer la Jeuneſſe, mais pour l'inſtruire.

Un Grec d'Ephèſe, nommé Nicandre, étoit riche & puiſſant; il étoit encore ſavant & vertueux : mais, accoutumé à l'opulence & au bonheur, il perdit d'abord ſa femme qu'il aimoit tendrement, & il fut inconſolable. Un

grand incendie ſurvint, il y perdit la plus grande partie de ſes biens, & il ne put ſoutenir ce dernier revers, ſans être accablé. Or voici, mes enfans, ce qu'un Ancien (1) a dit: *UN malheur qui s'attache à nous dès notre naiſſance ceſſe d'être un malheur; il peut changer de face, & le cœur s'y fait. Mais dans le ſein d'une brillante fortune, il eſt dur de devenir malheureux.*

Nicandre, abandonné par les amis de ſes richeſſes, qu'il n'avoit plus, ſortit de la ville où il étoit né, pour s'épargner la douleur d'y voir des ingrats, & peut-être la honte de changer d'état aux yeux de ſes concitoyens. Il alla ſe retirer dans un Monaſtere éloigné des villes, & fit bâtir enſuite auprès une petite maiſon comme un Hermitage, où il vivoit ſolitaire & tranquile avec deux enfans & une fille qu'il avoit. Il en prenoit ſoin, il les élevoit : mais ces enfans dans la ſolitude, en grandiſſant, n'étoient pas excités au travail par l'émulation & par l'exemple ; ils étoient donc pareſſeux & ſauvages. Le pere leur en faiſoit des reproches, & il leur dit un jour : Mes enfans, appliquez-vous aux connoiſſances que je vous donne. Si

---

(1) Euripid. Iphig.

vous ne vous rendez pas capables d'être employés, d'être enfin les artisans de votre fortune, que deviendrez-vous, lorsque je vous manquerai ? Vous serez inutiles pour vous-mêmes, comme pour les autres. Si cela nous arrive, dit l'aîné, élevés comme nous sommes dans la retraite, & loin des villes, nous aurons soigné notre pere dans ses vieux jours, & nous nous ferons Hermites comme lui. Ce mot fut un oracle pour l'homme sage. Il comprit qu'il devoit donner un tout autre exemple à ses enfans. Il alla s'embarquer avec eux à Smyrne, & les mena à Corinthe. Comme il étoit Savant, il y établit une école; il y donnoit des leçons de Morale, comme Socrate & Platon. Il devint bientôt célèbre par les progrès de ses disciples. Le nombre en augmentoit chaque jour. Les riches payoient si bien ses leçons, qu'il pouvoit instruire les pauvres sans rien exiger d'eux. On apperçut un grand changement dans les mœurs de la Jeunesse libertine de Corinthe. Il rendoit la vertu aimable, & apprenoit aux hommes à apprécier les richesses. Voici le tour de ses leçons, & la maniere dont il instruisoit ses éleves.

» Un jour, disoit-il, que le souvenir de mes

malheurs

malheurs m'avoit plongé dans une profonde triſteſſe, je m'écriai douloureuſement : O Fortune, Fortune!.... La Fortune auſſi-tôt parut.

Mon Fils, me dit-elle, de quoi m'accuſez-vous? Voyez comment me traitent ces hommes qui ſe plaignent tant de moi!

Celui que j'ai tiré des périls de la guerre, que j'ai arraché aux fureurs de Mars, enfin que j'ai comblé de biens, croit que je dois toujours être prodigue pour lui, & il me force à me retirer, parce qu'il me traite comme ſa captive, & ne me ménage plus.

Un autre enfouit tout ce que je lui donne; il eſt malheureux par mes propres bienfaits : il me recèle, il m'enferme, & je me ſauve pour abandonner cet hôte avare & meurtrier.

Ce Commerçant avide, que je veux raſſaſier, ne me tient que pour m'expoſer ſur les flots au plus cruel naufrage; le vaiſſeau périt, je m'envôle, il crie encore après moi : dois-je l'écouter?

On m'appelle aveugle, on a raiſon; mais voilà où l'injuſtice des hommes m'a conduite, à répandre mes dons ſans choix, ni meſure, à laſſer ceux qui courent après moi.

J'ai voulu combler de mes faveurs un ſage

qui habitoit les champs, séjour de l'innocence & du bonheur; mes dons l'ont gâté. Son cœur s'est endurci, il a réservé ses biens, au-lieu de les répandre; il a dédaigné, en oubliant sa naissance, l'asyle où il avoit vécu en paix & content. Crains donc mes bienfaits encore plus que mes rigueurs : cesse de répéter une plainte importune. A ces mots, elle fuit; je veux la retenir : vain effort! c'est peu de me confondre, elle m'échappe sans retour.

Ainsi parloit Nicandre à ses disciples, & ses enfans sûrent profiter de ses leçons. Son fils aîné, après avoir étudié les sciences des Grecs, prit du goût pour le commerce des Corinthiens, & le desir de voyager l'engagea à s'embarquer pour aller en Egypte. Son pere lui avoit donné l'argent nécessaire pour ses entreprises; il fit plusieurs voyages, & se conduisit si bien, qu'il gagna beaucoup en peu de tems. Le cadet exerça avec succès la Médecine à Athènes, & ensuite à Corinthe.

Un jeune homme de Mytilene étudioit depuis trois ans sous Nicandre. Il lui dit un jour : Je vais, cher Maître, vous quitter avec regret, & je ne puis vous rendre ce que j'ai reçu de vous; car vous m'avez donné ce que l'homme peut

posséder de plus précieux, la sagesse, l'amour du travail, & la connoissance des hommes. Mais achevez de me combler de biens : donnez-moi encore votre fille, puisque vos leçons m'ont rendu digne d'elle & de vous. Mon pere ne peut laisser qu'à moi son héritage qui est considérable. Nicandre l'embrasse, & lui répond : Fils du vertueux Dracon, tu répares tous mes malheurs passés, puisque tu veux être mon gendre, & que je n'aurai plus d'inquiétude sur le sort & sur le bonheur de ma fille. J'ai aussi un bien honnête à te donner pour sa dot, & j'aurai la joie d'allumer le flambeau de son hyménée, avant que la mort vienne fermer mes yeux. Après avoir marié sa fille, il dit à ses fils qui étoient revenus auprès de lui : Mes enfans, vous n'avez plus besoin de moi, je puis vous dire adieu, & retourner pour toujours au lieu de mon repos. Ses enfans se jetterent à ses genoux pour l'arrêter : il pleura sur eux, en les tenant embrassés, & tout-à-coup ils s'apperçurent qu'il ne donnoit plus aucun signe de vie. Le bon Vieillard avoit succombé à la joie dont son cœur étoit rempli. Ses cendres furent portées dans la retraite, qu'il avoit choisie pour le lieu de sa sépulture ; & ses enfans, fidéles à sa mémoire,

alloient ensemble tous les ans pleurer sur son tombeau.

LUCIA.

Ce conte est aussi touchant que celui que vous nous disiez de la Sultane, femme du Grand-Visir Ibrahim Pacha, qui mourut si malheureusement. Si vous vouliez le répéter à Zoé qui ne peut parler, parce qu'elle pleure le Vieillard de Corinthe, je vous embrasserai pour elle.

Je n'ai rien à refuser à Zoé, ni à vous, ma fille. Le Grand-Visir Ibrahim Pacha étant à une fenêtre de son Palais, vit passer un pauvre homme qu'il crut reconnoître. Ce Turc, réduit à la derniere misere, n'ayant pas même ce jour-là de pain à donner à ses enfans, pressé par leurs cris, alloit au marché vendre une pelisse qui lui restoit. Ibrahim Pacha le fit venir; mais quand il l'eut considéré, il reconnut que ce n'étoit pas l'homme qu'il croyoit. Il l'interrogea pourtant, & avec bonté, pour le rassurer. Quel est votre état, lui dit-il, & où alliez-vous? Seigneur, répondit le Musulman, vous daignez jeter les yeux sur un malheureux qui n'a pas toujours été dans la misere, & qui est forcé aujourd'hui de se dépouiller, pour donner du pain à ses enfans. Il lui peignit sa situation, & le charitable

Visir en fut touché : car il se délassoit du soin pénible des affaires publiques, en faisant du bien. J'achete, lui dit-il, ta pelisse, & je te la rends. Il lui fit donner une grosse somme, & le renvoya très-promptement, afin que la joie rentrât avec lui plutôt dans sa maison. Il alla ensuite chez la Sultane son épouse, & lui raconta ce qu'il venoit de faire. Je ne peux que vous louer, dit-elle, du bien que vous avez fait à cet homme : mais c'est à présent mon affaire d'avoir soin de sa femme. Elle ordonne aussi-tôt qu'on la lui amene. Cette femme vint avec sa sœur. On les fit mettre dans le bain, on les habilla fort proprement; la Princesse voulut que toutes les filles du Harem, qui étoient au nombre de plus de deux-cents, lui donnassent chacune une robe, & l'on en remplit quatre grands coffres. Elle y ajoûta une bourse pleine de sequins, & elle lui dit en la renvoyant : votre sœur n'est point mariée, donnez-lui un époux à son choix, & je me charge de fournir sa dot. Cette Princesse (1) vouloit surpasser son époux en générosité,

(1) Elle étoit fille du Sultan Achmet, qui la donna en mariage à Ibrahim Pacha, le Grand-Visir le plus magnifique, le plus libéral, & le plus populaire qu'on ait jamais vu. Il fut étranglé

& la méchanceté des hommes n'a pas voulu laiſſer ſur la terre deux êtres ſi bienfaiſans.

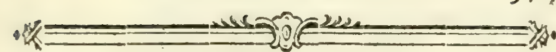
Je ferais, M. un aſſez gros livre de tous les contes touchans, de toutes les hiſtoires agréables dont les Grecques modernes aiment à s'entretenir entre-elles. Mais en voilà bien aſſez pour une Lettre, & pour vous faire connoître l'eſprit de leurs converſations.

Je ſuis, &c.

---

en 1730, dans la révolution excitée par Patrona & Mouſlou, deux hommes de la plus baſſe condition, qui, après avoir détrôné le Sultan, firent périr ſes principaux Miniſtres. La Princeſſe, femme du Grand-Viſir, étoit aimable, & l'égaloit en générofité. Comme ſon mari étoit fort galant, quelquefois elle ſe traveſtiſſoit en eſclave, l'alloit ſurprendre dans ſes parties de plaiſir, & le ramenoit avec douceur ſans ſe venger de ſes rivales. Elle n'uſoit pas même de ſes droits, puiſqu'une Sultane a ſur le mari que lui donne le Grand-Seigneur, le même empire que le Sultan a ſur les Beautés ſoumiſes à ſes volontés & renfermées dans ſon Serrail.





VINGT-DEUXIEME LETTRE.

Les Sermens des Grecs.

C'EST avec raiſon, M. que M. Racine le fils a reproché à Campiſtron, d'avoir traveſti deux vers de ſon pere, pris dans Britannicus, & d'avoir fait dire très-mal-à-propos à Alcibiade ;

« Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
» D'un Grec qui ne ſait pas farder la vérité ».

S'il y a eu des Socrates, des Phocions, des Thémiſtocles, des Periclès, qui ont toujours reſpecté la vérité, on les a bien diſtingués des autres Grecs.

Cette Nation eſt encore actuellement auſſi livrée aux menſonges, qu'elle a pu l'être autrefois (1). L'uſage des ſermens, ſi familier aux anciens Grecs, ne l'eſt pas moins aujourd'hui parmi les modernes. Ils en font à tout propos, & pour les choſes le plus indifférentes. Auſſi la foi des Grecs ſera-t-elle toujours fort juſtement ſuſpecte. On a de tous tems pardonné le par-

(1) On diſoit, *Græcia mendax.*

jure aux amans : mais il a fait ici de trop grands progrès, pour être excusable.

Les sermens ordinaires des jeunes Grecques, est de jurer par leurs yeux, par leur âme, & par ce qu'elles ont de plus cher. « ELLE à beau » jurer, dit Tibulle (1), par ses yeux, par sa » Junon, par Vénus elle-même, on n'ajoûte » pas plus de foi à ce qu'elle promet. « VOILA, dit Properce (2), » ce qui perd nos jeunes » filles : elles ont beau jurer la fidélité qu'elles » attestent ; elles jettent & abandonnent les » sermens qu'elles font, aux vents légers qui » les emportent (3) ».

Le Zéphyr fut témoin, l'Onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais :
Mais le Zéphyr léger & l'Onde fugitive
Ont bien-tôt emporté les sermens qu'elle a faits.

---

(1) Etsi perque suos fallax juravit ocellos,
Junonemque suam, perque suam Vénerem,
Nulla fides inerit. Perjuria ridet amantûm
Jupiter, & ventos irrita ferre jubet.
Tibul. Eleg. 6. l. 4.

Quàmve mihi viles isti videantur ocelli,
Per quos sæpè mihi credita perfidia est !
Hos tu jurabas. *Propert. Eleg. 15. l. 1.*

(2) Hoc perdit miseras, hoc perdidit antè puellas ;
Quidquid jurarunt, ventus & unda rapit.
Propert. Eleg. 21. l. 2.

(3) Quinault.

L'Abbé de Chaulieu, pour en donner la raison, traduisoit ainsi la morale la plus relâchée des Grecs :

Dès qu'un objet cesse de plaire,
Le commerce amoureux doit aussi-tôt finir :
Le respect des sermens n'est plus qu'imaginaire.
La perte du plaisir qui nous les a fait faire,
Nous dispense de les tenir.

Cependant, ce serment inviolable & sacré, qu'ont adopté toutes les nations, pour être le garant & le sçeau des engagemens réciproques, des plus inviolables promesses, ou de la vérité si souvent suspecte, n'a pas toujours été profané par les Grecs. Ce peuple menteur & parjure est le même qui ne put, sans indignation, entendre, sur le théâtre d'Athènes, Hippolite s'écrier, dans un premier mouvement de surprise :

Ma langue a fait un serment ; mon cœur n'en a point fait.

Plutarque rapporte, avec horreur, le mot de Lysandre, Général des Spartiates, *qu'il falloit tromper les enfans avec des osselets, & les hommes avec des parjures ;* & il ajoûte : « Celui » qui trompe par un faux serment, fait bien » voir qu'il craint les hommes, mais qu'il mé» prise Dieu ».

C'est des Grecs religieux sur la foi du serment que nous vient l'expression *d'amis jusqu'aux autels*. Périclès, dit Aulu-Gelle (1), pressé par un de ses amis de faire un faux serment pour lui rendre un service essentiel, s'en défendit en disant : *je dois tout faire pour mes amis, mais jusqu'aux Dieux exclusivement* (2).

Les Haliartiens, peuple de Béotie, avoient au milieu des champs une Chapelle dédiée aux Déesses *Praxidices*, ou vengeresses ; ils alloient jurer sur leur Autel, & ce serment étoit inviolable (3).

La Pythie dit un jour à Glaucus, qui la consultoit sur un faux serment : *Quiconque se parjure, attire la colere du Ciel sur ses enfans, & sur leurs descendans* (4).

Mais, comme l'observe l'Abbé Massieu, qui a traité cette matiere, on a toujours distingué les sermens des Poëtes & des Orateurs, de ceux des amans (5), pour lesquels on avoit plus d'indulgence. Minerve, en établissant l'aréopage,

---

(1) Aulu-Gell. *l.* 1. *cap.* 3.

(2) ἀλλὰ μέχρι θεῶν.

(3) Pausan. *tom.* 2.

(4) *Idem.*

(5) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*

disoit : « J'exigerai le serment des Juges.....
» liés par la religion du serment, ils ne trahi-
» ront pas l'équité ». *Esch. Eumenid. act.* 4. *scèn. 5.*

Les femmes, dit Spon, ne jurent à Athènes, que par le Maître du Monde (1). Elles juroient anciennement par Minerve dans tout le reste de la Grece; elles jurent maintenant par la Sainte Vierge, *μαῖιν παναγιάν.*

Chez les Romains, les femmes ne juroient jamais par Hercule, ni les hommes par Castor (2).

Valere Maxime (3) imite les sermens Grecs, en disant : « J'en jure par la cabanne de Ro-
» mulus, par la simplicité du Capitole, & par
» les feux éternels de Vesta : il n'est point de
» richesse préférable à la pauvreté des anciens
» Romains ».

Rien de si commun aujourd'hui en Grèce que d'entendre les peres & les meres jurer sur

---

Juravi quotiès rediturum ad limina numquàm :
Cum benè juravi, pes tamen ipse redit.
Tibul. Eleg. 6. *l.* 2.

(1) *Dia ton affendi cosmou. t.* 2. *p.* 355.

(2) Aulu-Gel. *l.* 11. *cap.* 6.

(3). L. 4.

la vie de leurs enfans, & tout au moins ſur leur propre tête. C'eſt le ſerment le plus doux que Virgile prête au pieux Enée (1).

Les Grecs juroient auſſi volontiers par la tête d'autrui (2), & le pratiquent encore : *νὰ τίσει τ' κεφάλισ8*.

Ils ont conſervé la formule ſimple du ſerment ancien (3), en jurant ſur leur Dieu, ſur leur âme. Ils jurent auſſi ſur la tête de celui qu'ils veulent perſuader. Enfin ils n'aſſûrent rien, ſans l'atteſter par un ſerment plus ou moins fort, ſuivant l'objet ou les circonſtances (4). Ils exigent auſſi ce ſerment des autres, comme s'ils y ajoutoient beaucoup de foi.

Dans le vingt-troiſieme livre de l'Iliade, Mé-

(1) *Per caput hoc juro.*

(2) Per reditus, corpuſque tuum, mea numina juro. *Ovid. Ep. Laod.* Voyez auſſi les notes de Meziriac ſur la lettre de Bryſéïs *t.* 1. *p.* 284.

Teſtor chara Deos, & te Germane, tuumque
Dulce caput. *Virgil. Æneïd.* 4.

Juvenal, parlant des Grecs, *Sat. IV*,

——— ———Nondùm jurare paratis
In caput alterius.

(3) *μὰ τῶ Θεῶ, μὰ τῆ ψυχὴ μ8.*

(4) *νὰ ζ8ν 'τα πεδιάμ8*; par la vie de mes enfans; *ἀπάνω ςὸ κεφάλιμ8*, ſur ma tête.

nélas dit à Antiloque : « Jurez par Neptune, » la main ſur vos chevaux ; jurez que vous n'avez » pas employé la fraude pour me devancer ».

Le ſerment eſt encore à tout propos & même plus fréquemment dans la bouche des femmes. « Je jure, dit Anne Comnene (1), par les ſaintes » âmes de mes parens, que, depuis 30 ans, » je n'ai vu aucun des domeſtiques de mon » pere » (2).

Je ſuis, &c.

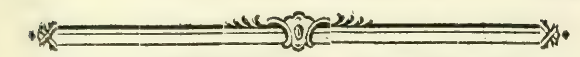
---

(1) L. 14.

(2) Les Grecs jurent auſſi très-fréquemment par leurs yeux, & dans leur colere ils ouvrent la main qu'ils préſentent avec emportement aux yeux de celui qu'ils attaquent, en diſant *naſta matiaſou*, ναςα, ματεασȣ. Ce geſte exprimoit, chez les anciens Grecs, l'envie de crever les yeux à leurs ennemis. Je dois cette note, & les extraits de *Belon*, ancien voyageur, à mon ami M. *Bourlat de Montredon.* Cette imprécation n'eſt pas la ſeule dont les Grecs modernes ſe ſervent à l'imitation des anciens. Hector, (Iliad. l. 3, v. 40) en voyant fuir Pâris, lui dit : « Plut à Dieu que tu n'euſſes ja» mais vu le jour, ou que tu fuſſes mort avant de te marier.. Nos Grecs diſent à un fils qui met ſon pere en colere, *νὰ μῆν ἔιχες γένει, ne fuſſes-tu jamais né ! νὰ μῆν ἐιχες πάντρεψει, ne te fuſſes-tu jamais marié !* Dans Homere encore au même Livre, Hélene s'emporte contre Vénus & ſouhaite qu'elle ne puiſſe jamais retourner dans l'Olympe. Po-

lyphème, dans l'Odyssée l. 9. piqué contre Ulysse qui s'enfuit, souhaite qu'il ne puisse jamais retourner dans sa Patrie. Telle est aussi l'imprécation ordinaire des Grecs modernes, νὰ μιν σοσεις, *puisses-tu ne pas finir!* νὰ μιν φλάζεις, *puisses-tu n'arriver jamais!* Melanthius souhaite à Télémaque qu'Apollon le tue de ses flèches, c'est-à-dire, qu'il meure subitement : ce que les Grecs expriment par ces mots, νὰ σὲ πάρει ὁ χάρος.





VINGT-TROISIEME LETTRE.

Commerce & Navigation des Grecs.

VOUS croyez bien, Monſieur, qu'un Négociant qui s'aviſe de voyager à la fois dans la Grèce ancienne & moderne, Homere & Pauſanias à la main, n'oubliera pas de vous parler de l'Induſtrie, & du Commerce de la Nation qu'il a entrepris de vous faire connoître. J'en ai déja touché quelque choſe dans ma premiere lettre : ici je vais, en ſuivant toujours mon plan de comparaiſon, entrer dans quelque détail ſur cette matiere.

La Grèce, qui reçut des Egyptiens les Sciences, les Arts, les Fables, les Romans, & cet attachement aux anciens uſages qui diſtingue encore les Egyptiens, adopta leur inclination pour le Commerce Maritime, dont les Grecs donnerent enſuite eux-mêmes des leçons aux Romains. Ils le font encore, comme autrefois, de proche en proche, & l'ont étendu relativement aux connoiſſances qu'ils ont acquiſes. Un Grec riche eſt preſque toujours un Négociant. Ils ne

ſont pas, comme nous, de beaux livres ni de ſublimes ſpéculations ſur le Commerce ; mais guidés par l'expérience, ils ſuivent exactement ce qu'ils en ont appris. Ils s'aſſemblent pour parler de leurs affaires dans une place publique; enfin ils ont conſervé des Anciens la maniere de traiter entre-eux, & de conclure un marché.

Vous ne pouvez lire, M. l'hiſtoire de la Grèce dans les anciens Auteurs, ſans y trouver de grands perſonnages que peut revendiquer le commerce. Le ſage Thalès, Platon, Hippocrate, & le légiſlateur Solon, avoient été Commerçans. Zénon, chef des Stoïciens, étoit fils d'un Négociant de Cypre. Sapho étoit ſœur de Charaxus, qui faiſoit le commerce du vin. Ce fut un navigateur commerçant qui ſçut le premier connoître le prix des Poëmes d'Homere (1), & qui eut ſoin de les recueillir. Enfin Héſiode, dans ſon Poëme *des Travaux & des Jours*, donne à ſon frere des leçons de commerce (2).

---

(1) Plut. Vie de Solon, Hiſt. critiq. de la Philoſophie. *t.* 2. *p.* 402. Vie d'Homere, par Mde. Dacier. Vie de Sapho par la même.

(2) M. l'Abbé *Bergier* vient d'en donner une traduction Françoiſe.

Les

Les Lydiens, ſi l'on en croit Hérodote, ont été les premiers qui ont fait battre des monnoies d'or & d'argent (1).

L'uſage des places publiques, où ſe raſſemblent les Marchands pour les affaires de leur commerce, eſt très-ancien parmi les Grecs; on le voit par la réponſe de Cyrus à des Ambaſſadeurs de Sparte (3). « Je n'ai jamais » redouté, dit-il, ces hommes qui ont dans » leur ville une place de commerce, où ils » s'aſſemblent ordinairement pour ſe tromper » par des ſermens mutuels, » &c. Ces paroles de Cyrus, ſelon Hérodote, s'adreſſoient en général à tous les Grecs, puiſqu'il y avoit, dans toutes leurs villes de commerce, de ces ſortes de places.

Ce que dit Cyrus des ſermens reſpectifs que faiſoient entr'eux les marchands, déſigne l'ancienne maniere de traiter, qui ſubſiſte parmi les Grecs modernes. En effet, lorſque le vendeur & l'acheteur ſont d'accord, l'entremetteur ou le courtier met la main du premier dans celle de l'autre; ce qui les lie comme par un

(1) Hérod. *l.* 1.

(2) *Ibid.*

ferment réciproque. Ainſi dans les anciens monumens, & ſur-tout dans les pierres gravées, deux mains oppoſées qui ſe tiennent, doivent être l'emblême du commerce (1).

Cet uſage, au reſte, ne s'eſt pas conſervé ſeulement chez les Grecs; on le retrouve encore par-tout où il eſt reſté quelques traces de la bonne-foi des premiers âges.

Hérodote avoit appris des Carthaginois, qu'il y avoit un endroit dans la Lybie, au-delà des colonnes d'Hercule, où, quand les Marchands étoient arrivés, ils tiroient des vaiſſeaux les marchandiſes, les étaloient ſur le rivage, retournoient auſſi-tôt à leur bord, & faiſoient de la fumée, pour avertir qu'ils étoient là; que les gens du pays, voyant cette fumée, accouroient ſur les bords de la mer; qu'ils mettoient près des marchandiſes de l'or & de l'argent, & puis s'éloignoient, ſans qu'on les perdît de

(1) Si M. Mariette avoit vu ce qui ſe pratique encore en Grèce, dans les ſavantes explications qu'il a données de quelques pierres gravées, où il a vu les ſymboles de l'accord & de la bonne-foi relativement au commerce, il n'auroit pas manqué d'ajouter que les deux mains réunies enſemble repréſentent un marché conclu entre deux négocians, en préſence de Mercure. *Voy. le Traité des Pierres gravées, tome 2. p. 38.*

vue. Les Carthaginois revenoient voir le prix qu'on offroit de leurs marchandiſes ; s'ils étoient contens du marché, ils emportoient l'or & l'argent, & s'en alloient : ſi le prix ne leur convenoit pas, ils laiſſoient l'argent ſur la place près de leur effets, & regagnoient leurs vaiſſeaux. Alors ceux du pays revenoient : & ajoutoient de l'argent, juſqu'à ce que les marchands fuſſent déterminés à le prendre. Au reſte, dans toutes ces allées & venues, ni les vendeurs ni les acheteurs ne ſe faiſoient jamais les uns aux autres aucun tort, parce que, des deux côtés, on ne touchoit à rien, qu'on ne fût parfaitement d'accord (1).

Les Caravanes de Tunis & de Maroc ne traitent pas autrement avec les habitans de Tombut & de Galam. Tout ſe fait entr'eux par échanges, & les Maroquins troquent leur ſel contre l'or que les peuples de ces pays leur apportent (2).

Les Grecs ſont pour la plupart adonnés au commerce ; ils font le cabotage d'une Iſle à l'autre ; ils portent auſſi leurs marchandiſes dans la Mer-noire & en Egypte. Il y en a même

(1) Hérod. *t.* 2. *l.* 4.

(2) Relat. de Roland Fréjus de Mannol. *tom.* I. *l.* 3.

qui vont aux Indes par Baſſora, & qui en rapportent des toiles de coton, & des étoffes; d'autres vont en Ruſſie pour acheter des pelleteries. Ils voyagent tous ordinairement comme les Raguſiens, vivant de peu, & regardant la plus grande œconomie dans leur dépenſe, comme le gain le plus aſſuré. Quelques-uns vont s'établir à Veniſe, à Meſſine, à Livourne, & en Hollande, pour y commercer. J'ai fait le voyage de Smyrne avec un Grec qui revenoit de la Martinique, & qui tous les ans paſſoit dans cette iſle.

Les Grecs ont à Conſtantinople un corps nombreux de Marchands Drapiers, qui achetent & revendent nos draps de Languedoc. Les Marchands Grecs, ſe réuniſſant, convenoient entre eux d'un prix uniforme dont ils ne ſe départoient point, tandis que nous leur vendions en concurrence les uns des autres, & par conſéquent au plus bas prix poſſible. On s'eſt apperçu de leur manœuvre; nous avons auſſi fixé parmi nous un prix à nos marchandiſes. L'union du Corps National, & les arrangemens approuvés par M. le Comte de Maurepas, ont rétabli cette branche du Commerce que nous étions

près de perdre, & l'ont rendu avantageuſe aux Fabriquans & aux Marchands. Cependant on crie au Monopole, on écrit pour & contre la liberté du Commerce. Ceux qui font mal leurs affaires dans un autre port du Levant, ne peuvent ſouffrir qu'on gagne plus qu'eux, en faiſant le commerce de Conſtantinople. On reviendra donc tôt ou tard à l'ancien ſyſtême; on détruira les règles dont l'expérience a démontré la néceſſité, & notre commerce retombera dans un état pire qu'auparavant. Mais ce ſujet me meneroit trop loin; je l'ai traité amplement dans un autre ouvrage que je pourrai vous communiquer. Revenons aux Grecs.

Ils ne s'en tiennent pas au commerce, ils font encore fabriquans: ils ont à Chio un très-grand nombre de métiers montés, & font des étoffes qui imitent parfaitement celles des Indes, de Perſe (1), & même de Lyon. Chio

(1) Les Perſans fourniſſoient anciennement les ſoies & les étoffes. L'Empereur Juſtinien fit propoſer aux Rois d'Ethiopie & des Ommérites, d'acheter la ſoie des Indiens, en les aſſurant qu'ils gagneroient beaucoup à ce commerce, & que tout l'avantage qu'en tireroient les Grecs & les Romains, ſeroit de n'être plus obligés de donner leur argent aux Perſes,

fournit donc ces étoffes : on tire des tapis de Salonique & de Smyrne ; des couvertures, de Cypre ; de l'huile & du savon, de Candie ; de Santorin, les étoffes de coton appellées *Dimittes* ; les bas de soie, de Tine, &c. Ainsi l'on vantoit autrefois les tapis de Samos, & de Milet (1), les couvertures de Corinthe, les fromages de Sicile, & l'airain d'Argos, (2) &c.

Les Grecs commencerent de bonne heure à connoître la navigation ; on peut en juger par le grand nombre de vaisseaux qu'ils expédierent

---

leurs ennemis perpétuels. *Procope ; de la guerre contre les Perses. Chap.* 19.

(1) *Théocr. Idil.* 15.

(1) ἐξ Κορίνθου στρώματα, τυρὸς Σικελίκος. vers d'Antiphane. Perse nous a conservé le détail de quelques articles des anciens échanges. « Va chercher, dit-il, en par-
» courant les Mers, des Poissons, du Castoreum, du Chan-
» vre, de l'Ebene, de l'Encens, du Vin délicieux de l'Isle
» de Cos.

——— Saperdas advehe ponto,
Castoreum, Stupas, Ebenum, Thus, Lubrica Coa. *Sat.* 5.

« L'un échange vers l'Orient les Marchandises d'Italie contre
» le Poivre & le pâle Cumin ».

Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti
Rugosum piper & pallentis grana Cumini. *Sat. Idem.*

pour la guerre de Troye (1). Le Cabotage, qui fut d'abord l'objet de leurs courſes maritimes, n'étoit pas difficile à faire d'une Iſle de l'Archipe à l'autre, & des Iſles au continent: le commerce ſe faiſoit alors par échange. Pluſieurs vaiſſeaux portent au camp des Grecs devant Troye du vin de Lemnos; & les Grecs, pour en avoir, donnent en échange de l'airain, du fer, des peaux, (2) &c.

Vous ſavez, M. que le vol, chez les anciens Grecs, n'étoit pas un crime; il étoit regardé comme une induſtrie. Auſſi les premiers navigateurs faiſoient-ils à la fois ſans honte le commerce, & le métier de Pirates. C'eſt ce que font aujourd'hui les Grecs ſauvages, qui ont conſervé la ſimplicité des anciennes mœurs; ils ſont les pirates de l'Archipel. Conſultons Homere, qui, pour les uſages & les mœurs, ſera toujours la plus pure ſource de toute l'Antiquité Grecque.

Neſtor, après avoir accueilli Mentor & Télémaque, leur dit: « Etrangers, qui êtes-vous? » d'où venez-vous ſur la plaine humide? avez- » vous quelque objet de commerce, (*κατὰ* » *πρῆξιν*) ou errez-vous à l'aventure comme

(1) On les fait monter à 1200, mais quels vaiſſeaux!

(2) Iliad. *l.* 7. *v.* 471, 491. Orig. des loix, *t.* 2. *p.* 319.

» des brigands qui courrent les mers, en ex-» posant leur vie, & portant de tout côté le » malheur & l'effroi (1) ».

Les Grecs sont naturellement marins : ils fournissent au Grand-Seigneur tous les matelots pour les vaisseaux de guerre. Ils ont profité de l'invention de la boussole ; mais ils n'ont aucune carte marine, & ne se conduisent que par la connoissance des côtes, dont ils ne s'éloignent point. La plupart de leurs bâtimens, assez semblables à ceux des Anciens, n'ont qu'un seul mât, de longues antennes, de grandes voiles ; la poupe élevée, mais plate, souvent ornée, & dont le gaillard avance beaucoup, comme au navire de Thésée, qu'on voit parmi les peintures d'Herculanum (2). Vous verriez, M. dans le beau canal de la Mer-noire, un Grec

---

(1) Odyss. L. 3. Je dois ce passage & le redressement de celui de Mad. Dacier qui m'avoit induit en erreur, à M. *de Rochefort*, qui traduit en vers françois l'Odyssée comme il a traduit l'Iliade, & nous donnera dans ses notes des Recherches sur l'ancienne Piraterie des Grecs, dont il a bien voulu me communiquer une Partie.

(2) Tom. 2. pl, 14. Les Italiens & les Marseillois ont conservé l'ancienne coutume d'appliquer la figure de quelque Divinité sur la poupe des Vaisseaux.

Ingentes de puppe Dei. Pers. Sat. 6.

assis sur la poupe de son *Volik* (1) jouer de la lyre, tandis que le vent favorable enfle la voile de son bâtiment, & vous croiriez être aux plus beaux jours de la Grèce.

Enfin, M. pour vous convaincre qu'il ne faut aujourd'hui que dessiner ce qu'on voit en Grèce, pour former une suite de tableaux de l'ancien tems, allez, comme Spon (2), à Messalongi, ou dans le Royaume d'Ulysse, à l'Isle d'Ithaque, vous y verrez les *Monoxylon*, qui sont les anciens bateaux Grecs (dont ils ont retenu le nom), faits d'un tronc d'arbre creusé, & qu'un seul homme mene avec deux rames (3).

Vous savez que les plus anciens bateaux pour la mer, & pour les rivieres, n'ont pas été faits autrement (4). Tels sont encore les canots des Sauvages Asiatiques, Américains, Africains.

Je ne sais si je me fais illusion, en rassemblant de cette maniere tous les traits de con-

---

(1) Bâtiment Grec.

(2) T. 1. p. 134.

(3) Voyez la Description des Pierres gravées de Stock. *pag.* 520.

(4) Tunc *alnos* primùm fluvii sensêre *cavatos*. Geor. *l.* 1.

formité, que je puis appercevoir entre les anciens & les nouveaux Peuples de la Grèce; mais il me ſemble qu'il doit être bien ſatisfaiſant pour un voyageur inſtruit, de retrouver avec une agréable ſurpriſe ce qu'on croit perdu; je veux dire, ces Grecs que l'Hiſtoire, la Poëſie, les Arts nous rendent ſi intéreſſans, & qu'il faut véritablement étudier un peu, pour les bien connoître. Mais, pour en avoir une juſte idée, ce n'eſt pas dans une terre étrangere, ni à côte des Turcs, qu'il faut voir les Grecs modernes: c'eſt dans leur propre pays, dans une ville, ou dans un village tout Grec. Ils peuvent, loin de leurs foyers, ſe traveſtir & ſe contraindre. Ne diſoit-on pas anciennement que les Lacédémoniens étoient des Lions à Sparte, & des Singes à Ephèſe (1)?

Peut-être trop prévenu pour mon plan, vous paroîtrai-je forcer quelquefois les reſſemblances, pour rapprocher le Grec moderne de l'ancien. En tout cas, regardez-moi comme un Antiquaire, qui, au-lieu de négliger, comme tant d'autres voyageurs, une médaille de cuivre, parce qu'elle eſt brute & mal conſervée, prend la

(1) Epict. *lib.* 1.

peine de la laver, de la nettoyer avec ſoin, & découvre enfin des caracteres qu'on croyoit entièrement effacés, ou une tête, un revers rare & précieux. J'ai toute la ſatisfaction de cet antiquaire, lorſqu'en obſervant pas-à-pas le Grec moderne, & le comparant à l'ancien, dont j'ai tous les ſignalemens, je reconnois celui que je cherche.

J'ai l'honneur d'être, &c.





VINGT-QUATRIEME LETTRE.

La Pêche, & l'origine des Madragues pour la pêche des Thons.

L'AGRICULTURE, M. s'eſt ſoutenue dans la Grèce, mais n'a pas dû faire des progrès chez un Peuple tombé dans l'ignorance, & attaché ſcrupuleuſement à ce qu'il a toujours pratiqué. Ainſi les préjugés & les vieux uſages des laboureurs Grecs, ſe ſont fidèlement conſervés de pere en fils. La maniere de préparer le raiſin & de faire le vin eſt auſſi ancienne que le ſiphon qui ſert à le tirer, & dont on ne trouve nulle part une deſcription auſſi exacte que dans Oppien (1).

L'Agriculture ſera toujours regardée comme la ſource de tous les biens dont nous jouiſſons. Les hommes mirent au rang des Dieux ceux qui eurent la gloire de leur découvrir les ſecrets de cet Art, le plus néceſſaire & le plus précieux de tous. Ils voulurent immortaliſer à la

(1) De Piſcat. *l.* 4. *v.* 462.

fois le bienfait & la reconnoiſſance. De tous les moyens de gagner du bien, dit Cicéron, trop prévenu contre le commerce qu'il ne connoiſſoit pas, il n'en eſt point de meilleur, de plus utile, de plus agréable, ni de plus digne de l'homme & de l'homme libre, que l'Agriculture (1). Virgile n'eſt pas moins éloquent dans les leçons qu'il a données aux laboureurs, que dans les plus beaux chants de l'Enéide. La Nature, qui a fait les Poëtes, a exigé d'eux le premier tribut de leurs vers. Tous ont célébré les richeſſes & la beauté des campagnes; tous ont à l'envi célébré le bonheur de ceux qui les habitent (2).

Mais la pêche, qui a été le prélude & peut-être l'apprentiſſage de la navigation; qui, depuis la ligne juſqu'au harpon (3), nous offre, avec des amuſemens faciles, le tableau varié des heureux efforts de l'adreſſe & de l'induſtrie; qui, depuis le plus petit bateau juſqu'au plus

---

(1) Omnium autem rerum, ex quibus aliquid acquiritur, nihil eſt agriculturâ melius, nihil libero dignius. *de Offic. lib.* 1. *C. XLII.*

(2) O fortunatos nimiùm, ſua ſi bona norint, Agricolas. *Georg.* 1. Beatus ille, &c. *Hor.*

(3) *Hi jaculo piſces, illi capiuntur ab hamis.* Ovid.

grand navire, occupe une infinité d'hommes pour la ſubſiſtance des autres : la pêche qui a ſuivi les progrès de l'Agriculture, ne mérite pas moins d'attention. Elle a été célébrée par un des plus beaux Poëmes Grecs qui ſoient venus juſqu'à nous, & dont on appelloit les vers, des vers dorés (1).

Les hommes ont vécu de la pêche, comme de la chaſſe (2) : mais la pourſuite des animaux terreſtres, bien plus à la portée de l'homme que celle des animaux aquatiques, s'annonçant d'ailleurs avec plus d'éclat, a preſque été, dans tous les tems, la paſſion de la Jeuneſſe, l'amuſement favori des Princes, & l'exercice des Héros; tandis qu'au contraire la pêche, qui n'occupoit au loin que des mains ſerviles, & qui même, en s'éloignant des côtes ſe déroboit aux regards curieux, fut abandonnée, com-

(1) Sans doute à cauſe de la richeſſe dont ils furent récompenſés par l'Empereur Caracalla, qui fit donner à Oppien un écu d'or pour chacun.

(2) Quint. Curt. *l. 9. Chap. 10*, parlant des Indiens maritimes, dit : *Tuguria conchis & cæteris purgamentis maris inſtruunt, ferarum pellibus tecti, & piſcibus ſole duratis, & majorum quoque belluarum quas fluctus ejecit carne veſcuntur.*

me plus périlleuſe, aux hommes dont la vie paroiſſoit la moins utile à la ſociété.

Les Pêcheurs Grecs, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire, ou dans les anciens monumens, ſe trouvent aujourd'hui ſur les mêmes côtes, & munis des mêmes inſtrumens dont ils ſe ſervoient autrefois. Comme ils ſont ordinairement plus au fait de ce pénible métier, que tous les autres Pêcheurs, ils font les plus abondantes pêches. Les Turcs ont à Alexandrie une mer très-poiſſonneuſe; cependant ils manquent aſſez ſouvent de poiſſon: au-lieu que les Pêcheurs Grecs de l'Archipel & de la mer Noire apportent à l'envi les uns des autres, avec profuſion, tout ce que la mer & leur travail peuvent leur fournir.

Quand je vous rappelle, d'après l'hiſtoire & les Poëtes, les Pêcheurs de l'ancienne Grèce, vous n'ignorez pas, M. que ce furent des Pêcheurs de l'Iſle de Cos, qui trouverent le fameux trépied d'or d'Hélene. L'heureux coup de filet qui le leur procura, ayant été acheté par des habitans de Milet, n'auroit pas manqué de cauſer une guerre entre les deux villes qui prirent part à la querelle, ſi l'oracle, toujours conſulté dans les cas embarraſſans, n'eût tran-

ché le nœud, en ordonnant d'aller offrir le trépied au plus ſage des Grecs (1).

Dans la fameuſe Cornaline du Cabinet du Roi, appellée *le cachet de Michel-Ange*, on voit ſur l'exergue un Pêcheur, qui ſans doute indique la paix ou la tranquilité dont jouiſſoit le pays (2).

Ce fut apparemment un Pêcheur qui, garantiſſant la ſûreté de la côte, déſigna à nos Pères l'endroit où ils bâtirent leur ville. Nous ſommes au moins autoriſés à le croire par la conjecture de M. *Carri*, notre ſavant compatriote, & mon ancien confrere (3). Il prétend que les Phocéens, abordant à la côte, trouverent un Pêcheur à qui ils jeterent une corde pour amarrer leur navire à terre, & que des deux mots Grecs qui ſignifient *lier & Pêcheur*, ils formerent le nom de *Maſſalia* (4).

Ne diſſimulons point une origine dont nous

---

(1) *Plut.* vie de Solon. *Val. Max. Diog. Lart.*

(2) Suivant M. Baudelot, *Mém. de l'Acad. des Inſcrip. t. 1.* Voyez cependant l'explication de M. Mariette : *Recherches ſur les pierres gravées. t. 2. p. 47.*

(3) De l'Académie de Marſeille.

(4) μάσσειν, lier : ἁλιεὺς pêcheur. *Fond. de Marſeille par M.* Carry *p. 59.*

n'avons

n'avons point à rougir. Les enfans des Phocéens étoient la plupart fils de Pêcheurs ou de Marchands. La principale pêche des Grecs va me ramener dans ma patrie : nous y conservons l'image vivante de nos fondateurs dans un corps de Pêcheurs, qui, par ses usages, ses loix, ses coutumes, sa Jurisdiction & ses jugemens, nous retrace le souvenir & la simplicité des mœurs antiques (1).

Vous retrouveriez aussi parmi eux, sans leur en savoir plus mauvais gré, les Pêcheurs de la ville d'Iassus (2), qui, lorsqu'il s'agissoit de vendre leur poisson, quittoient tout pour ce pressant intérêt.

Voici ce qu'on lit d'eux dans Strabon. Un Joueur d'instrumens, assez célèbre, déployant un jour ses talens au milieu d'Iassus, dont les habitans étoient presque tous pêcheurs, en avoit attiré autour de lui un grand nombre fort attentifs à l'écouter ; mais dès-qu'on entendit le signal pour la vente du poisson, tous désertèrent bien vîte, à la réserve d'un seul, qui par aventure étoit sourd. Le joueur d'instrument, qui

(1) C'est le corps des Prudhommes.

(2) Aujourd'hui, *Assen-Calesi*.

n'en ſavoit rien, flatté que cet homme lui reſtât, s'en félicitoit, & le louoit beaucoup du goût qu'il avoit pour la muſique, tandis que les autres s'étoient retirés au premier coup de la cloche, pour aller vendre leur poiſſon. Comment! lui dit le ſourd, on a donné le ſignal? Je ne l'avois pas entendu. Mon homme, en diſant cela, quitte bruſquement le Muſicien, & rejoint les autres.

Voulez-vous, M. des Pêcheurs Grecs plus polis & plus agréables à conſidérer? rappellez-vous ceux de Théocrite.

« Deux Pêcheurs, dit ce Pöëte (1), étoient » couchés ſur un lit d'algue dans leur cabanne, » & ils avoient la tête appuyée contre un abri » de feuillages. Autour d'eux étoient les inſ- » trumens de leur profeſſion, des corbeilles, » des roſeaux, des hameçons, des naſſes, des » lignes de crin (2), des ſennes, des labyrin- » thes d'oſier, des lacets, une peau, & une

(1) Idyl. 22.

(2) « Pourquoi, dit Plutarque dans ſes queſtions ſur les cauſes naturelles, » les Pêcheurs prennent-ils plutôt les ſoies » & le crin des queues de cheval pour faire leurs lignes, que ceux des jumens? *Œuvres Morales.*

» vieille barque posée sur des rouleaux. Sous
» leur tête étoient un bout de natte, des ha-
» bits, des bonnets. C'étoit-là tout leur bien,
» & le fruit de leurs travaux. Ils n'avoient au-
» tour d'eux nul voisin; la mer amenoit dou-
» cement ses flots jusqu'au pied de leur cabanne.
» Le char de la lune n'étoit pas encore au bout
» de sa carriere, quand l'amour du travail éveil-
» loit ces hommes simples ».

Oserai-je mettre à côté de ce tableau quelqu'un de ceux que j'ai eus sous les yeux, & qui m'ont frappé. Le Pêcheur Grec est aujourd'hui peu différent de l'ancien. Souvent après une pêche heureuse, content de ce qu'il a gagné, le maître du bateau se repose, & se livre innocemment à la joie, au sein de sa famille qui l'entoure. Quelquefois, après des jours de fête, impatient de reprendre son travail, il se prépare à la pêche; mais un tems orageux le retient malgré lui dans le port; il veut partir, le vent & la mer le repoussent. Il reprend tristement le chemin de sa demeure : mais tout-à-coup il s'arrête, il revient sur ses pas, la tête baissée, & s'enveloppant avec un air de dépit de l'épais vêtement qui le couvre, il court se précipiter dans sa barque, où les rames sont

encore attachées. On le voit, la tête appuyée ſur ſes mains, & couché dans le fond de ſon bateau flottant auprès du rivage.

Homere qui, pour raſſembler cette foule d'images qu'il préſente, a mis le premier toute la nature à contribution, n'a pas oublié les Pêcheurs. En décrivant la défaite des pourſuivans de Pénélope, il les repréſente, après le combat, « terraſſés & haletant comme des poiſſons » que des Pêcheurs ont tirés de leurs filets, & » jetés ſur le rivage. Ces poiſſons entaſſés ſur » le ſable aride, regrettent les ondes qu'ils vien» nent de quitter, & ſont palpitans par la cha» leur & la ſéchereſſe de l'air qui leur ôte la » vie. Tels les pourſuivans de Pénélope expi» rent, entaſſés les uns ſur les autres » (1). Homere fait donc mention de la pêche aux filets, qui étoit très-ancienne en Grèce & en Egypte. Mais les Grecs, ſelon Athénée, ont été long-tems ſans manger de poiſſon ; & Mad. Dacier obſerve que, du tems de la guerre de Troye, les guerriers s'en abſtenoient comme d'une nourriture trop délicate pour eux. Auſſi, dans l'Odyſſée (2), Ménélas s'excuſe-t-il de ce que ſes com-

(1) Odyſſ. *l.* 22.

(2) L. 1.

pagnons, retenus avec lui dans l'Isle de Phare, pêchoient à la ligne, parce que la faim, ajoûte-t-il, les portoit à se servir de tous les alimens que la fortune leur présentoit (1).

Lorsque les Grecs se sont adonnés à la pêche, ils en ont perfectionné l'art qu'ils avoient appris des Egyptiens. Pollux a fait une plus longue énumération que Théocrite, de tous les instrumens dont leurs Pêcheurs se servoient; mais vous me dispenserez de cet étalage d'érudition. J'observerai seulement qu'il y avoit des labyrinthes, dans lesquels on attiroit les poissons. On formoit, avec des joncs ou des filets, une enceinte ou muraille circulaire au milieu de l'eau, pour y renfermer le poisson, comme on renfermoit le bétail dans une étable; & voilà l'origine de nos *Madragues*, pour la pêche des Thons, évidemment trouvée, établie. Suivons seulement nos Grecs jusqu'à Marseille, & attachons-nous à cette pêche, la plus remarquable de toutes.

Oppien n'a pas manqué de parler de la pêche des *Xiphias* ou *poissons-épées*, qui se fai-

---

(1) Odyss. *l.* 4. *t.* 1. *p.* 298. Trad. de Mad. Dacier.

soit à Marseille, & il l'appelle à cette occasion *la ville sacrée* (1). Après cette pêche & celle des Pélamides, que les Grecs font dans la mer Noire (2), il n'en est pas de plus ancienne que celle des Thons. On les regardoit comme les plus gros & les meilleurs poissons de la mer. On les voyoit venir en troupe (3); &, selon Pline, ils firent quelque peur à la flotte d'Alexandre, qui les voyant venir après elle, se mit en bataille, comme contre une flotte d'ennemis (4). Sur quoi j'observe, en passant, que les Thons suivent volontiers les vaisseaux: ce qui rend en parti raison des pêches moins abondantes qu'on a faites sur nos côtes, pendant la guerre avec les Anglois.

Le Thon étoit anciennement aussi recherché qu'il l'est aujourd'hui; on le servoit sur les meil-

---

(1) Ἀμφί τε Μασσαλίην ἱερὴν πόλιν, *l. 3. v. 544.*

(2) Cette pêche doit être fort abondante, parce qu'elle réunit les poissons de cette mer, & ceux des rivieres qui s'y jettent. C'est pour cela qu'un ancien auteur fait parler les poissons qui s'exhortent & s'invitent mutuellement à se rassembler dans le Pont-Euxin, sur l'assurance d'y trouver l'eau plus douce & plus agréable que l'onde salée des autres mers. *S. Basil. Orat. 7. in Hex. Arist. 8. hist. anim.* cap. 13. *Rittersh. Comm. Lib.* 1. *Halieut.* p. 207.

(3) Et pavidi magno fugientes agmine Thynni. *Ovid. Halieut.*

(4) Plin. histor. *lib. 9. cap. 3.*

leures tables, & les Romains en étoient auſſi friands que nous. Suivant Aulu-Gelle, notre Thon mariné (1) & notre Poutargue ſont plus anciens que nous ne penſons. C'étoit l'uſage chez les Carthaginois (2) de faire manger aux nouveaux mariés du Thon mariné, avant qu'ils ſe miſſent au lit.

Anciennement encore, comme de nos jours, il y avoit un temps marqué pour la pêche du Thon. Il ne faut pas être ſurpris, dit Athè-

---

(1) Porrò Thunnorum abdomina ſalita, (Græci *ἀμοταριχον* vocant,) apud veteres in deliciis habita ſunt. Id facile intelligas ex Lucilii verſibus apud Nonnium, & Aulu-Gell. *Lib.* 10. *Cap.* 20.

Ad cœnam adducam, & primùm hîc abdomina Thunni
Advenientibus priva dabo.

Poutargue, *Salſamentum piſcium* : *τάριχος*, *œufs de poiſſons ſéchés & ſalés.* Il faut lire dans ce paſſage *ἀμμοταριχον*, de *ἄμμος ſable*, & *τάριχον*, *ſalaiſon*, parce que les Poutargues, après avoir été ſalées, étoient miſes ſur le ſable pour ſécher. Les Grecs appellent aujourd'hui les Poutargues *ἀυγοτάραχο*, *œufs ſalés.* On fait de la Poutargue avec des œufs de différens poiſſons. La meilleure eſt celle qui eſt faite avec les œufs du Muge, *Mugis*; & la plus délicate celle que l'on fait aux Martigues.

(2) Jul. Scalig. *Poet.* 3. Rittersh. Comm. *in lib.* 1. *Halieut.* *Opp. not.* 181.

née, ſi les Béotiens ſacrifient aux Dieux de groſſes anguilles, puiſque nos Pêcheurs, dans le tems où ils prennent les Thons, après avoir retiré leurs filets, immolent un de ces poiſſons à Neptune (1). Ce ſacrifice étoit appellé θυνναῖον. Ils en faiſoient auſſi au Dieu de la mer avant la pêche, pour le prier d'éloigner de leurs filets le poiſſon appellé *Xiphias* (2), qui les déchiroit. Les Grecs ne le redoutent pas moins aujourd'hui, parce qu'il eſt très-abondant dans leur mer.

Les Thons, après l'hiver, continuent encore aujourd'hui de paſſer en foule dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar. On en pêche beaucoup à Conil, village à ſept lieues de Cadix ; on va voir cette pêche au mois de Mai, & il y a des jours heureux pour les ſpectateurs. On m'a aſſuré qu'autrefois le Duc de Médina Sidonia s'étoit fait à Conil une rente annuelle de quatre-vingt mille ducats en Thons ; cependant ce poiſſon n'eſt point recherché dans ce pays-là. Il eſt communément plus gros, & beaucoup moins délicat en Eſpagne & en Portugal qu'en Provence. Il n'y eſt pas même

(1) Athen *l.* 17. *cap.* 297.

(2) *Porte-Epée.*

aussi rusé, & on le prend plus facilement. On croit que les eaux de la Méditerranée le purgent de ces parties huileuses qui lui donnent un mauvais goût. Il est encore plus maigre en Sardaigne qu'en Provence; mais arrivé dans la mer Noire, il devient gras, & souvent très-fade au goût.

C'est au commencement du Printems que les Thons passent le détroit des Dardanelles, pour se rendre dans la mer Noire. Ils évitent les courants, comme les *Xiphias* ou poissons-épées, & les suivent à leur retour en Automne. On les pêche avec de gros filets, dont on les entoure pendant la nuit.

J'ai déja remarqué, M. qu'ils marchent en troupe comme beaucoup d'autres poissons, qui ne vont jamais seuls; & qu'on les enferme à la mer, comme on enferme un troupeau dans le bercail. En partant de cette observation, suivons les progrès de la pêche, & développons l'origine de nos Madragues.

Diodore, en parlant des Ichthyophages qui habitoient depuis la Carmanie & la Gédrosie, jusqu'aux bords du golphe de la mer Rouge, fait ce détail: « Leurs habitations, dit-il, » sont situées près de la mer, sur des côtes

» entrecoupées, non-feulement de vallées pro-
» fondes, mais encore de précipices efcarpés,
» de ravines étroites & naturellement obliques.
» Les habitans, mettant à profit cette difpofition
» de leur terrein, bouchent avec de grandes
» pierres toutes les iffues de leurs vallées & de
» leurs précipices, & ferment ainfi le paffage
» aux poiffons qui fe font jetés dans ces dé-
» tours ».

Le même Hiftorien décrit enfuite les progrès de cette pêche naiffante, & on y apperçoit les commencemens de l'invention qu'on a perfectionnée.

« Du côté de la Babylonie, dit-il, & le
» long des rivages de la mer, eft une contrée
» cultivée & remplie d'arbres. Les habitans du
» pays y font des pêches de poiffons fi abon-
» dantes, qu'il leur eft difficile de les confer-
» ver. Ils enfoncent en terre le long du rivage
» une fi grande quantité de rofeaux, qu'on les
» prendroit pour des filets qu'on auroit tendus.
» Il y a dans cette paliffade un grand nombre
» de portes en forme de claies, qui s'ouvrent
» & fe ferment aifément. Le flot, quand il
» vient, ouvre ces portes, & les ferme, quand
» il s'en retourne. Ainfi les poiffons qui vien-

» nent avec le flot, entrent par ces portes dans » l'enceinte des Roſeaux, ſans pouvoir en ſor» tir. On en voit là palpiter une quantité pro» digieuſe, quand la mer s'en retourne. Ils ſont » auſſi-tôt enlevés, & on en tire un grand pro» fit. Comme tout le pays eſt plat & fort bas, » quelques-uns de ceux qui l'habitent, creuſent » un foſſé depuis la mer juſqu'à leurs caban» nes ».

» Ils mettent dans ce foſſé une porte d'oſier: » ils l'ouvrent, quand la mer vient à monter, & » la ferment, quand elle commence à deſcen» dre. L'eau de la mer s'étant ainſi écoulée par les » jointures des oſiers, & le poiſſon demeurant » pris dans la foſſe, ils en mangent, & en » gardent même autant qu'ils veulent (1) ». C'eſt ainſi que les peuples du Nord, dont parle Pline, pêchoient autour de leurs cabannes les poiſſons qui ſuivoient la mer, lorſqu'elle ſe retiroit (2).

Les Grecs n'ont pas été les derniers à connoître, & à adopter la maniere de ſurprendre & d'arrêter le poiſſon captif. Ils la conſervent

---

(1) Diod. *Liv.* 3. Trad. de l'Abbé Terraſſon, *t.* 1. *p.* 372.

(2) *Fugienteſque cum mari piſces circum tuguria venantur.* L. XVI. C. I.

encore comme tous les anciens uſages que j'ai rapportés : voyez ce qu'en dit Tournefort (1). A Naxos, iſle de l'Archipel, dans le port des Salines, on prend beaucoup de mulets & d'anguilles, par le moyen de certaines haies de roſeaux aſſemblés & attachés enſemble. Ces haies ſe plient comme nos paravents, & on les diſpoſe de telle ſorte, que les poiſſons qui s'y ſont engagés par certaines marées, n'en peuvent plus ſortir. On ſe ſert, ajoute Tournefort, de ſemblables machines, mais plus grandes & mieux étendues dans le canal des Martigues en Provence (2). Ainſi l'invention eſt, comme vous voyez, très-ancienne.

On la trouve encore chez les Coſaques. Ce

---

(1) Let. 5. t. 1. p. 248.

(2) On les nomme, dans la langue du Pays, *Bourdigues*, comme on le verra par la lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire M. de S. Simon, Evêque d'Agde. J'ai cru devoir la joindre à celle-ci, moins comme un illuſtre témoignage qui n'eſt que trop flatteur pour moi, que comme un monument de l'érudition, des connoiſſances & du zele de ce Prélat. Les *Bourdigues* ſont un mot corrompu du grec *πόρος*, paſſage, d'où s'eſt formé le nom Provençal *pourtmion*, en grec *πορθμεῖον*, *fretum* : c'eſt le nom qu'on donne à une petite anſe étroite & fort allongée en forme de canal, ſituée entre Caſirs & Marſeille.

ſont, dit M. de Peyſſonel (1), les Coſaques appellés *Sariſnadi*, ſujets du Khan de Tartarie, qui ſont la pêche à Citchon, ville de Circaſſie, depuis le mois de Mai juſqu'à la fin d'Octo b ; car elle n'eſt pas praticable dans les autres mois de l'année, où le fleuve Kouban eſt glacé. Le jour où elle commence, le Bey donne une grande fête. La pêche des Eſturgeons & des *Surats* ſe fait aux palandres, & d'une autre façon aſſez ſinguliere. On forme dans le fleuve une enceinte avec des bois de Saule, & on y pratique une porte faite de maniere que les poiſſons qui y ſont entrés, n'en peuvent plus ſortir.

Vous verrez, M. par le deſſin que je joins ici d'une de nos madragues, à quel point les Marſeillois les ont étendues & perfectionnées pour la pêche des Thons & des autres poiſſons de toute eſpece, qui s'y jettent en foule.

Il eſt donc évident que les habitans des côtes, & même les Peuples paſteurs qui ſe ſont approchés des bords de la mer ou des rivieres, ont dû s'occuper de la pêche, & chercher à ſe nourrir du poiſſon que leur offroit la mer. Dans

---

(1) Mém. manuſcrit ſur les Ports & ſur le commerce de la mer Noire.

les endroits où le flot le leur apportoit, leur premier soin a été de le retenir, & ils ont fait pour le poisson un enclos de haies, comme celui où ils renfermoient le bétail au milieu des champs. Les Grecs ont eu la même idée, & en ont conservé le souvenir. *Mandra* signifie en Grec une étable (c'est le nom qu'on lui donne dans toute la Grèce) ; & de ces mots *μανδρα* & *ἄγω*, a dû se former le nom Provençal de la *Madrague*, que nous avons reçu des Grecs. Ainsi, dans le mot seul, on trouve l'histoire de la chose. En effet la Madrague n'étant originairement qu'une enceinte pratiquée dans la mer, d'où le poisson une fois entré ne pouvoit plus sortir, elle a visiblement été faite sur le modele de la *mandra*, où l'on renfermoit le bétail.

Une remarque de M. Hardion (1) sur la quatrieme Idylle de Théocrite, confirme cette conjecture. « Il y a, dit-il, dans le Grec, *μανδρὰ*, qui » signifie une étable ou parc à brebis. Les Italiens ont conservé ce mot dans leur langue. » Sannazar l'emploie dans son *Arcadie*, & le » Tasse dans son *Aminte*, ainsi que dans la » *Jérusalem délivrée* ».

(1) *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

Comparez à préfent, M. à notre pêche, celle qu'Oppien a décrite fi exactement. « Les » Thons, dit-il, fe jettent en foule dans les fi» lets qu'on leur a préparés, & dans cette ef» pece de labyrinthe, d'où ils ne peuvent plus » fortir (1). Ils fortent du grand Océan, & » viennent au printems dans nos mers, lorf» que le mâle & la femelle font agités des » mêmes defirs. Les fiers Efpagnols les atten» dent au détroit, & les enlevent les premiers : » ils font enfuite la proie des pêcheurs Celtes » qui font à l'embouchure du Rhône, & des » Marfeillois, anciens habitans de Phocée. En» fin ils tombent dans les filets de ceux qui ha» bitent l'ifle de Sicile, & les bords de la mer » Thyrrénienne ».

» Lorfque cette armée printaniere eft entrée » par le détroit, c'eft une grande nouvelle » pour les pêcheurs. Ils choififfent, pour les » attendre, un lieu du rivage qui ne foit ni » trop refferré, ni trop expofé au vent, mais » qui forme une retraite commode. Là, fur la » cime d'une montagne voifine, eft affis celui

(1) *Cupiunt irremeabilium infidiarum irruere latibulum.* l. 3. v. 386.

» qui veille à la pêche (1). Auſſi-tôt qu'il voit » venir les Thons, il appelle ſes compagnons. » Tous les filets ſont tendus, & forment des » appartemens dans la mer; car on y voit un » veſtibule, des chambres, des portes, & un » corps de logis enfoncé (2) ».

Vous ne ſerez peut-être pas fâché de voir les beaux vers d'Oppien, au moins dans la traduction Italienne de Maria Salvini.

De Tonni la progenie è pur del vaſto
Oceano, ed all'opre del mar noſtro
Di prima vera marciano à furore,
Quando aſſillo di nozze ne li punge.
Queſti prendono in pria mel mar Ibero
Uomini Iberi per valor ſuperbi.
A bocca poi di Rodano i caccianti
Celti, egli abitatori di Focea
Anticamente rinomati; è in terzo
Luogo prendongli, quanti in la Trinacria
Iſola alberganò, del mar Tirreno
Nelle onde; quindi in infiniti fondi
Queſti, e quelli, di quà, di là, ſi ſpargono;
E coſi empion tutto quanto il mare.
Molta, e ſtupenda caccia e apparecchiata

(1) θυννοσκοπος, Thunniſpex.

(2) C'eſt ce que nos pêcheurs appellent le *Corpou.*

Ai

Ai pescatori, quando se ne viene
Di Tonni, alla stagion di prima vera,
L'esercito. Il paese in primo luogo
Disegnavo del mar ne molto angusto
Sotto ombrose riviere, ne ancò molto
Corso da venti, e à lor carriere esposto,
Ma che tenesse in se giuste misure
Tral' sereno scoperto, ed il bacio.
Allora in pria sorretto ed alto colle
Sale il perito spiator di Tonni
Che de diversi branchi la venuta.
Conosce, e quali essi si sieno, e quanti,
Ed à compagni si porge avviso.
Ora tutte le reti, di Cittade
A guisa, su pe'flutti ne caminano.
Avvi ricetti, ed avvi poste, ed avvi
Profonde gallerie, ed atrii, e corti;
Quelli velocemente in schiere muovonsi,
Come falangi d'uomini, che marcino
Schierati, &c.

Vous verrez donc, M. quand vous voudrez, sur nos côtes, la Madrague d'Oppien, que nos pêcheurs n'ont pas apprise de lui, mais des Grecs, nos peres. Il y a seulement cette différence, que l'observateur ne se poste plus sur une montagne voisine, mais dans une barque qui est à la tête de la Madrague. Vous remarquerez comment les matelots se saisissent du

poiſſon, lorſqu'il eſt entré dans l'enceinte où ils ne font que le retourner leſtement ſur l'eau, pour lui faire perdre ſa force, que cet animal ne connoît pas ; & ce ſpectacle, à coup sûr, vous amuſera.

Vous ne manquerez pas de m'objecter que, ſi nous avons retenu des Grecs le nom de *Madrague*, (qui peut-être vous paroît venir de *Mandra*, comme *alſana* vient d'*equus*) les noms ou du moins la plupart des noms que les pêcheurs Provençaux donnent aux poiſſons, devroient pareillement être Grecs, puiſque les Latins eux-mêmes en ont adopté pluſieurs. L'obſervation eſt vraie, M. en voici la preuve. Je prévoyois bien qu'ayant ſuivi mes Grecs en Provence, je ne finirois pas ma lettre, ſans vous parler Provençal ; vous allez voir que vous pouvez parler Grec à nos Prudhommes qui vous entendront.

Poiſſons.	*Latin.*	*Grec.*	*Provençal.*
Lamproie.	Muræna.	Μύραινα	Moureno.
	Lamia.	Λαμια	Lami.
	Conger.	Γόγγρος	Congre.
	Delphinus.	Δελφὶς	Dauphin.
	Anguilla.	Ἔγχελυς	Enguiello.
	Erinaccus. *vel* Umbra.	Ἔχινος *ou* Σκίαινα	Eſquinado.

Poissons.	*Latin.*	*Grec.*	*Provençal.*
	Thunnus.	Θύννος	Toun.
	Carabus.	Κάραβος	Carambo.
	Lupus.	Λάβραξ	Loup.
	Gladius.	Ξιφιας	Eſparo.
	Sepia.	Σηπια.	Sepi.
	Oſtrum.	Ὄςρεον	Huître.
	Turbo.	Στρόμβος	Roumb.
	Pager.	Φάγρος	Pagre.
(1) On en prend beaucoup dans la mer Noire. Voyez Oppien, *l. 4. v. 505.*	(1) Pelamides.	Πηλαμύδες	Palamide, qu'on prend à la madrague & à l'hameçon.
	Spongia.	Σπόγγὸς	Spoungo.
	Purpura.	Πόρφυρα	Pourpre.
	Salpa.	Σαλπὴ	Saupo, poiſſonvert & à à raies rouſſes.
	Sargus.	Σάργος	Sar.
	Scorpio.	Σκορπιος	Scorpeno.
	Aurata.	Χρυσοφις	Aurado.
	Acus.	Ράφις	Agüillo.
	Dentex.	Σινώδυς	Denti, *ou* Pagre.
	Stella.	Α'ςὴρ	Eſtello.
	Fidicula.	Κιθαρη	Caſtagnolo, petit poiſſon gris, & très-bon à manger.
	Turdus.	Κίχλη	Céouclé, petit poiſſon.
	Gobio.	Κωβιὸς	Gobi, Goujon.

Poissons.	*Latin.*	*Grec.*	*Provençal.*
	Oculata.	Μελανȣ̃ρος	Clavelado, *ou* Mercé de Melanouros.
	Sparus.	Σπάρος	Spar, gros poiſſon.
	Scarus.	Σκάρος	Roucau, qui rumine.

Je n'étendrai pas plus loin cette lettre ; car, pour l'achever, je vous avoue que j'aurois beſoin d'un Dictionnaire Provençal, que je n'ai pas ſous la main. Je crois vous avoir ſuffiſamment mis à portée de vous convaincre, qu'en fait de pêche & de Madragues, nos pêcheurs Provençaux ſont encore plus Grecs que les Grecs modernes.

Je ſuis, &c.



LETTRE

De M. l'Evêque d'Agde à l'Auteur, au ſujet de la Lettre précédente.

A MON retour à Agde, j'ai trouvé, M. les deux volumes que vous avez eu la bonté de m'y faire paſſer, & dont je vous ſuis on ne peut pas plus obligé. J'ai cru que je ne pouvois mieux faire que de les lire avec empreſſement. Je n'ai jamais rien vu qui fût plus capable de ſatisfaire en même tems mon eſprit & mon cœur. Les bonnes preuves que vous me donnez de ce que je dis ſans ceſſe depuis 20 ans ! Il eſt donc bien certain qu'on peut encore, du moins par rapport aux Grecs, arracher au tems une partie de la proie qu'il dévore. Il n'eſt queſtion que d'avoir un obſervateur, & des obſervations. Votre voyage littéraire dans la Grèce en eſt une démonſtration ſans réplique. Je l'adopte, pour m'en ſervir toute ma vie.

Je conviens bien que la confuſion des Nations, la décadence des Arts, & les ravages du temps, dans un eſpace de 3000 ans, ſont,

ſans doute, des obſtacles terribles, pour voir encore aujourd'hui les choſes telles qu'elles étoient autrefois ; mais, d'un autre côté, quelles reſſources n'offrent pas la force de l'habitude chez tous les hommes, dans tous les âges du monde & dans tous les climats ; les traces, les veſtiges ſenſibles, quelquefois tous conſervés, des uſages & des mœurs antiques ; les regards, & la curioſité de l'homme inſtruit, éclairé, obſervant ſur les lieux avec exactitude, queſtionnant à propos, guidé par l'hiſtoire & les écrits de l'Antiquité, comparant & jugeant avec une impartialité tout-à-fait calme & tranquille ? Hélas ! dans le petit canton que j'habite je retrouve à tout moment des preuves & des témoins de l'antique. Ma ville Epiſcopale fut bâtie par des Grecs ſortis de Marſeille, originairement Phocéens. Son nom grec Αγάθη le prouve aſſez bien, ainſi que la certitude, acquiſe d'ailleurs, du ſéjour des Grecs en Provence & tout le long de la côte. Mais ce même nom grec me dit auſſi que les Auteurs ſe trompent, lorſque, pour montrer l'origine de cette Ville, ils joignent à ſon nom celui de τύχη, pour en faire le nom de Bonne-fortune. Il me ſemble que je la retrouve bien plus naturelle-

ment dans le nom d'une ville des Phocéens, appellée jadis Αγαθεία. Car c'étoient des Phocéens arrivés à Marſeille vers le tems de Tarquin le Superbe; & on voit encore dans Horace une deſcription de leur départ de chez eux. C'eſt ainſi que les Européens ont été loin de leurs pays bâtir la nouvelle Angleterre, Louisbourg, & donner leurs noms à des iſles, à des contrées, qui feront dans 3000 ans reconnoître le point de l'Europe d'où ces fondateurs ſortirent. La maniere de travailler les terres & de faire la récolte, ſoit en bled, en vin, & celle de l'huile, eſt encore dans tout mon Diocèſe purement Grecque. La Langue Grecque ſe reconnoît viſiblement dans une foule de termes vulgaires: mais ſur-tout cette vivacité que vous peignez ſi bien, dans la joie, dans la douleur, dans la ſurpriſe, dans les imprécations; la forme des rames, des bâtimens; ſur-tout celle des vaſes domeſtiques; la maniere de bâtir; une foule d'uſages juſtifient encore cette expreſſion très-remarquable dont s'eſt ſervi Céſar. Il ſembloit, dit-il, non pas que des Grecs euſſent paſſé dans la Gaule, mais que cette partie de la Gaule eût paſſé dans la Gréce.

Ainſi donc je ne peux pas vous exprimer,

ni combien je vous ſuis redevable, ni combien vous m'avez donné d'amour-propre & de ſatisfaction. Vous m'avez fait faire le voyage le plus agréable & le plus conforme à mon goût. En rapprochant les débris qui ſe ſont offerts ſous vos pas, j'ai vu reparoître, & j'ai reconnu ces objets antiques: *Ipſa etiam rudera clamant*, dit Juvenal. L'utilité de ces obſervations faites ſur les lieux s'étend beaucoup plus loin qu'on ne penſe. C'eſt certainement le moyen le plus sûr & le plus court d'entendre une infinité de paſſages des Anciens que les Commentateurs ont embrouillés de toutes les manieres, & que nous expliquons encore tout de travers. Je me perſuade, par exemple, que ſi je pouvois voyager dans la Perſe ou dans l'Inde, ou ſeulement en Egypte, j'y retrouverois encore le ſens de ces deux mots qu'on gravoit autrefois ſur les tombeaux, & que nous n'entendons plus: *Sub ſecuri & aſciâ dedicatum.* Quoi qu'il en ſoit, je vous remercie. Cette répétition des verbes n'eſt-elle pas le ſuperlatif dans la langue Turque? c'eſt du moins celui des anciennes langues Orientales; car c'eſt avec la vivacité de ces peuples que je voudrois pouvoir vous marquer ma vive ſenſibilité

pour la bonté que vous avez eue de vous ressouvenir de moi. Soyez-en bien persuadé, & que vous ne pouvez faire part de votre ouvrage à personne qui en soit plus reconnoissant, ni qui y mette plus de prix. *Harum sacra fero, ingenti perculsus amore.*

Mais puisqu'aussi vous les aimez tant, & les cultivez si bien, il faut que vous me permettiez de vous demander quelque chose de plus. C'est un second tableau qui seroit bien différent du premier, & uniquement pour les Turcs. Le Peintre qui vient de représenter des ruines savantes peut bien demander à son pinceau de faire un paysage, & produire la nature sans art. Qu'étoient les Turcs avant l'Ere Chrétienne ? Quel auteur en a parlé ? Quels étoient leurs mœurs anciennes, & modernes ? Il ne seroit pas juste de demander sur ceux-ci autant de détails que par rapport aux Grecs ; mais on se contenteroit de quelques garants, & de très-peu de textes anciens. Il suffiroit d'avoir des apperçus, des points de vue, même généraux, sur ces hordes barbares, avant leur conquête de la Grèce. Comment seroit-il possible que ces successeurs des maîtres du monde dans la plus belle portion de leur Empire fussent in-

connus juſqu'au moment de leur gloire, & de leur fortune? Les Francs qui n'ont eu qu'une ſi petite portion de l'Empire d'Occident ſont nommés dans l'hiſtoire plus de 300 ans avant leur conquête de l'Iſle de France. La barbarie d'Orient doit, ſans doute, avoir des nuances diverſes de celle d'Occident, ou du Nord. En différens tems, cette barbarie fut plus ou moins grande. Cette diſcuſſion ſeroit intéreſſante, & je vous aurois de bien grandes obligations, ſi vous vouliez me mettre ſeulement ſur la voie.

Ce que vous dites au ſujet de la Pêche m'a fait un plaiſir particulier. Il y a plus : mon pays y a, dans ce moment-ci, un intérêt très-preſſant. Sur ce point je vous prie de permettre que j'aie recours à vous, pour avoir des éçlairciſſemens particuliers. Voici le fait.

Nous avons depuis 50 ans environ, ce qu'on appelle des *Bourdigues*, c'eſt-à-dire, des marais dans leſquels on retient le poiſſon priſonnier par le moyen des roſeaux, &c. Le poiſſon des Bourdigues eſt aſſez mauvais, maigre, ſentant la vaſe, & c'eſt pourquoi on ne le vend pas bien toutes les fois qu'on peut s'en procurer d'autres nouvellement pris dans la mer. Il s'enſuit que les propriétaires des Bourdigues

ont associé ou mis dans leur intérêt les Officiers de l'Amirauté, afin d'empêcher toutes les pêches abondantes, nommément, celle qu'on appelle *Pêche au bœuf*, *Pêche au ganguy* (c'est le nom du filet). Partant sur des mémoires iniques, & expositifs des faits les plus faux, on a obtenu du Conseil, & on obtient sans cesse une foule d'Arrêts qui défendent la pêche au bœuf ou au ganguy, comme destructive du poisson, pernicieuse pour l'Etat, &c. Les détails des inhumanités exercées à la suite des ces Arrêts seroient trop longs. Mais dites-moi seulement, si aujourd'hui en Grèce, ou même à Marseille, on fait tranquillement la pêche au bœuf, & depuis quand? car on a été jusqu'à dire que cette Pêche diabolique n'étoit inventée que depuis peu d'années. Voici la description de cette Pêche.

Les Pêcheurs partent avec deux bateaux appareillés, ayant un seul mât, avec 7 hommes d'équipage. Chaque bateau a 36 pieds de long, 10 ½ de large, & 3 ½ de hauteur, portant une voile latine. Un bateau jette le filet à 25 brasses d'eau, donne le bout de la maille d'une jambe du filet à l'autre bateau, & tous deux remorquent ce filet jusqu'au fond de 45 brasses d'eau

qui eſt aux environ de dix lieues de terre, avec une corde de 300 braſſes de longueur. Le filet nommé ganguy a 22 pieds de long. La maille à 3 pouces en quarré.

Ces deux bateaux traînent ce filet imitant les deux cornes d'un bœuf. C'eſt l'origine du nom de Pêche au bœuf, ou au ganguy, qui eſt le nom du filet. Hélas! ſes ennemis ignorent que le mot *Ganguy*, eſt formé de deux mots Phéniciens, de *Gan* qui ſignifie *Nervus*, filet, & *Guy*, ſignifiant *concluſus* ou *concludens*. C'eſt effectivement l'action du filet. Cette étymologie, qui n'eſt pas ſuſpecte, me porte à faire des informations, & je vous ſerai bien redevable de m'aider, pour le bien des pauvres gens dont j'ai entrepris la défenſe.

Au ſujet d'étymologies, il faut que je vous propoſe un doute contre celle que vous attribuez à Marſeille, page 345 de votre premier volume. L'hiſtoire m'apprend que des peuples nommés Salyens habitoient, au tems des Grecs Phocéens, le pays dans lequel ces Grecs s'établirent, qu'ils étoient placés ſur le bord de la mer, qu'ils ne cédèrent pas le terrein ſans combattre, enfin que les Grecs les aiant vaincus, ils s'enfoncerent dans les terres. Cela poſé

voïlà la ville de Marſeille, capitale du pays des Salyens, avant qu'il y eût des Grecs ſur la côte; & ſi cela eſt, n'eſt-il pas bien plus naturel de trouver l'étymologie du nom de cette ville dans deux mots Celtiques? *Mas*(1) ſignifie en Celtique, *demeure*, *habitation*, & *Salyeton* eſt le génitif pluriel grécaniſé des peuples chaſſés par les Grecs. J'ai des medailles de Marſeille de la plus haute antiquité. Elles portent toutes l'inſcription *Maſſalyeton*, c'eſt-à-dire, habitation des Salyens. *Tu videris.* Il ne me reſte plus qu'à vous parler encore de ma ſincère reconnoiſſance, à vous prier d'excuſer la longeur de cette Lettre, & à vous aſſurer qu'on ne peut rien ajouter aux ſentimens d'eſtime & d'attachement avec leſquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur, † l'EV. D'AGDE.

Touloufe, le 7 Juin 1771.

---

(1) On apelle même à Arles les maiſons de campagne ou habitations, *Mas*.



VINGT-CINQUIEME LETTRE.

Usages divers, & Supplément aux lettres précédentes

POUR répondre, M. à toutes vos questions sur les points que je n'ai pas traités, il faut donc revenir sur mes pas, & glaner encore dans les champs que j'ai déja parcourus. Il s'agit de quelques usages que j'avois négligés, ou qui m'étoient échappés; j'en ai retrouvé partie dans mes notes & je me rappellerai le reste. La magnifique collection des peintures d'*Herculanum*, que j'ai parcourue depuis mes voyages, vient encore heureusement à mon secours; je n'hésiterai pas à en profiter, & je m'enrichirai des notes des savans Académiciens. Vous distinguerez bien leur érudition de la mienne, qui ne soutiendroit pas la comparaison; mais ce sera, si vous voulez, une ombre au tableau: *scribimus indocti, doctique*, &c.

A la suite des festins Grecs, vous auriez desiré, M. la description d'un repas moderne & d'un repas domestique, pour juger de la ressemblance, en ce point, des Grecs d'à-présent

avec les Anciens. Vous allez être ſatisfait, & ce ſera d'après le tableau que le recueil d'Herculanum me fournit. Tome 1, pl. 14ᵉ.

Sur un *Triclinium* ou lit triangulaire des Anciens, que les ſophas couverts d'une toile blanche repréſentent exactement, vous voyez un homme à demi couché. Sa femme eſt aſſiſe ſur le bord du lit, & un jeune homme tient dans ſes mains une eſpece de caſſette. Devant eux eſt une table ronde en forme de trépied, & à pieds de biche, telle que ſont encore aujourd'hui celles des Grecs. On voit ſur cette table des vaſes remplis de vin, ce qui marque la fin du repas. Le plancher eſt parſemé de roſes. L'homme boit avec une corne perçée par la pointe, qu'il tient un peu éloignée de ſa bouche, en hauſſant le bras; il y fait découler le vin, comme lorſque nous voulons le faire mouſſer dans le verre.

Cette façon bacchique de boire, uſitée parmi nos matelots, eſt très-commune chez les Grecs, c'eſt-à-dire, parmi ceux du peuple qui ne ſe piquent pas de ſobriété.

Les Thraces, les Grecs, les Paphlagoniens, avoient coutume de boire dans des cornes d'animaux, & cette maniere de faire couler le

vin dans la bouche, comme ſi on la mettoit ſous un ſiphon, s'appelloit ἀμυςίζειν (1). Comme, de cette façon, on buvoit beaucoup, les grandes taſſes étoient appellées ἄμυςις, & les Thraces les vuidoient d'un ſeul trait (2).

On appelloit les tables à quatre pieds τράπεζαι, & celles à trois pieds τρίποδες. La table quarrée ſur laquelle les Grecs mangent l'hiver, eſt le *Tendour* dont je vous ai parlé dans ma quatrieme Lettre. Le trépied eſt pour l'été. (3).

Les Grecs modernes, comme les anciens, ſont dans l'uſage de ſe laver les mains avant & après le repas. Ils ſe ſervent comme eux d'une aiguiere & d'un baſſin avec leſquels un

---

(1) Athen. *l.* 10. Ariſtoph. *Acarnan. act.* 4. Calep. Dict. *Amyſtis.* Per cornu etiam fluentia in fauces hominum vina decurrunt. *S. Ambr. de El. & Sej.*

(2) Non multi Damalis meri
Baſſum Threiciâ vincat amyſtide.
Horat. l. 1. *Od.* 39.

(3) Toutes les fois qu'Homere parle de table, c'eſt toujours au pluriel; il falloit donc pluſieurs tables pour un certain nombre de Convives, & on les multiplioit à proportion. Il dit en parlant des repas des pourſuivans de Pénélope, que les domeſtiques lavoient & nétoyoient les tables avec des éponges. *Odyſ. l.* 1. Les Grecs modernes lavent de même leurs tables de cuivre étamé.

Domeſtique

Domeſtique ſert tous les Convives. Ce même uſage eſt encore fidelement rapporté par Homere. (*Odyſ. l.* 3.)

La coutume de manger couché ſur des lits, & dans un déshabillé ſouvent peu décent, vient de l'uſage de ſe mettre à table en ſortant du bain, parce qu'en effet, après un bain chaud, on ſe couche volontiers (1), & que dans cette attitude libre qu'on peut prendre ſur un ſopha, on mange plus commodément. Les Anciens, après avoir mangé, & ſurtout après avoir bien bu, (car ils n'étoient pas fort ſobres,) n'avoient qu'à poſer leur tête ſur un carreau, & s'allonger pour dormir. Le repas domeſtique des Grecs préſente encore très-fidèlement cette image du bon vieux tems, & pour parler comme Marot, du *train d'amour* qui y régnoit. J'ai déja dit que ces lits ou ſophas ſont couverts le plus ſouvent d'une toile de coton toute unie : c'eſt l'antique ſimplicité. Homere les appelle des lits blancs & tout ſimples (2), en parlant ſans

(1) *Qualis eſt fatigatis potus, dulceque lavacrum*, γλυκερόν τε λȣτρόν : ce doux bain que les anciens Grecs aimoient tant, comme ceux-ci l'aiment encore.

Opp. de ven. l. 2. *v.* 40.

(2) στρώματα λιτά.

doute de ceux de son tems ; mais ils sont décrits dans Apulée, avec toutes les recherches du luxe (1).

On voit encore chez les Grecs riches des sophas couverts de pourpre, d'or, & des plus belles broderies en fleurs.

Il faut observer que, les sophas étant placés ordinairement sur une estrade (2), les domestiques, chez les Grecs & les Turcs, se tiennent au bas : ce qui est encore de l'ancien costume.

Suivant les Académiciens de Naples : *I servi, e le serve si diceano da Latini*, ad pedes (3), *perche nelle cene stavano a piedi de convitati, o de padroni* (4).

Les Dames Turques qui, par une faveur sin-

---

(1) *Lectus Indicus, testudine perlucidus, plumeâ congerie tumidus, veste sericâ floribus*, &c. Apul. Miles. *l.* x.

(2) Tels étoient aussi les lits anciens.

Regis Echionii stratis adlapsus, ubi ingens
Fuderat Assyriis exstructa tapetibus alto
Membra toro . . .
Capit ille dapes, habet ille soporem . . .
Stat. l. 2. *Thebaid.*

(3) *Servus qui cœnati ad pedes steterat, narrat quæ inter cœnam ebrius dixisset.* Senec. de Benef. III. 27.

(4) Antiquit. d'Herculan. *tome* 1. *p.* 77, *Pl.* 17. *note* 17. *Martial*, passim.

guliere, obtinrent la permiſſion de venir dîner ſans témoins avec Mad. la Comteſſe des Alleurs, Ambaſſadrice de France, avoient avec elles leurs femmes eſclaves, qui les ſervoient à table à genoux; ce qui eſt bien plus fort que le *Stare à piedi.*

Les Anciens croyoient que les fleurs qu'ils mettoient dans leur ſein & ſur leurs têtes, empêchoient l'ivreſſe. Ils en jetoient non-ſeulement ſur le lit & ſur la table, mais dans l'appartement où l'on mangeoit. Ils y répandoient auſſi des eaux de ſenteur. Aujourd'hui les Grecs & les Turcs brûlent de l'aloës, qui eſt le parfum le plus cher & le plus agréable.

Indépendamment des fleurs qui ornoient la table & les lits, vous avez déja vu que les couronnes de roſes, que nos Grecs modernes aiment beaucoup, annonçoient toujours la joie & les feſtins. Il paroît qu'Epictete lui-même, malgré toute ſon auſtérité, n'en étoit pas ennemi. « Un homme, dit-il, vint un jour me » conſulter ſur le deſſein qu'il avoit d'entrer » dans le Collége des Prêtres d'Auguſte à Ni- » copolis. *Ah! mon ami*, lui dis-je, *à quoi* » *bon cela? C'eſt une dépenſe bien inutile.* Mais » mon nom durera toujours, puiſqu'il ſera inſ-

» crit ſur les regiſtres. *Gravez-le ſur une pierre,* » *il durera encore plus long tems.* Mais je porterai » une couronne d'or. *Si c'eſt-là ton ambition,* » *couronne pour couronne, prends en une de ro-* » *ſes : elle te ſiéra mieux, & te peſera moins* » (1).

Je reviens au tableau du repas domeſtique que je vous ai cité. Les Académiciens de Naples obſervent que la femme qui paroît prête à ſe lever, n'a point de ſouliers; & que la caſſette que porte la ſervante ou l'eſclave, pourroit être celle qui renfermoit ſes ſandales ou ſes pantoufles. A cette occaſion, ils remarquent que Plaute, dans la Comédie du *Trinummus*, *act.* 2. *ſc.* 1. appelle ces ſervantes, *Porte-ſandales* (2); parce que les femmes avoient grand ſoin de leur chauſſure, & quittoient leurs ſouliers en ſe mettant à table. Cela s'explique aiſément par ce qu'on voit aujourd'hui chez les femmes Grecques. Non ſeulement elles quittent leurs ſouliers pour s'aſſeoir, s'allonger, & s'accroupir ſur leurs ſophas, mais encore pour monter ſur l'eſtrade où eſt le ſopha, laquelle eſt toujours

(1) Ep. *l.* I. *l.* VII.

(2) *Sandaligerulæ.*

couverte d'un tapis (1). On ſait que les Turcs, en entrant à la Moſquée, ainſi que dans leurs appartements, laiſſent leurs pantoufles à la porte.

Les femmes Grecques n'uſent point leurs ſouliers chez elles, parce qu'elles ont à la porte de la chambre où elles ſe tiennent, des galoches dont elles ſe ſervent pour marcher dans la maiſon, ou ſe promener au jardin. Lorſqu'elles ſortent pour aller un peu loin, elles mettent des bottines jaunes & des babouches; & leurs ſervantes, qui ſont encore *Sandaligerulæ*, portent, dans un paquet ſous le bras, les ſouliers de leurs maitreſſes.

Je continue de parcourir le Recueil d'Herculanum, & je trouve qu'en vous parlant des habillemens, j'ai oublié le capuchon que les Grecs & les Turcs portent également, pour ſe garantir du froid & de la pluie, ou lorſqu'ils ſont en voyage. Ce capuchon eſt fort grand, & plus ample que celui dont nous nous ſervons avec nos redingotes. Voyez, dans la pl. 6. du troiſieme volume, la figure qu'on croit être celle d'Ulyſſe devant Pénélope, qui eſt aſſiſe

(1) *Obvia nudato, Delia, curre pede.* Tib. Eleg. 3. *l.* 1.

ſur la chaiſe d'ivoire où la repréſente Homere (1). Le Roi d'Ithaque, qui vient de la débarraſſer de ſes pourſuivans, porte le capuchon Phrygien avec lequel on peint Pâris & Ganimede, & que portoient auſſi les Spartiates.

Je crois ce capuchon Phrygien ou Grec, auſſi ancien dans l'Orient, que le voile des femmes, dont S. Paul lui-même leur recommande l'uſage. Cet Apôtre, ſuivant l'interprétation de l'éloquent Auteur de l'*Ouvrage des Six jours*, dit aux Corinthiens : « Que la tête » de l'homme, repréſentant la majeſté de ſon » maître ne doit pas être voilée, & que la fem» me, au contraire, ſe déshonore en refuſant de » ſe voiler, parce qu'en découvrant ſa tête en » préſence de l'homme, elle rend douteux ſon » état de dépendance, & obſcurcit la ſupériorité » de l'homme ».

J'ai parlé du voile des eſclaves ou des ſervantes, qui eſt ordinairement le plus long, comme étoit celui des anciennes captives. Le voile dont ſe ſervent les Dames l'eſt ſans doute un peu moins ; mais il leur couvre tout le dos en tombant des épaules, & il eſt large à proportion : c'eſt précisément l'ancien voile.

(1) Note 10.

Dans la Thébaïde de Stace, la fille de Cadmus, surprise par Antigone auprès du corps de Polynice son mari, couvre à la fois de son voile le visage du mort & le sien (1).

Vous retrouverez ce grand voile dans la Pl. 18 du 1. tome de la Collection d'Herculanum, où l'on voit une Danseuse peu modeste qui le tient avec beaucoup de grace.

Les danses lascives, dont je n'ai pas fait mention, sont encore affectées, parmi les Grecs & les Turcs, comme elles l'étoient autrefois, aux Courtisannes de profession. Elles sont encore admises dans les festins chez les gens peu scrupuleux sur les mœurs, & dans la licence des fêtes qui accompagnent les mariages. Ainsi, selon Apulée, Venus elle-même dansa aux noces de Psyché, qui devenoit sa belle-fille (2).

Il paroît que ces danseuses ambulantes, qu'on fait venir dans les festins, étoient en vogue sous les Empereurs Chrétiens, puisque Théodose défendit cet usage par une loi expresse.

---

(1) Nihil illa diù ; sed in ora mariti
Dejicit, inque suos pariter velamina vultus,
Capta metu subito. *Thébaid. l.* 12.

(2) Venus suavi musicæ superingressa formosè saltavit. *Miles. l.* VI.

Une de ces danſeuſes qui courent encore les aſſemblées de plaiſir, ſemblables aux courtiſannes qui danſoient ſur les théâtres aux fêtes de Flore (1), après avoir donné un plat de ſon métier, embraſſe enſuite ſucceſſivement tous les ſpectateurs pour en obtenir quelque choſe. Elle tient ordinairement un tambour de baſque, ou ſemblable à celui de la chanteuſe (*Pſaltria*) de la Planche 23 du ſecond tome des Monumens d'Herculanum. Elle ſe préſente le ſein découvert, & de la maniere la plus immodeſte; telle qu'on repréſentoit Sapho (2).

Les femmes Turques qui, dans les ſérails ou harems, ſont deſtinées uniquement, ou, pour mieux dire, condamnées par une loi injuſte aux plaiſirs des ſens, ont conſervé ces vêtemens tranſparens & légers qu'on voit dans les anciens tableaux (3). J'ai eu l'occaſion de m'en aſſurer, ayant vu à

(1) Val. Max. *l.* 2. *cap.* 10.

(2) Ovid. Am. l. 3. Voyez auſſi la Lettre ſur les Danſes, à l'article du Banquet de Xénophon.

(3) Ingrediuntur expolitæ libidinis victimæ, & tenuitate veſtium nudæ oculis ingeruntur. *S. Jer. in Hel.*

Crediderim nymphas hâc ego veſte tegi. *Ovid.*

On appelloit ces habits tranſparens *multicia*, & les ouvriers qui les faiſoient λεπτουργοι.

la dérobée les Dames Turques qui vinrent chez Madame la Comteſſe Déſalleurs.

Je ne m'étendrai pas d'avantage ſur un ſujet trop dangereux à traiter. N'imitons pas trop les Anciens, qui ſouvent n'étoient pas plus chaſtes dans leur proſe que dans leurs vers. Ce n'eſt pas donner bonne opinion de ſes mœurs, que de ſe permettre dans ſes écrits une liberté peu décente (1).

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

(1) *Rarò moribus exprimit Catonem, quiſquis verſibus exprimit Catullum.* Muret. in Juvenil.





VINGT-SIXIEME LETTRE.

Continuation du même ſujet.

À CE que je vous ai déja dit, M. dans mes premieres Lettres, de la Toilette des Grecques modernes, vous ajouterez ce qui ſuit.

Les ſandales ou galoches de bois dont ſe ſervent les femmes Grecques dans leurs maiſons & à la promenade ſont ordinairement très-propres; il y en a même ſur leſquelles on voit la nacre incruſtée, & ſouvent une broderie en relief. Cette chauſſure, qui fait paroître leur taille encore plus grande, ne peut être que l'ancien cothurne qu'il faut bien diſtinguer des attaches qui s'ajuſtoient à la jambe (1), & que l'on comprenoit ſous ce nom.

On exigeoit anciennement d'une belle perſonne qu'elle fût grande, ou qu'elle le parût; on ne repréſentoit pas autrement la Muſe de la Tragédie, qui s'élevoit au-deſſus des autres (2).

(1) Purpureoque altè ſuras vincire cothurno. *Æneïd.* 1.

(2) In cothurnos ne aſſurgat Comœdia. *Quintil.*

On comparoit les petites femmes aux Pygmées, on les trouvoit ridicules (1).

Qu'il eſt beau, diſoit Lucien, de voir dans la tragédie un homme mépriſable monté ſur des échâſſes, & chargé de quantité d'habits, pour paroître plus gros & plus grand, repréſenter un Héros ou un Dieu (2)!

Les femmes Grecques ont donc retenu cette ancienne chauſſure (3), & ces galoches ornées : c'eſt naturellement chez elles le piédeſtal de la ſtatue. On voit qu'il n'eſt point du tout inutile, pour expliquer les Anciens, de conſulter les Grecs modernes ; & c'eſt une obſervation que Winkelmann n'a pas manqué de faire dans ſon *Hiſtoire de l'Art*. Cette chauſſure que j'ai retrouvée à Rome dans quelques Statues antiques, ſert encore aujourd'hui à relever la taille des dames Grecques ; & lorſqu'elles s'en ſervent, il faut obſerver qu'elles mettent auſſi

(1) . . . . Breviorque videtur
Virgine Pygmæâ nullis adjuta Cothurnis.

Juven.

(2) Dialog. de la Danſe.

(3) On croit que Sophocle a le premier introduit le cothurne pour les Acteurs de la Tragédie.

Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.

des robes plus longues que celles qu'elles portent ordinairement.

« Le Cothurne, dit-il (1), étoit une ſandale » plus ou moins haute & épaiſſe, mais or- » dinairement de la hauteur de la main. » On la donnoit à la Muſe Tragique ; & » cette Muſe, quoique inconnue, eſt de gran- » deur naturelle dans la ville Borghèſe, avec » un véritable cothurne haut de cinq parties » d'un palme Romain (2). Ce monument ſert » à expliquer les paſſages des Anciens qui » ſemblent donner, contre toute vraiſemblance, » une élevation giganteſque aux perſonnes mon- » tées ſur le théâtre ». Cette élévation n'étoit pas extraordinaire chez les Grecs, attendu l'uſage qu'ils faiſoient communément de cette chauſſure, que les Grecques modernes ont conſervée.

Je ſuis, &c.

---

(1) Tome 1. p. 357.

(2) Les cinq parties d'un palme Romain reviennent à trois pouces ſix lignes, pied de Roi.





VINGT-SEPTIEME LETTRE.

Continuation du même sujet.

Les tableaux d'Herculanum, M. m'ont rappelé une coutume barbare, qui malheureusement ne s'est pas conservée dans les seules écoles des Grecs : je veux parler de la coutume de battre & de fouetter les enfans. Quel est le pere qui a ôsé donner ce droit à un étranger, ou qui n'a sçu punir un enfant, qu'en imprimant sur lui la honte d'un châtiment public & servile ? Cet usage n'a pu s'établir que dans une nation accoutumée à exercer sur les esclaves les châtimens les plus rigoureux, quoique tous les honnêtes gens, chez les Anciens, traitassent les leurs avec humanité, qu'ils en fissent assez souvent leurs amis, & que plusieurs en aient même adopté (1).

Vous savez que dans nos Colonies de l'A-

(1) Epitaph. Græc. Musæi Veronensis.

Vivum donavi te libertate, sed illâ

Et priùs utebaris, neque servus eras. p. 64.

Lydamon parle à son esclave, nommé Denys.

mérique, où la plupart des habitans ſont accoutumés à traiter leurs Negres avec une rigueur forcée, ſans laquelle ils en tireroient peu de ſervice, les enfans étant élevés & punis avec la ſévérité dont on a contracté l'habitude à l'égard des eſclaves, ſont communément plus méchans que les nôtres.

J'ai entendu chez les Grecs les peres & meres ne menacer leurs enfans que des verges, comme s'il ne pouvoit y avoir pour eux d'autres punitions que celles des eſclaves. De-là cette barbare coutume des maîtres qui ôſent dépouiller eux-mêmes les enfans, pour leur faire ſubir avec rigueur le châtiment le plus honteux. De-là ces triſtes inſtrumens de la pédanterie des écoles (1), que Martial appelle aſſez plaiſamment *ſceptra pœdagogorum*. L'uſage des anciens Grecs étoit d'attacher un enfant à une eſpèce de poteau, ou de le faire tenir par un autre, pour être fouetté. C'étoit la punition du *catomium* (2) : uſage barbare, & qui n'a été conſervé, par la force de la coutume, que parce que les maîtres, pour ſe venger de ce qu'ils

(1) *Ferulæ triſtes.*

(2) D'où l'expreſſion κατωμίζειν.

ont souffert dans leur enfance, veulent apparemment user de représailles, en exerçant le même empire, la même inhumanité sur leurs semblables, sur cette enfance délicate, ou sur cette tendre Jeunesse qui ne demande que des soins, de l'indulgence, du respect, & qui ne doit point être traitée comme les animaux que l'on veut dompter.

Vous verrez, M. le tableau de ce honteux châtiment dans la XLI[e]. planche du III. Tome des Peintures d'Herculanum, & vous pourrez lire les notes des Académiciens sur cet article.

Vous y remarquerez aussi l'ancienne coutume des enfans qui écrivent sur leurs genoux & sur une planche avec un roseau taillé, ce qu'ils font encore dans les écoles Grecques & Turques.

L'éventail de plumes de paon dont je vous ai parlé, se retrouve encore dans le meme tome, planche 24. Le mois d'Août y est représenté sous la figure d'un jeune homme qui a dans la main droite un couronne radiale, & qui de l'autre main tient un éventail, pour se rafraîchir (1).

---

(1) Lambere quæ turpes prohibet tua prandia muscas,

Même Tome, planche 26, Vénus rajuste ſes treſſes devant un miroir fait comme une raquette exactement ronde, & qu'elle tient d'une main. Les miroirs des Anciens étoient des lames d'or ou d'argent. Vous l'avez vu dans cet éventail rond à plumes de paon, & j'ai retrouvé cette ancienne forme chez les Barbiers Grecs & Turcs, qui préſentent un de ces miroirs ronds, en forme de raquette, à celui qu'ils viennent de raſer, tant pour s'y regarder, que pour y mettre le prix de la barbe ou leur ſalaire.

Les miroirs Grecs me rappellent l'affaire ſérieuſe qu'ils attirèrent au pauvre Apulée, dont les ennemis lui faiſoient un crime d'en avoir un. « Quoi ! diſoient-ils, un Philoſophe avoir un miroir »! « Et quand j'aurois, répondoit-il, » un miroir ? Eſt-ce à dire que je m'en ſerve » pour ma parure »?

Je vous ai parlé des chaînes d'or dont les femmes Grecques ſe parent : vous les trouverez

---

Alitis eximiæ cauda ſuperba fuit.

Martial l. 4. Epig. 67. Et modo pavonis caudæ flabella ſuperbi. *Propert. El.* 18. *l.* 2. Voyez encore *le Traité des Pierres gravées de M. Mariette, tome* 2, *page* 26.

encore

tez encore dans la belle figure de la planche 17 du second tome des Peintures d'Herculanum. J'ai fait mention de ce voile, qui, tombant de la tête, entoure le cou, & cache la moitié du visage, pour le garantir du froid, ou pour le dérober aux regards des curieux. C'est la coëffure des femmes de l'Isle de Tine, rendue exactement par celle de la nourrice d'Achille (1).

Dans la 35e planche, qui représente la boutique d'un Cordonnier, les souliers qu'on y voit ont un quartier qui monte jusqu'à la cheville du pied. Tels sont, à-peu-près, ceux que portent encore les jeunes Grecs : espece de demi-bottines qu'on attache à cette longue culotte qui couvre la jambe des Orientaux. Outre le bas de peau qui tient à cette culotte, ils ont de petites bottes toutes semblables aux souliers représentés dans ce tableau.

Ici les harnois des chevaux sont fort différens des nôtres, & assortis à l'habillement.

---

(1) Mitris & lanis quædam non velant caput, sed conligant, à fronte quidem protectæ, quà propriè autem caput est, nudæ. Aliæ modicè linteolis, nec ad aures usque demissis, cerebro tenùs operiuntur.

Tertull, de veland. Virg. cap. 17.

Les ſelles ſont très-anciennes : on en voit dans la colonne Trajane & dans les tableaux d'Herculanum (1). Ce n'étoient d'abord que des bâts qu'on mettoit ſur un tapis dont l'âne ou le cheval étoit couvert ; on a fait enſuite des ſelles avec un pommeau élevé. C'eſt des tapis que ſont venues ces grandes houſſes que les Grecs, les Perſans & les Turcs ont conſervées. La deſcription que fait Apulée de l'équipage d'un cheval, eſt très-reſſemblante à ce qu'on voit aujourd'hui.

« On regarde, dit-il (2), les gens riches comme des chevaux qu'on veut acheter. Sans » s'arrêter à la richeſſe de leurs grandes houſ- » ſes ; ſans conſidérer ſi les crins de leur cou » ſont bien treſſés, ſi leurs colliers ou carcans » brilient d'or, d'argent & de pierreries, ſi » les mords ſont bien gravés, les ſelles bien » faites & relevées d'or ; on dépouille le cheval » de ſes ornemens, » &c.

Je ſuis ſurpris que le Comte de Marſilli (3), dans ce qu'il dit de la cavalerie des Turcs,

---

(1) Pl. XII. T. 2. Pl. XLIII. T. 3.

(2) *De Gen. Socrat.*

(3) Seconde partie de l'état militaire de l'Empire Ottoman, *ch.* 13.

n'ait point fait mention de leurs grandes houſſes.

Après avoir parcouru la Collection d'Herculanum, je vais achever, M. de répondre à vos queſtions. Je reprendrai enſuite les uſages Grecs dont il me reſte à vous parler.

Vous demandez ſi les excommunications que le Patriarche prononce contre un débiteur infidele, ou un homme de mauvaiſe foi, ont rapport à quelque uſage pareil établi, non dans l'ancienne Egliſe, mais dans l'ancien tems.

Je ne puis mieux comparer ces excommunications contre un coupable dénoncé au Patriarche, qu'aux exécrations publiques qu'on prononçoit à Athênes contre celui qui refuſoit de montrer le chemin à un homme qui s'égaroit, & contre tous ceux qui manquoient aux devoirs de l'humanité. Cette punition fait bien l'éloge de l'honnêteté des Atheniens (1).

Quant aux *Pronubes*, vous croyez donc que je puis m'être trompé; que l'époux devoit être conduit ou ſoutenu par des hommes, & la jeune mariée par des femmes. Voyez cette com-

(1) Quid enim eſt aliud erranti viam non monſtrare? quod Athenis exſecrationibus publicis ſancitum eſt. *Cic. de Off. l.* 3.

paraiſon d'Oppien, qui ne cite que des exemples Grecs : « Ainſi on voit un jeune homme » conduit par les femmes pronubes habillé de » blanc, la tête couronnée de fleurs, & tout » parfumé des eſſences d'Arabie, s'approcher » du lit nuptial en répétant le chant joyeux de » l'hyménée (1) ».

Le même Oppien me rappelle à cette occaſion un uſage bien oppoſé au nôtre. Anciennement les nouvelles mariées reſtoient enfermées pluſieurs jours, & n'ôſoient ſe montrer en public. « On ne la voit pas, dit ce Poëte, » hors de ſon appartement le lendemain de ſes » noces, ni pluſieurs jours après, retenue par » la honte que lui donne l'aimable pudeur qui » la fait rougir, lorſqu'on la regarde (2) ». Telle eſt encore la pratique des Grecs.

Pline dit qu'anciennement en Grèce on ne ſupplioit pas quelqu'un pour lui demander une grace, ſans lui toucher le menton (3).

---

(1) De Venat. *l.* 1. *v.* 337.

(2) De Piſcat. *l.* 4. *v.* 180.

(3) Antiquis Græciæ in ſupplicando mentum attingere mos erat. *Plin. hiſtor. l.* 2. *c.* 43. Thétis prend les genoux de Jupiter de la main gauche, *Iliad. l.* 1. &, careſſant ſon menton de la droite, elle le ſupplie de venger l'affront fait à Achille. Les

Dans la belle reconnoiſſance d'Electre & d'Oreſte, ſi bien ménagée par Sophocle, Oreſte, qui ne s'eſt pas encore découvert, pour y préparer ſa ſœur, veut lui faire quitter l'urne où elle croit que ſont renfermées ſes cendres. Electre lui dit : *Par votre ſacré viſage que je touche, ne m'enlevez pas ce cher dépôt* (1).

Dans les *Monumenti Antichi* (part. 2. pl. 137.) Andromaque eſt repréſentée avec l'impreſſion de douleur que Virgile lui fait conſerver chez Hélénus (*Enéïd. L. 3.*), & un jeune homme qui eſt près d'elle lui touche le menton pour la conſoler.

Les Supplians aujourd'hui embraſſent les genoux, & parmi les Turcs on touche quelquefois, entre égaux, la barbe de celui qu'on veut prier ; ce qui approche fort du menton (2).

Grecs ſuppliants embraſſent encore les genoux, pour implorer & pour obtenir grace ou faveur. Ils embraſſent même juſqu'aux pierres qui couvrent les tombeaux, lorſqu'ils y font leur priere. Ainſi Danaüs dit aux *Suppliantes*, qui ſont ſes filles : « A peine » arrivées à Argos, embraſſez avec reſpect la ſtatue de Jupi- » ter ». *Act.* 1. *ſcen.* 2.

(1) Elect. Sophoc. *Act.* 4. *ſc.* 1.

(2) *Conſtantin Bey*, Prince de Moldavie, priant *Tchioban Oglou*, ſarraf ou banquier Arménien, de lui rendre un ſervice eſſentiel, lui paſſa la main ſous la barbe, & la lui baiſa.

« Les Supplians, dit Euſtathe ſur le pre-
» mier Livre de l'Iliade, touchoient la tête,
» baiſoient la main, ou embraſſoient les genoux
» de celui qu'ils vouloient fléchir ou prier ».

Il eſt bon de vous faire obſerver ici qu'un Grec ſuppliant ne ſe préſente pas devant un Seigneur Turc, ou un homme en place, ſans avoir par reſpect les mains couvertes. Ainſi les anciens Supplians ſe couvroient les mains avec les bandelettes de laine qui pendoient de branches d'olivier qu'ils portoient. Lorſqu'Enée arrive chez le Roi Evandre, il lui dit : « J'im-
» plore, comme vous voyez, votre ſecours
» avec ces branches d'olivier ornées de ban-
» delettes (1) ».

Les Députés des Troyens diſent la même choſe au Roi Latinus (2) : « Vous nous voyez
» en poſture de Supplians, & les mains couver-
» tes ».

Je ne puis terminer cet article ſans vous rap-

---

(1) Me fortuna precari,
Et vittâ comptos voluit prætendere ramos.
Æneïd. l. 8. v. 128.

(2) Ne temne quòd ultrò
Præferimus manibus vittas ac verba precantum.
Æneid. l. 7. v. 237.

porter un trait qui m'a vivement touché, & qui vous fera connoître l'éloquence naturelle des femmes Grecques. Une femme respectable, qui a tenu un état distingué, avoit un frere Commerçant qui fut malheureux, & obligé de faillir. Son principal commerce étoit avec une Nation étrangere, à laquelle il devoit beaucoup. L'Ambassadeur de cette Nation ne vouloit entendre à aucun accommodement; déterminé à poursuivre le Négociant avec la plus grande rigueur, il paroissoit inexorable. Il s'agissoit donc de le fléchir ou de pouvoir au moins gagner sur lui quelque chose. Cette Dame se chargea de cette pénible commission, & prit avec elle les filles du Négociant malheureux. « Mes nieces, leur dit-elle, « ce n'est pas dans votre maison qu'il » faut pleurer inutilement; il faut venir pleu» rer aux pieds de cet homme inflexible qui » veut perdre votre pere. Prenez des habits » conformes à votre situation, & suivez-moi ».

Elle se rendit au Palais du Ministre; mais quelle fut sa surprise & sa douleur, lorsqu'on lui annonça que cet Ambassadeur ne vouloit pas la recevoir! Une femme accoutumée à des honneurs & à des respects, devoit être plus sensible qu'une autre à la dureté d'un pa-

reil affront. Celle-ci devenue Suppliante ne se rebuta point, & toujours refusée, après de nouvelles instances, elle répondit : « Puisque » M. l'Ambassadeur ne veut pas me recevoir, » j'attendrai humblement à sa porte le moment » où il sortira ». Une des filles plus vivement affectée du traitement qu'elle éprouvoit, ne put soutenir l'excès de sa douleur, & tomba évanouie. La Dame affligée demande du secours : mais les Domestiques, à l'exemple du Maître, croient devoir le lui refuser, & passer outre sans l'entendre. Alors cette femme indignée s'avance vers la Garde des Janissaires, & crie avec force :

« O Musulmans, à mon secours ! ô vous que » les Chrétiens appellent barbares ! venez m'aider à secourir ou à emporter une fille qui se » meurt au milieu de ces Chrétiens qui m'entourent, & qui ont l'inhumanité de me refuser de l'eau. Venez, Musulmans : que cet » homme inaccessible aux infortunés entende les » cris d'indignation que vous joindrez aux » cris de la nécessité, & de la douleur ; qu'il » voye que vous n'êtes pas sourds, comme lui, » à la voix des malheureux ».

Les Janissaires accourent aussi-tôt ; ils sont

tous aux ordres de cette femme, qui majestueusement leur commande, & est obéie. La foule s'amasse; les gens du Palais, honteux de leur dureté, s'empressent d'apporter des secours tardifs; toutes les portes sont ouvertes, comme si on les avoit enfoncées. L'Ambassadeur lui-même, étonné du tumulte, ne peut éviter de paroître, & alors cette femme courageuse, réunissant à la fois tout ce que sa juste indignation, ce que les mouvemens qui l'agitent, & le touchant du spectacle peuvent lui fournir d'énergie, se fait écouter, reproche au Ministre interdit sa dureté pour les malheureux, & ne le conjure plus, mais le force impérieusement de lui accorder la grace qu'elle étoit venue lui demander en suppliante.

La nouvelle Histoire de l'Afrique, de M. *Cardonne*, Interprète du Roi, que j'ai vu à Constantinople, contient un bel exemple d'intrépidité de la part d'une femme Grecque.

« Sous Constant, second fils de Constan-
» tin III, Grégoire étoit Patrice des Grecs
» en Afrique. Il fut attaqué & vaincu
» par les Arabes, sous le commandement
» d'Abdoulah. La fille du Patrice, après
» avoir fait dans cette bataille des prodiges

» de valeur, fut priſe les armes à la main.....
» Mon pere a péri, dit-elle au Général Mu-
» ſulman; je me ſuis précipitée dans tes batail-
» lons, pour ne pas lui ſurvivre, & je n'ai
» pas trouvé la mort que je cherchois ». *T.* 1.
p. 21.





VINGT-HUITIEME LETTRE.

Continuation du même ſujet. Uſage ſingulier de l'Iſle de Métélin.

POUR ne rien oublier, M. des anciens uſages conſervés chez les Grecs modernes, voici ce que vous pourrez joindre aux traits que j'ai déja raſſemblés.

Les anciens Grecs à la fin du jour, lorſqu'on apportoit la lumiere, ſe ſouhaitoient mutuellement le bon ſoir; on n'y manque pas encore aujourd'hui, & cet uſage eſt regardé comme une coutume religieuſe.

Les Grecs, en écrivant, ajoûtent toujours comme le pratiquoient les Anciens, à leur nom propre, celui de leur pere (1); & cet uſage eſt établi dans tout l'Orient. « Les Romains, dit Pauſanias, « n'ajoutoient pas le nom de » leur pere à leur nom propre; au-lieu que,

(1) Cependant cet uſage n'étoit pas général, puiſqu'un grand nombre d'Inſcriptions Latines ſemblent prouver le contraire. *Voyez Spon, tome 1. p. 357.*

» dans les Inſcriptions Grecques, vous trouve-
» rez toujours enſemble le nom du pere & du
» fils ». Ἀ'ρτέμων Ἐ'υθυμίυ ; Artemon, fils d'Euthymius, &c. &c. (1).

Il y a dans l'Iſle de Métélin, qui eſt l'ancienne Lesbos, un uſage bien extraordinaire, quoiqu'il ne ſoit peut-être pas deſtitué de raiſon, & qui pourroit provenir des Lesbiens. Toutes les propriétés & tous les immeubles appartiennent aux filles, & à la fille aînée ; ce qui emporte l'exhérédation des garçons. Comme, dans le cours de mes voyages, je n'ai fait qu'aborder à cette Iſle, & que je n'y ai pas fait de ſéjour, je n'ai pu vérifier le fait par moi-même. Mais on me l'a bien aſſuré, & le premier Mételiniote que j'ai queſtionné ſur cela, ma dit que le fait étoit vrai, que cet uſage étoit très-ancien, & que les garçons conſentoient volontiers à tout céder à leurs ſœurs, pour leur procurer de meilleurs établiſſemens. « Ils pour-
» roient, ajoutoit-il, s'ils vouloient, réclamer
» la loi Turque, qui admet tous les enfans au
» partage des biens paternels ou maternels ;
» mais ceux qui voudroient ainſi ſe ſouſtraire

(1) Muſæum Veron. *p.* 330.

» à la loi du pays, ſeroient déshonorés ».

Pour remonter à la ſource de cet uſage, il faut le chercher dans l'hiſtoire Grecque, en ſuivant les révolutions de Mytilene; & voici, ſur ce ſujet, tout ce que je trouve.

Dans la deuxieme année de la quatre-vingt-huitieme Olympiade, quatre-cent-dix-ſept ans avant l'Ere Chrétienne, les habitans de Lesbos renoncerent à l'alliance d'Athènes. Ils reprochoient à cette République, que, les forçant d'abandonner les autres villes de cette Iſle, elle les avoit obligés d'habiter tous dans Mytilene. Ils s'allierent donc avec les Lacédémoniens, qui les reçurent avec joie. Malgré les ſecours que ceux-ci leur envoyerent, les Myténiens furent battus par les Athéniens, & leur ville fut priſe par Pachès, fils d'Epiclérus. Après cette conquête, le peuple d'Athènes s'aſſembla pour décider du ſort des malheureux Mytiléniens. Cléon, homme violent, propoſa de faire mourir tous ceux qui étoient parvenus à l'âge de puberté, & de réduire en eſclavage les femmes & les enfans. Le peuple prononça l'arrêt, & dans le tems que Pachès le notifioit à Mytilene, il en ſurvint un contraire. Cependant les murailles de la ville furent raſées, &

les Athéniens tirerent au ſort entre-eux toutes les poſſeſſions de l'Iſle à l'exception des champs, qui appartenoient aux habitans de Méthymne. Voilà ce qu'on lit dans Diodore (1). Le même rapporte qu'Egyſippe de Lacédémone, haranguant ceux de Syracuſe pour les indiſpoſer contre les Athéniens, leur aſſura que ces derniers, après la priſe de Mytilene & de Milos, avoient fait inhumainement égorger tous ces Inſulaires (2).

Cependant les Lesbiens, qui, à la priſe de leur capitale étoient échappés des mains des Athéniens, & qui ſe trouvoient en aſſez grand nombre, formerent le deſſein de rentrer de force dans leur patrie; mais pour lors ils ſe contenterent de ſe ſaiſir d'Antandros, ville de l'Aſie mineure, d'où ils faiſoient de fréquentes inſultes aux Athéniens établis à Mytilene. Le peuple irrité envoya contre eux des troupes avec deux Généraux. Ceux-ci reprirent Antandros, en maſſacrerent les habitans, &, après avoir paſſé au fil de l'épée la plupart des Lesbiens, revinrent à Mytilene (3).

---

(1) L. 12.

(2) L. 13. Olymp. 89. an, 2.

(3) Diod. *l.* 12.

Cette ville paſſa enſuite ſous la domination de Lacédémone ; & la quatrieme année de la centième Olympiade, la plupart des villes Grecques ſoumiſes aux Lacédémoniens s'étant ſoulevées contre eux, les habitans de Chio & de Byzance leverent les premiers l'étendard de la révolte ; ils furent bientôt ſuivis par les habitans de Rhodes & de Mytilene, qui s'attacherent aux Athéniens. Or comme je ne vois dans toutes ces révolutions, que les femmes épargnées, n'auroient-elles pas été d'intelligence avec les nouveaux habitans, pour aſſurer dans leurs familles la propriété des poſſeſſions, & ſe les attribuer à elles ſeules? Dès qu'elles eurent été reconnues maitreſſes des biens qui leur étoient auparavant communs avec leurs maris, l'uſage en fit peut-être enſuite une loi qui ne peut être plus favorable pour elles.

J'ai remarqué dans Héſiode un autre uſage encore ſuivi par les Grecs & par les Turcs. On ne les voit pas, comme nous, au coin d'une rue ou dans une cour, ſe ſoulager du premier beſoin naturel; en y ſatisfaiſant, ils ne ſont jamais ni découverts, ni debout, mais agenouillés ou accroupis. Ecoutez ſur cela les précep-

tes de l'ancien Poëte Grec (1), puiſqu'on les ſuit encore ; j'emploie les expreſſions de M. *Bergier*, qui vient de donner une traduction Françoiſe du Poëme des *Travaux & des Jours*, & qui dans cet endroit a ſu concilier toute la décence poſſible avec la fidélité.

« NE te tourne point contre le ſoleil pour » épancher de l'eau ; ne le fais pas même après » le ſoleil couché & pendant la nuit, d'une » maniere peu modeſte. Les Dieux veillent mê- » me pendant les ténèbres. Un homme modeſte » ſe retire à l'écart, ou derriere un mur, pour » ſatisfaire aux néceſſités de la nature. Ne te » découvre jamais d'une maniere indécente de- » vant ton foyer ».

Je termine là, ſur cet objet, mes recherches ; les bornes de la décence doivent être celles de la curioſité.

---

(1) Héſiod. Oper. & Dies. *v.* 725, &c.



LETTRE



VINGT-NEUVIEME LETTRE.

Les Libations.

Je n'ai pas tout vu, M. ni tout dit a beaucoup près dans les recherches que j'ai faites pour comparer les Grecs Modernes aux Anciens. En les suivant avec attention, on peut continuer avec succès ce que j'ai commencé. M. de Peyssonel, Consul de France à Smyrne, m'a fait part d'une observation curieuse sur les *Libations*, & je crois devoir l'ajouter ici.

« Je me suis souvenu de vous & de votre » ouvrage, m'écrit-il dans sa lettre du 3. Octobre 1768, « en voyant de mes fenêtres un » bateau Grec qu'on lançoit à l'eau. Avant de » mettre la main à l'œuvre pour commencer » l'opération, le constructeur a fait venir du » vin, &, tenant la coupe, il en a arrosé la » poupe du bâtiment, en faisant des vœux » pour la prospérité du voyage & du propriétaire; il a bu ensuite & fait boire tous les » assistans. J'ai vu enfin une libation dans toutes les formes ».

Elle doit se retrouver encore à la fin des festins Grecs, qu'on n'acheve pas sans répandre du vin, comme anciennement, en faisant des vœux pour le maître de la maison & pour les convives, ainsi que dans les cérémonies de l'enterrement, ou au repas des funérailles (1).

Anciennement on ne s'embarquoit pas sur un vaisseau, sans faire des libations avec du vin. Le constructeur Grec de Smyrne nous retrace Enée qui, avant de quitter Alceste & la Sicile, se tenant debout sur la proue de son vaisseau, avec une coupe à la main, jette dans la mer les entrailles des victimes, & fait des libations du vin qu'il répand (2).

Dans l'Odissée (*Liv.* 15.), Télémaque & le fils de Nestor étant montés dans leur char, Ménélas les suit avec une coupe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne partent pas sans avoir fait des libations.

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.* Tome 1. p. 351. *Poculum boni genii.* Cyrene dit à son fils Aristée, pendant le repas, *cape Mæonii carchesia Bacchi*; *Oceano libemus.* Virg. Géorg. L. 4. v. 380.

(2) Ipse caput tonsæ foliis evinctus olivæ,
Stans procul in prorâ, pateram tenet, extaque salsos
Porricit in fluctus, ac vina liquentia fundit.

Ænéid. l. 5. v. 375.

Télémaque dit encore à ſes compagnons : « Préparez vos rames, & déployez les voiles ». Ils obéiſſent, & il offre de ſon côté ſur la poupe un ſacrifice à Minerve. Dans le même Poëme, (*Liv.* 2.) les Compagnons de Télémaque ayant apporté ſur la poupe des vaſes remplis de vin, ils font des libations aux Dieux immortels, & particuliérement à Minerve.

Dans l'Iliade (*Liv.* 7.), les Grecs achetent, par des échanges, du vin de Lemnos, & aucun n'ôſe boire, ſans avoir répandu du vin pour faire des libations au fils de Saturne.

Le Poëte Nonnus (1), dans la longue deſcription qu'il a faite des cérémonies de la ſépulture, n'oublie pas le vin qu'on répand ſur le bûcher.

Je ſuis, &c.

---

(1) L. 37. v. 63, 64.

Voyez dans Lucien le Dialogue de Caron & de Mercure, & dans Plutarque [*in Ariſtid.*] les cérémonies de l'Anniverſaire des Platéens. Celui qui faiſoit la libation diſoit en tenant la coupe : *Προπίνω τοῖς ἀνδράσι τοῖς ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας τῶν Ἑλλήνων ἀποθανοῦσι* : Je bois aux vaillans hommes qui ſont morts pour la liberté de la Grèce.





TRENTIEME LETTRE.

Remarques sur quelques endroits de l'Esprit des Loix, *sur quelques usages des Turcs, & sur Mahomet.*

VOUS avez bien raison de dire, M. que le célèbre Auteur de *l'Esprit des Loix*, qui n'a vu vraisemblablement les Orientaux que de son cabinet, explique pourtant leurs usages, comme s'il avoit vécu parmi eux. Mais ne conviendrez-vous pas avec moi, que M. de Montesquieu, qui écrit si bien, a pu quelquefois s'exprimer mal, en parlant une langue étrangere, & se tromper sur la foi des Voyageurs. Je vais donc effacer quelques taches, ou corriger de légeres erreurs que j'ai trouvées dans son ouvrage.

Je ne voudrais pas, en premier lieu, rencontrer dans ce livre une faute que font la plupart de ceux qui parlent de la Turquie, en mettant indistinctement *Bacha* pour *Pacha*. Cependant, dans les Provinces de Turquie où l'on parle Arabe, on prononce constamment Bacha, parce que la Langue Arabe n'a pas la lettre P dans son Alphabet. Ceux qui n'ont fré-

quenté que ces Provinces, écrivent & prononcent *Bacha*, & de là vient l'erreur de ceux qui les copient.

Le mot de *Bacha*, en Turc, signifie Maître; ainsi on appelle un Janissaire, *Hassan-Bacha*, c'est-à-dire, *Maître Hassan*, comme nous dirions *Maître Jacques*. Ce mot nous vient de *Bach*, tête ou chef.

Le mot de *Pacha* est formé de *pai*, mot Persan, qui signifie *pied*, & de *scha*, qui signifie Souverain, c'est-à-dire, Lieutenant de l'Empereur. Or ce titre, comme vous savez, ne se donne qu'aux Visirs & aux Gouverneurs.

« QUAND la loi, dit M. de Montesquieu, » permet au Maître d'ôter la vie à son Esclave (1), c'est un droit qu'il doit exercer » comme Juge, & non pas comme Maître. » Il faut que la loi ordonne des formalités qui » ôtent les soupçons d'une action violente (2) ».

(1) L. 15. chap. 16. p. 285. v. 4.

(2) Il faut observer touchant le droit de vie & de mort sur les Esclaves, que l'Alcoran, qui est la seule loi en Turquie, exhorte les Maîtres qui ont un méchant Esclave, à le vendre ou à le chasser, après sept ans de service, terme auquel tout Esclave devroit recouvrer sa liberté.

Suivant la loi Turque, le Maître a droit de vie & de mort fur fon efclave : mais la loi civile ne le lui permet pas. On a vu cependant, en Turquie, un Anglois faire pendre chez lui fon Efclave (1) : il fe tira avec peine & avec beaucoup d'argent de cette affaire, parce qu'en Turquie on rachete le meurtre, & on paye avec de l'argent le fang qu'on a répandu.

Les Turcs, qui n'ont à l'égard de la pefte

---

(1) Ce trait d'inhumanité fait frémir, & paroît peut-être incroyable ; mais chez les nations les plus polies, il y a des hommes barbares & des monftres. En voici un autre exemple rapporté par un voyageur Anglois, *Ellis. t. 2. p. 117.*

Un Indien venu de fort loin avec fa famille pour trafiquer avec les Anglois au Fort d'Yorck, dans la Baye d'Hudfon, eut le malheur de ne trouver que très-peu de gibier dans fa route ; de maniere qn'il fut réduit à la derniere extrémité avec fa femme & fes enfans. Dans cet état affreux, ils arracherent la fourrure de leurs habits & effayerent de fe nourrir de la peau qui les couvroit. Cette reffource leur manqua bien-tôt ; &, ce qu'on ne peut lire fans horreur, ces pauvres gens furent obligés de fe nourrir de la chair de deux de leurs enfans. Arrivés à la Factorie, l'Indien, accablé de douleur, conta fa déplorable aventure avec toutes fes circonftances à un Gouverneur Anglois, qui ne répondit que par un grand éclat de rire. Le Sauvage, faifi d'indignation, tourna le dos à ce monftre, en lui difant : *Ce n'eft pourtant pas un conte à faire rire.* Voyage de la B. d'Hudfon par Henri Ellis.

aucune police, voient les Chrétiens dans la même ville échapper au danger, & eux feuls périr : ils achetent les habits des peftiférés, s'en vétiffent, & vont leur train (1).

Les François, les Anglois, & quelques autres, font les feuls étrangers qui s'enferment & qui prennent des précautions contre la pefte. (2) Les Chrétiens des pays Grecs, & les Arméniens fur-tout, non plus que les Juifs, n'échappent pas plus au danger que les Turcs, parce qu'ils s'y expofent comme eux. L'ufage eft chez eux plus fort que la crainte. Cependant il y a beaucoup de Turcs qui craignent la pefte, & qui s'en préfervent autant qu'ils peuvent. Lorfque la mortalité s'étend à un certain point, on fait des Prieres publiques (3). Si la peur d'une maladie mortelle arrêtoit la communication ; fi l'on s'enfermoit, comme on fait au fignal d'une rébellion, le gouvernement auroit toujours à redouter les effets d'une allarme

(1) L. 14. chap. 11. p. 265.

(2) En général tout ce qu'on appelle *Francs*, en Turquie, prennent les mêmes précautions. Les Grecs, les Juifs & les Arméniens fe bornent à quitter leurs habits, en entrant chez eux, & à les faire mettre à l'air.

(3) *Voyez* la Lettre fur la Pefte, au fecond volume.

générale, à laquelle on pourroit ſe méprendre. Il redouteroit & le défaut de vivres, auquel on eſt alors expoſé, & le cri du mécontentement, & les plaintes qui produiſent ſi ſouvent des émeutes. Il faudroit donc ſe prémunir contre la contagion, par des barrieres, & par la même police que nous obſervons dans nos Lazarets. Mais comment accorder, ſur ce point, une loi néceſſairement rigoureuſe, avec l'habitude du deſpotiſme, qui ne connoît point d'autre loi que ſa volonté?

« IL n'eſt pas mal que, dans les cas douteux, » les Juges conſultent les Miniſtres de la Re- » ligion. Auſſi, en Turquie, les Cadis interro- » gent-ils les Mollahs (1) ».

M. de Monteſquieu confond les Mollahs avec le Muphty. Le nom de *Mollah* déſigne un Cadi ou juge d'un rang ſupérieur; cependant les Cadis & les Mollahs exercent toutes les mêmes fonctions. Le Cadi ne conſulte que les livres des loix & les Juriſconſultes; mais quand deux perſonnes plaident devant lui ou devant le Mollah ſur une queſtion difficile ou intéreſſante, quoique ces Juges ſoient bien inſtruits de ce

(1) L. 12. c. 29. p. 234.

que la loi prononce en pareil cas, les parties prennent le *fetfa* du Muphty, qui eſt proprement une réponſe à leur conſultation, conçue en ces termes, *permis ou non permis par la loi.* Le Muphty eſt donc conſulté comme le premier interprète de la loi, & quand ſon *fetfa* n'y eſt pas conforme, le Cadi prononce ſuivant la loi, en ſuppoſant que le Muphty a été mal inſtruit.

« On change ſi ſouvent de femmes en Orient, » qu'elles ne peuvent avoir le gouvernement » domeſtique. On en charge donc les Eunu- » ques, on leur remet toutes les clefs, & ils » ont la diſpoſition des affaires de la maiſon (1) ».

Ceci n'eſt point encore exact. Les Eunuques ne ſont que pour la garde des femmes, pour les ſervir, & pour toutes les affaires du dehors, auxquelles des femmes preſque toujours enfermées ne peuvent vaquer. Mais le gouvernement intérieur & domeſtique leur appartient, & les Eunuques ne s'en mêlent pas.

Dans toute eſpece de procès, la preuve par témoins, vrais ou ſubornés, eſt toujours la plus forte en Turquie. Cette preuve teſtimoniale eſt

(1) L. 16. c. 14.

en telle considération, qu'à la fin du Ramazan lorsqu'il s'agit d'annoncer la nouvelle lune ou la fête du Bayram, on va signifier juridiquement au Cadi la découverte de la nouvelle lune, en faisant entendre des témoins dont il reçoit les dépositions.

Les Turcs paroissent avoir conservé plusieurs usages des anciens Romains. Ils bâtissent comme eux, pour leur logement, des maisons de bois, & de peu de durée; ils ne cherchent la magnificence & la plus grande solidité, que dans les édifices publics. On vous l'a dit sans doute, M. & on ne peut trop le répéter: ils sont en général plus religieux que nous; un Turc en priere est un vrai modèle de dévotion & de recueillement (1).

Je revenois un jour en compagnie & à cheval du village de Belgrade. Un Turc faisoit sa priere sur le bord du chemin, & je le considérois attentivement. On m'assura que, si j'approchois de lui, il ne leveroit seulement pas les yeux pour me regarder. J'étois jeune, & nouvelle-

---

(1) Au milieu d'un festin & d'une partie de plaisir, l'heure de la priere venue, les Turcs quittent tout pour se recueillir & pour prier Dieu, comme s'ils étoient dans le Temple.

ment arrivé en Turquie ; je ne pus croire ce qu'on me disoit. Je m'éloignai pour arriver au galop sur l'homme en priere : il se tint immobile. Je tournai autour de lui, il sembloit ne pas m'appercevoir ; il continuoit de se lever & de se remettre à genoux, sans lever les yeux. Enfin, j'appuyai presque sur lui la tête de mon cheval ; mais il ne daigna pas se détourner pour me dire la moindre injure, ou me faire aucun signe. Ainsi j'aurois perdu la gageure, si j'avois parié que j'interromprois sa priere.

J'ai fait une épreuve d'une autre espece. Avant d'entendre le Turc, dès qu'on chantoit une chanson en cette langue, je riois, comme tout étranger, de l'air & des paroles qui me paroissoient de la plus grande bisarrerie. Mais quand j'ai un peu entendu la langue, je n'ai rien trouvé de plus touchant, ni de plus tendre, que les chansons Turques, dont les paroles ordinairement peignent la situation d'un cœur bien épris, ou fort affligé, & l'air plaintif (quoique monotone) inspire une douce mélancolie. Je me sentois attendri, malgré moi, & l'impression que j'éprouvois, n'est pas une singularité que j'affectois parmi mes compatriotes.

Je ne vous parlerai point, M. des mœurs & des ufages des Turcs : Ricaud, Milady Montagut, & quelques autres Voyageurs ne laiffent rien à défirer fur cet article. J'aurois bien voulu feulement pouvoir vous communiquer un très-bon ouvrage fur Mahomet, de feu M. le Comte de Bonneval, dont fa mort trop prompte m'a privé, & qu'il m'avoit promis, comme vous l'allez voir par fa lettre que j'ai confervée.

* *Lettre de M. le Comte de Bonneval (Achmet Pacha) à l'Auteur.*

A Courou-Schefme (1) *le* 19 *Août.*

« J'AI toujours attendu, M. que M. C. vînt » ici, pour lui donner ma réponfe à la lettre » que vous avez eu la bonté de m'écrire.

» Je me fouviens qu'il y a environ cinq ou » fix ans, que Milord R. me pria par une de » fes lettres de lui envoyer en Angleterre mon » fentiment fur Mahomet, fur fa loi, fur la re- » ligion qu'il a établie, &, s'il fe pouvoit, » fur les caufes de fes progrès, & du rapide » accroiffement de la nation Arabe, dans les

(1) Village d'Europe fur le bord de la mer Noire, peu éloigné de Conftantinople.

» trois parties du monde connu de ſon tems.

» Ce Lord, mon ancien ami, & homme
» de grande littérature, m'écrivoit qu'il n'étoit
» nullement content de tout ce qu'il avoit lu
» ſur Mahomet, & qu'il ne voyoit que des Sa-
» tyres contre le Prophete & ſon ſyſtême. Il
» me prioit donc, puiſque j'étois ſur les lieux,
» de faire quelques recherches ſur ce ſujet in-
» téreſſant, & de lui dire librement mon avis;
» me promettant, ſi je l'exigeois, un ſecret
» inviolable. Il ajoûtoit, qu'il connoiſſoit mon
» impartialité, & qu'il tiendroit pour vrai &
» bien aſſuré, ce qu'il recevroit de ma part.

» Cette priere d'un homme que j'aimois ten-
» drement (car il eſt mort depuis) me fit em-
» ployer, pour le ſatisfaire, tous mes ſoins &
» ceux des perſonnes de cette nation capables,
» par leur peu de préjugés vulgaires, de m'é-
» claircir toute choſe, & la vérité ſur-tout. J'a-
» vois alors un Kiaya Provençal de la Cio-
» tat, & de la famille de B. nommé Muſta-
» pha, qui ſavoit parfaitement l'Arabe, qu'il
» liſoit & écrivoit très-bien. Il feuilleta tous les
» plus anciens manuſcrits qui parloient de Ma-
» homet. Il travailla même avec des gens éclai-
» rés, & auſſi peu prévenus que lui, quoique

» Musulmans. Il m'en coûta quelque chose ; mais
» sur leurs mémoires, tirés des livres originaux,
» je fis, après un an d'exactes recherches, un
» *Essai sur Mahomet, sur sa religion, sur ses*
» *loix, sur ses conquêtes & sur les Arabes.* Cet
» ouvrage plut infiniment à Mylord R. qui le
» remit, en mourant, à un autre savant, aussi de
» mes amis, le lui ayant envoyé de Portugal
» où il mourut, à condition qu'il n'en don-
» neroit point de copie. Je dois en avoir les
» brouillons, & si je les trouve, je vous les
» communiquerai volontiers. Je crois que j'ai pris
» le ton qu'il faut prendre dans cette histoire,
» & dans ce tems-ci, où les hommes recher-
» chent la vérité par une bonne critique sans
» prévention, & sans injures ».

Vous regretterez comme moi, M. la perte d'un ouvrage aussi curieux, aussi piquant, aussi instructif, que doit l'être celui-là. M. le Comte de Bonneval y réfutoit principalement la vie de Mahomet, par M. de Boulainvilliers. Il faisoit voir qu'en séparant le faux Prophete du grand-homme, Mahomet étoit un génie puissant, un excellent législateur, un très-habile politique, un véritable conquérant, & qu'accommodant sa religion au Cli-

mat, il en avoit pris les fondemens dans le catéchiſme des Ariens. Il rendoit enſuite raiſon de tous les Exploits militaires & des conquêtes de Mahomet. Tel étoit le plan de cet ouvrage, ſuivant ce qu'il m'en a dit lui-même. Si ſur la foi des livres Arabes, il avoit un peu trop exagéré l'éloge du chef de la Religion Muſulmane, un lecteur inſtruit & judicieux auroit vu d'un coup-d'œil toutes les reſtrictions dont un pareil éloge étoit ſuſceptible.

Je ſuis, &c.





TRENTE-UNIEME LETTRE.

Sur les Arts.

QUI ne ſeroit tenté, M. en parlant des Grecs Modernes, de parler des Arts, quand même on ne trouveroit plus chez eux aucun de ces précieux monumens qui nous en rappellent le bel âge?

J'ai dit dans mes Lettres précédentes, un mot de la Muſique & de la Poëſie des Grecs; mais les conquérans de la Grece, à l'exemple des Anciens Perſes, ne ſouffrent plus ni Peintres, ni Sculpteurs en figures. Avant eux, une Religion ſainte, la plus propre à réprimer les paſſions, pour mettre, dans un climat dangereux, la chaſteté à couvert des occaſions & des chûtes, avoit déjà borné les progrès des Arts, en proſcrivant les nudités. L'autorité ſouveraine, & le fanatiſme encore plus puiſſant, avoient ſuſcité, dans l'Empire Grec, cette ſecte de furieux (1), qui, ſous prétexte d'abolir un culte idolâtre, briſoient indiſtinctement toute

(1) Les Iconoclaſtes.

espèce d'*Images*, c'est-à-dire, les plus beaux ouvrages de Peinture & de Sculpture. Comment les Arts, ainsi persécutés & déja fort déchus de leur ancien éclat, auroient-ils pu se maintenir dans un pays où, soutenus par le spectacle de la plus belle Nature, ils s'étoient perfectionnés au point que la Grèce étoit devenue l'école de Peinture & de Sculpture la plus célèbre qui eût jamais existé ?

Mais s'il est vrai qu'il faille aller chercher à Rome & en Italie les plus beaux monumens qui nous restent de la Grèce, & qu'on en a successivement enlevés, on peut du moins reconnoître encore, dans l'ancienne Patrie des Arts, quelques modèles de ces ouvrages inimitables, & par conséquent essayer de rendre raison des progrès rapides qui nous étonnent dans ceux qui les exécutèrent. Les talens non développés par l'étude, par l'exercice, & restés dans l'inaction, y sont encore aujourd'hui sous nos yeux. On a peut-être trop négligé de faire cette observation : mais je crois pouvoir regarder la Grèce comme une école utile pour tous les Arts du Dessin.

Je voudrois à cet effet opposer aux plus beaux tableaux trouvés récemment à Hercula-

num, parmi tant d'autres médiocres, à ceux même qu'ont décrit Pausanias & Lucien, les tableaux vivans, animés, qui pourroient encore servir de modèle aux Peintres, aux Sculpteurs & aux Poëtes, si les Arts de l'ancienne Grèce pouvoient renaître dans la moderne. Je voudrois seulement ébaucher ce qu'une main plus habile pourroit terminer un jour avec plus de fruit.

Mon dessein n'est pas ici de parler des Arts en Artiste ou en Amateur capable d'en écrire l'histoire, mais de chercher dans la Nation, que j'étudie attentivement, les traces du génie qui les créa, ou la raison de ce qu'elle a fait & de ce qu'elle ne fait plus, je veux dire, de la perfection où elle a su porter ces Arts jusqu'à leur décadence & leur chûte.

Je sais que je ne dois plus chercher dans la Grèce ni de célèbres Artistes dont la race y est ensevelie, ni des tableaux ou des statues qu'on a détruits, ou enlevés (1). Mais, après

---

(1) Les Anglois n'ont pas été les moins ardens pour cette recherche, ni les plus lents à dépouiller la Grèce Moderne de ornements qui lui restoient.

Le Comte d'Arundel, qui vivoit à Londres sous le règne

y avoir retrouvé tant d'ufages anciens, je recon-

---

de Charles I, étoit l'homme le plus Curieux, & le plus célèbre Amateur de fon tems. S'il en avoit eu le pouvoir, il auroit enlevé toutes les Statues & toutes les Infcriptions qui fubfiftoient alors dans la Grèce. Il fit l'acquifition des fameux Marbres d'Oxfort qui portent encore fon nom. M. *Walpole*, dans le fecond Volume des *Anecdotes concernant l'état de la Peinture & des Arts en Angleterre*, à la fin du Chapitre où il fait l'hiftoire de la fameufe Collection que Charles I. avoit raffemblée à grands frais, donne une grande idée de celle qu'avoit formé dans le même tems le Comte d'Arundel. Il nous apprend que ce Lord eft le premier Anglois qui ait fait paffer dans fon Ifle des Statues Antiques; qu'après vingt ans de recherches, il s'en étoit trouvé pofféffeur d'un affez grand nombre, pour en pouvoir enrichir fes Maifons & fes Jardins, & qu'enfin, c'étoit dans la Grèce qu'il avoit fait la plus abondante moiffon. Son principal Commiffionnaire, étoit le Chevalier *Guillaume Petty*, qui l'étoit auffi du fameux Duc de Buckingham. Le Chevalier *Thomas Roë*, dans une de fes Lettres, obferve qu'il n'étoit pas poffible de faire un meilleur choix. C'étoit, dit-il, un homme infatigable & à l'épreuve de toutes fortes d'aventures. Pour fe concilier la confiance des Grecs, il s'étoit conformé à leurs ufages, & à leur maniere de vivre; il mangeoit avec eux les jours de travail; il ne lui coûtoit rien de paffer les nuits couché fur une planche ou dans un bâteau de pêcheur; il fe prétoit à tout ce qui pouvoit leur être agréable & ne fe refufoit à rien, pourvû qu'il parvînt à fon but. Il avoit fait une très-belle récolte à Samos: mais, après avoir quitté cette Ifle, il fut affailli d'une tempête dans laquelle il courut le rifque

nois, ſous le même Ciel, le même génie qui fit autrefois les Peintres & les Poëtes ; j'y vois des tableaux naturels & des modèles vivans d'après leſquels le talent peut s'exercer encore avec ſuccès.

Les anciens Grecs, accoutumés à des ſpectacles publics que la corruption des mœurs a toujours rendu trop dangereux, ont dû s'attacher aux Arts agréables qui repréſentoient & vivifioient les paſſions. Comment n'auroient-ils pas été ſenſibles aux attraits des Arts, échauffés comme ils l'étoient par le chant des beaux vers d'Homère, par les brillantes images de leurs Poëtes, par les merveilles qu'on racontoit du pouvoir & de la ſageſſe d'Orphée ; enfin par la vue des chef-d'œuvres de Peinture &

---

de périr, & malheureuſement tout ce qu'il avoit avec lui fut jeté à la mer.

Ces hommes rares ne le ſont pas en Angleterre, témoin M. le Chevalier *James Bruce*, qui, après le Voyage le plus long, le plus haſardeux & le plus pénible, nous a généreuſement apporté des richeſſes qui nous étoient inconnues, & qui ne s'eſt pas moins diſtingué en France par ſes connoiſſances & par ſes recherches, que par tous les trais généreux qui ont conſacré parmi nous ſa bienfaiſance & la nobleſſe de ſes ſentimens. Je ſuis flatté de pouvoir ici rendre ce foible témoignage à l'amitié dont il m'honore.

de Sculpture dont étoient ornés les Temples & les plus petites Villes de la Grèce ?

Quelle Nation a plus fait pour les Beaux-Arts, & les a plus honorés que les Grecs ? Les hostilités cessoient à l'approche des Jeux de la Grèce. On oublioit toute animosité, tout autre soin, tout autre intérêt, lorsqu'il s'agissoit de disputer le prix des talens. On disputoit jusqu'au *prix de la Beauté* qui enflammoit les Artistes, en leur fournissant des modèles.

Tous les talens s'étoient développés à la fois & brilloient en même tems (1) : les Arts se tiennent par la main comme les Grâces. Dédale eut à peine achevé son fameux Labyrinthe de Crète, que la Danse, telle que je vous l'ai peinte ailleurs, imita l'ouvrage de Dédale & forma le tableau le plus riant. Les Grecs excelloient dans l'imitation, & ce talent les caractérise encore. Leurs Danseurs & leurs Pantomimes l'avoient portée à un point de perfection que nous avons de la peine à nous imaginer. Néron, au rapport de Lucien, avoit un Pantomime Grec qui

(1) *Omnia tempus*
Nacta suum properant nasci. Claud.

repréſentoit les principaux traits de la Fable avec tant d'énergie & de vérité, qu'il rendoit les objets préſens. Un Prince du Pont qui ſe trouvoit à Rome, après avoir vu jouer ce Pantomime, fit les plus grandes inſtances pour l'obtenir de l'Empereur, & Néron lui en témoignant ſa ſurpriſe : « J'ai pour voiſins, lui dit ce Prince étranger, » des barbares dont perſonne n'entend la langue ; je penſe que cet » homme pourra nous ſervir d'interprète & » leur faire entendre tout ce qu'il voudra (1) ».

Les progrès de la Danſe ſuivirent ceux de la Muſique, & ces deux Arts fleurirent en même tems à Argos. Bientôt on entend chanter les poëſies d'Homère ; Simonide, père de l'Elégie, ſoupire ; la Tragédie, ſortie du charriot ruſtique de Theſpis, doit ſon cothurne à Eſchile ; enfin tous les Arts ſe réuniſſant à Athènes reconnoiſſent la Grèce pour leur patrie.

Telle étoit l'heureuſe influence ou la communication du génie chez cette ſpirituelle Nation : la Muſique, la Danſe, la Poéſie, la Peinture, la Sculpture, tous les Arts raſſemblés ſe ſoutenoient & ſe perfectionnoient

(1) Dialogue de la Danſe.

réciproquement. Les murs de Thèbes s'élèvent au son de la lyre ; le Musicien & le Danseur étoient Peintres ; le Peintre étoit Poëte ; l'éloquent Ulysse avoit fait de ses propres mains, suivant Homère, le lit où couchoit Pénélope. Il étoit Artiste & Dessinateur ; il ne peut raconter à Calypso l'aventure de Rhésus, sans la dessiner sur le sable (1).

C'est ainsi que le Titien, parlant d'une de ses compositions, dit avec l'énergie de sa verve : *Je vous envoie la Poésie de Venus & d'Adonis, &c.* (2)

La Nature seule fit autrefois dans la Grèce les Peintres, les Sculpteurs, les Poëtes, en un mot tous les hommes de génie qui ont répandu tant d'éclat sur cette heureuse contrée. Une imagination vive, agréable, un esprit actif, une organisation fine, un goût délicat, ou plutôt une extrême sensibilité : toutes ces dispo-

---

(1) In spisso littore pingit opus. *Ovid. De Arte Am. L.* 2.

(2) *Mando ora la Poesia di Venere & Adone*, &c. Ce Poëme étoit un tableau qu'il avoit fait pour le Prince d'Espagne, fils de Charles-Quint, depuis Philippe II, & qu'il adressoit à Bénavidès pour être présenté à ce Prince. Il y en a une Copie à Rome dans le Palais Colonne, & il a été gravé plusieurs fois. *Raccolta di Lettere sulla Pittura*, &c. Tome I. *p.* 242.

ſitions, jointes au plus beau Ciel, à l'aſpect des riantes campagnes, au gouvernement le plus propre à développer, à étendre encore & à aggrandir le génie qui, ſans la liberté, n'a point de reſſorts : voilà ce qu'elle avoit mis chez les Grecs, & ce qu'elle y trouva. Elle eut ſeulement à les tourner vers les objets les plus capables d'exercer leur ſenſibilité, & l'on vit naître les Arts. Le goût formé par l'habitude de voir & de produire de belles choſes, on ne reconnut plus d'autre empire que celui des Arts & des Talens, ni d'autre bonheur que dans la gloire de la Patrie.

« PLUS on étudie les Anciens, dit M. le Comte de *Caylus*, » plus on eſt frappé du » mérite & de la ſupériorité des Grecs, dans » toutes les opérations de l'eſprit. Les produc» tions de cette heureuſe Nation, ſont les ſeu» les qui préſentent des exemples de la juſteſſe » & de la ſimplicité. Le deſir de montrer de » l'eſprit, cette maladie qui tourmente les Mo» dernes, ne s'eſt introduit chez eux que fort » tard, & dès-lors le bon goût s'eſt affoibli. » Le peu de progrès de nos connoiſſances & de » nos talens vient en grande partie de ce qu'on » lit peu les Anciens, & que l'on s'écarte des

» grands & véritables exemples qu'ils ont laiſ-
» ſés (1) ».

Si l'on ne peut méconnoitre le génie pour le père des Arts, la liberté certainement fut leur mère. Nés dans ſon ſein, on les voit tous en effet abandonner avec elle la Grèce dévaſtée & conquiſe. Ils déclinerent & ſe perdirent de la même façon chez cet ancien peuple qui poſſéda les mêmes Arts que les Grecs perfectionnèrent après lui ; je veux parler ici des Etruſques chez qui l'on trouve peu de veſtiges des Arts depuis qu'ils furent entièrement ſubjugués par les Romains (2).

Les Grecs ne peignent plus comme autrefois, parce qu'ils ont perdu leur liberté ; & l'eſclave du deſpotiſme (le plus doux peut-être) content de jouir de ce qu'on lui laiſſe poſſeder, s'accoutume par l'habitude à ne rien voir au de-là. Il n'y a plus ni gloire, ni récompenſe pour les talens agréables, & pour les beaux Arts. Ce n'eſt que ſous un gouvernement heureux & libre, qu'il peut ſe former des Artiſtes

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.* Tome 19.

(2) Un homme tombé dans l'eſclavage a perdu la moitié de ſon intelligence, *dit le Peintre de la Nature*, Homère.

que l'émulation excite à perpétuer le ſouvenir du bonheur dont jouit une nation floriſſante, par des monumens qui paſſent à la poſtérité.

J'ai dit que la perte de la liberté des Grecs avoit entraîné la ruine des Arts. Vous ſavez, M. que, ſuivant une de leurs anciennes loix, l'homme libre pouvoit ſeul exercer la peinture à Athènes, parce qu'on penſoit que ce bel Art n'étoit pas fait pour des mains ſerviles (1).

Il faut ajouter qu'anciennement les habiles Artiſtes étoient diſtingués & comblés d'honneurs, & qu'ils diſputoient, devant des juges éclairés, le prix des talens (2). Or, c'eſt ce que les Grecs Modernes ne peuvent plus eſpérer aujourd'hui. Chez nous, & partout où l'on cultive les Arts, les Artiſtes ſont communément bien payés, quelquefois même on les enrichit; &, ce qui eſt plus flateur encore, ils reçoivent des diſtinctions, lorſqu'ils ont atteint une ſupériorité qui les éleve au-deſſus des autres. En général, il eſt certain que, pour l'avancement des Arts, les richeſſes ne valent pas l'aiguillon de la gloire, & ne produiſent pas le même ef-

(1) Recherches ſur la Peinture, de Webbe, *page* 33.

(2) Hiſtoire de l'Art. *Tome* 1. *page* 231.

fet. L'amour de la gloire éleve l'âme ; & tout artiſte né pour ſe tirer de la foule, échauffé par ce ſentiment, eſt infiniment plus ſenſible à l'honneur qu'aux biens de la fortune. Il ne peut que partager ces biens avec un grand nombre d'hommes qui en ſont indignes, ce qui n'eſt gueres propre à flatter un cœur que l'intérêt n'a pas rétréci. Et puis l'inconvénient des richeſſes, eſt de faire naître, où d'augmenter la ſoif de l'or & le goût du luxe, diſpoſitions qui tôt où tard ne peuvent qu'amollir un Artiſte, l'arracher au talent qui l'a conduit à l'abondance, ou lui faire négliger ſa gloire.

Si je méritois d'être cité parmi les amateurs des beaux Arts, prétention dont je ſuis bien loin, je ne voudrois pas qu'on eût à me reprocher ni trop de paſſion pour l'antiquité, ni de prévention nationale. Je me garderois bien de penſer comme de certains *Virtuoſes* qui ſe paſſionnent tellement pour les ouvrages Grecs, que tout ce qui porte ce nom eſt à leurs yeux un chef-d'œuvre. Je ſais que les Artiſtes Grecs ont dû répandre, en ſe multipliant, une quantité prodigieuſe d'ouvrages, & que dans ce qu'ils ont produit il y a néceſſairement bien du médiocre. J'en atteſte ce grand nombre de

pierres gravées qui circulent dans l'Italie & dans le Levant, & parmi lesquelles il est si rare d'en trouver de belles.

Mais comment, dans tous les tems, la Grèce n'auroit-elle pas produit une foule d'Artistes? Les Grecs, accoutumés à voir les représentations de tous leurs Grands-Hommes, pouvoient-ils ne pas s'intéresser vivement à la culture des Arts qui les reproduisoient sans cesse?

Le Christianisme, en renversant les objets d'un culte prophane, respectoit les statues des Empereurs & des hommes illustres. Il étoit bien éloigné de proscrire les Arts renfermés dans de justes bornes. Lorsque les Grecs furent affermis dans la foi, au point de ne plus faire craindre de retour à l'Idolâtrie, on leur permit les images, pour s'accommoder au goût de la Nation. Pour les leur ôter ensuite, il ne fallut rien moins que les violences d'un Empereur, soldat ignorant (1) né dans l'Isaurie, qui, par son commerce & ses liaisons avec les Sarrasins & les Juifs, avoit pris en aversion les figures ou représentations qu'ils bannissoient de leurs Temples. Il fallut tout l'effort du fanatisme

(1) Léon l'Isaurien.

pour établir dans la Grèce la secte des Iconoclastes dont un Grec n'auroit jamais été l'auteur (1).

Les Arts, depuis leur décadence, se sont montrés de tems en tems chez les Grecs, mais comme la foible lumière d'un flambeau qui ne peut plus se rallumer sous l'humidité d'un brouillard épais. Dans le dixième siècle, l'Empereur Porphyrogenète, après avoir été chassé du trône par l'usurpateur *Romanus Lecapenus*, abandonné de tous les siens, peignoit pour gagner sa vie (2).

Les Grecs modernes ont encore tout ce qu'ils ont pu conserver de la Grèce ancienne. Tandis que les hommes sont appliqués au commerce, à la navigation, à l'agriculture ou à des fabriques d'étoffes qui imitent celles des Turcs,

(1) On lit cependant que Théophile, fils de l'Empereur Michel & persécuteur des images, comme son père, non-seulement fit effacer dans les Eglises les figures qui représentoient les Saints; mais encore, que, pour ôter aux Catholiques tous les moyens de les rétablir, il chassa les Peintres de ses Etats. *Hist. Univers. de M. Hardion, Tome 2.*

(2) *Picturam pulchrè exercendo sibi victum quærente.* Dissertation de M. le Comte de Caylus, sur les Princes qui ont cultivé les Arts, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions. *Tome 29.*

& même celles de Lyon, les femmes dessinent, brodent & nuënt parfaitement les fleurs, les fruits, les feuillages, & l'on ne peut se lasser d'en admirer le travail dans les broderies Grecques. Le talent le plus décidé n'ôse reprendre le pinceau pour peindre la figure, ou ne peint qu'en cachette. C'est ainsi que le fils de Sôliman, Capitan Pacha, devenu depuis Grand Amiral, dans les croisières qu'il faisoit avec la flotte du Grand Seigneur, s'amusoit secrettement à peindre les plus belles femmes des Isles de l'Archipel (1). Je sais que les hommes naissent avec un penchant décidé pour l'imitation de ce qu'ils voient; mais il n'est réservé qu'à un petit nombre de génies heureux de percer, & les siècles qu'ils illustrent se comptent.

Je reviens à nos Grecs modernes, & je ne puis me dispenser de vous rappeler, à cette occasion, les usages dont je vous ai déja entretenu. Les Grecs aiment encore les fêtes, les jeux, les spectacles, le luxe; mais le gouvernement leur impose une contrainte qui les dé-

(1) Il avoit donné à feu M. le Comte *Desalleurs*, Ambassadeur de France à Constantinople, quelques-uns de ses tableaux.

courage. Tout luxe extérieur leur eſt interdit; mais ils s'en dédommagent dans l'intérieur de leurs maiſons. On trouve chez les riches, le goût, la propreté, & la magnificence des anciennes maiſons d'Athènes, dont l'Architecture avoit toujours au-dehors peu d'apparence ou d'éclat (1), mais qui, dans l'intérieur, étoient recherchés & voluptueuſes. Les Grecs, à l'exemple des Anciens, ne tapiſſent point leurs appartemens; comme eux, ils font peindre ſur les murs (2), non des figures, mais des vaſes de fleurs artiſtement travaillés. Ils ont des lambris dorés d'une belle ſculpture, & des plafonds richement incruſtés. Quand ils ſe croient autoriſés à bâtir plus ſomptueuſement, & à faire éclater leur goût, ils s'y livrent ſans meſure. Les évènemens même auxquels ils s'expoſent néceſſairement par ce luxe, ne les rebutent point. On voyoit, il y a quelques années, à Conſtantinople ſur le canal de la Mer Noire, la belle & magnifique maiſon de l'infortuné Grec *Stavraky*, qui étoit devenu favori du Grand-Seigneur.

---

(1) Origine des Loix. *Tome 3, Liv. 6.*

2. Hiſtoire de l'Art. *Tome 2, p. 84.*

Le Sultan, en ordonnant ſa mort, fit raſer ce bel édifice, ſur lequel on a vu depuis, avec un juſte étonnement, un autre Grec faire élever une maiſon encore plus belle.



TRENTE-



TRENTE-DEUXIEME LETTRE.

Continuation du même ſujet.

JE crois, M. qu'on peut juger des commencemens & des progrès de l'imitation par le ſentiment que nous éprouvons à la vue des Beautés Grecques qui ſubſiſtent encore. Le même Soleil qui éclaira autrefois la Grèce, y brille toujours ſans nuages, tandis qu'il laiſſe croupir tant d'autres peuples dans les brouillards épais qui les environnent. En Grèce, un air pur, un climat doux, des jours ſereins m'annoncent, à chaque inſtant, que je vais découvrir les Vénus de Praxitèle & d'Apelle, les formes les plus régulières, des yeux noirs, vifs, animés d'un feu naturel, des tailles élégantes & majeſtueuſes, un habillement ſimple & léger qui laiſſe voir toute la beauté du corps, & qui n'en cache aucun défaut. Telles ſont les femmes Grecques, auſſi aiſées, auſſi libres dans l'intérieur de leurs maiſons, qu'elles ſont compoſées & enveloppées quand elles ſortent; car des manches étroites & fort longues laiſſent voir à peine l'extrémité de leurs doigts, ſi ce

n'est à la campagne où elles se gênent moins, & se montrent avec plus de liberté (1).

Qui pourroit, en les voyant, ne pas reconnoître les modèles que les anciens Peintres imitèrent? C'est d'après des dessins, ou sur des copies, le plus souvent foibles & léchées, que

---

(1) Les François qui sont actuellement à Constantinople, & qui voient, soit à Péra, soit au village de *Tarapia*, sur le Canal de la Mer-Noire, plus de femmes Grecques qu'on n'y en voyoit autrefois, avoueront que les Beautés Grecques sont les plus parfaites de toutes. J'en appelle au témoignage de M. *de Favrai*, qui a bien voulu me fournir quelques dessins de sa main, & qui a fait pour M. le Chevalier de Vergennes une riche collection de tableaux qui pourront prouver ce que j'avance. Le Voyageur Bélon, que je vous ai déja cité, dit dans son vieux langage, au sujet d'un cercle que les Grecs font avec le pouce & le premier doigt de la main, pour désigner les yeux d'une belle personne : *Cette comparaison du cercle est très-ancienne chez les Grecs & moult célébrée par leurs écrits.... Les Grecs, juges de la beauté féminine, surnomment les femmes d'excellente Beauté en un seul mot*, Platyophthalmos, *qui vaut autant à dire que* larges yeux: *mais c'est à cause des sourcils élevés qui font avoir bonne grâce aux femmes, & plutôt à celles qui ont le visage large. Si on vouloit observer les statues & antiques médailles des anciens Grecs, on y trouveroit les yeux d'excessive grandeur en comparaison de ceux des médailles Latines* : page 442, Chapitre 33, intitulé : *Louanges d'une Beauté excellente*, &c. ou *Beauté à la Grecque.*

nos Eleves dans les Arts du deſſin ſe forment par la ſeule habitude de deſſiner & de revenir continuellement ſur les mêmes ſujets (1). C'eſt

(1) Feu M. *Mariette*, ayant lu cet endroit de ma Lettre, m'écrivit ce que je vais rapporter ſans en altérer un ſeul mot. « CROYEZ-MOI, M. les Anciens Grecs peuvent avoir » eu ſur nous l'avantage de pouvoir ſe procurer des modè- » les plus parfaits que les nôtres; mais quant aux moyens » qu'ils ont employés pour parvenir à l'Etude du Deſſin, » elle ne peut être différente de celle que nous faiſons pra- » tiquer à nos Eleves. N'imaginez point que du premier abord » ils ayent deſſiné d'après nature. Les Diſciples auront deſſiné » dans l'Attelier de leurs Maîtres, d'après les Ouvrages que » ceux-ci leur mettoient ſous les yeux; & ce n'eſt qu'après » s'être ainſi formé les yeux & la main, qu'ils ont pu vôler » de leur propres aîles & travailler d'après nature. Nous » agiſſons de même avec nos Eleves, & c'eſt un malheur » pour eux, quand les ouvrages ſur leſquels ils ſe forment » ſont foibles & ſans verve; mais cela n'arrive pas à ceux » qui fréquentent de bonnes Ecoles. On leur donne à imiter » ce que l'Antique a de plus parfait; & comme on n'ac- » quiert pas ſitôt l'habitude de bien deſſiner, on ne peut » ſe flatter d'y parvenir, qu'en revenant ſouvent ſur le même » ſujet. C'eſt le ſeul moyen de reconnoître ſes fautes & de » ſe corriger ». Cette obſervation, dont je reconnois la juſteſſe, explique bien ce que je n'ai pas ſuffiſamment déve- loppé, ſans détruire aucun des faits que j'avance. Je ſais, que pour copier la nature, il faut apprendre à la bien voir. L'ap- prentiſſage de l'Art n'eſt en quelque ſorte que l'étude de la Nature réfléchie dans les ouvrages de l'Art. Mais il n'en eſt

la Nature, & la Beauté même, que les premiers Deſſinateurs Grecs copierent toujours. C'eſt le pouvoir de la beauté, non ſur les ames ou ſur les ſens, mais ſur l'activité de l'eſprit, joint au goût de l'imitation, qui les forçoit à deſſiner. Peut-être ont-ils d'abord nommé *beau*, ce qui n'étoit qu'agréable ? Ils ont enſuite comparé des traits piquans à de plus réguliers; & enfin l'enſemble ou la Beauté parfaite s'eſt montrée. Si c'eſt en effet l'amour qui fit faire à la fille d'un Artiſan de Corinthe (1), d'après l'ombre de ſon amant, les premiers traits du deſſin, le premier contour, l'Art acheva de tracer les autres d'après le modèle ou le corps même. Cette Beauté, qu'il eſt plus aiſé d'admirer que de définir, pouvoit donc ſeule faire éclore l'Art d'imiter les formes naturelles, & développer ainſi le talent.

---

pas moins vrai que le génie libre & pur, ou plus original des Artiſtes Grecs, ſans ceſſe excité, nourri, ſoutenu par l'aſpect d'une nature plus ingénue ou moins altérée que la nôtre, la ſentoit plus fortement & l'exprimoit de même.

(1) La fille de Dibutades, ouvrier en poterie à Corinthe, traça ſur le mur, à la lueur d'une lampe, l'ombre de ſon amant qu'elle voyoit partir à regret; ce qui fit naître à ſon père l'idée du premier ouvrage de plaſtique, ou de modelé, connu dans la Grèce.

Ces beautés agréables & touchantes que l'on nomme communément des *beautés de goût* ou *de fantaisie*, & qui séduisent au premier coup d'œil, ne sont pas celles où se rencontrent les perfections que l'Art a su démêler & réunir. Elles ne souffrent ni le détail, ni la discussion; c'est le sentiment qui les juge; & qui, rapidement excité, n'attend pas l'examen pour prononcer en leur faveur. Il en est ainsi de la plupart des ouvrages modernes. Mais les beautés Grecques antiques, comme la Vénus de Médicis, & les chef-d'œuvres du Guide, de Raphaël, & du Corrège, sont des beautés du premier ordre, qui peut-être ne frappent pas d'abord tous les yeux, & qui semblent même ne pas offrir tout ce qu'on attendoit, parce qu'elles ne se font bien sentir qu'aux regards intelligens du véritable amateur; mais qui semblables aux pensées sublimes, paroissent toujours plus belles, à mesure qu'on y revient, qu'on les étudie & qu'on en pénètre le sens. Ainsi, les plus belles femmes de la Grèce, après avoir servi de modèles aux Artistes, devinrent ceux des Divinités & les objets du culte de la Nation. Le Tribun Clodius plaça sur le terrein de la maison de Cicéron, qu'il avoit

fait exiler, la ſtatue de la Déeſſe de la Liberté. Cette ſtatue repréſentoit originairement (1) une Courtiſanne de Tanagre, ville de Béotie. Or pour rendre raiſon des progrès qu'avoient faits les Arts de la Grèce, il ne faudroit que ramaſſer un nombre ſuffiſant de pareils exemples, ou pouvoir découvrir les Beautés qui leur ſervoient de modèles; on y reconnoîtroit ſouvent les idées originales & les traits de la plupart de leurs Divinités.

Je jette ici librement mes idées, &, penſant avec vous ſans contrainte, je vous livre mes réflexions & mes conjectures. Vous vous êtes ſans doute apperçu déja que l'enthouſiaſme Grec m'emportoit un peu loin; je ne ſuis pas à l'éprouver. J'avois ôſé dire un jour devant M. *Mariette*, que les Grecs avoient vu la Nature de plus près que nous dans l'éclat de ſa jeuneſſe & de ſa fraîcheur, & que nous n'en voyions que les rides. « La Nature ne vieillit » point, » me dit-il: & ce mot ſimple me frappa. Il ajouta ce que je vais vous tranſcrire.

« C'EST être dans l'erreur que de croire que » les Artiſtes Grecs n'ont mis tant de perfec-

(1) Hiſtoire Romaine de Crévier. *Tome XII, page 190.*

» tion dans leurs productions, que parce qu'ils
» avoient communément sous les yeux de plus
» parfaits modeles que n'en offrent aujourd'hui
» les pays que nous habitons. Si cela étoit,
» tous les ouvrages Grecs généralement, sans
» excepter ceux des Artistes du second ordre,
» s'en ressentiroient. Il ne faut pas s'imaginer
» qu'il ne soit sorti de l'ancienne Grèce que
» des chef-d'œuvres. Ceux qui nous restent sont
» en très-petite quantité & n'égalent point, à
» beaucoup près, pour le nombre, les ouvra-
» ges médiocres que le tems a épargnés. Dans
» ces derniers, on ne voit rien qui rappelle
» l'imitation d'une Nature accomplie dans tou-
» tes ses parties. Quel étoit donc le guide qui
» éclairoit les grands Artistes & qui les fai-
» soit opérer si supérieurement? C'étoit le goût,
» le sentiment; c'étoit une idée juste qu'ils s'é-
» toient faite du vrai Beau; c'étoit une ima-
» gination riche & brillante, & l'heureux ta-
» lent de rendre, sans altération, ce que leur
» génie avoit encore plus heureusement conçu.
» C'est ainsi que, de nos jours, le Corrège,
» le Guide, & les autres Peintres qui ont été
» assez fortunés pour avoir su saisir le vrai dé-
» gré de la Beauté, & en avoir été affectés,

» ne l'ont ſouvent cherchée & trouvée que » dans leur imagination & non dans des mo- » dèles vivans, qui certainement n'auroient ja- » mais rempli les idées grandes & divines, ſi » je l'ôſe dire, dont ils étoient animés. On ſait » que le Guide, lorſqu'il peignoit ces têtes de » femmes, qui le diſputent en beauté à celle » même de la Vénus antique, n'avoit quelque » fois ſous les yeux que des modèles de fem- » mes d'une beauté médiocre : ſoyez perſuadé » que les Anciens n'ont pas ſuivi d'autre mé- » thode ».

Voilà un jugement auquel je n'oppoſerai pas mes foibles conjectures; mais, après vous l'avoir rapporté comme un préſervatif, je puis continuer de vous expoſer comment j'ai raiſonné d'après ce que j'ai vu chez les Grecs Modernes, en me ſouvenant des Anciens.

Les Artiſtes Grecs s'étant ſoumis à une ſcrupuleuſe imitation de la Nature & à ne s'en écarter jamais, n'ont pu manquer de deſſiner correctement; mais ils ont eu avec cela des ſecours qui nous manquent. La nudité des bains leur a fourni des idées juſtes & préciſes de la beauté du corps, & de cette fleur de la jeuneſſe qu'ils exprimoient ſi bien. Ils avoient en

core des Athlètes & des Lutteurs qui les mettoient en état d'étudier tous les mouvemens des nerfs, le jeu des mufcles, & l'emmanchement des membres; des objets nobles & agréables étoient fans ceffe fous leurs yeux. C'étoient des modèles qu'ils étoient partout à portée d'obferver utilement & de furprendre dans les attitudes les plus avantageufes.

Si vous obfervez aujourd'hui une jeune Beauté Grecque à fon lever, elle vous préfentera, fans y penfer, les mouvemens & les fituations les plus favorables à l'imitation. En fortant de fon lit, elle fe jette nonchalament fur fon Sopha, fans fonger à s'habiller encore. Le grand jour l'éblouit: elle baiffe les yeux, elle s'affied, s'allonge, releve fes genoux, penche fa tête, l'appuye fur une main, & prend enfin fucceffivement toutes les attitudes de la fimple Nature abandonnée à elle-même & fort éloignée de l'Art qui la contrefait. Que le Peintre ou le Sculpteur s'approche; qu'il obferve & qu'il tâche d'exprimer la grâce naïve des mouvemens, la douceur & la foupleffe des contours que déploie librement cette Beauté qui fe croit fans témoins.

Tels font à mes yeux les modèles qui ont

autrefois dirigé la main d'un deſſinateur habile. Auſſi, dit un écrivain moderne (1), « ſi nous » examinons les attitudes & les mouvemens » des Statues Grecques, nous y remarquons » une décence ſans apprêt, une grâce négligée, » enfin l'action naïve d'une perſonne qui ne » ſe croit point obſervée ».

M. Le C. de Caylus, en décrivant l'ancienne Vénus Aphrodite, ou la fameuſe Anadyomène qui repréſentoit Vénus ſortant des eaux, ne dit pas qu'Apelle l'eût peinte d'imagination; mais il auroit pu remarquer qu'il avoit peint cette Vénus, d'après la célèbre Phryné (2), qui, pendant les fêtes de Neptune, ne rougit pas, un jour, d'aller ſe baigner dans la mer à la vue de tout le peuple d'Eleuſis, & qui ſortit de l'eau comme Vénus, ſoulevant ſes longs cheveux qu'elle preſſoit de ſes mains. Comment à-t-il oublié cette anecdote ſinguliere que nous tenons d'Athénée (3).

La Grèce moderne, indépendamment d'un

(1) Daniel Webb, *pag. 53. Dialog. 4. du Deſſin.*

(2) Non d'après cent des plus belles Filles de la Grèce, comme on lit dans le *Dictionnaire de l'Abbé Marcy, Tome 1, page* 21. Q'auroit fait Apelle de cent Filles?

(3) Athen. *lib.* 1.

assez grand nombre de tableaux tels que je viens d'en présenter un, offre encore dans les détails tout ce qui constitue les plus belles formes du corps humain. On y rencontre tous les jours des beautés dignes du pinceau d'Apelle & peut-être même des éloges que M. Mariette donne à la Vénus représentée dans une Antique à côté de Mars, qui s'enflamme au feu de ses regards; ce qui forme le plus beau grouppe qu'il soit possible d'imaginer (1).

Une des parties de la Peinture que les Anciens traitoient le plus sévèrement, c'étoit celle des convenances. Euphranor, au rapport de Plutarque, ayant vu le Thésée de Parrhasius, disoit : *qu'il sembloit nourri de roses, tandis que le sien, fait d'après un corps robuste & nerveux, étoit revêtu, & bien nourri de chair* (2).

Il peut se faire que la beauté, du moins selon un de nos Poëtes (Gombaud),

Représente les Dieux & les fasse oublier.

Mais il est certain que le goût des Artistes pour la représenter sous toutes les formes imaginables, a multiplié les Divinités chez les Grecs;

---

(1) Traité des Pierres gravées, *tome 2. p. 19.*

(2) Plutarque, Discours sur les Athéniens.

ce qui me fait penser que la plupart des représentations de ces Dieux invisibles n'étoient que des copies des Beautés visibles de la Grèce. Des objets monstrueux & difformes ont pu suffire à des Peuples ignorans; mais si la superstition a conservé parmi les Grecs quelques idoles de ce genre, à mesure que les progrès du goût ont suivi ceux des Arts du dessin, il a fallu présenter des formes correctes ou des chef-d'œuvres.

On rendoit hommage au majestueux Jupiter de Phidias que les Anciens comparoient au Jupiter d'Homère. La Beauté modeste, sous le nom de Minerve, attiroit les regards & l'encens des Athéniens.

La Vieillesse respectable & l'intéressante Jeunesse recevoient le même culte dans les statues de Saturne & d'Apollon. On plaça dans les Cieux Hébé & Ganimède (1).

L'Art divinisa ainsi les passions, en les personnifiant; & dans un pays où l'imagination na-

---

(1) Tel est le beau Ganimède antique de la République de Venise attribué faussement à Phidias, dans la *Description de l'Italie de M. l'Abbé Richard, tome 2, page 294.* Je dis faussement, d'après M. Mariette qui m'a fait reconnoître cette erreur copiée du P. Montfaucon.

turellement vive, brillante & féconde, eſt encore enflammée par d'excellens modèles en tout genre, l'éloquence de la Nature dut être énergique & ſublime. Ainſi l'Envie eut des ſerpens, la Jalouſie fut un monſtre hideux, la Vengeance fut armée d'un fer homicide, l'Amour fut une fureur ou un tranſport violent de l'âme. Tel eſt encore aujourd'hui le génie des Grecs. Toutes les paſſions y ſont des orages, & les Arts qui les repréſentent ſe déploient avec la méme énergie. C'eſt ce que j'ai vu parmi ce Peuple, & ce qui me rappelle ce qu'ont produit dans l'ancienne Grèce de pareilles diſpoſitions pour les progrès des Arts. Si ces Arts n'habitent plus un pays où tout concouroit à les élever à la perfection qu'ils atteignirent, où ils régnèrent ſouverainement, où j'ôſe dire que la Nature les avoit elle-même placés, le germe en ſubſiſte toujours, puiſque le même Ciel, les mêmes objets, la même Nature, la même expreſſion s'y retrouvent.

Je ſuis, &c.



TRENTE-TROISIEME LETTRE.

Suite du même sujet.

VOUS me pardonnerez bien, M. tout ce que mon imagination échauffée me dicte : vous aurez la même indulgence pour les expressions poétiques que les images que je veux tracer semblent m'arracher malgré moi. Je me laisse donc entraîner par le sujet que j'ébauche, guidé seulement par le souvenir des prodiges de l'Art & par la vue du modèle universel. J'ôse ici me demander à moi-même ce que c'est que la Nature considérée par rapport aux ouvrages de l'Art.

La Nature a été & sera toujours le modèle, la règle & la loi de l'Artiste. Elle est dans la Peinture l'image simple & fidelle de tous les objets vivans ou inanimés, isolés ou réunis, mais toujours mis à leur véritable place. Elle est aussi l'expression de tous les mouvemens de l'âme, de toutes les passions rendues sensibles dans tous les individus qu'elles exercent, ou qu'elles agitent comme les flots que la tempête souleve, comme les arbres tourmentés par les

vents impétueux qui ravagent les forêts. La Peinture met ces objets ſous nos yeux, & le tableau fait ſur nos ſens, ſur notre âme, les impreſſions qu'y feroient les objets naturels. La Sculpture voudroit les rendre encore plus ſenſibles & plus palpables. La Poéſie parle tout à la fois aux yeux, à l'oreille, à l'eſprit, au cœur; & plus ſes images puiſées dans la Nature ſont reſſemblantes, plus elles ſont frappantes, & capables d'ébranler l'âme, ſoit qu'elles n'offrent que des objets agréables, ou quelles ſoient du genre pathétique. La Muſique n'eſt pas moins expreſſive; la Danſe fait auſſi quelque fois la même illuſion; mais il faut que la repréſentation faſſe, à-peu-près, au premier coup d'œil, le même effet que le modèle : il faut,

(1) *Qu'en s'écriant :* C'EST LUI, *c'eſt lui même ſans doute,*

la jeune Amante voye avec tranſport le portrait de ſon Berger ſur la toile.

---

(1) O Dieux! que de plaiſir, ſi, quand j'arriverai
Elle me voit plutôt que je ne la verrai;
Et du haut du côteau qui découvre ma route,
En s'écriant : C'eſt lui, c'eſt lui-même, ſans doute,
Pour deſcendre à la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient juſqu'à moi, peut-être, *&c.*

Segrais, Eglog. à Mademoiſ. de Vertus.

La Nature, considérée par rapport à l'Art, est donc uniquement le tableau vrai, naïf, fidèle, exact de tous les objets de nos perceptions, de tout ce que l'univers offre à nos yeux. Le Physicien nous dit: *écoutez, je les explique.* Le Peintre nous dit : *ouvrez les yeux, les voilà.* Voyez l'être dans la Nature, formé, multiplié, accrû, détruit, suivant les loix de la formation, de l'accroissement & du renouvellement successif de tous les êtres qu'elle produit.

La Nature, belle dans sa plus grande simplicité, opère lentement par des loix uniformes, mais par des ressorts divers & cachés. Ici avare de ses dons, là prodigue de ses richesses, elle agit partout sans relâche. Par ce qu'elle fait visiblement pour achever son ouvrage, elle apprend à l'homme condamné au travail, pour être son coopérateur, ce qu'elle lui laisse à faire pour conserver & pour jouir. Ainsi le modèle universel est pour l'ouvrier une leçon continuelle à laquelle il ne peut donner trop d'attention.

La Nature n'a pourtant pas caché tous ses secrets; des yeux attentifs les pénètrent; ses jeux même les plus bisarres sont des objets d'étude & d'admiration pour le sage.

Que

Que l'homme avide, comme un enfant, de rassembler autour de lui tout ce qu'il peut emporter ou se procurer, se plaise à mettre sous ses yeux, à contempler dans son habitation les productions de la Nature, ou le tableau de ses ouvrages; mais qu'en imitant son modèle, il ne le défigure point; qu'il ne lui donne pas des couleurs, des mouvemens, ni des expressions qui laissent trop appercevoir les infidélités de l'Art. Jamais le fausset n'imitera le son d'une voix brillante & légère. Embellissez sagement la Nature; qu'un pinceau délicat vous fasse rendre agréables les objets les plus touchans; mais que le Beau soit toujours vrai, lors même que la Poésie fait naître les roses du sang d'Adonis qui coule à nos yeux.

L'homme accoutumé à embellir la Nature, en la cultivant; à élaguer, comme dit le Pline François, (1) la ronce & le chardon, & à multiplier le raisin & la rose, ne peut imiter, sans vouloir ajoûter quelque chose à son modèle, sans prétendre l'égaler, sans imaginer un beau supérieur que son imagination enfante.

Or, ce beau idéal ne pouvant être un beau

(1) Histoire Naturelle, *tome 12. page 11.*

abstrait & indépendant, ne devroit être que le résultat de la Nature, ou le choix & l'assemblage des parties qui, par leur concours, réunissent la plus grande perfection. C'est ainsi que Zeuxis, pour faire une Hélène à son gré, prit pour modèles cinq jeunes filles dont il emprunta différens traits, qu'il sut réunir dans son tableau, pour former la beauté la plus parfaite (1).

---

(1) *Agrigentinis facturus tabulam, inspexerit Virgines eorum nudas, & quinque elegerit.*

Plin. lib. 35. cap. 9. pag. 736.

« La gorge de Thaïs, dit M. Webb, *page 42. Dialogue 4.* » & la taille de Phryné, servoient de modèles aux Pein» tres de la Grèce. La vue des belles formes de la Nature » enrichissoit leur imagination, assuroit leur goût; par la con» templation imparfaite, ils s'élevèrent jusqu'à concevoir un » beau idéal ». Qu'a voulu dire ici M. Webb, s'il n'entend, par *contemplation imparfaite*, l'imperfection même des objets soumis à la contemplation des Artistes, qui, pour suppléer à la Nature, leur a fait chercher le beau idéal? Ce qu'il ajoûte, qu'*Imitateurs dans les parties, ces anciens Artistes étoient inventeurs de l'ensemble*, n'est guères plus clair. L'ensemble d'une figure est inséparable des Loix de la Nature, & n'est aucunement soumis à l'invention ni au génie de l'Artiste. On n'arrive à le saisir qu'à proportion des progrès qu'on a faits dans l'étude du Dessin. Peut-être veut-il simplement ici faire entendre que les Artistes Grecs, en copiant les belles parties de la Nature, n'étoient alors qu'imitateurs; mais

Ce beau idéal étoit toujours conçu d'après la Nature, dont il me paroît que l'Artiste ne faisoit que rassembler les beautés, sans en créer de nouvelles. Car toutes les fois que l'Art perd de vue son modèle, en voulant l'embellir, il n'en résulte ni copie ni véritable original, qui puisse pleinement satisfaire ou l'imagination ou les yeux. Qui n'a pas éprouvé que la symétrie d'un parterre, qu'une allée tirée au cordeau, ou qu'un jet d'eau lancé du fond d'un bassin, ne font pas autant de plaisir qu'une simple prairie émaillée de fleurs, ni qu'un bois un peu sau-

que par la maniere dont ils savoient les assortir, en réunissant, par exemple, la gorge de Thaïs & la taille de Phryné dans un même sujet, ils devenoient inventeurs.

Lucien a sans doute indiqué le beau idéal, quand, pour former le Portrait d'une Beauté parfaite, il rassemble le front & les yeux de la Vénus de Praxitèle; le tour du visage, les joues & le nez de la Lemnienne de Phidias; la bouche & les épaules de son Amazone; la gorge & la belle main de la Vénus d'Alcamène; le sourire, la pudeur & la draperie de la Sosandre de Calamis; l'air de jeunesse de la Vénus de Gnide; les cheveux de la Junon du Peintre Euphranor; les belles couleurs & les grâces de la Cassandre de Polygnote; la blancheur du teint de la Pacate d'Apelle; enfin les lèvres de la Roxane d'Aëtion.

Ce Portrait, qui ressemble à l'*idée de la femme qui ne se trouve point*, par S.-Evremont, est bon pour le pinceau d'un

vage & touffu arrosé par un ruisseau dont on entend le murmure ?

L'Apelle moderne (1), Raphaël, dont on pouvoit dire comme de l'ancien, qu'il disputoit de vérité avec la Nature, Raphael avoue que, n'ayant pas les mêmes modèles que les Anciens qu'il s'efforçoit d'imiter (2), il se formoit un beau idéal pour la perfection qu'il vouloit atteindre. Voici sur cela comme il s'exprime dans sa lettre au Comte Balthazar Castiglione, que je vais traduire.

« Je me croirois un des plus grands Pein-
» tres, après avoir fait la Galatée, si je pou-
» vois reconnoître dans ce tableau tout ce que
» vous y admirez, ou, pour mieux dire, tout
» ce que votre amitié pour moi vous a dicté,
» dans ce que vous m'en écrivez. Je puis vous

Déclamateur : mais quel Peintre s'aviseroit de former un pareil assemblage ! Il n'en pourroit résulter qu'un monstre.

(1) *Pinxit Heroa nudum, eaque Pictura Naturam ipsam provocavit.* Plin. cap. 10. lib. 35. pag. 738.

Hic *ille est* Raphael, *timuit quo sospite vinci*
Rerum magna parens ; & moriente, mori. Bemb.

(2) Il entretenoit des Dessinateurs par toute l'Italie & jusques dans la Grèce, *dit Vasari, dans la vie de ce grand Maître*, page 38. Bellori dit à-peu-près la même chose, en parlant des Peintures du Tombeau des Nasons.

» assurer que, pour peindre, comme je le voudrois, une Beauté parfaite, j'aurois besoin d'en voir plusieurs à la fois, & de les voir avec vous pour bien choisir mon modèle ; mais comme les bons juges & les belles personnes sont rares, je supplée à ce qui me manque par un effort de mon imagination & par une idée sublime qui me saisit. Je ne sais si je m'éleve jusqu'à ce haut dégré de perfection que je conçois : mais j'ôse assurer que je m'efforce autant que je puis de l'atteindre » (1).

Les anciens Grecs étoient sans doute plus riches que nous en modèles pour la Beauté ; mais en avoient-ils un sentiment plus exquis que ne peut être le nôtre ? C'est ce que je n'assurerai point : il faut les consulter & les

---

(1) » *Dalla Galatea mi crederei un gran maestro se vi fossero la metà delle tante cose che V. S. scrive. Ma nelle sue parole riconosco l'amore che mi porta ; e le dico che per dipingere una Belta, mi bisognava veder più belle, con questa condizione, che V. S. si trovasse meco a far scelta del meglio ; ma essendo carestia de i buoni giudici, e di belle donne, io mi servo di certa idea che mi viene alla mente. Se questa ha in se alcuna eccellenza d'arte, io non sò : ben mi affatico di averla* «. Desc. Pitt. di Raff. p. 242.

entendre. Je finirai cette lettre en vous rapportant une pensée orientale d'une énergie singulière sur une Beauté d'un autre genre. La voici.

« Une femme noire, dit un Poète Arabe, » se trouve souvent plus blanche que les autres » par ses mœurs. Un corps de couleur de musc » a quelquefois intérieurement la pureté du » camphre ».

» Ce teint brun ressemble alors à la prunelle » de l'œil, qu'on croit être noire, & *qui n'est* » *que lumière* (1).

Je suis, &c.

(1) Bibliothèque Orientale de d'Herb. *page 481.*





TRENTE-QUATRIEME LETTRE.

Continuation du même Sujet.

Je me ſuis abandonné à mes réflexions : j'ai erré ſans m'en appercevoir, comme un homme qui, étant entré dane une vaſte prairie, où l'on ne voit aucun chemin tracé ſur l'herbe épaiſſe qui la couvre, ſe promene en tout ſens, s'écarte, cueille les fleurs qui ſe préſentent, s'arrête & revient ſur ſes pas, pour chercher la route qu'il doit tenir.

Je reviens de même au Sopha où j'ai laiſſé la jeune Grecque. Elle s'endort dans la chaleur du jour, & une eſclave qui eſt à genoux devant elle, tient un éventail pour la rafraîchir (1) ; elle s'étend & ſa tête ſoutenue par ſes deux mains qui ſe joignent ſur le ſommet, eſt appuyée ſur un carreau. A l'autre bout du Sopha, des enfans à demi-nuds qui jouent en-

(1) Dans le Recueil des Pierres gravées du Cabinet du Roi, *pl. 26. t. 2.* on voit Vénus endormie ſur une peau de lièvre. Un Amour joue d'une flûte champêtre ; un autre touche les cordes d'une lyre ; un troiſième, avec un éventail fait en forme de feuille de lierre, rafraîchit la Déeſſe.

femble, offrent ce beau grouppe fi fouvent & fi agréablement répété ; ces enfans qu'Annibal Carrache ne pouvoit voir rire dans un tableau du Corrège, fans rire avec eux (1).

La jeune Grecque prend fon miroir & la corbeille où font fes ajuftemens. Elle compofe, pour s'amufer, la coëffure la plus haute que portent les Grecques. L'efclave attentive & empreffée lui apporte des fleurs, du lilas, des rofes, de l'acacia avec fes feuilles : elle en couronne fa tête. Elle fe lève, & porte auffitôt fes deux mains à cette coëffure, pour l'affurer, & comme pour en foutenir le poids.

Oferai-je la peindre fortant du bain (2),

---

(1) Journal Etranger, *Mars 1760. t. 2.*

(2) Le vice a rendu plus d'une fois hommage à la Vertu. Ainfi Properce, qui nous a laiffé, comme Ovide, les tableaux les plus effrayans pour la pudeur, a condamné les tableaux indécens & dangereux pour l'innocence. Il les appelle *les corrupteurs de la Jeuneffe & de la Beauté.* Il regrete cet ancien tems où l'on ne voyoit point fur les murs facrés d'une maifon chafte & refpectable ces objets profanes de débauche & de volupté.

Quæ manus obfcœnas depinxit prima tabellas,
Et pofuit caftæ turpia vifa domo,
Illa puellarum ingenuos corrupit ocellos,
Nequitiæque fuæ noluit effe rudes.

pour la comparer à la Vénus Anadyomène, ou aux plus parfaites ſtatues des Grecs (1)? La Baigneuſe prend des mains de l'eſclave ſa chemiſe de gaze, & un vêtement léger. Elle rehauſſe ſa taille en mettant ſes pieds nuds dans ces ſandales ou galoches dont je vous ai parlé, ſur leſquelles on voit briller la nacre incruſtée, & la broderie en relief; elle marche majeſtueuſement parfumée d'eſſences. Mais ce n'eſt pas la Vénus de l'Enéïde; c'eſt la Muſe du Cothurne que les Grecs ont repréſentée d'après ce modèle. Les enfans dont j'ai parlé plus haut, courent après elle; ils la ſuivent comme ces Génies aîlés que les Peintres anciens nous repréſentent.

Je continue mes tableaux vivans qui me rappellent ceux des Anciens, lors même que les pièces de comparaiſon me manquent.

Non iſtis olim variabant tecta figuris,
Cum paries nullo crimine pictus erat. L. 2. El. 6.

(1) Polygnote de Thaſos, fils d'Aglaophon, fut le premier qui donna des draperies fines & légères à ſes figures de femmes, & le premier qui les coëffa avec des mitres ou de larges rubans, comme elles les portent aujourd'hui, de diverſes couleurs, environ 430 ans avant l'Ere Chrétienne. *Plin. Diſſert. de M. de la Nauſe, Mém. de l'Acad. des Inſcript. tome 25. page 271.*

Le Soleil s'approche de l'horiſon, l'ombre s'étend; la jeune Grecque, impatiente de ſortir & de ſe montrer, deſcend au jardin ou à la prairie; ſon voile jeté négligemment autour de ſon cou, flotte au gré du vent. Simple dans ſa parure, elle n'a plus qu'un petit bonnet ſur ſa tête & quelques fleurs, que deux treſſes de cheveux qu'elle a relevées ſerrent & retiennent par un double contour. Le reſte de ſa longue chevelure tombe, en ondoyant, ſur ſes épaules. Elle porte une main ſur ſon ſein que ſa robe découvre, & que la gaze laiſſe voir. L'autre main retient le voile qu'elle ſemble diſputer au vent qui ſouffle avec plus de force. Un habit d'une légère étoffe, collé ſur ſa taille, en fait voir toute l'élégance & la fineſſe. La ceinture, que releve l'éclat de la broderie, brille ſur cet habillement. Elle court ſe joindre à des compagnes qui l'appellent, & qui l'invitent à danſer.

A l'aſpect de la danſe, la jeune fille court comme Athalante; elle va ſe mettre, comme Diane, à la tête des Nymphes (1).

Le branle recommence alors, & elle le mè-

---

(1) *Egit ut ovantes dux Ariadna choros.*
Prop. lib. 2. Eleg. 2.

ne (1) ; elle donne à une de ses compagnes le bout de son voile (2) & tient l'autre bout. Le vent enfle mollement ce voile léger, & toutes les danseuses, avec la rougeur de l'innocente & vive joie qui brille dans leurs yeux, & qui colore leurs joues, passent & repassent en cadence sous cet arc flottant qui représente celui d'Iris, ou le voile que les Amours tiennent en l'air, dans le fameux cachet de Michel-Ange (3). Quels tableaux pour un Pëintre & pour un Poète ! Les chœurs & les danses des Nymphes ne viennent-ils pas se retracer aux regards de celui qui a des yeux pour voir ici l'ancienne Grèce, & du goût pour jouir de toute la beauté, de tout le riant du spectacle ?

Les mères, trop âgées pour danser, & les vieillards assis sous les arbres, assistent à ces jeux, & semblent s'applaudir de tous les avantages de cette brillante jeunesse.

Plus loin, de jeunes gens luttent ensemble,

(1) Voyez les Heures qui dansent en rond dans les *Monumenti antichi de* Winkelmann, *pag. 61 & 62. fig. 97.*

(2) Les Grâces dansent en rond, & leur voile flotte au gré du vent. *Vet. Pict. sepulc. Nason. à P. Bellorio. Tab. 5.*

(3) Traité des Pierres gravées, par M. Mariette, *Tome 2. Planche 47.*

ou s'exercent au palet & à la courſe; mais dès qu'ils apperçoivent les danſes (1), ils courent s'y mêler, pour les animer davantage, pour les rendre plus vives & plus agréables (2).

Une jeune fille ſe détache, lorſque les autres ſe repoſent; elle danſe ſeule avec des crotales, des cymbales, ou un tambour de baſque à la main. Elle s'élance, précipite ſes pas, tourne rapidement, & fait admirer les mouvemens les plus variés & les plus ſimples. C'eſt la Bacchante du triomphe de Silène, qui ſe trouve repréſentée ſur une des Pierres gravées du Cabinet du Roi & décrite dans le *Traite des pierres gravées* de M. Mariette (3).

Même gaieté, mêmes danſes dans les bains où les Grecques font partie de ſe raſſembler, & ſe donnent rendez-vous. C'eſt là qu'on retrouve encore plus d'un modèle de ce riant tableau d'Horace, où l'on voit les Grâces toutes

---

(1) Voyez les danſes Lacédémoniennes dans la Relation de la Guillottiere.

(2) *ἄναγον χορὸν ἱμερόεντα.*

Augebant, reducebant chorum dulcem, optatum chorum.

Heſiod. de ſcuto Herc. v. 280.

(3) *Tome 2. Planche 36.*

mes former des danſes avec les Nymphes (1). On peut ſe repréſenter la même choſe dans le Nymphée décrit par Homère (2). J'ajouterois, & dans celui du Lac Albano; mais ce que Piranèſe nous a donné (3) pour un Nymphée, n'eſt rien moins, autant que j'en puis juger par le deſſin qu'en a fait & que ma montré M. *Clériſſeau.*

Que la jeune Grecque ſorte du bain, couverte de cette gaze légère, que les Poètes appellent *un tiſſu de vent*, elle vous retracera l'idée des Nayades repréſentées dans les peintures d'Herculanum.

Quel eſt ce vieillard aſſis qu'une jeune fille devant lui écoute avec tant d'attention ? C'eſt un Magicien (4) qui lui apprend à compoſer un

---

(1) *Gratia, cum Nymphis geminiſque ſororibus, audet*
Ducere nuda choros.

(2) Odyſſée, *liv. 3.*

(3) *Tome 3.*

(4) Didon, cherchant à ſe guérir de ſon amour pour Enée, a recours à une Magicienne. « Elle peut, dit-elle, par ſes » enchantemens, exciter l'amour ou en délivrer ».

Hæc ſe carminibus promittit ſolvere mentes
Quæs velit, aſt aliis duras immittere curas.
Teſtor, chara, Deos. . . . .
magicas invitam accingier artes. Æn L. IV

philtre amoureux, pour attirer chez elle, & contraindre un étranger dont elle est éprise, à l'épouser. Elle répète les paroles qu'elle doit réciter en préparant le philtre (1).

Si nous parcourons la campagne, nous y retrouverons les Bergers & les Pêcheurs de Théocrite. Là des instrumens, une troupe nombreuse de sauteurs, & le flambeau de l'Hyménée annoncent une noce champêtre (2).

Voyez cette jeune villageoise assise près d'une fontaine, & appuyée sur sa cruche qu'elle vient de remplir. Cette cruche est de la même forme que celles des Anciens, & ce Berger qui lui parle a fait arrêter son troupeau, pour s'approcher d'elle (3).

Dans cette allée d'arbres touffus, je vois venir un charriot découvert, rempli de jeunes filles pressées les unes contre les autres. Elles chantent alternativement, suivant leur usage (4).

---

(1) *Ter dictis despue carminibus.* Tibul.

Dans la dernière révolution de Chypre, un de ces Magiciens Grecs fut pris par les Turcs, & le livre de ses secrets fut brûlé, au rapport de M. Astier, Consul de France.

(2) *Admiranda Romæ, à P. Sant. Bartholo, Pl. 57. 63 & 64.*

(3) *Vet. Pitt. de Bellori*, Pl. 11.

(4) *Amant alterna Camœnæ.* Virg. Egl. 3.

Leurs têtes ſont couvertes de fleurs, & le vieillard qui les conduit, tout joyeux de les mener & de les entendre, ne preſſe point les pas de ſes bœufs tardifs. Il contemple avec beaucoup de plaiſir cette Jeuneſſe ainſi raſſemblée; il ramaſſe, en ſouriant, les fleurs qui tombent de leurs têtes pour les placer ſur la ſienne.

J'ai déja parlé des filles qui ſe réuniſſent pour travailler enſemble à la broderie. Les unes préparent les laines ou les ſoies; d'autres tendent les toiles ſur le métier; une autre trace les deſſins. On retrouve ainſi, dans la patrie des Arts, des tableaux vivans de l'Art de Minerve, tel qu'il eſt repréſenté dans les anciens monumens (1).

Dans la même campagne, où tout m'invite à me promener; dans ce payſage riant, embelli par des jeux & des danſes, quel contraſte frappe mes regards! Non loin du village, je vois des marbres épars : un Prêtre en longue robe récite des hymnes : des femmes affligées allument des cierges, pleurent ſur des tombeaux, & ſemblent évoquer les mânes des morts par leurs larmes & par leurs gémiſſemens.

Les modèles en ce dernier genre ne man-

---

(1) Voyez le Recueil de Bellori déja cité.

quoient pas aux anciens Grecs. Les meurtres étoient aussi fréquents que les punitions. La guerre & le carnage, le mépris de la mort que les Grecs affrontoient courageusement, dictèrent les anciennes loix de sang contre les coupables. Le peuple étoit toujours avide de ces sortes de spectacles. L'habitude de voir de sang-froid mourir ses semblables, de chercher l'avenir dans les entrailles des bêtes, dans le cœur palpitant d'un animal qu'on venoit d'égorger, avoit familiarisé les Grecs avec l'effusion du sang humain, avec toutes les images de la mort. Aussi ne peut-on s'empêcher de gémir quelquefois sur les succès même de l'Artiste qui ôsa contempler l'Athlète expirant, l'homme aux prises avec la douleur, l'infortuné Laocoon & ses fils dévorés par d'affreux serpens, pour exprimer plus vivement ces mouvemens douloureux dont l'image vraie & fidelle, en excitant l'admiration, fait détourner les yeux de l'homme sensible.

Les Poètes Grecs, ainsi que les Artistes, ne copioient que la Nature, ou les objets naturels qu'ils avoient sans cesse sous les yeux. Je veux, Monsieur, essayer encore de le prouver, en comparant les tableaux des uns & les images

poétiques

poétiques des autres, à ce que nous voyons aujourd'hui, à la Nature même, tel qu'on la retrouve chez les Grecs modernes. Vous verrez, par la ſimplicité du modèle, ce que l'imagination y a ajouté pour l'embellir; & vous me pardonnerez ſi je reviens, à cette occaſion, ſur quelques ſujets de mes Lettres précédentes.

Marie-t-on une jeune Beauté de Naxe ou de Lesbos, avec un jeune homme de Smyrne? On célébre le jour de l'hyménée, & les fêtes durent pluſieurs jours. La Mariée part enfin ſur un char traîné par des bœufs; l'Epoux impatient, qu'on voudroit retenir encore, l'enlève malgrè les pleurs d'une mère affligée, malgré des ſœurs & des compagnes, qui l'ont ſuivie juſqu'au rivage. La barque fend les flots; le ſon des inſtrumens, les regrets, les chants d'hyménée la ſuivent encore auſſi loin que les batteaux de l'Iſle peuvent aller. Ne diroit-on pas que c'eſt d'après ce ſujet agréable & ſimple, qu'a été compoſé le tableau décrit par Lucien (1).

---

(1) *Dialog. de Notus & Zeph.* Tom. 1. p. 112. Traduction de d'Ablanc. Voyez encore l'*Idylle 2. de Moſchus*, & l'Ode 27. du 3. liv. d'Horace :

Niveum doloſo
Credidit tauro latus . . . . .

Europe eſt deſcendue ſur le rivage avec ſes compagnes. Elle careſſe le taureau qui s'approche d'elle & la ſuit. L'animal eſt ſi doux, qu'elle ôſe monter ſur ſon dos ; mais à l'inſtant il s'élance dans la mer. La jeune fille éplorée ſaiſit d'une main une de ſes cornes, pour ſe tenir ferme, & de l'autre retient ſon voile que le vent fait flotter. Elle tourne la tête du côté de ſes compagnes déſolées qui lui tendent les bras. Le raviſſeur nage fièrement chargé de ſa proie ; la mer s'applanit & devient calme ; les Amours aîlés voltigent autour d'Europe ; les uns portent le flambeau nuptial, les autres chantent l'hyménée. Les Tritons & les Néréides à demi-nues ſortent du ſein des flots pour eſcorter le raviſſeur & ſa conquête. Neptune & Amphitrite, précédant la marche, repréſentent le père & la mère de la Mariée. Vénus elle-même paroît dans ſa conque marine & répand ſur elle des fleurs (1).

. . . .

Nuper in pratis ſtudioſa florum,
Debitæ Nymphis opifex coronæ,
Noctè ſublustri, nihil aſtra præter
Vidit & undas.

(1) Cet agréable tableau ſe trouve parmi les Pierres gra-

L'imagination des Grecs, en traitant les ſujets les plus ſimples, a dû les embellir, & la Peinture n'a pas moins enrichi la Fable que la Poéſie. Il falloit des images aux Anciens ; un apologue, une image vive faiſoit, comme aujourd'hui, le fond de leurs inſtructions. « Figu-
» re-toi, dit le même Auteur (1), la Fortune
» ſur un trône élevé, environné de rochers &
» de précipices, &, à l'entour, une infinité
» d'hommes qui s'efforcent de monter vers elle,
» éblouis de l'éclat qu'elle répand. L'Eſpérance,
» richement parée, ſe préſente pour leur ſervir
» de guide ; à ſes côtés, on voit la Trompe-
» rie & la Servitude ; derrière elle, le Travail
» & la Peine, qui, après avoir tourmenté ceux
» qu'ils exercent rudement, les abandonnent à
» la Vieilleſſe qui s'en empare. Alors la Ca-
» lomnie les ſaiſit. Nuds, honteux, dépouillés
» de tout, elle les traîne ſuivis du Repentir qui
» les livre à l'affreux Déſeſpoir. Telle eſt,
» ajoûte-t-il, la fin du tableau & des ambi-
» tieux ».

---

vées du Cabinet de Stoch, *col. 158. pag. 57.* Le vêtement décrit par Théocrite y eſt exactement deſſiné.

(1) *Lucien*, du ſervice des Grands, *Tom. 1. pag. 267.*

Combien de riches tableaux de cette nature n'avons-nous pas à regretter, ſi nous en jugeons par les deſcriptions & les monumens qui nous reſtent ! Nous avons plus de reſſources avec les Poëtes dont nous avons pu conſerver les ouvrages. J'ai déja dit que, comme les Artiſtes, ils ont copié la Nature, & n'ont conſulté qu'elle. Voyez-la dans Homère. Quelle vérité ! quelle énergie ! quel choix dans toutes ſes images ! C'eſt en Grèce qu'il faut relire l'Iliade & l'Odyſſée ; qu'il faut reprendre la comparaiſon que M. le Comte de Caylus a faite des trois fameux boucliers d'Achille, d'Hercule & d'Enée.

Homère, dans le premier, après avoir placé la voûte céleſte, la terre & les mers ; après avoir ſuivi le ſoleil dans ſa courſe, ſe rabat enfin ſur la terre, & peint une noce champêtre, des moiſſonneurs, des danſes, des bergers, la juſtice rendue en public, &c. &c.

Madame Dacier a conjecturé qu'il avoit voulu peindre toute la vie civile. Il a du moins deſſiné en grand maître les ſujets intéreſſans qu'il avoit ſous les yeux. On ſait que la Poéſie & la Peinture ſe ſont toujours aidées mutuellement par les images qu'elles ſe fourniſſent l'une à l'autre. Homère a dû ſur-tout faire de grands

Peintres (1), parce qu'il l'étoit lui-même; parce qu'il ne voyoit, ne ſentoit, & ne peignoit que la Nature.

Héſiode, ſon contemporain, ſuivant l'opinion de M. le Comte de Caylus, ayant com-

---

(1) Il y avoit un excellent tableau des adieux d'Hector & d'Andromaque, fait d'après Homère (*Iliade*, *liv. 6.*) à Vélie (*Velia*) Ville maritime de la Lucanie, où Brutus, le meurtrier de Céſar, prêt à paſſer la mer, recevoit les adieux de Porcie. Cette ame forte qui avoit montré, dans les occaſions les plus périlleuſes, la mâle fermeté d'un Héros Romain jusqu'au moment où elle devoit ſe ſéparer d'un mari qu'elle adoroit, ne put tenir contre ce tableau. A la vue des tendres adieux d'Andromaque, près de faire elle-même les ſiens, & de dire un éternel adieu à ſon cher Brutus, ſes yeux ſe remplirent de larmes; il ne lui fut plus poſſible de les retenir. Elle entendoit ſans doute Andromaque diſant à Hector : *Vous me tenez lieu de père, de mére, de frère*, &c. Dans le Recueil des Pierres gravées du Cabinet de *Stoch*, *p. 363*, Achille eſt repréſenté pleurant Briſéis qu'on lui a ravie, & exprimant par ſes plaintes ſa vive douleur à Thétis, qui ſort de la mer pour le conſoler : ce qui fait dire à l'Abbé Winckelman, qu'en confrontant Homère avec les deux Antiques, on croit être témoin de la ſcène. Telle eſt encore (*p. 395*, *396.*) la Polixène que Pyrrhus eſt près d'immoler : figure gravée d'après le beau tableau de la Tragédie d'Hécube, peint par Euripide. On peut voir encore le Tydée de Stace, & la gravure antique de ce Héros, inſérée dans les *Monumenti antichi*, *page 191. pl. 206.*

posé son *Bouclier d'Hercule*, postérieurement à celui d'Achille, dans le même pays & d'après les mêmes objets, ne rend aussi que la Nature. On voit qu'il copie ce modèle. Il peint, comme Homère, des Héros, des sièges, des combats; mais il fait contraster ces sujets avec les plus rians paysages. Ce sont des moissonneurs, des vendanges, des danses, une partie de chasse & des courses de chars. Il représente encore la Déesse des tombeaux, avec une femme échevelée & dans la douleur, qui, noyée de larmes, se déchire le visage & fait couler le sang de ses joues. Les sanglots tiennent sa bouche entr'ouverte, & ses épaules sont couvertes de poussière. C'est une pleureuse dans l'excès du désespoir, véritable ou feint, telle qu'Hésiode l'avoit sous ses yeux, & telle qu'on la voit encore chez les Grecs.

Le riche bouclier d'Enée, décrit par Virgile, n'est pas sans doute inférieur à ceux des Poètes Grecs; mais le Poète Latin n'est plus ici le Peintre de la Nature, si ce n'est dans le beau morceau de la Louve allaitant Romulus & Rémus (1). Cependant le Poète Latin dans tout

(1) *Ubera circum*
Ludere pendentes pueros & lambere matrem

le reste de la description, déploie, sous le plus beau coloris, ses connoissances historiques & géographiques. Son tableau du Nil, entr'autres, est neuf & sublime. Mais on voit qu'il n'avoit pas sous les yeux les objets naturels peints par les Poètes Grecs, le spectacle d'une mer aussi belle que celle qu'ils nous représentent, des chœurs de danses, des noces champêtres, & d'autres sujets si propres à faire d'agréables contrastes, avec les horreurs des combats.

L'Epithalame d'Hélène, Poème de Théocrite, si rempli d'aménité, réunit encore différens tableaux de mœurs, qu'il vous sera aisé de comparer aux mœurs actuelles de la Grèce.

Plusieurs filles Lacédémoniennes font un chœur de chants & de danses devant la chambre nuptiale (1). Rien n'est si doux que le reproche qu'on fait à l'impatient époux, pour avoir enlevé trop tôt la jeune mariée à sa mere & à ses

---

Impavidos ; illam tereti cervice reflexâ

Mulcere alternos & corpora lambere linguâ. Æn. lib. 8.

Il faudroit voir la Nature, & savoir peindre comme Virgile, pour bien traduire ces quatre vers.

(1) Vers 8. Ἄειδον δ' ἄρα πᾶσαι εἰς ἓν μέλος ἐγκροτέοισαι
Ποσσὶ, περιπλέκτοις.

cheres compagnes, affligées de ſa ſéparation.

« Si le vin que vous avez bu, lui dit-on, (& ce n'étoit pas une injure, car être Grec & grand buveur dans une fête, c'étoit la même choſe), « ſi le vin vous appeſantit la tête, s'il » fait plier vos genoux affoiblis & vous invite » à dormir, il falloit vous retirer ſeul. La belle » Hélène ſera votre femme demain, & tous » les jours qui ſuivront le beau jour de votre » hyménée. Heureux époux qui poſſédez celle » qu'aucune Beauté n'égale. La charmante Hé- » lène étoit parmi les filles de Sparte, comme » l'Aurore, lorſqu'aux beaux jours du Printems » elle fait diſparoître les pâles flambeaux de la » nuit. Qui de nous fait broder & nuer les di- » verſes couleurs, comme Hélène? Qui de » nous chante & touche la lyre comme elle »?

Tout ce morceau peint, d'après Nature, les circonſtances d'un mariage qu'on verroit célé- brer chez les Grecs modernes.

Le Pâtre de la vingtieme Idylle du même Poëte, dit qu'Eunica, qu'il vouloit embraſſer, le repouſſe avec mépris, le traite indignement, l'accable d'injures, & enfin, *qu'elle crache trois fois dans ſon ſein* (1). Cette ancienne ſuperſti-

(1) Τρὶς εἰς ἑὸν ἔπτυσε κόλπον. v. 11. Id. 20.

tion ſe pratique encore aujourd'hui, comme je l'ai déja obſervé, pour écarter un mauvais préſage, pour détourner les yeux d'un objet qu'on ne peut ſupporter.

Comparez, Monſieur, dans les mêmes ſujets, la manière de Théocrite & celle de Virgile, qui n'eſt ſouvent que ſon copiſte, ou les Bergers de ces deux Poètes. Pourquoi les Bergers Siciliens ont-ils un air, un ton plus agreſte & plus ſimple que les Bergers du Mantouan (1)? C'eſt que Théocrite n'a vu que la Nature & les Grecs, & que Virgile, en copiant ſes tableaux, n'a pu s'empêcher de les embellir. C'eſt ainſi qu'en voulant imiter Virgile, la plupart de nos faiſeurs d'Eglogues ſe ſont encore plus éloignés de la Nature. Il faut relire les Anciens & revenir chez les Grecs, pour la retrouver & la reconnoître. Vous vous appercevrez ſans doute qu'en approfondiſſant cette matière, on feroit un aſſez bon livre claſſique ; mais ce n'eſt pas à moi à l'entreprendre.

Je ſuis, &c.

---

(1) Prolegomen. Henric. Stephan. in Theocrit.

Fin du premier Tome.

TABLE

DES LETTRES ET DES MATIERES

DU PREMIER VOLUME.

LETTRE PREMIERE, *à M. de B.... servant d'Introduction*, Pag. 1

LETTRE II. *Sur les Turcs, les Arméniens & les Juifs*, 6

LETTRE III. *Vue générale de la Grèce*, 17

LETTRE IV. *Maisons, Appartemens, Lampes, Sophas, Brasiers, Femmes chez elles, leurs Broderies, &c.* 28

LETTRE V. *Nourrices, Esclaves, Servantes, Filles retirées, Baise-mains, &c.* 45

LETTRE VI. *Toilette, Coëfure, Habillement, Bijoux, Eventail*, 59

LETTRE VII. *Voile des Grecques*, 79

LETTRE VIII. *Caractere National, Conversations Grecques: Vivacité, Expressions, Proverbes. Noblesse Grecque*, 93

LETTRE IX. *Ceinture, Fard, Peinture des Sourcils, Yeux noirs, la Théséïde*, 107

LETTRE X. *Fêtes, Repas, Excès de Tables, Couronnes de Fleurs, Chansons, &c.* 119

LETTRE XI. *Religion des Grecs, Superstitions, Présages, Songes, Prononciation de leur Langue*, 139

LETTRE XII. *Les Songes*, 161

LETTRE XIII. *Les Danses*, 169

* *Lettre de Mdme.* CHENIER *à l'Auteur, sur les Danses Grecques*, 196

LETTRE XIV. *Les Jeux* 221
LETTRE XV. *Les Bains*, 234
LETTRE XVI. *Les Mariages*, 243
LETTRE XVII. *Nymphes, Accouchemens, Amour pour les Enfans, Hospitalité, &c.* 270
LETTRE XVIII. *Enterremens des Grecs*, 278
* *Lettre de Mdme. CHÉNIER à l'Auteur, sur le même sujet*, 294
LETTRE XIX. *Tombeaux des Grecs, Epitaphes*, 300
SUITE. *Les Ruines*, 323
* *Lettre de M. BOURLAT DE MONTREDON à l'Auteur, au sujet de la Lettre précédente*, 326
LETTRE XX. *Enterremens des Turcs*, 350
LETTRE XXI. *Les Contes Grecs*, ou *Paramythia*, 358
LETTRE XXII. *Les Sermens des Grecs*, 375
LETTRE XXIII. *Commerce & Navigation des Grecs*, 383
LETTRE XXIV. *La Pêche & l'origine des Madragues pour la Pêche du Thon*, 396
* *Lettre de M. l'Evêque d'Agde (M. de S. SIMON) à l'Auteur, au sujet de la Lettre précédente*, 421
LETTRE XXV. *Usages divers*, 430
LETTRE XXVI. *Continuation du même sujet*, 442
LETTRE XXVII. *Autre Continuation*, 445
LETTRE XXVIII. *Suite du même Sujet. Usage singulier de l'Isle de Métélin*, 459
LETTRE XXIX *Les Libations*, 465
LETTRE XXX. *Remarques sur quelques endroits de l'*Esprit des Loix, *& sur quelques Usages des Turcs*, 468
* *Lettre de M. le Comte de Bonneval (ACMET*

PACHA) *à l'Auteur, sur Mahomet*, 476
LETTRE XXXI. *Sur les Arts*, 480
LETTRE XXXII. *Continuation du même sujet*, 497
LETTRE XXXIII. *Suite du même sujet*, 510

Fin de la Table.

